FRANZÖSISCHE UND DEUTSCHE

ANTHOLOGIE FRANZÖSISCHER LYRIK

DES

NEUNZEHNTEN JAHRHUNDERTS

VON

WERNER SCHÖNERMARK.

ERSTER TEIL.

ANTHOLOGIE LYRIQUE.

HALLE,
HERMANN GESENIUS.
1878.

ANTHOLOGIE LYRIQUE.

RECUEIL

DE

POÉSIES LYRIQUES MODERNES

DE LA FRANCE, DE LA BELGIQUE ET DE LA SUISSE ROMANDE

SUIVI DE

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

WERNER SCHÖNERMARK.

HALLE,

HERMANN GESENIUS.

LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1878.

Gardiens du feu sacré, sublimes artisans
De travaux immortels, salut, penseurs, poëtes!

Achille Millien.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

À LA MEMOIRE

DE

NICOLAS MARTIN

LE POÈTE FRANÇAIS AU CŒUR FRANÇAIS ET

ALLEMAND.

NICOLAS MARTIN, l'aimable poète, n'est plus. Il a succombé, le 11 août, à une péritonite aiguë, peu de jours avant l'hommage que j'allais lui faire de cette Anthologie, où brillent nombre de ses compositions et à laquelle il s'intéressait vivement, parcequ' „elle tente le rapprochement littéraire et moral entre les deux peuples“ qu'il embrassait d'un égal amour. Les regrets qu'il laisse sont aussi profonds qu'unanimes. Il était aimé de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître.

Voici la copie fidèle des lignes dont il voulut bien m'honorer en réponse à ma prière d'accepter la dédicace de mon livre:

Auteuil, 27 juin 77.

Très sympathique et très honoré Monsieur, votre tout aimable lettre m'a fait le plus grand plaisir, puisque j'y vois que votre bel ouvrage, si intéressant et si flatteur pour la France, va enfin paraître. Pour ce qui me concerne, il va peut-être me rendre trop orgueilleux, à la suite du traitement généreux dont j'y suis l'objet, et dont je ne vous remercierai jamais assez vivement. — Je ne veux pas tarder d'une minute à vous renvoyer cette admirable traduction de Mr. votre beau-frère, le chaleureux et bien inspiré poète Émile Barthel, auprès de qui je vous serais reconnaissant de n'oublier ni moi, ni ma gratitude. J'ai noté au crayon cette belle translation*), suivant les questions que vous me faisiez, et vous verrez qu'à l'exception d'un seul point (la veuve) tout est pour le mieux, comme l'a fait Barthel.

Quant à l'honneur que vous projetez de me faire, cher et bien honoré Monsieur, en inscrivant mon nom sur la première

*) „An Deutschland.“ Voir „Französisches Liederbuch“ p. 262.

page de votre livre, comment n'en serais-je pas profondément touché? Mais est-ce que votre bienveillance pour moi ne vous égare pas, en m'accordant des titres à une semblable distinction? Songez-y bien. — Je serais cependant bien privé si maintenant, après réflexion, vous alliez renoncer à une idée qui me comble. Vous me demandez mon opinion sur la phrase par laquelle vous voulez faire cette dédicace*). Je la trouve très ingénieuse; je préférerais cependant que vous la modifiassiez comme ceci:

„A Nicolas Martin, le poète français au cœur français et allemand."

C'était vrai autrefois; c'est encore plus vrai après les malheurs de la France.

Depuis le 1er Janvier dernier, j'écris tous les mois une gazette rimée dans *la gazette anecdotique et littéraire* du fameux imprimeur Jouaust, directeur de la *Librairie des Bibliophiles*, rue Saint-Honoré nº 338 à Paris. Dès que votre ouvrage aura paru, j'en rendrai compte en vers dans cette jolie gazette, et je rendrai un hommage mérité à l'homme qui tente le rapprochement littéraire et moral entre les deux peuples. — Dans un ou deux jours, je vous enverrai une Épreuve de ma causerie du 30 Juin courant.

Et maintenant, cher Monsieur, que vous dire de plus? Que tous mes vœux sont avec vous, et que je grille d'avoir votre livre entre les mains. Faites, je vous prie, mes compliments et mes vœux à Mr. le Dr. Sturm, et toutes mes amitiés à votre éminent beau-frère. Voudrez-vous bien aussi me rappeler affectueusement au souvenir de votre confrère, mon cher cousin Reifferscheid-Simrock?

Je vais faire faire ma
photographie, pour répondre
à votre aimable provocation.

Comme disait Cicéron:
Vale et me ama.
N. Martin.

*) „A Nicolas Martin, le poète français au cœur allemand."

AVANT-PROPOS.

En 1869, je conçus le plan d'une anthologie de la poésie lyrique française du dix-neuvième siècle, en même temps que d'un choix de traductions en vers allemands des principaux morceaux de l'anthologie. En composant ces recueils, je poursuivais le double but de présenter aux Allemands comme aux Français une sorte de miroir où se reflétât le génie idéal et poétique des Français, et de leur montrer combien les Allemands ont su s'initier dans la poésie française et en rendre dans leur idiome les pièces qui les ont le plus frappés.

Ce plan, je n'y renonçai ni pendant ni après la lutte gigantesque où les deux nations se sont vu entraîner. C'est plutôt cette lutte même qui me l'a fait poursuivre avec plus d'ardeur. D'après le mot de *Friederich Rückert*, „Weltpoesie ist Weltversöhnung", la poésie est un terrain neutre où les différents intérêts des peuples peuvent se rencontrer sans s'entre-choquer. Il faut qu'à la réserve qui règne encore entre les deux pays, succède une époque de juste appréciation, d'estime mutuelle. Puissent ces deux ouvrages contribuer à rapprocher littérairement et moralement deux nations qui ont tant d'intérêts communs et dont les rapports mutuels, bien loin de diminuer, ne font que grandir.

L'Anthologie, en formant un bouquet des plus belles fleurs de la poésie lyrique, s'adresse en première ligne à tous les

amis de la poésie française qu'un intérêt purement esthétique porte à en connaître les beautés; mais en même temps, quoique ce ne soit qu'en seconde et en troisième ligne, elle tâche de s'accommoder aux exigences de l'étude littéraire et aux besoins de l'éducation.

Depuis des siècles, la littérature française ne produisait guère de vraie poésie lyrique; ce n'est que depuis le nôtre que nous en voyons s'épanouir une qui embrasse tous les intérêts de l'esprit, qui fait vibrer toutes les fibres de l'âme, qui parle au cœur. L'anthologie se restreint donc à la poésie lyrique du dix-neuvième siècle et ne fait une exception — bien motivée, du reste, si exception il y a — qu'en faveur de la Marseillaise, cet hymne national dont l'inspiration est toute moderne, et des vers *d'André Chénier*, qui, en réhabilitant la nature, l'imagination et le sentiment, rendit l'âme à la poésie française qui n'était plus que forme et esprit.

J'ai adopté la classification par matières, parce que, mieux qu'aucune autre, elle permet de saisir facilement une image fidèle de ce monde d'idées et de sentiments qu'il nous importe de connaître. La poésie étant peu propre à s'asservir à un ordre tout logique, toute classification, subjective en soi, prête à la critique. Je ne prétends donc pas que celle adoptée dans ce livre convienne à tout le monde. Quoique le plan restreint d'une telle anthologie défende d'y présenter toutes les faces du monde positif et idéal qui se reflète dans la poésie, j'ai pris à tâche d'éviter, autant que possible, je ne dis pas les contrastes, mais les disparates, de sorte que le lecteur pourra lire ces poésies les unes après les autres sans en garder l'impression d'un potpourri.

Les trois divisions et les subdivisions de l'anthologie sont précédées d'épigraphes qui, même à défaut de titres, en indiquent assez le contenu.

Pour servir de Manuel de littérature, le recueil donne des échantillons de tous les poètes qui ont influé sur le développement de la poésie moderne. Plus de cent auteurs y sont ainsi représentés par des citations plus ou moins nombreuses. J'ai choisi de préférence des poésies qui mettent dans son vrai jour et sous son côté le plus saillant la personnalité de chaque

poète, à moins que le but esthétique et pédagogique du recueil ne m'ait obligé de me contenter de citations moins caractéristiques, il est vrai, mais du moins irréprochables au point de vue moral. Un examen exact fera voir que le choix des poètes admis à figurer dans ce livre et des extraits de leurs œuvres s'est fait en pleine liberté de jugement, en toute indépendance des recueils du même genre. Sauf le nombre bien restreint de ceux qui ont fait de la poésie lyrique de nos jours leur étude spéciale, les lecteurs y trouveront bien des pièces nouvelles et inconnues. Toutefois je n'ai pas craint de me rencontrer avec mes devanciers.

Pour des raisons littéraires, je ne donne que des pièces complètes; je ne me suis pas cru le droit de faire la moindre suppression, la moindre coupure. On peut souvent innocenter par le retranchement d'une strophe, d'une ligne, par le changement d'un mot, toute une poésie d'ailleurs irréprochable; cependant vouloir ainsi corriger le poète, c'est porter atteinte à ses droits, c'est un attentat qu'on ne saurait risquer sans rendre inintelligible ou le poème ou le poète. On risquera toujours, pour le moins, de fausser le jugement du lecteur. Le peu de fragments que diverses raisons m'ont porté à insérer dans le recueil, ne dérogent guère à cette règle. Chacun d'eux forme un tout, bien qu'extrait de poésies trop étendues pour figurer tout entières dans une telle anthologie. Ils sont, du reste, indiqués par le titre de l'ouvrage d'où ils ont été tirés.

C'est encore pour des raisons littéraires que j'ai reproduit le texte authentique des auteurs; je ne me suis écarté de cette règle que dans le petit nombre de cas où, les éditions originales faisant défaut, j'ai dû prendre un texte de seconde main.

Les Notices biographiques et littéraires, auxquelles j'ai réservé une part plus large qu'elles n'en ont ordinairement dans cette sorte d'ouvrages, ont été puisées avec un soin consciencieux aux sources les moins suspectes; quelques-unes se basent sur des renseignements privés, fournis en partie par les auteurs eux-mêmes.

Quoique cette anthologie n'ait pas l'enseignement pour but exclusif ni même principal, elle pourra pourtant tourner au

profit des classes supérieures de nos instituts d'enseignement secondaire, des „séminaires“ etc. En fournissant des lectures intéressantes, elle initiera les élèves avancés dans la poésie lyrique moderne de la France. La plupart de ces morceaux, appris par cœur, fourniraient l'objet d'un excellent exercice de mémoire, dont l'utilité n'est pas encore assez appréciée. Dans ce but j'ai éliminé du recueil tous les morceaux qui pourraient blesser les susceptibilités légitimes de la morale, de la religion et de la décence. Je n'ai pas cru devoir en exclure les émotions d'une nature tendre et même passionnée, mais il ne s'y trouve aucun poème dont une âme chaste et pure puisse s'offenser.

La forme française que j'ai donnée à l'anthologie lui prêtera un caractère pour ainsi dire international; elle pourra lui ouvrir les autres pays, sans crainte d'amoindrir son utilité pour l'Allemagne.

Que j'aie mis à contribution la poésie de la Suisse romande et de la Belgique, je ne crois pas avoir besoin de le motiver longuement. Il faut admettre que les littératures des deux pays, surtout celle de la Suisse, aient leurs individualités particulières qui les distinguent, soit en bien soit en mal, de celle de la France: pourtant elles ont incontestablement droit de cité dans la littérature française, parce qu'elles se servent du même idiome.

Je ne crois pas non plus avoir à motiver que la poésie provençale moderne, la poésie des „*Felibre*“, dont *Frédéric Mistral*, *José Roumanille* et *Théodore Aubanel* sont les principaux représentants, ne trouve pas place dans une anthologie française. C'est une erreur assez longtemps entretenue et dont on n'a pu encore se défaire entièrement, que le provençal moderne ne soit qu'un dialecte, un „patois“ du français, tandis qu'il occupe une place aussi indépendante à côté du français que le danois, le suédois à côté de l'allemand. Les langues du midi de la France et du nord-est de l'Espagne: le provençal, le gascon, dont *Jansemin*, le „*Jasmin*“ des Français, est le poète, et le catalan sont autant d'idiomes d'une même langue, de l'occitanienne ou langue d'oc.

Plusieurs poèmes que j'ai reçus trop tard pour être intercalés convenablement dans le recueil, ont été réunis dans un Appendice.

En même temps que ce livre, je publie dans le même arrangement et par les soins du même libraire-éditeur le choix, mentionné plus haut, de traductions en vers allemands des principaux morceaux de l'anthologie. Il s'adresse de préférence aux lecteurs allemands, qui pourront ainsi jouir deux fois, par la comparaison des deux idiomes, des beautés de la poésie française, mais aussi aux étrangers qui aiment à suivre les progrès de l'art de la traduction chez d'autres peuples.

Je finis cet avant-propos en souhaitant que le recueil ne soit pas resté trop en arrière du but que je me suis proposé. Puisse-t-il amener les vieux amis de la poésie française à une connaissance plus approfondie de leur étude, puisse-t-il lui gagner beaucoup de nouveaux amis!

Breslau, Août 1877.

Werner Schönermark.

En collaboration avec *M. G. Emil Barthel* à Halle sur Saale, l'auteur de ce recueil prépare une „Englische und deutsche Anthologie britischer und amerikanischer Lyrik des neunzehnten Jahrhunderts“ qui servira de pendant à son Anthologie française et allemande. Nous saurons bon gré à tous ceux qui voudront bien mettre à notre disposition, manuscrites ou imprimées, des traductions en vers allemands de poésies britanniques et américaines du XIXe siècle. Nous ne saurions cependant nous engager qu'exceptionnellement dans une correspondance au sujet des envois qu'on voudra bien nous faire.

Les journaux et les revues sont priés de vouloir annoncer cette notice à leurs lecteurs.

TABLE DES MATIÈRES.

DIEU. LA RELIGION.

		Pages
1. Le cri de l'âme	Alphonse de Lamartine	3
2. Extase	Victor Hugo	4
3. L'infini	Eugène Borel	5
4. Stances	Alphonse de Lamartine	6
5. Effusion	Édouard Turquety	7
6. Le pont	Victor Hugo	9
7. L'ange perdu	Prosper Delamare	10
8. Espoir en Dieu	Victor Hugo	10
9. Prière	Edouard Turquety	11
10. La prière pour tous I. II. IV. VI. VIII. IX.	Victor Hugo	12
11. Moïse sur le Nil	Victor Hugo	20
12. Moïse	Alfred de Vigny	23
13. Écrit au bas d'un crucifix . . .	Victor Hugo	26
14. Chœur des Sibylles. [Prométhée.]	Edgar Quinet	27
15. Quel est ce roi sublime et tendre	Frédéric Monneron	29
16. Le crucifix	Alphonse de Lamartine	30
17. La résurrection	Antony Deschamps	33
18. Voici l'étoile du matin	Anonyme	35
19. Alléluia! louange à Dieu! . . .	Anonyme	36
20. Nous t'adorons, Dieu de bonté . .	J.-J. Hosemann	37
21. Le bonheur du chrétien	Adolphe Monod	38
22. Le pardon	Ant. de Latour	39
23. Dernière bénédiction	Édouard Turquety	39
24. Stances	Alfred de Musset	42

LA NATURE.

25. Spectacle rassurant	Victor Hugo	47
26. Les soleils de juin I—IV. . . .	Auguste Lacaussade	48
27. Au lever du jour	Joseph Autran	53

		Pages
28. La goutte de rosée	Henri-Fréd. Amiel	54
29. Soleils couchants I—VI	Victor Hugo	55
30. L'occident	Alphonse de Lamartine	59
31. Le soir	Achille Millien	61
32. Le soir	Alphonse de Lamartine	61
33. Rêverie	Charles-Augustin Sainte-Beuve .	63
34. Invocation à l'étoile du soir . .	Marie-Joseph Chénier	64
35. A la comète de 1861	Mme Louise Ackermann	64
36. La nuit	Auguste Lacaussade	65
37. Primavera	Louis Ratisbonne	66
38. Le retour du printemps	Marc-Antoine Désaugiers . . .	66
39. Le printemps	Arsène Houssaye	68
40. Le mois de mai	Charles Didier	70
41. Pluie d'été	Victor Hugo	71
42. L'automne	Alphonse de Lamartine	73
43. Novembre.	André Lemoyne	74
44. La chanson de l'hiver	P.-J. de Béranger	75
45. L'Alpe vierge I—II.	Victor de Laprade	76
46. Au Yung-Frau	Alfred de Musset	79
47. Le nuage.	Eugène Nus	79
48. Le nuage.	Mme Louise Ackermann	81
49. Le fleuve.	Émile Deschamps	83
50. Le Bastan	Eugène Camot	83
51. Marine.	Émile Deschamps	84
52. Rêverie devant la mer	Aug. Vacquerie	86
53. La mer	Évariste Boulay-Paty	86
54. Mélodie	Aug. Fontaney	87
55. Le rêve du mousse	Mme Marceline Desbordes-Valmore	88
56. La frégate la Sérieuse ou La plainte du capitaine I—XVII.	Alfred de Vigny	89
57. Stella maris.	André Lemoyne	99
58. Les enfants du pêcheur	Pierre Lachambeaudie	101
59. La marguerite	Mourier	103
60. La pervenche	Alphonse de Lamartine	103
61. La rose	Jules Vuy	104
62. Les violettes	P.-J. de Béranger	104
63. A Albert Durer	Victor Hugo	105
64. Lutte des arbres	Nicolas Martin	106
65. Les feuilles de saule	Mme Amable Tastu	107
66. Le chêne	Alphonse de Lamartine	109
67. La feuille	Ant.-Vincent Arnault	112
68. La feuille flétrie	Élisa Mercœur	113
69. Le chien du Louvre	Casimir Delavigne	113
70. Les bœufs	Pierre Dupont	116
71. Si j'étais petit oiseau	P.-J. de Béranger	117
72. Bergeronnette	Charles Dovalle	119
73. Le rossignol	Mme Amable Tastu	120

		Pages
74. Le rossignol et les roses	Pierre Dupont	120
75. L'alouette	André Theuriet	121
76. Les alouettes	Émile Debraux	123
77. Le coucou	André Theuriet	125
78. Le sommeil du condor	Ch.-M. Leconte de Lisle	126
79. Le nid	Émile Souvestre	127
80. La demoiselle	Mme Louise Colet	128
81. Le papillon	Alphonse de Lamartine	129
82. Le sylphe	Alexandre Dumas	129
83. Les Djinns	Victor Hugo	130

LA VIE HUMAINE.

84. L'homme et la nature	Alfred Des Essarts	137
85. Dans la tourmente	Achille Millien	139
86. Sonnet (L'autre nuit, je veillais . . .)	Charles-Augustin Sainte-Beuve .	139
87. L'enfant	Aug. Vacquerie	140
88. Le livre aux sept sceaux	Henri-Fréd. Amiel	141
89. La mort et la vie	Louise Bertin	141
90. Une feuille d'anniversaire . . .	Henri Durand	142
91. Les étoiles qui filent	P.-J. de Béranger	142
92. Le Rhône et le lac de Genève . .	Pierre Lachambeaudie	144
93. La cloche et le bourdon de Notre-Dame	Pierre Lachambeaudie	145
94. Mazeppa I—II.	Victor Hugo	146
95. Le temps	Mme Amable Tastu	150
96. Les deux cortéges	Joséphin Soulary	151
97. Le voyage	Louis Delatre	152
98. Spiritus levis	Louis Alvin	153
99. Le bonheur	P.-J. de Béranger	154
100. Avis	P.-J. de Béranger	156
101. Adieu Paris	P.-J. de Béranger	158
102. Les bois	P.-J. de Béranger	160
103. A El***	Alphonse de Lamartine	162
104. Tristesse	Charles Fournel	163
105. Soupir	Jean Reboul	164
106. Élégie	Aug. Brizeux	164
107. Élégie	Théophile Gautier	165
108. Élégie	Évariste Parny	165
109. Le golfe de Baïa	Alphonse de Lamartine	166
110. Que t'importe, mon cœur	Victor Hugo	169
111. Mon âme est ailleurs	Henri Durand	169
112. A vous	Fréd. Monneron	170
113. Plainte	Mme Amable Tastu	171
114. Les larmes	Mme Aug.-Malv. Blanchecotte . .	172
115. Tristesse	Albert Richard	172

		Pages
116. Angoisse	Albert Richard	174
117. La résignation	Philippe de Loy	175
118. Desperanza	Nicolas Martin	175
119. La bûche et le charbon	Pierre Lachambeaudie	176
120. Vieux rêves	André Lemoyne	176
121. L'isolement	Alphonse de Lamartine	177
122. Le jeune pâtre	Émile Souvestre	179
123. La grand'mère	Louis Voitelain	179
124. La mendiante au cimetière	Xavier Marmier	181
125. Le vieux vagabond	P.-J. de Béranger	182
126. Pour les pauvres	Victor Hugo	184
127. La fleur et le nuage	Pierre Lachambeaudie	186
128. La vigne et l'ormeau	Pierre Lachambeaudie	187
129. La mort	Mme Amable Tastu	187
130. Mors	Victor Hugo	189
131. La tombe dit à la rose	Victor Hugo	190
132. Iambes	André Chénier	191
133. La jeune captive	André Chénier	191
134. Le buisson	Charles Nodier	193
135. Épilogue des „Poésies fugitives“	Gustave Le Vavasseur	194
136. L'enfant malade	Ulric Guttinguer	195
137. L'ange et l'enfant	Jean Reboul	197
138. La petite sœur	Henri Blanvalet	198
139. Mon fils est là	Eugène Scribe	200
140. Sur la mort d'une cousine de sept ans	Auguste Lefèvre	202
141. Regret	Mme Marceline Desbordes-Valmore	203
142. Jeune fille et jeune fleur	François-René de Chateaubriand	203
143. La moisson	Henri Blanvalet	204
144. Sur la mort d'une jeune fille	Évariste Parny	205
145. Quand nous habitions tous ensemble	Victor Hugo	206
146. O souvenirs! printemps! aurore!	Victor Hugo	207
147. Elle était pâle, et pourtant rose	Victor Hugo	209
148. Elle avait pris ce pli	Victor Hugo	211
149. La chute des feuilles	Charles Millevoye	211
150. Le deuil	Nicolas Martin	213
151. La grand'mère	Victor Hugo	213
152. Le gladiateur romain	Charles de Chênedollé	215
153. L'art de la vie	Henri-Fréd. Amiel	216
154. Vents du midi, soufflez!	Henri Durand	217
155. Feuilles, tombez	Victor de Laprade	218
156. La première larme	Louis Ratisbonne	219
157. Oh! pourquoi te cacher!	Victor Hugo	220
158. A L.	Victor Hugo	222
159. Mystère	Eugène Borel	222
160. Solitude	Henri-Fréd. Amiel	223
161. La douleur	Edmond Arnould	224

		Pages
162. A ceux qui souffrent	Édouard Turquety	224
163. La tristesse	Alphonse de Lamartine	226
164. A Madame Victor Hugo	Charles-Augustin Sainte-Beuve .	227
165. Créature d'un jour qui t'agites. [Lettre à M. de Lamartine] . .	Alfred de Musset	229
166. Espoir	Albert Richard	230
167. Espérance	Charles-Augustin Sainte-Beuve .	231
168. Épave	Maxime Du Camp	232
169. Le chapelet du bonhomme . . .	P.-J. de Béranger	235
170. Roger Bontemps	P.-J. de Béranger	237
171. Promenades et intérieurs II. VIII.	François Coppée	238
172. Les heures	Joseph Méry	239
173. La Fortune	P.-J. de Béranger	240
174. Soulagement	Juste Olivier	241
175. L'onde qui baise ce rivage. [Les Préludes]	Alphonse de Lamartine	242
176. La branche d'amandier	Alphonse de Lamartine	244
177. Hier la nuit d'été	Victor Hugo	246
178. Je sais qu'il faut aux âmes . . .	Charles Fournel	248
179. Marie. I. II.	Auguste Brizeux	248
180. La fermière	Hégésippe Moreau	251
181. La moissonneuse	Juste Olivier	252
182. Le souvenir du soldat. [Milianah.]	Joseph Autran	253
183. Morica l'Arabe	Jules de Saint-Félix	254
184. Maudit printemps	P.-J. de Béranger	255
185. Qu'elle est jolie!	P.-J. de Béranger	256
186. La blonde	Pierre Dupont	257
187. A Jeanne	Victor Hugo	259
188. A une jeune Italienne	Théophile Gautier	259
189. Marie	Alfred de Musset	260
190. A Marie endormie	Auguste Brizeux	261
191. Le lac	Achille Millien	261
192. Date lilia	Victor Hugo	261
193. Son nom	Victor Hugo	263
194. Le nom de Marie	Théodore de Banville	264
195. Natura	Charles Fournel	265
196. Ballade	François-René de Chateaubriand .	266
197. La neige I—II	Alfred de Vigny	267
198. Vois, cette branche est rude . .	Victor Hugo	270
199. Épanchement	Édouard Turquety	271
200. Chant d'amour.	Nicolas Martin	271
201. A E. I. III.	Auguste Brizeux	272
202. A une jeune femme	Émile Augier	273
203. Puisqu'ici bas toute âme	Victor Hugo	274
204. Nouvelle chanson sur un vieil air	Victor Hugo	276
205. Encore à toi	Victor Hugo	277

		Pages
206. Aurore	Édouard Turquety	278
207. L'adieu aux bois	André Theuriet	279
208. Chanson de mai	Charles Fournel	280
209. Mai	Nicolas Martin	281
210. Autre chanson	Victor Hugo	282
211. Oh ! quand je dors, viens	Victor Hugo	283
212. La pauvre fleur disait	Victor Hugo	283
213. Le rossignol	André Theuriet	284
214. A qui pense-t-il ?	Delphine Gay (Mme Émile de Girardin)	287
215. Attente	Victor Hugo	288
216. Le secret	Jules de Rességuier	289
217. La pauvre fille	Mme Marceline Desbordes-Valmore	289
218. Sonnet. (Mon âme a son secret)	Félix Arvers	290
219. Puisque j'ai mis ma lèvre	Victor Hugo	291
220. Elle est malade	Jean Reboul	291
221. La bonne vieille	P.-J. de Béranger	292
222. Vieux et vieille	John Petit-Senn	293
223. A quoi penses-tu ?	Gustave Leroy	294
224. Cheval et cavalier	Gustave Nadaud	295
225. La fille d'O-Taïti	Victor Hugo	297
226. Je ne sais plus, je ne veux plus	Mme Marceline Desbordes-Valmore	298
227. S'il l'avait su	Mme Marceline Desbordes-Valmore	299
228. Le vase brisé	Sully-Prudhomme	300
229. Souvenir	Alfred de Musset	301
230. Adieu	Alfred de Musset	306
231. Sonnet. (Que j'aime le premier frisson d'hiver !)	Alfred de Musset	307
232. Chanson	Alfred de Musset	308
233. Le banc de pierre	Théophile Gautier	308
234. Ce qu'on voit et ce qu'on pense	Louis Ratisbonne	309
235. La première	François Coppée	310
236. Chemin perdu	André Lemoyne	310
237. La chanson de Marie	Auguste Brizeux	311
238. Le premier regret	Alphonse de Lamartine	312
239. Lucie	Alfred de Musset	317
240. Le lac	Alphonse de Lamartine	319
241. Elle était bien jolie	Charles Nodier	321
242. Ballade	André van Hasselt	322
243. Nanna	Casimir Delavigne	323
244. La lettre de faire part ou La mort du conscrit	Anonyme	324
245. A mon ami Alfred T.	Alfred de Musset	326
246. La voix	Jules de Rességuier	327
247. Bonheur domestique	Auguste Brizeux	328
248. A ma mère	Auguste Brizeux	330

		Pages
249. La jeune mère italienne auprès du berceau de son enfant . . .	Alexandre Soumet	331
250. Ne touchez pas à l'enfant . . .	Amédée Pommier	333
251. Dans l'alcôve sombre	Victor Hugo	333
252. Lorsque l'enfant paraît	Victor Hugo	335
253. L'enfance	Victor Hugo	337
254. Nisa	Auguste Barbier	338
255. Jeune fille	Charles Dovalle	340
256. A une jeune fille	Mme Marie Ménessier-Nodier . .	341
257. A une jeune fille	Victor Hugo	343
258. Le vrai bonheur	Charles-Augustin Sainte-Beuve .	344
259. L'oiseau d'or	Nicolas Martin	344
260. Pensée	Émile Deschamps	345
261. Le tailleur et la fée	P.-J. de Béranger	346
262. Souvenirs d'enfance	P.-J. de Béranger	347
263. L'enfant et le vieillard	Mme Anaïs Ségalas	349
264. Les bénédictions	P.-J. de Béranger	350
265. Le cor I—IV.	Alfred de Vigny	352
266. La vie de Jeanne d'Arc	Casimir Delavigne	355
267. La Marseillaise	Joseph Rouget de L'Isle	358
268. Quatre-vingt-treize I—II. . . .	Auguste Barbier	360
269. Le roi d'Yvetot	P.-J. de Béranger	361
270. Les deux grenadiers	P.-J. de Béranger	363
271. Couplets sur la journée de Waterloo	P.-J. de Béranger	365
272. L'idole. I. III.	Auguste Barbier	366
273. Te souviens-tu?	Émile Debraux	368
274. Le vieux sergent	P.-J. de Béranger	370
275. La sainte alliance des peuples .	P.-J. de Béranger	371
276. Le cinq mai	P.-J. de Béranger	373
277. Napoléon II. I—VI.	Victor Hugo	375
278. Les souvenirs du peuple	P.-J. de Béranger	382
279. La Parisienne	Casimir Delavigne	384
280. Sur la naissance du comte de Paris	Alfred de Musset	386
281. Le départ pour la Syrie	Alexandre de Laborde	389
282. L'Helvétie	Juste Olivier	390
283. Jeune Helvétie	Juste Olivier	391
284. La liberté ou Le serment des trois Suisses	Mme Amable Tastu	392
285. La diane	Henri-Fréd. Amiel	393
286. La Brabançonne	Louis Dechez-Jenneval	394
287. A l'Allemagne	Nicolas Martin	396
288. Les bords du Rhin	Nicolas Martin	399
289. L'année sanglante. 1870—1871. V.	Paul Jane	401
290. Les deux fleurs	Auguste Brizeux	405

		Pages
291. Romance	François-René de Chateaubriand	405
292. Mon pays	Gustave Lemoine	407
293. Chanson bretonne	Émile Barateau	408
294. Le soleil de ma Bretagne	Gustave Lemoine	409
295. Ma Normandie	Frédéric Bérat	410
296. Le garde suisse	John Petit-Senn	411
297. Les hirondelles	P.-J. de Béranger	411
298. Le prisonnier de guerre	P.-J. de Béranger	413
299. Les oiseaux	P.-J. de Béranger	414
300. Adieux de Marie Stuart	P.-J. de Béranger	415
301. Marie Stuart	Mme Amable Tastu	417
302. Adieu	P.-J. de Béranger	418
303. La nostalgie ou La maladie du pays	P.-J. de Béranger	419
304. Le retour dans la patrie	P.-J. de Béranger	421
305. Impromptu en réponse à cette question: Qu'est-ce que la poésie?	Alfred de Musset	424
306. La poésie	Léon Halévy	424
307. Ma poésie	Thalès Bernard	425
308. L'albatros	Charles Baudelaire	425
309. Le poète s'en va dans les champs	Victor Hugo	426
310. Le legs du poète	Nicolas Martin	427
311. Les deux semeurs	Nicolas Martin	427
312. Les batteurs de blé	Auguste Brizeux	428
313. Colibri	Nicolas Martin	428
314. Notes perdues	Nicolas Martin	428
315. La chanson du poète. (D'après le manuscrit du poète.)	Nicolas Martin	429
316. Ma vocation	P.-J. de Béranger	429
317. Adieu, chansons!	P.-J. de Béranger	431

APPENDICE.

318. La forêt vierge	Ch.-M. Leconte de Lisle	435
319. La chanson du fer	Albert Delpit	437
320. La grève des forgerons	François Coppée	439
321. Les trois oiseaux	François Coppée	445
322. Le château de Boncourt	Adelbert von Chamisso	446
323. Pour le terme	Auguste Brizeux	448

NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES . 449

TABLE

ALPHABÉTIQUE DES POËTES.

ACKERMANN, Mme Louise. Pages

À la comète de 1861 64

Le nuage 81

ALVIN, Louis.

Spiritus levis 153

AMIEL, Henri-Fréd.

La goutte de rosée 54

Le livre aux sept sceaux 141

L'art de la vie 216

Solitude 223

La diane 393

ANONYME.

Voici l'étoile du matin 35

Alléluia! louange à Dieu! 36

La lettre de faire part ou La mort du conscrit 324

ARNAULT, Ant.-Vincent.

La feuille 112

ARNOULD, Edmond.

La douleur 224

ARVERS, Félix.

Sonnet. (Mon âme a son secret.) 290

AUGIER, Émile.

A une jeune femme 273

AUTRAN, Joseph.

Au lever du jour 53

Le souvenir du soldat. [Milianah.] 253

BANVILLE, Théodore de.

Le nom de Marie 264

BARATEAU, Émile.

Chanson bretonne 408

Pages

BARBIER, Auguste.
Nisa 338
Quatre-vingt-treize 360
L'idole. I. III. 366
BAUDELAIRE, Charles.
L'albatros 425
BÉRANGER, P.-J. de.
La chanson de l'hiver 75
Les violettes 104
Si j'étais petit oiseau 117
Les étoiles qui filent 142
Le bonheur 154
Avis 156
Adieu Paris 158
Les bois 160
Le vieux vagabond 182
Le chapelet du bonhomme 235
Roger Bontemps 237
La Fortune 240
Maudit printemps 255
Qu'elle est jolie 256
La bonne vieille 292
Le tailleur et la fée 346
Souvenirs d'enfance 347
Les bénédictions 350
Le roi d'Yvetot 361
Les deux grenadiers 363
Couplets sur la journée de Waterloo 365
Le vieux sergent 370
La sainte alliance des peuples 371
Le cinq mai 373
Les souvenirs du peuple 382
Les hirondelles 411
Le prisonnier de guerre 413
Les oiseaux 414
Adieux de Marie Stuart 415
Adieu 418
La nostalgie ou La maladie du pays 419
Le retour dans la patrie 421
Ma vocation 429
Adieu, chansons! 431
BÉRAT, Frédéric.
Ma Normandie 410
BERNARD, Thalès.
Ma poésie 425
BERTIN, Louise.
La mort et la vie 141

Pages

BLANCHECOTTE, Mme Aug.-Malvina.
Les larmes 172
BLANVALET, Henri.
La petite sœur 198
La moisson 204
BOREL, Eugène.
L'infini 5
Mystère 222
BOULAY-PATY, Évariste.
La mer 86
BRIZEUX, Auguste.
Élégie 164
Marie. I. II. 248
A Marie endormie 261
A E. I. III. 272
La chanson de Marie 311
Bonheur domestique 328
A ma mère 330
Les deux fleurs 405
Les batteurs de blé 428
Pour le terme 448
CAMOT, Eugène.
Le Bastan 83
CHAMISSO, Adelbert von.
Le château de Boncourt 446
CHATEAUBRIAND, François-René de.
Jeune fille et jeune fleur 203
Ballade 266
Romance 405
CHÊNEDOLLÉ, Charles de.
Le gladiateur romain 215
CHÉNIER, André.
Iambes. (La note est de H. de Latouche.) 191
La jeune captive 191
CHÉNIER, Marie-Joseph.
Invocation à l'étoile du soir 64
COLET, Mme Louise.
La demoiselle 128
COPPÉE, François.
Promenades et intérieurs. II. VIII. 238
La première 310
La grève des forgerons 439
Les trois oiseaux 445
DEBRAUX, Émile.
Les alouettes 123
Te souviens-tu ? 368

Pages

DECHEZ-JENNEVAL, Louis.
La Brabançonne 394
DELAMARE, Prosper.
L'ange perdu 10
DELATRE, Louis.
Le voyage 152
DELAVIGNE, Casimir.
Le chien du Louvre 113
Nanna 323
La vie de Jeanne d'Arc 355
La Parisienne 384
DELPIT, Albert.
La chanson du fer 437
DÉSAUGIERS, Marc-Antoine.
Le retour du printemps 66
DESBORDES-VALMORE, Mme Marceline.
Le rêve du mousse 88
Regret 203
La pauvre fille 289
Je ne sais plus, je ne veux plus 298
S'il l'avait su 299
DESCHAMPS, Émile.
Le fleuve 83
Marine 84
Pensée 345
DESCHAMPS, Antony.
La résurrection 33
DES ESSARTS, Alfred.
L'homme et la nature 137
DIDIER, Charles.
Le mois de mai 70
DOVALLE, Charles.
Bergeronnette 119
Jeune fille 340
DU CAMP, Maxime.
Épave 232
DUMAS, Alexandre.
Le sylphe 129
DUPONT, Pierre.
Les bœufs 116
Le rossignol et les roses 120
La blonde 257
DURAND, Henri.
Une feuille d'anniversaire 142
Mon âme est ailleurs 169
Vents du midi, soufflez! 217

Pages

FONTANEY, Auguste.
Mélodie 87
FOURNEL, Charles.
Tristesse 163
Je sais qu'il faut aux âmes 248
Natura 265
Chanson de mai 280
GAUTIER, Théophile.
Élégie 165
A une jeune Italienne 259
Le banc de pierre 308
GAY, Delphine (Mme Émile de Girardin).
A qui pense-t-il? 287
GUTTINGUER, Ulric.
L'enfant malade 195
HALÉVY, Léon.
La poésie 424
HASSELT, André van.
Ballade 322
HOSEMANN, J.-J.
Nous t'adorons, Dieu de bonté 37
HOUSSAYE, Arsène.
Le printemps 68
HUGO, Victor.
Extase 4
Le pont 9
Espoir en Dieu 10
La prière pour tous. I. II. IV. VI. VIII. IX. 12
Moïse sur le Nil 20
Écrit au bas d'un crucifix 26
Spectacle rassurant 47
Soleils couchants 55
Pluie d'été 71
A Albert Durer 105
Les Djinns 130
Mazeppa 146
Que t'importe, mon cœur 169
Pour les pauvres 184
Mors 189
La tombe dit à la rose 190
Quand nous habitions tous ensemble 206
O souvenirs! printemps! aurore! 207
Elle était pâle, et pourtant rose 209
Elle avait pris ce pli 211
La grand'mère 213
Oh! pourquoi te cacher! 220
A L. 222

Pages

Hier la nuit d'été 246
A Jeanne 259
Date lilia 261
Son nom 263
Vois, cette branche est rude 270
Puisqu'ici-bas toute âme 274
Nouvelle chanson sur un vieil air 276
Encore à toi 277
Autre chanson 282
Oh! quand je dors, viens 283
La pauvre fleur disait 283
Attente 288
Puisque j'ai mis ma lèvre 291
La fille d'O-Taïti 297
Dans l'alcôve sombre 333
Lorsque l'enfant paraît 335
L'enfance 337
A une jeune fille 343
Napoléon II. 375
Le poète s'en va dans les champs 426

JANE, Paul. (Adolphe van Soust de Borkenfeldt.)
L'année sanglante. 1870—1871. V. 401

LABORDE, Alexandre de.
Le départ pour la Syrie 389

LACAUSSADE, Auguste.
Les soleils de juin 48
La nuit 65

LACHAMBEAUDIE, Pierre.
Les enfants du pêcheur 101
Le Rhône et le lac de Genève 144
La cloche et le bourdon de Notre-Dame 145
La bûche et le charbon 176
La fleur et le nuage 186
La vigne et l'ormeau 187

LAMARTINE, Alphonse de.
Le cri de l'âme 3
Stances 6
Le crucifix 30
L'occident 59
Le soir 61
L'automne 73
La pervenche 103
Le chêne 109
Le papillon 129
A El*** 162
Le golfe de Baïa. (La note est de Lamartine.) 166
L'isolement 177

Pages

La tristesse 226
L'onde qui baise ce rivage. [Les Préludes.] 242
La branche d'amandier 244
Le premier regret 312
Le lac 319

LAPRADE, Victor de.

L'Alpe vierge 76
Feuilles, tombez 218

LATOUR, Antoine de.

Le pardon 39

LECONTE DE LISLE, Charles-Marie

Le sommeil du condor 126
La forêt vierge 435

LEFÈVRE, Auguste.

Sur la mort d'une cousine de sept ans 202

LEMOINE, Gustave.

Mon pays 407
Le soleil de ma Bretagne 409

LEMOYNE, André.

Novembre 74
Stella maris 99
Vieux rêves 176
Chemin perdu 310

LEROY, Gustave.

A quoi penses-tu? 294

LE VAVASSEUR, Gustave

Épilogue des „Poésies fugitives“ 194

LOY, Philippe de.

La résignation 175

MARMIER, Xavier.

La mendiante au cimetière 181

MARTIN, Nicolas.

Lutte des arbres 106
Desperanza 175
Le deuil 213
Chant d'amour 271
Mai 281
L'oiseau d'or 344
A l'Allemagne 396
Les bords du Rhin 399
Le legs du poète 427
Les deux semeurs 427
Colibri 428
Notes perdues 428
La chanson du poète. (D'après le manuscrit du poète.) 429

MÉNESSIER-NODIER, Mme Marie.

A une jeune fille 341

Pages

MERCŒUR, Élisa.
La feuille flétrie 113
MÉRY, Joseph.
Les heures 239
MILLEVOYE, Charles.
La chute des feuilles 211
MILLIEN, Achille.
Le soir 61
Dans la tourmente 139
Le lac 261
MONNERON, Frédéric.
Quel est ce roi sublime et tendre 29
A vous 170
MONOD, Adolphe.
Le bonheur du chrétien 38
MOREAU, Hégésippe.
La fermière 251
MOURIER.
La marguerite 103
MUSSET, Alfred de.
Stances 42
Au Yung-Frau 79
Créature d'un jour qui t'agites. [Lettre à M. de Lamartine.] 229
Marie 260
Souvenir 301
Adieu 306
Sonnet. (Que j'aime le premier frisson!) 307
Chanson 308
Lucie 317
A mon ami Alfred T. 326
Sur la naissance du comte de Paris 386
Impromptu en réponse à cette question: Qu'est-ce que la poésie? . . 424
NADAUD, Gustave.
Cheval et cavalier 295
NODIER, Charles.
Le buisson 193
Elle était bien jolie 321
NUS, Eugène.
Le nuage 79
OLIVIER, Juste.
Soulagement 241
La moissonneuse 252
L'Helvétie 390
Jeune Helvétie 391
PARNY, Évariste.
Élégie 165
Sur la mort d'une jeune fille 205

Pages

PETIT-SENN, John.
Vieux et vieille 293
Le garde suisse 411
POMMIER, Amédée.
Ne touchez pas à l'enfant 333
QUINET, Edgar.
Chœur des Sibylles. [Prométhée.] 27
RATISBONNE, Louis.
Primavera 66
La première larme 219
Ce qu'on voit et ce qu'on pense 309
REBOUL, Jean.
Soupir 164
L'ange et l'enfant 197
Elle est malade 291
RESSÉGUIER, Jules de.
Le secret 289
La voix 327
RICHARD, Albert.
Tristesse 172
Angoisse 174
Espoir 230
ROUGET DE L'ISLE, Joseph.
Chant de guerre pour l'armée du Rhin ou La Marseillaise 358
SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin.
Rêverie 63
Sonnet (L'autre nuit, je veillais) 139
A Madame Victor Hugo 227
Espérance 231
Le vrai bonheur 344
SAINT-FÉLIX, Jules de.
Morica l'Arabe 254
SCRIBE, Eugène.
Mon fils est là 200
SÉGALAS, Mme Anaïs.
L'enfant et le vieillard 349
SOULARY, Joséphin.
Les deux cortéges 151
SOUMET, Alexandre.
La jeune mère italienne auprès du berceau de son enfant 331
SOUVESTRE, Émile.
Le nid 127
Le jeune pâtre 179
SULLY-PRUDHOMME.
Le vase brisé 300
TASTU, Mme Amable.
Les feuilles de saule 107

Pages

Le rossignol 120
Le temps 150
Plainte 171
La mort 187
La liberté ou Le serment des trois Suisses 392
Marie Stuart 417

THEURIET, André.

L'alouette 121
Le coucou 125
L'adieu aux bois 279
Le rossignol 284

TURQUETY, Édouard.

Effusion 7
Prière 11
Dernière bénédiction 39
A ceux qui souffrent 224
Épanchement 271
Aurore 278

VACQUERIE, Auguste.

Rêverie devant la mer 86
L'enfant 140

VIGNY, Alfred de.

Moïse 23
La frégate la Sérieuse ou La plainte du capitaine 89
La neige 267
Le cor 352

VOITELAIN, Louis.

La grand'mère 179

VUY, Jules.

La rose 104

NOTICES NÉCROLOGIQUES SUPPLÉMENTAIRES.

PAUL JANE (*Adolphe van Soust de Borkenfeldt*) est mort, âgé de 52 ans, à Bruxelles le 23 avril 1877, par suite d'un coup d'apoplexie qui l'avait frappé deux jours auparavant.

NICOLAS MARTIN est mort à Auteuil le 11 août 1877 d'une péritonite aiguë.

DIEU. LA RELIGION.

Je crois. — Le siècle en vain, dans sa pénible route,
Livre son vaisseau frêle à l'océan du doute,
Et sillonne d'obscurs détroits;
Je me lève, j'échappe au courant qui l'emporte,
Et le regard aux cieux, d'une voix libre et forte,
Je le dirai tout haut: Je crois.

Édouard Turquety.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LE CRI DE L'AME.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant;

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,
Où luisent ces trésors du riche firmament,
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement;

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle,
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle,
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur;

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne,
Que d'immortalité tout semble se nourrir,
Et que l'homme ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir;

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,
Et que mon faible esprit ne pouvant les porter,
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter;

Quand, dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,
Je presse sur mon cœur un fantôme adoré,
Et que je cherche en vain des paroles de vie
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré;

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encor:

Jéhova! Jéhova! ton nom seul me soulage,
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur;
Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-même un écho de ta propre grandeur.

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime!
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu:
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu!

EXTASE.

Par VICTOR HUGO.

Et j'entendis une grande voix.
Apocalypse.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
À voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête:
— C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!

Novembre 1828.

L'INFINI.

Par EUGÈNE BOREL.

Quand, vainqueur du néant par un sacré mystère,
De son vœu souverain Dieu créa notre terre,
Quand il nous anima de son souffle béni,
Entre son œuvre et lui pour tracer la distance,
A l'esprit des mortels courbés sous sa puissance
Il montra l'infini. —

L'infini! l'infini! mot fatal et sublime,
Fanal éblouissant, sombre nuit, noir abîme,
Énigme dont le mot tourmente en vain l'esprit,
Éternel désespoir de l'âme qui te sonde,
Parole dont le sens brille et se voile au monde,
Océan dont le flot nous inonde et tarit;

Suprême vérité que les anges adorent,
Mystère ténébreux que les mortels ignorent,
Mot que la langue humaine épellera toujours,
Borne qu'aperçoit l'homme, et qu'il ne peut atteindre,
Secret de l'Éternel qu'il faut bénir et craindre,
Jour qui luira sans fin, quand finiront nos jours!

Oh! quand cette pensée ou m'exalte ou m'écrase,
Je sens mon cœur plus fort battre dans cette extase,
Comme si j'agitais le voile du trépas;
Et dans l'abîme obscur plus je cherche à descendre,
Plus sa nuit est profonde, et moins je peux comprendre
Que l'infini puisse être, ou puisse n'être pas.

Et, lassé d'espérer la clarté que j'implore,
Brisé sous mon néant, je me courbe et j'adore;
J'adore, Dieu puissant, ta sainte volonté;
Je m'abandonne, aveugle, ô Père! à ta clémence,
Sûr que si l'infini brille dans ta puissance,
Il est aussi dans ta bonté.

STANCES.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Et j'ai dit dans mon cœur: „Que faire de la vie?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,
Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie?

„L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire;
Dans le sein de la gloire, où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

„Avec nos passions formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône et monte pour tomber;
Dans les piéges plus doux aimant à succomber,
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

„Le paresseux s'endort dans les bras de la faim;
Le laboureur conduit sa fertile charrue;
Le savant pense et lit; le guerrier frappe et tue;
Le mendiant s'assied sur le bord du chemin.

„Où vont-ils cependant? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers.
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le temps sème et cueille.

„Ils luttaient contre lui, mais le temps a vaincu:
Comme un fleuve engloutit le sable de ses rives,
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts: Seigneur, ont-ils vécu?

„Pour moi, je chanterai le Maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.“

La terre m'a crié: „Qui donc est le Seigneur?“
Celui dont l'âme immense est partout répandue,

Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur,

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière,

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout temps de soi-même s'enfante,
Qui vit dans l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les temps échappés de sa main:

C'est lui, c'est le Seigneur! Que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfants des mortels:
Comme la lampe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui jusqu'à ce qu'il me brise.

EFFUSION.

Par ÉDOUARD TURQUETY.

Heureuse, oh! bien heureuse entre toutes ses sœurs,
Est l'âme solitaire,
L'âme qui, méprisant le monde et ses splendeurs,
Ne voit qu'avec dédain la coupe des erreurs
Où s'enivre la terre;
L'âme qui, toute à Dieu, rêve un autre séjour
Que ce globe imprégné d'amertume et de vase,
Et s'endort dans l'extase
D'un indicible amour!

Heureuse l'âme pure, heureuse l'âme douce,
Étrangère ici-bas,
Qu'un siècle dégradé méconnaît et repousse,
Et qui ne s'en plaint pas;
Qui demande à souffrir, pourvu que Dieu la voie;
Qui refuse la joie
Dont la source est ailleurs;

Et les yeux vers le ciel, suivant son humble route,
Y sème goutte à goutte
L'offrande de ses pleurs!

Ces pleurs, Dieu les reçoit, ces pleurs, Dieu les aspire:
Dieu n'est-il pas soleil?
Au fond de cet espace éclatant et vermeil,
Où résonne sans fin une éternelle lyre,
Chaque larme attirée au seuil du firmament,
Se durcit, se colore, et devient diamant.
Le créateur de tout les enchâsse lui-même
Sur un trône de jaspe ineffable en beauté;
C'est le trône futur de cette âme qu'il aime,
Et ses pleurs réunis comme un joyau suprême,
Forment le diadème
De son éternité.

Oh! vous ne savez pas, vous tous qui dans l'arène
Avez sali vos cœurs,
Non, vous ne savez pas, plèbe orgueilleuse et vaine,
La puissance des pleurs:
Non, vous ne savez pas, à travers vos orages,
Ce qu'un souffle inspiré peut briser de nuages;
Non, vous ne savez pas qu'à l'ombre du saint lieu
Sa force est infinie,
Et qu'un cri de douleur monte plus vite à Dieu
Que l'élan du génie.

La douleur, la douleur, voilà le grand secret;
C'est l'échelon sublime,
Le seul qui mène aux cieux du fond de cet abîme
Où l'homme se perdrait.
Fuis donc, ô tourbe obscure!
Fuyez, fuyez, vous tous si fiers d'un corps si vain,
Vous qui sacrifiez l'intérieur divin
A l'enveloppe impure,
Vous qui, ne vous réglant que sur le vil désir
De la matière infâme,

L'idolâtrez sans honte et marchez à plaisir
Les deux pieds sur votre âme.

Heureuse, oh! plus heureuse entre toutes ses sœurs
Est l'âme solitaire,
L'âme qui, méprisant le monde et ses splendeurs,
Ne voit qu'avec dédain la coupe des erreurs
Où s'enivre la terre;
L'âme qui, toute à Dieu, rêve un autre séjour
Que ce globe imprégné d'amertume et de vase,
Et s'endort dans l'extase,
D'un indicible amour!

LE PONT.

Par VICTOR HUGO.

J'avais devant les yeux les ténèbres. L'abîme
Qui n'a pas de rivage et qui n'a pas de cime,
Était là, morne immense; et rien n'y remuait.
Je me sentais perdu dans l'infini muet.
Au fond, à travers l'ombre, impénétrable voile,
On apercevait Dieu comme une sombre étoile.
Je m'écriai: — Mon âme, ô mon âme! il faudrait,
Pour traverser ce gouffre où nul bord n'apparaît,
Et pour qu'en cette nuit jusqu'à ton Dieu tu marches,
Bâtir un pont géant sur des millions d'arches.
Qui le pourra jamais? Personne! ô deuil! effroi!
Pleure! — Un fantôme blanc se dressa devant moi
Pendant que je jetais sur l'ombre un œil d'alarme,
Et ce fantôme avait la forme d'une larme;
C'était un front de vierge avec des mains d'enfant;
Il ressemblait au lys que la blancheur défend;
Ses mains en se joignant faisaient de la lumière.
Il me montra l'abîme où va toute poussière,
Si profond, que jamais un écho n'y répond;
Et me dit: — Si tu veux je bâtirai le pont.
Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.
— Quel est ton nom? lui dis-je. Il me dit: — La prière.

Jersey, décembre 1852.

L'ANGE PERDU.

Par PROSPER DELAMARE.

Un petit ange à face ronde,
Là-haut, d'un vol peu sûr encor,
Loin des rangs de la troupe blonde,
Avait pris son premier essor.

Mais, en sa fuite solitaire,
Dépassant les confins du ciel,
Il était tombé sur la terre,
L'imprudent petit Gabriel!

Par ce triste monde où l'on doute,
Où règnent les vices maudits,
Il cherchait vainement la route
Qui reconduit au paradis.

Fatigué, l'aile presque morte,
Il se désespérait déjà,
Quand d'un chaume il ouvrit la porte,
Et, furtivement, s'y logea.

Il y vit une jeune fille
Qui, mains jointes, avec ferveur,
Priait pour toute la famille
Devant l'image du Sauveur.

Et ce fut un trait de lumière!
L'ange, heureux comme à l'Hosanna,
Suivit la candide prière
Qui droit au ciel le ramena!

ESPOIR EN DIEU.

Par VICTOR HUGO.

Espère, enfant! demain! et puis demain encore!
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir!

Espère! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir!
Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous!

Octobre 18 . . .

PRIÈRE.

Par ÉDOUARD TURQUETY.

Mon père, ayez pitié: — la vague s'enfle et gronde,
La vague est toute prête à déborder sur eux,
Et leurs tremblantes mains n'osent jeter la sonde,
Tant le flot se hérisse et tant le gouffre est creux.

Et comme un vil feuillage à travers la tourmente,
Ils flottent sans espoir d'un meilleur horizon:
Ils n'ont plus, pour percer la brume environnante,
Que ce frêle regard qu'ils appellent raison.

Mon père, ayez pitié: — cette ombre les écrase,
Et puis rien ici-bas ne console leurs yeux;
Car la sonde imprudente a soulevé la vase,
Et la mer a cessé de réfléchir les cieux.

Et comme tout frémit, comme la nue est pleine
De ces fortes rumeurs qu'aucun pouvoir n'abat,
Assourdis par l'orage, ils entendent à peine
Cette voix de la mort qui vient de Josaphat.

Mon père, ayez pitié: — que vos anges dociles
Étendent sur leur tête un rideau moins profond;
Ayez pitié d'eux tous défaillants et fragiles;
Ces hommes, ô mon Dieu, ne savent ce qu'ils font.

Flétris dès le berceau par un siècle farouche,
Ils lancent au hasard des paroles d'erreur;
Et, si l'impur blasphème est encor sur leur bouche,
O mon père, il n'est pas dans le fond de leur cœur.

Oh! quand leur voix vous nomme et vous insulte en face,
S'ils savaient qu'à côté du Dieu qu'ils ont proscrit,
Toute grandeur humaine est poussière et s'efface,
Et que l'immensité tressaille au nom du Christ;

S'ils avaient vu là-haut briller vos diadèmes,
Et vos cieux, océan de splendeur et d'éclat,
Ils frapperaient le marbre avec des fronts plus blêmes
Que celui de Saül, quand la tombe parla.

Et puis, lorsque le doigt de l'ange solitaire
Leur montrerait de loin la géhenne de feu,
Insensés de terreur jusqu'à mordre la terre,
Ils n'auraient plus de voix que pour crier: „Mon Dieu.“

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Par VICTOR HUGO.

Ora pro nobis!

I.

Ma fille! va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre . . . Écoute!
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les récèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

II.

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Prie ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le front limpide et le cœur satisfait.
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;

Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore, — à jamais ignore-les comme elle! —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi, je sais mieux la vie; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière:
— Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe:
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux borne : du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

IV.

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris! L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or!

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole,
Faire que le remords prenne une aile et s'envole !

Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os!
Qu'un rayon touche encor_leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux!

Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer, au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise:
— Enfant, quand vous prîrez, prîrez-vous pas pour moi? —

C'est la plainte des morts! Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est froide et sombre,
Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
Leur plonge sans pitié ses racines au cœur!

Prie, afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachant que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

VI.

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde;
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts! — Enfin, donne au Seigneur!

„— Quoi! murmure ta voix qui veut parler et n'ose.
Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose?
Il est le saint des saints, il est le roi des rois!

Il se fait des soleils un cortége suprême!
Il fait baisser la voix à l'océan lui-même!
Il est seul! il est tout! à jamais! à la fois!" —

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Hé bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las; il faut pour qu'il sourie
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour! O toi, qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper!

Porte-lui ta prière! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche; alors, ô mon bonheur,
O mon enfant! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

VIII.

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
Essuyant d'un baiser son œil de pleurs terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocente épelle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur;
Sans changer de nature il s'emplit de cette âme;
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu!

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure
Que les vierges du ciel disent: C'est une sœur!

IX.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant! garde ta joie!
Lis, garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent!

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;

Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours!

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude!
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs!

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords!
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords!

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs,
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs!

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant!

Ces lacs que rien n'altère,
Entre des monts géants
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel!

O ma fille, âme heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer!
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer!

Juin 1830.

* * *

Un berceau va sauver Jsraël,
Un berceau doit sauver le monde.
Victor Hugo.

MOÏSE SUR LE NIL.

Par VICTOR HUGO.

En ce même temps, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner. accompagnée de ses filles qui marchaient le long du bord de l'eau.
Exode.

„Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour!
„Venez: le moissonneur repose en son séjour;
„La rive est solitaire encore;
„Memphis élève à peine un murmure confus,
„Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
„N'ont d'autre témoin que l'aurore.

„Au palais de mon père on voit briller les arts;
„Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
„Qu'un bassin d'or ou de porphyre;

„Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
„Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
„Le souffle embaumé du zéphire!

„Venez: l'onde est si calme et le ciel est si pur!
„Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
„De vos ceintures transparentes;
„Détachez ma couronne et ces voiles jaloux,
„Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
„Au sein des vagues murmurantes.

„Hâtons-nous . . . Mais parmi les brouillards du matin,
„Que vois-je? — Regardez à l'horizon lointain . . . .
„Ne craignez rien, filles timides!
„C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
„Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
„Vient visiter les Pyramides.

„Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
„C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
„Que pousse une brise légère.
„Mais non: c'est un esquif, où, dans un doux repos,
„J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
„Comme on dort au sein de sa mère!

„Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant,
„On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
„Le nid d'une blanche colombe.
„Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
„L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
„Semble le bercer dans sa tombe!

„Il s'éveille: accourez, ô vierges de Memphis!
„ Il crie . . . Ah! quelle mère a pu livrer son fils
„Au caprice des flots mobiles?
„Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
„Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
‚Qu'un berceau de roseaux fragiles.

„Sauvons-le . . . — C'est peut-être un enfant d'Israël.
„Mon père les proscrit; mon père est bien cruel
„De proscrire ainsi l'innocence!
„Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour:
„Je veux être sa mère; il me devra le jour,
„S'il ne me doit pas la naissance."

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs, tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien: en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,

On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

„Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
„Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil,
„Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
„Le jour enfin approche où vers les champs promis
„Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
„Les tribus si longtemps captives.

„Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
„C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux,
„Qu'une vierge sauve de l'onde.
„Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
„Fléchissez: un berceau va sauver Israël,
„Un berceau doit sauver le monde!“

Février 1820.

MOÏSE.

Par ALFRED DE VIGNY.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;

Dans les plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu' à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur: „Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.

Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

„Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très-grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

„Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant: „Me voilà."
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;

Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

„Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit: „Il nous est étranger;“
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur: „Que vouloir à présent?“
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!“

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉCRIT AU BAS D'UN CRUCIFIX.

Par VICTOR HUGO.

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure . . .
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Mars 1842.

CHOEUR DES SIBYLLES.

[PROMÉTHÉE.]

Par EDGAR QUINET.

[Quel est sur la sainte colline
Cet autre Prométhée à la face divine?
Le monde à Jupiter l'a-t-il sacrifié?
Son père, quel est-il? dites, quel fut son crime?
Est-ce un Titan esclave? un dieu crucifié?
O prodige! il bénit l'univers qui l'opprime.
Les cieux obéissants s'inclinent sous ses pieds,
Et des sommets sacrés s'ébranlent les trépieds.
. . . . . .
C'est de lui que bientôt viendra ma délivrance...
L'archer de l'avenir lance au but l'espérance;
Le dieu des dieux est proche; il vient dans son orgueil.
Ouvrez, ouvrez vos cœurs. C'est lui qui frappe au seuil.]

Prométhée enchaîné.

Viens donc, ô dieu nouveau! tout oracle t'appelle.
Hâte-toi, d'arriver ainsi que l'hirondelle,
Dans la saison des blés.
Le monde est ton berceau. Que tardes-tu de naître?
De tes vagissements tu remplirais peut-être
Tous les cieux dépeuplés.

Oh! viens! d'un lait divin j'allaiterai ta bouche!
Éternel! nouveau-né, j'ai préparé ta couche
Dans l'antre des lions.
Tu joûras, faible enfant, sur le sein des Sibylles.
A tes pieds tu verras, sous tes cieux immobiles,
Passer les nations.

Sous tes mains, en riant, tu courberas la terre.
C'est toi qui porteras le glaive de la guerre
Et la clef des conseils.
Tes larmes corrigeant l'infortune des hommes,
Enfin on verra luire, au désert où nous sommes,
De plus tièdes soleils.

Mais, roi de l'avenir, enfant de l'invisible,
Où, comment, sur quel faîte aux humains accessible
Descendras-tu d'abord?
Qui plîra le premier sous ton sceptre d'ivoire?
Quel seuil hospitalier te verra dans ta gloire,
Au sortir de la mort?

Comme le fils des rois que la douleur enfante,
Dans un berceau de pourpre, argile triomphante,
Naîtras-tu pauvre et nu?
Quelle main ornera la maison de ta mère?
Qui conduira d'abord tes pas à la lisière,
Dieu d'un ciel inconnu?

Oh! quels que soient ton nom, et ta mère, et ton âge,
Les mondes égarés poursuivent ton image
Dans le ciel entr'ouvert.
Sans toi, sur chaque autel, j'ai vu mourir les roses;
L'étoile, en s'éveillant, te cherche en toutes choses,
Étoile du désert.

Mais plus que le désert, et la fleur, et l'étoile,
Aujourd'hui dans son cœur déchirant chaque voile,
Dieu, l'homme a soif de toi.
Arbre déraciné, veux-tu qu'il refleurisse?
Hâte-toi! . . . sur ses pieds fais pleuvoir ta justice,
Sur lui répands ta foi.
. . . . . .

Descends au fond des coeurs, descends, tiède rosée.
Dieu, mets un frein d'argent à mon âme apaisée,
Enseigne-moi mes pas.
Au doute tortueux qu'allaite l'Euménide,
Fais succéder l'amour en qui la paix réside;
Ne t'appartient-il pas?

Descends dans le sillon où tout grain fructifie,
O paix! ô douce paix! divin froment de vie!
Viens germer sous les pleurs.

Parfum de l'infini, toi qui guéris les âmes,
Quand pénétreras-tu, de tes sacrés dictames,
Les vierges et les fleurs?

La nuit se pare en vain de ses torches funèbres;
O lumière d'en haut! plonge, avec les ténèbres,
Dans nos pensers amers.
Tel j'ai vu du soleil l'essieu qui se rallume,
Pour éclairer l'abîme en sa grotte d'écume,
Plonger au fond des mers.

Que les chemins soient purs, et les maisons ornées,
Et qu'au-devant du Dieu, de myrte couronnées,
Sortent les nations.
A la fin l'hôte arrive; et, souriant au monde,
Il bénit dans les lis, dont son chemin abonde,
Les générations.

QUEL EST CE ROI SUBLIME ET TENDRE.

Par FRÉD. MONNERON.

Quel est ce roi sublime et tendre
Qui, vers nos déserts attiédis,
Les yeux en pleurs, paraît descendre
Les bleus coteaux du paradis?

C'est le pauvre fils de Marie;
C'est l'époux de la terre en deuil,
Qui pose la lampe de vie
Dans le mystère du cercueil!

C'est celui qui, pour nous prédire
Le soleil d'amour éternel,
Avec nos pleurs et son sourire
Sut faire un nouvel arc-en-ciel.

Les lacs, frais miroirs du nuage,
Et nos fronts, miroirs de la mort,
Verront s'enfuir leur sombre image
A son souffle amoureux et fort.

LE CRUCIFIX.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu!

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore,
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais! . . . mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix:
„Voilà le souvenir, et voilà l'espérance:
„Emportez-les, mon fils!“

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuiliage:
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur, parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait, quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau;

Quand des chants, des sanglots la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres des mourants collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami:

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu leur regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds! Que leur dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir:
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré!

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dormaient à l'ombre
De l'éternelle croix!

LA RÉSURRECTION.

Par ANTONY DESCHAMPS.

Il est ressuscité! le linceul de la terre
Ne couvre plus son front! Ineffable mystère!
Du sépulcre désert le marbre est soulevé!
Il est ressuscité, comme un guerrier fidèle
Que le bruit du clairon à son poste rappelle! . . .
Peuples, le Seigneur s'est levé.

Ainsi qu'un pèlerin à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,
Se lève et, tout rempli de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux;

Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre-roi;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps, qui l'attendait, tout à coup rappelée,
A dit: „Me voici, lève-toi!“

O père d'Israël! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse?

C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur!
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive.
O vous, qui l'attendiez! oui! votre exil s'achève:
C'est lui, c'est lui, le Rédempteur!

Quel mortel avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant aurait pu voir ce brûlant diadème,
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver?
Patriarches, c'est lui qui, dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver!

Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître,
Comme un père à son fils raconte le passé;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé!

Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous le fouet, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir!
Quand Daniel, confident des sombres destinées,
Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir!

Or, c'était le matin: Salome et Madeleine,
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié;
Voilà que du saint temple a chancelé le faîte:
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont crucifié.

Un jeune homme étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence;
Ses vêtements sont blancs, son visage est de feu:
„Celui que vous cherchez, ô femme inconsolée,
Dit-il avec douceur, il est en Galilée,
„Allez, il n'est plus en ce lieu!“

Chantons! qu'à la douleur succède enfin la joie;
Que l'or accoutumé, que la pourpre et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé!
Que le prêtre vêtu de la robe de neige,
A l'éclat des flambeaux, dans un pompeux cortége,
Annonce le ressuscité!

VOICI L'ÉTOILE DU MATIN.

ANONYME.

Voici l'étoile du matin,
Que fait briller l'amour divin:
Pure et sainte lumière,
Répands dans nos cœurs ta clarté,
Vieus dissiper l'obscurité
Qui règne sur la terre.
Seigneur! Sauveur!
Fils du Père!
Ta lumière
Salutaire
Nous conduit et nous éclaire.

C'est toi, Jésus, qui m'as cherché
Dans les ténèbres du péché.
Quand j'étais dans l'abîme
De l'ignorance et du malheur,
Tu devins mon libérateur
Par un amour sublime.
Seigneur! Sauveur!
Fils du Père!
Ta lumière
Salutaire
Nous conduit et nous éclaire.

Quittant la suprême grandeur,
Tu parus comme un serviteur;
Pauvre et dans la souffrance,
Tu fus navré pour mes forfaits,

Et ta mort m'a rendu la paix,
La joie et l'espérance.
Seigneur! Sauveur!
Fils du Père!
Ta lumière
Salutaire
Nous conduit et nous éclaire.

Je veux, Seigneur, m'unir à toi
Par mon amour et par ma foi;
Mais je sens ma faiblesse;
Pour accomplir ta volonté,
Répands sur moi, dans ta bonté,
Ton esprit de sagesse.
Seigneur! Sauveur!
Fils du Père!
Ta lumière
Salutaire
Nous conduit et nous éclaire.

ALLÉLUIA! LOUANGE A DIEU!

ANONYME.

Alléluia! louange à Dieu!
Chrétiens, célébrons en tout lieu
Son nom et sa puissance.
Bénissons ce Dieu créateur,
Chantons son règne et sa grandeur,
Exaltons sa clémence.

Alléluia! Fils éternel!
Sauveur de l'homme criminel,
Reçois notre humble hommage!
Pénétré de ta charité
Ton peuple, par toi racheté,
Te bénit d'âge en âge.

Alléluia! céleste Esprit!
De notre cœur humble et contrit
Reçois les vœux sincères!
A toi seul il est consacré:
Qu'il soit sans cesse pénétré
De ta vive lumière!

Alléluia! Dieu trois fois saint!
Que ton auguste nom soit craint
Par tout ce qui respire!
Règne sur ton peuple à jamais;
Fais que tout l'univers en paix
Adore ton empire!

NOUS T'ADORONS, DIEU DE BONTÉ.

Par J.-J. HOSEMANN.

Nous t'adorons, Dieu de bonté,
Et malgré notre indignité,
Nous cherchons tous ta face.
Nous élevons nos faibles mains
Vers ta demeure, ô Saint des Saints,
Avides de ta grâce.

Nous avons méconnu ta voix,
Nous avons méprisé tes lois,
Irrité ta Justice.
Le vent de nos iniquités
Loin de toi nous a transportés.
Dieu vivant, sois propice!

Fais-nous aimer ta Vérité,
Et remplis-nous d'intégrité
En ta présence sainte.
Baptise-nous, ô notre Roi!
De cet esprit qui vient de toi
Et qui bannit la crainte.

Les derniers temps semblent venus;
Demeure avec nous, ô Jésus!
Sois notre délivrance!
Conduis ton peuple par la main,
Et fais resplendir dans son sein
Ta gloire et ta puissance!

LE BONHEUR DU CHRÉTIEN.

Par ADOLPHE MONOD.

Que ne puis-je, ô mon Dieu! Dieu de ma délivrance,
Remplir de ta louange et la terre et les cieux,
Les prendre pour témoins de ma reconnaissance,
Et dire au monde entier combien je suis heureux!

Heureux quand je t'écoute et que cette parole
Qui dit: soit la lumière! et la lumière fut,
S'abaisse jusqu'à moi, m'instruit et me console,
Et me dit: c'est ici le chemin du salut!

Heureux quand je te parle, et que, de ma poussière,
Je fais monter vers toi mon hommage et mon vœu,
Avec la liberté d'un fils devant son père,
Et le saint tremblement d'un pécheur devant Dieu.

Heureux lorsque ton jour, ce jour qui vit éclore
Ton œuvre du néant et ton fils du tombeau,
Vient m'ouvrir les parvis où ton peuple t'adore,
Et de mon zèle éteint rallumer le flambeau.

Heureux quand sous les coups de ta verge fidèle,
Avec amour battu, je souffre avec amour;
Pleurant, mais sans douter de ta main paternelle,
Pleurant, mais sous la croix, pleurant, mais pour un jour.

Heureux, lorsque, attaqué par l'ange de la chute,
Prenant la croix pour arme et l'agneau pour sauveur,

Je triomphe à genoux, et sors de cette lutte
Vainqueur, mais tout meurtri, tout meurtri, mais vainqueur,

Heureux, toujours heureux! J'ai le Dieu fort pour père,
Pour frère Jésus-Christ, pour conseil l'Esprit-Saint!
Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre
A qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint?

LE PARDON.

Par ANT. DE LATOUR.

Il est, au pied du Christ, à côté de sa mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel;
Mais son regard, plus tendre et presque maternel,
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées;

Car de la pitié sainte il a reçu le don;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme: le Pardon!

DERNIÈRE BÉNÉDICTION.

Par ÉDOUARD TURQUETY.

L'orage s'est accru; les vents, depuis l'aurore,
Ont labouré le sein des mers,
Et le flot tourbillonne en face des éclairs
Qui déchirent le ciel sonore.

Tout à coup du milieu de ces vents déchaînés,
Là-bas, près du roc sombre où la houle est plus haute,
Un cri part, cri d'angoisse: „Oh! venez tous, venez!
„Un navire se perd! — à la côte! à la côte!“

Un brick démâté, chancelant
Sous les assauts de la tempête,
Est là contre un écueil qui l'entr'ouvre et l'arrête,
Et le tient couché sur le flanc.

Il va sombrer; le flot qui le creuse avec joie
Fouille au fond de sa proie.
Le brick gémit et s'use à ce choc convulsif;
Mais l'onde n'est pas satisfaite,
La houle poursuivant sa victoire incomplète,
La houle tour à tour l'arrache et le rejette
Aux angles du récif.

On voit le long du pont qui tremble
Des matelots debout, d'autres courbés ensemble,
Des femmes, des vieillards, haletants, pleins d'effroi,
Puis une faible mère, effarée, enhardie,
Qui couvre de son corps, de ses bras, de sa vie,
Son enfant déjà froid.

Et tout à côté sur la plage,
Quelques pauvres pêcheurs accourus du village
Lancent leur barque avec effort:
Ils voudraient les sauver; mais le roulis plus fort
Repousse la barque au rivage.
On voit les naufragés, épuisés, éperdus,
Redoubler encor de prière;
On voit leur groupe solitaire
Tendre en se lamentant les bras à cette terre
Qu'ils ne toucheront plus.

Le flot s'amasse et frappe en maître,
Le brick cède, affaissé, fracassé sous le poids;

Il va s'ensevelir. — Vingt bouches à la fois
Font entendre une seule voix:
„Un prêtre! qu'on amène un prêtre!“

Il accourt; le voilà qui lutte avec le vent
Sur la pointe du roc sauvage,
Le front nu, les cheveux secoués par l'orage;
Il prie, et la pâleur qui couvre son visage
N'est pas la pâleur d'un vivant.
Il dompte enfin son trouble, il dévore l'angoisse,
Toute prête à rompre son sein,
Et s'approchant du bord que le flot hurlant froisse,
Il élève sa main.

„Frères, vous qui tremblez, frères, je vous adjure,
„Au nom du Christ, sauveur de toute créature
„Et notre impérissable appui:
„L'aimez-vous? Croyez-vous d'une foi ferme et sûre?“
La foule s'écria: „Nous n'espérons qu'en lui.“

Et la vague toujours battue
Se ruait aux flancs du vaisseau,
Et chaque irruption détachait un lambeau;
Il semblait déjà fuir; le prêtre, à cette vue,
Reprend courage et continue
Par un appel nouveau:

„Frères, vous qui mourrez tout à l'heure, vos crimes
„Vous ont poussés, peut-être, aux portes des abîmes;
„Frères, vous en repentez-vous?“
„— Oui, murmura la foule expirante, éplorée,
„Pardon!“ — Le prêtre alors, d'une voix inspirée:
„Au nom de Jésus-Christ, frères, je vous absous.“

Il parlait, — le flot en délire
Écrase le navire;
Il sombre; un cri s'élève et meurt au même instant.
Le flot sans frein saisit le groupe palpitant,

Le fait un moment disparaître,
Puis, d'un bond furieux,
Lance ces corps glacés, tout brisés, tout hideux,
Sur la roche où priait le prêtre.

— Le prêtre tomba froid comme eux.

STANCES.

Par ALFRED DE MUSSET.

Que j'aime à voir, dans la vallée
Désolée,
Se lever comme un mausolée
Les quatre ailes d'un noir moutier!

Que j'aime à voir, près de l'austère
Monastère,
Au seuil du baron feudataire,
La croix blanche et le bénitier!

Vous, des antiques Pyrénées
Les aînées,
Vieilles églises décharnées,
Maigres et tristes monuments,

Vous que le temps n'a pu dissoudre,
Ni la foudre,
De quelques grands monts mis en poudre
N'êtes-vous pas les ossements?

J'aime vos tours à tête grise,
Où se brise
L'éclair qui passe avec la brise.
J'aime vos profonds escaliers,

Qui, tournoyant dans les entrailles
Des murailles,
A l'hymne éclatant des ouailles
Font répondre tous les piliers!

Oh! lorsque l'ouragan qui gagne
La campagne,
Prend par les cheveux la montagne,
Que le temps d'automne jaunit,

Que j'aime, dans le bois qui crie
Et se plie
Les vieux clochers de l'abbaye,
Comme deux arbres de granit!

Que j'aime à voir dans les vesprées
Empourprées,
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents!

Oh! que j'aime, aux voûtes gothiques
Des portiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants!

1828.

LA NATURE.

Dans tes bras, *Nature,* je me livre.
Sois aimant à qui t'aime et montre-moi ton livre!

Aug. Brizeux.

L'univers gigantesque est l'échelle suprême
Qui commence à la terre et monte jusqu' à Dieu.

Anaïs Ségalas.

SPECTACLE RASSURANT.

Par VICTOR HUGO.

Tout est lumière, tout est joie.
L'araignée au pied diligent
Attache aux tulipes de soie
Ses rondes dentelles d'argent.

La frissonnante libellule
Mire les globes de ses yeux
Dans l'étang splendide où pullule
Tout un monde mystérieux!

La rose semble, rajeunie,
S'accoupler au bouton vermeil;
L'oiseau chante plein d'harmonie
Dans les rameaux pleins de soleil.

Sa voix bénit le Dieu de l'âme
Qui, toujours visible au cœur pur,
Fait l'aube, paupière de flamme,
Pour le ciel, prunelle d'azur!

Sous les bois, où tout bruit s'émousse,
Le faon craintif joue en rêvant;
Dans les verts écrins de la mousse
Luit le scarabée, or vivant.

La lune au jour est tiède et pâle
Comme un joyeux convalescent;
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale
D'où la douceur du ciel descend!

La giroflée avec l'abeille
Folâtre en baisant le vieux mur;
Le chaud sillon gaîment s'éveille,
Remué par le germe obscur.

Tout vit, et se pose avec grâce,
Le rayon sur le seuil ouvert,
L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe,
Le ciel bleu sur le coteau vert!

La plaine brille, heureuse et pure;
Le bois jase; l'herbe fleurit . . . —
Homme! ne crains rien! la nature
Sait le grand secret et sourit.

Juin 1839.

LES SOLEILS DE JUIN.

Par AUGUSTE LACAUSSADE.

Come, long sought.
Shelley.

I.

Le soleil, concentrant les feux de sa prunelle,
Incendiait les cieux de sa flamme éternelle;
Dans les bois, sur le fleuve aux marges de gazon,
Et sur les monts lointains, lumineux horizon,
Partout, resplendissant dans sa verdeur première,
Juin radieux donnait sa fête de lumière.

II.

Sous la forêt et seul, triste enfant des cités,
Un rêveur s'enivrait d'ombrage et de clartés.
Sur son front qui fléchit, bien que jeune d'années,
Les précoces douleurs, les luttes obstinées,
Sillon laborieux, avaient tracé leur pli.
Pour l'heure, il s'abreuvait d'air limpide et d'oubli.
Fils d'un siècle d'airain, sans jeunesse et sans rêve,
Son âme aux lourds soucis pour un jour faisait trêve;

A longs traits il buvait des grands bois les senteurs,
Écoutant la fauvette et les cours d'eau chanteurs,
Et l'abeille posée aux ramures fleuries,
Et l'hymne qu'en son cœur chantaient ses rêveries.

III.

Cependant, par degrés, au vol de ses pensers,
Il sentait s'éveiller l'essaim des jours passés;
Des étés disparus la fauvette invisible
Disait l'hymne enivrant d'un amour impossible;
Ses rêves, ses candeurs, les beaux printemps défunts,
Sur son front éprouvé secouaient leurs parfums;
Jour à jour, fleur à fleur, effeuillant ses anneés,
Longtemps il respira leurs promesses fanées;
Et plus il remontait vers ses espoirs éteints,
Plus l'idéal éclat de ses riants matins
Lui montrait froide et sombre, hélas! sa vie austère:
Le soleil, cependant, ruisselait sur la terre! . . .
Alors, sentant monter les brumes de son cœur,
Ces deuils mystérieux de l'homme intérieur,
Sous les clartés, dont l'astre au loin dorait les plaines,
Tranquille, il épancha ses tristesses sereines:

IV.

Limpidité des cieux, resplendissant azur,
Paix des bois, ô forêt qui dans ton sein m'accueilles;
Soleil dont le regard ruisselle, auguste et pur,
Dans la splendeur de l'herbe et la gloire des feuilles;

Nature éblouissante aux germes infinis,
Silence lumineux des ramures discrètes,
Voix qui flottez des eaux, chants qui montez des nids,
Illuminez en nous les ténèbres secrètes!

Dissipez de nos cœurs la froide obscurité,
Rayons qui ravivez et fécondez les sèves;

Souffles des bois, ruisseaux vivants, flammes d'été,
Faites éclore en nous la fleur des premiers rêves!

Nos rêves, où sont-ils? L'un sur l'autre brisés,
Nous les avons tous vus tomber, gerbe éphémère;
Chacun de nous, pleurant ses jours stérilisés,
Porte en secret le deuil d'une auguste chimère.

Celui-ci dans l'amour et cet autre dans l'art,
Ceux-là plus haut encore avaient placé leur vie;
Mais, trahis par leur siècle, enfants venus trop tard,
Eux-même ils ont éteint leur flamme inassouvie.

En vain, autour de nous fleurissent les étés,
Esprits déçus, cœurs morts, il nous faut nous survivre!
A qui n'a plus l'amour que font les voluptés?
Je bois avec horreur le vin dont je m'enivre!

Après la foi, le doute, hélas! et le dégoût.
Plus de fleurs désormais, même au prix des épines!
De tout ce qui fut cher rien n'est resté debout;
Le désenchantement erre sur nos ruines!

Ruines sans passé, néant sans souvenir,
Ténèbres et déserts des jeunesses arides!
L'air du siècle a brûlé nos germes: l'avenir
Ne doit rien moissonner aux sillons de nos rides.

Chacun, dans le secret de ses avortements,
Sans avoir combattu médite ses défaites:
Heureux ceux qui sont nés sous des astres cléments!
Notre astre s'est couché, même avant nos prophètes.

Des désillusions l'ombre envahit les cieux.
A quoi se rattacher désormais? à qui croire?
Le but manque à nos pas: pèlerins soucieux,
Sans guide, nous errons dans la nuit vide et noire.

Où sont nos dieux? où sont les cultes immortels?
L'art, veuf de l'idéal, s'accouple à la matière;

L'esprit cherche, éploré, les antiques autels;
Loi, mœurs, foi des aïeux, tout est cendre et poussière!

Au veau d'or l'athéisme offre un cupide encens;
Le fait, voilà le dieu que notre orgueil adore.
L'âme et l'amour, vains mots! nous vivons par les sens:
Ève raille, ô Psyché! l'ardeur qui te dévore.

Plus d'idéale ardeur! plus d'altiers dévouements!
De flamme incorruptible où raviver nos flammes!
Plus d'espoirs étoilés au fond des firmaments! —
La nuit inexorable au ciel et dans les âmes!

Qui donc, illuminant le vide ténébreux,
Rendra, vivant symbole, un culte à nos hommages?
Pour enseigner leur voie aux esprits douloureux,
Qui te rallumera, blanche étoile des mages?

Sont-ils venus, ces jours dont l'aigle de Pathmos
Sondait la profondeur de ses yeux prophétiques?
Le ciel, ouvrant l'abîme aux insondables maux,
Va-t-il livrer la terre aux coursiers fatidiques?

Est-ce la nuit sans terme, est-ce la fin des temps?
L'homme et le monde ont-ils vécu leurs destinées?
Faut-il, croisant les mains sur nos fronts pénitents,
Chanter le *Requiem* des ères terminées? . . . —

O Christ! ton homme est jeune encor; l'humanité,
Rameau qu'ont émondé tes mains fortes et sages,
Doit grandir pour atteindre à son suprême été:
Ton arbre, ô Christ! n'a pas donné tous ses feuillages.

Cet idéal humain, type divinisé,
Dont ta vie et ta mort ont prouvé le mystère,
O maître! parmi nous qui l'a réalisé?
L'homme a-t-il incarné ton Verbe sur la terre?

Mœurs, famille et cité, tout lui reste à finir:
Nous n'avons qu'ébauché ton œuvre sur le monde.

Dieu de paix et d'amour, ton règne est à venir!
Pour des siècles encor ta parole est féconde!

Et nous passons, qu'importe! Empire et royauté
Avant nous ont passé, vaine écorce des choses.
Mais ta pensée en nous fermente, ô Vérité!
L'homme élabore un Dieu dans ses métamorphoses.

Nous passerons: il est des germes condamnés!
Et bien, consolons-nous, fils des jours transitoires;
D'autres moissonneront nos espoirs ajournés:
Des vainqueurs les vaincus ont semé les victoires!

Abdiquons le présent, mais non point l'avenir;
Du sort, résignés fiers, acceptons le partage.
Que ceux qui vont s'éteindre à ceux qui vont venir
Transmettent en partant leur foi pour héritage!

Tournés vers d'autres jours, effaçons-nous du temps;
Que l'oubli sur nos noms répande sa poussière.
Le ciel garde à la terre encor de longs printemps;
Rassurons-nous: après l'éclipse, la lumière!

Les radieux étés après les noirs hivers! . . .
Poëte, autour de toi resplendit la nature;
Que la beauté du jour resplendisse en tes vers!
Chante la bienvenue à la race future!

Pourquoi désespérer lorsque tout rajeunit?
Pourquoi sonder la mort quand tout se renouvelle?
Pourquoi se lamenter quand l'oiseau sur son nid
Dit la chanson d'amour à la saison nouvelle?

Comment douter du jour en face du soleil?
Comment croire au néant en face de la vie?
Brille en nos cœurs, flamboie, astre au regard vermeil!
Monte et palpite en nous, sève qui vivifie!

Nous vieillissons -- au loin, verdissent les épis.
Nous gémissons — ici, la fleur s'ouvre et l'eau coule.

Nous nous troublons — là-bas, sous les bois assoupis,
Dans la paix du bonheur la colombe roucoule.

Tout aime à nos côtés, tout sourit, tout renaît;
L'air chaud et pur circule imprégné de lumière.
Tes ombres, ô poëte! ici qui les connaît?
Chante, espère, éblouis de clartés ta paupière!

La sagesse est d'aimer, la force est d'espérer.
D'ombres n'attristons pas le mois brillant des roses;
Et, détournant les yeux de ce qui fait pleurer,
Absorbons-nous, pensifs, dans le bonheur des choses.

Des grands blés verdoyants s'élançant dans l'azur,
L'alouette là-haut vole et chante éperdue;
Fais comme elle, ô mon âme! et loin d'un monde impur
Monte et répands ta voix de Dieu seul entendue!

Comme elle, enivre-toi de tes propres concerts;
Oublie, et pour un jour fais trêve à ta souffrance.
Dût ta voix et ton vol heurter des cieux déserts,
Jette vers l'avenir un long cri d'espérance!

AU LEVER DU JOUR.

Par JOSEPH AUTRAN.

Sur la montagne errant je vois le jour éclore,
Il plonge ses rayons dans l'azur éclairci,
Les sommets sont en feu, la forêt se colore,
Je pense à Dieu, le front incliné, je l'adore;
Jour de l'âme, dans moi vas-tu renaître aussi?

Les fleurs à la rosée ouvrent leur fine gaze,
Purs calices bercés par un vent adouci;
Chacune a son rubis, sa perle ou sa topaze;
Je me sens le cœur plein d'amour, de foi, d'extase,
Fleurs de l'âme, allez-vous en moi renaître aussi?

L'alouette s'envole en chantant vers la nue,
La caille, le bouvreuil sont cachés près d'ici,
Dans l'humide buisson j'entends leur voix connue;
La joie est dans mon cœur de bien loin revenue:
Voix de l'âme, allez-vous en moi chanter aussi?

LA GOUTTE DE ROSÉE.

Par HENRI-FRÉD. AMIEL.

„Petite perle cristalline,
Tremblante fille du matin,
Au bout de ta feuille de thym
Que fais-tu là sur la colline?

„Avant la fleur, avant l'oiseau,
Avant le réveil de l'aurore,
Quand le vallon sommeille encore,
Que fais-tu là sur le coteau?“

— „Ce que je fais sur la colline?
Je m'y prépare, avec amour,
A m'offrir, quand viendra le jour,
Pure, à sa pureté divine.

„Tu le sais, son rayon n'est beau
Que pour la goutte transparente.
Voilà pourquoi, persévérante,
Je l'attends là sur le coteau.“

Du coteau la cime se dore,
L'oiseau se réveille en son nid,
Et la fleur s'empresse d'éclore . . .
Mais voyez la goutte qui luit!

Du prisme toute la richesse,
Du soleil toute la splendeur,
Captives dans sa petitesse,
Y font éclater leur grandeur.

— „Pour que tant de magnificence
En ton sein vierge ait éclaté,
Dis-moi, d'où te vient ta puissance?“
— „Ami, c'est de ma pureté.“

1er Janvier 1843.

SOLEILS COUCHANTS.

Par VICTOR HUGO.

Merveilleux tableaux que la
vue découvre à la pensée.
Ch. Nodier.

I.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu;
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh! regardez le ciel! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor;
Tantôt, fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;
Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais; puis l'air tremble, et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures;
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures!

Tout s'en va! le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées!

Oh! contemplez le ciel! et dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles;
Un mystère est au fond de leur grave beauté,
L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Juin 1828.

II.

Le jour s'enfuit des cieux; sous leur transparent voile
De moments en moments se hasarde une étoile;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre,
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et là-bas, allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées,

Les tours de son palais, les tours de sa prison,
Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie,
Posée au bord du ciel comme une longue scie,
La ville aux mille toits découpe l'horizon.

Oh! qui m'emportera sur quelque tour sublime
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un abîme!
Que j'entende, écoutant la ville où nous rampons,
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri de veuve,
Et qui, le jour, gémit plus haut que le grand fleuve,
Le grand fleuve irrité luttant contre vingt ponts!

Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues,
Les étoiles des chars se croiser dans les rues,
Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour!

Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche,
S'étende, qu'un soupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir!
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,
Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir!

Juillet 1828.

III.

Plus loin! allons plus loin! — Aux feux du couchant sombre,
J'aime à voir dans les champs croître et marcher mon ombre.
Et puis, la ville est là! Je l'entends, je la voi.
Pour que j'écoute en paix ce que dit ma pensée,
Ce Paris, à la voix cassée,
Bourdonne encor trop près de moi.

Je veux fuir assez loin pour qu'un buisson me cache
Ce brouillard, que son front porte comme un panache,
Ce nuage éternel sur ses tours arrêté;

Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
L'humble et grêle murmure efface
La grande voix de la cite!

Août 1828.

IV.

Oh! sur des ailes! dans les nues,
Laissez-moi fuir! laissez-moi fuir!
Loin des régions inconnues
C'est assez rêver et languir!
Laissez-moi fuir vers d'autres mondes.
C'est assez, dans les nuits profondes,
Suivre un phare, chercher un mot.
C'est assez de songe et de doute.
Cette voix que d'en bas j'écoute,
Peut-être on l'entend mieux là-haut.

Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!
Je veux voir les autres étoiles
Et la croix du sud enflammé.
Peut-être dans cette autre terre
Trouve-t-on la clef du mystère
Caché sous l'ordre universel;
Et peut-être aux fils de la lyre
Est-il plus facile de lire
Dans cette autre page du ciel!

Août 1828.

V.

Quelquefois, sous les plis des nuages trompeurs,
Loin dans l'air, à travers les brèches des vapeurs
Par le vent du soir remuées,
Derrière les derniers brouillards, plus loin encor,
Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées;

Et l'œil épouvanté, par-delà tous nos cieux,
Sur une île de l'air au vol audacieux,

Dans l'éther libre aventurée,
L'œil croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée !

Septembre 1828.

VI.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux !

Avril 1829.

L'OCCIDENT.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Et la mer s'apaisait, comme une urne écumante
Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit,
Et retirant du bord sa vague encor fumante,
Comme pour s'endormir rentrait dans son grand lit;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage,
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon,
Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix,
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise,
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois;

Et dans mon âme aussi, pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour!

Et vers l'occident seul, une porte éclatante
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer,
Et la nue empourprée imitait une tente
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,
Vers cette arche de feu tout paraissait courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avaient craint de mourir!

La poussière du soir y volait de la terre,
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait;
Et mon regard long, triste, errant, involontaire,
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait; et mon âme oppressée
Restait vide et pareille à l'horizon couvert,
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert!

O lumière! où vas-tu? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous?
Poussière, écume, nuit! vous, mes yeux! toi, mon âme!
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

A toi, grand Tout! dont l'astre est la pâle étincelle,
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir!
Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir! . . .

LE SOIR.

Par ACHILLE MILLIEN.

Empourprant l'horizon d'une large bordure,
Le soleil, un par un, voilait ses rayons d'or;
Les astres de la nuit ne brillaient pas encor,
Une vague lueur flottait sur la verdure.

La grande allée, au fond de la forêt obscure,
S'ouvrait devant mes pas comme le corridor
D'un magique palais aux piliers de ramure,
Où l'écho répétait les sons mourants du cor.

Parfois je croyais voir, dans les sombres feuillages,
De blanches visions monter vers les nuages;
Le mystère du soir au loin m'environnait:

Rien que le frôlement du zéphir dans les branches,
Ou le bruit de mes pas qui foulaient des pervenches,
Et là-bas, dans la plaine, un cor qui résonnait.

LE SOIR.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux:
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout-à-coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère,
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus:
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage;
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries!
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez! . . . Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon:
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

RÊVERIE.

A MON AMI V. P.

Par CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

Il est soir; la lune s'élance
Sur son trône mystérieux;
Les astres roulent en silence;
Comme un lac immobile, immense,
Mon âme réfléchit les cieux.

Dans les ondes de la pensée,
Dans ce beau lac aux sables d'or,
La voûte des cieux balancée
A mes yeux se peint, nuancée
De couleurs plus molles encor.

Amoureux de la grande image,
D'abord j'en jouis à loisir;
Bientôt désirant davantage,
Poète avide, enfant peu sage,
J'étends la main pour la saisir.

Adieu soudain, voûte étoilée,
Blanche lumière, éclat si pur!
Au sein de mon âme ébranlée,
Phébé tremblante s'est voilée;
L'image a perdu son azur.

Phébé, ne voile plus ta face!
Je renonce à mon fol espoir.
Lors, par degrés, le flot s'efface,
L'âme s'apaise, et sa surface
Des cieux redevient le miroir.

Irai-je, pour saisir l'image,
De l'onde encor troubler le cours?
Non; mais penché sur le rivage,
Puisque la nuit est sans nuage,
Je veux rêver, rêver toujours.

INVOCATION A L'ÉTOILE DU SOIR.

Par MARIE-JOSEPH CHÉNIER.

Étoile de la nuit, dont la tête brillante
Sort du nuage épais qui rembrunit les cieux;
Astre qui parcourant ta route étincelante,
Imprimes sur l'azur tes pas silencieux,
Que regardes-tu dans la plaine?
Le vent du jour retient son orageuse haleine;
On entend s'éloigner le fracas du torrent;
Au pied du roc le flot tombe expirant;
Les insectes du soir font distinguer à peine
Un monotone et léger bruit:
Belle compagne de la nuit,
Que regardes-tu dans la plaine?
Mais déjà sur le bord des cieux,
En souriant tes teux s'abaissent;
Autour de toi les flots se pressent,
Baignent et mollement caressent
Tes cheveux blonds et radieux.

A LA COMÈTE DE 1861.

Par MME LOUISE ACKERMANN.

Bel astre voyageur, hôte qui nous arrives
Des profondeurs du ciel et qu'on n'attendait pas,

Où vas-tu? Quel dessein pousse vers nous tes pas?
Toi qui vogues au large en cette mer sans rives,
Sur ta route, aussi loin que ton regard atteint,
N'as-tu vu comme ici que douleurs et misères?
Dans ces mondes épars, dis, avons-nous des frères?
T'ont-ils chargé pour nous de leur salut lointain?
Ah! quand tu reviendras, peut-être de la terre
L'homme aura disparu. Du fond de ce séjour
Si son œil ne doit pas contempler ton retour,
Si ce globe épuisé s'est éteint solitaire,
Dans l'espace infini poursuivant ton chemin,
Du moins jette au passage, astre errant et rapide,
Un regard de pitié sur le théâtre vide
De tant de maux soufferts et du labeur humain.

LA NUIT.

Par AUG. LACAUSSADE.

Nuit, bienfaisante Nuit, mère des molles trêves,
Sur ces fronts épuisés de peine et de labeurs,
Verse avec le sommeil, les brises et les rêves,
Verse l'oubli sacré des terrestres douleurs!

Et dout dort, et partout l'ombre épaissit ses voiles.
Seule, aux feux dont le ciel emplit ses bleus déserts,
La blanche Rêverie, amante des étoiles,
Seule médite et veille, assise au bord des mers.

De la plage, en mourant, l'onde argente les sables;
Au large, balancés au lent roulis des eaux,
Les navires au port ondulant sur leurs câbles,
Se bercent endormis comme de grands oiseaux.

Dans le vide étoilé la montagne aux trois cimes
Plonge, sombres et fiers, ses cônes sourcilleux,
Et, coupant l'horizon de ses lignes sublimes,
Montre son noir profil sur le fond bleu des cieux.

PRIMAVERA.

Par LOUIS RATISBONNE.

Quand le monde fleurit dans la gloire de mai,
Et qu'au chant des oiseaux la terre se réveille,
O volupté! douceur à nulle autre pareille:
S'étendre sur le vert des fleurs neuves semé!

Et là, sans nul penser de l'âme qui sommeille,
Le visage tourné vers le ciel embaumé,
Respirer seulement, végétal animé,
Le souffle du printemps qui nous bruit à l'oreille!

Voir flotter sous ses yeux mollement entr'ouverts
L'azur du ciel roulant sur les feuillages verts!
S'enivrer d'air léger et de brises follettes!

S'abîmer au milieu des parfums, des couleurs!
Germer soi-même enfin comme la terre en fleurs,
Et sentir sur son cœur pousser des violettes!

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Par MARC-ANTOINE DÉSAUGIERS.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours.

La nature
En ce moment
Reprend
Sa brillante parure;
La verdure

Offre à l'amant
Un trône toujours renaissant.
Chaque fleur
De son odeur
Vient embaumer l'air qui s'épure.
Le ruisseau
De son murmure
Embellit un joli berceau.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours.

Le vieillard,
D'un air gaillard,
Sort le matin de sa chaumière;
Et de sa petite terre,
En fredonnant
Gaîment
Parcourt
Le tour.
Il vide avec son voisin,
D'un bon vin
Sa vieille
Bouteille,
Et couché sur le gazon
Rajeunit avec la saison.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,

Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours,
La joie et les amours.

LE PRINTEMPS.

Par ARSÈNE HOUSSAYE.

LE DÉPART.

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

Avril a secoué le manteau de l'hiver,
Les marronniers touffus dressent leurs grappes blanches:
Partons, le soleil luit et le chemin est vert,
Les feuilles et les fleurs frémissent sur les branches.

Avez-vous reconnu le pinson gazouilleur?
Le rossignol plaintif attendrit les bocages;
Hirondelle, reviens! le pays est meilleur,
Reviens, car nous t'aimons et n'avons pas de cages.

La brise fraîche encor frémit dans les ormeaux,
Le pommier tremble et verse une pluie odorante,
La vigne épanouie étend ses verts rameaux
Et promet une grappe à la coupe enivrante.

LA VALLÉE.

La chaumière qui fume a pris un air vivant,
A l'espoir des moissons elle vient de renaître;
Le pâle liseron grimpe à son contrevent;
Pour voir le blé qui pousse elle ouvre sa fenêtre.

Au bout de ce vieux parc, dans l'étang du château,
Un groupe folâtrant se promène en nacelle:

Que de grâce! On dirait un groupe de Watteau,
Où l'amour se suspend, où l'esprit étincelle.

Dans le lointain brumeux un vieux clocher flamand
S'élève avec notre âme aux régions divines,
Tandis qu'un doux signal, un joyeux aboiement,
Nous appelle à la ferme, au-dessus des ravines.

LA PRAIRIE.

Dans les prés reverdis le troupeau reparaît:
Le jeune pâtre chante et sculpte une quenouille,
La vache qui nous voit jette un regard distrait,
Le grand bœuf nonchalant sommeille et s'agenouille.

A deux pas du troupeau par les chiens arrêté,
Sous le saule éploré qui s'agite à la brise,
Une blonde génisse au beau flanc tacheté
Nous regarde passer, curieuse et surprise.

Que cachent ces haillons sur le bord du ruisseau?
Un jeune vagabond secouant sa misère,
Émiettant son pain bis pour son ami l'oiseau,
Et de sa vie oisive égrenant le rosaire.

Auprès du vagabond un beau narcisse blanc
A mon esprit rêveur vient rappeler la fable;
Il mire dans les flots son calice tremblant
Et semble s'égarer dans un songe ineffable.

LA MONTAGNE.

Traversons ce sainfoin, cette avoine, et montons
Par ce chemin désert que le torrent ravage;
Gravissons la colline où chèvres et moutons
S'éparpillent gaiement dans le trèfle sauvage.

Du haut de ces rochers que nos regards troublés
S'égarent ça et là dans la fraîche vallée,

Le long des clairs ruisseaux, sur les nappes de blés,
Vers le bois assombri par une giboulée.

La blonde au teint bruni qui lave dans le gué
Chante un vieil air de mai d'une voix printanière;
Au bout de son sillon le cheval fatigué
L'écoute en agitant sa puissante crinière.

Allons nous reposer à l'ombre du sentier,
Respirons en passant cette aubépine amère;
Sous le sureau sauvage abritant l'églantier,
Cueille sans t'attrister une pâle éphémère.

LE POÈTE.

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

L'hiver avait glacé mon cœur sous son linceul,
Je voyais s'effeuiller l'arbre des espérances;
Je n'attendais plus rien du monde où j'étais seul,
Et je prenais la main de mes sœurs les souffrances.

Le printemps en mon cœur revient après l'exil,
Ramenant sur ses pas mille blanches colombes,
Et mon cœur refleurit au doux soleil d'avril:
L'herbe n'est-elle pas plus verte sur les tombes?

LE MOIS DE MAI.

Par CHARLES DIDIER.

Le mois de mai, paré de guirlandes nouvelles,
Et bercé mollement au souffle des zéphirs,
Couvrant les bois fleuris de ses légères ailes,
Au monde rajeuni promet de longs plaisirs.

Mais à peine des bois courbant la chevelure,
La brise doucement glisse dans le vallon,
Que des arbres en fleurs l'éclatante parure
Blanchit, en s'effeuillant, les tapis de gazon.

Au printemps de nos jours, notre âme à peine éclose,
Voit ainsi l'avenir rayonnant de bonheur,
Et sur un doux espoir sans crainte se repose,
Comme le papillon sur le sein d'une fleur.

D'un avide regard dévorant l'existence,
Elle y voit le plaisir, l'amour, la volupté;
Mais hélas! chaque jour les fleurs de l'espérance
Tombent au souffle amer de la réalité.

PLUIE D'ÉTÉ.

Par VICTOR HUGO.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lys et les roses,
En cette belle saison,
A foison
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Aux doux sons de son ramage.

Remi Belleau.

Que la soirée est fraîche et douce!
Oh! viens, il a plu ce matin;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées;
Pauvre oiseau que le ciel bénit!
Il écoute le vent bruire,

Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles, dans son nid.

La pluie a versé ses ondées;
Le ciel reprend son bleu changeant;
Les terres luisent fécondées
Comme sous un réseau d'argent.
Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court, et précipitant son onde
Du haut d'un caillou qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis!

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes sans avirons
Voguent pressés, frêle refuge!
Sur des ailes de moucherons;
D'autres pendent, comme à des îles,
A des feuilles, errants asiles;
Heureux dans leur adversité,
Si, perçant les flots de sa cime,
Une paille au bord de l'abîme
Retient leur flottante cité!

Les courants ont lavé le sable;
Au soleil montent les vapeurs,
Et l'horizon insaisissable
Tremble et fuit sous leurs plis trompeurs.
On voit seulement sous leurs voiles,
Comme d'incertaines étoiles,
Des points lumineux scintiller,
Et les monts, de la brume enfuie,
Sortir, et, ruisselant de pluie,
Les toits d'ardoise étinceler.

Viens errer dans la plaine humide.
A cette heure nous serons seuls.

Mets sur mon bras ton bras timide,
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline:
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnants des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

O! vois voltiger les fumées
Sur les toits de brouillards baignés!
Là sont des épouses aimées,
Là des cœurs doux et résignés.
La vie, hélas! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie. —
Le voilà qui baisse toujours!
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.

L'arc-en-ciel! l'arc-en-ciel! Regarde. —
Comme il s'arrondit pur dans l'air!
Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair!
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas! pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel!

Juin 1828.

L'AUTOMNE.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

•

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux:
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

1819.

NOVEMBRE.

Par ANDRÉ LEMOYNE.

Le fils.

Quand le froid des hivers chasse les hirondelles
Loin de notre pays, ma mère, où s'en vont-elles?

La mère.

Mon fils, d'un vol rapide elles passent les mers,
Et retrouvent ensemble, après un long voyage,
Un ciel bleu, du soleil et de grands arbres verts.

Le fils.

Mère, il est donc là-bas un paisible rivage
Où ne grondent jamais les tristes vents du nord?

La mère.

Oui. — Là-bas le printemps sourit aux hirondelles;
Là-bas les jours sont beaux, là-bas les nuits sont belles;
Là-bas la rose blanche a des fleurs immortelles,
Et la vigne toujours garde ses raisins d'or.

Le fils.

O ma mère, si Dieu nous eût donné des ailes,
Nous partirions tous deux comme des hirondelles! —
J'ai froid. — Pour nous bientôt le soleil s'éteindra.
Ma mère, prions Dieu de nous donner des ailes.

La mère.

Enfant, console-toi. — Dieu nous en donnera.

LA CHANSON DE L'HIVER.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Mon bon hiver, vieux et morose,
Je te préfère par instants
A ce petit blondin tout rose
Que l'on appelle le printemps.

Pour les villas fraîches et belles
Le printemps dépeuple Paris,
Il nous rend bien les hirondelles,
Mais il disperse nos amis.

Si Juin nous prend ces infidèles,
Le bon Janvier les fait rentrer;
Dans l'air on voit battre moins d'ailes,
On a plus de mains à serrer.

Près du feu brûlant sous le marbre
On se retrouve avec bonheur;
La feuille peut tomber de l'arbre,
Mais l'amitié nous reste au cœur.

L'ALPE VIERGE.

Par VICTOR DE LAPRADE.

I.

Un esprit, gardien de toute pureté,
Habite les glaciers et la neige éternelle.
L'air qu'on respire autour de ce faîte argenté
Rajeunit l'âme et jette une lumière en elle.

O vierge! cette nuit, dans son fluide azur,
Semble exprès pour mes yeux dissiper tous tes voiles;
J'adore en sa blancheur ton front chargé d'étoiles.
En toi, jusqu'à ton nom, tout est splendide et pur!

Le ciel seul boit ton souffle à ta lèvre sacrée;
Ton sein veiné d'azur, rougissant au réveil,
Laisse à Dieu seul cueillir, sur sa neige empourprée,
Les roses d'Orient qu'y sème le soleil.

Toi seule entre les monts as préservé ta face
De l'affront qu'aux sommets imprime un pied humain.
Partout survient la fange où se forme un chemin:
Tu dois de rester pure à tes remparts de glace.

Par eux tes flancs sacrés conservent leur candeur.
Le soir, lorsqu'à tes pieds tout le pays est sombre,
De l'azur infini perçant la profondeur,
Des sommets fréquentés ton front domine l'ombre.

Toi-même as cependant tes vallons ténébreux,
Et tu tiens par ta base aux régions impures
Où l'eau du ciel se trouble à laver nos souillures,
Où l'homme teint de sang un sillon douloureux.

Mais au-dessus de tous, belle vierge de neige,
Attirant le premier l'onde et les feux du ciel,
Ton front chaste et hautain garde le privilége
De porter l'invisible et l'immatériel.

Dieu pour trône, ici-bas, a pris ta blanche cime,
Seul séjour assez pur pour qu'il s'y daigne asseoir;
C'est lui, dans tes splendeurs, qui m'apparaît ce soir;
C'est sa voix que j'entends sur ton glacier sublime.

II.

Tu portes, ô mon âme! un sommet tout pareil,
Un glacier virginal plus haut que tous nuages,
Et qui toujours reflète un peu du vrai soleil,
Quand ta plaine assombrie est en proie aux orages.

Tu n'as que trop, aussi, d'infimes régions,
Noirs marais dont chacun cache une hydre rampante;
Chemins à tout venant où la fange serpente,
Et qu'en troupeaux impurs foulent les passions.

Oui, ta vallée ouverte est basse, humide, obscure;
O cœur par les désirs, par l'ennui fréquenté!
Mais vous savez, mon Dieu, si l'humaine souillure
Jusqu'au sacré sommet a jamais remonté.

Parfois une vapeur sort d'en bas et le cache;
Je ne vois plus briller sa neige à l'horizon;
Mais elle reste vierge, ô divine raison!
Ta splendeur reluira sur ce glacier sans tache.

Nul impur voyageur du pied ne l'a terni.
A l'homme inférieur par moments invisible,

O région sereine où siége l'infini,
Ta cime aux passions demeure inaccessible.

C'est toujours l'Alpe vierge au front éblouissant,
Dont la chaste hauteur ne peut être abaissée,
Tabernacle où de Dieu réside la pensée,
Échelle de cristal par où l'esprit descend.

Oui, j'ai gardé ta neige en sa fierté suprême,
Oui, ton faîte est debout! je le dis humblement;
Car j'en reviens toujours indigné de moi-même,
Quand mon cœur, de là-haut, se mesure un moment.

Et j'offre à cet autel splendide et vierge encore
Mon culte et le tribut de mes jours les meilleurs!
Sa beauté luit en moi, mais elle vient d'ailleurs;
En l'adorant, c'est vous, ô mon Dieu, que j'adore.

En vous est la hauteur de ce front radieux;
En vous est sa blancheur où l'arc-en-ciel se joue:
Dans l'homme seul est l'ombre, en lui sont les bas lieux.
A vous la neige, à moi la poussière et la boue.

Si ce mont reste pur, c'est que vous l'habitez:
Toute virginité n'est que votre présence.
L'homme, s'il eût trouvé ces cimes sans défense,
Eût traîné là sa fange et ses obscurités.

A l'abri de moi-même, ô Père, et de la foule,
Garde donc l'Alpe vierge où luit ton tribunal,
Ce sommet de mon cœur d'où ta grâce découle;
Renforce chaque nuit son rempart glacial,

Pour qu'au-dessus, toujours, des lieux sombres, immondes,
Brille un degré du ciel que je puisse entrevoir;
Et qu'aux feux de midi ce divin réservoir
M'abreuve tout entier de ses fertiles ondes.

AU YUNG-FRAU.

Par ALFRED DE MUSSET.

Yung-Frau, le voyageur qui pourrait sur ta tête
S'arrêter, et poser le pied sur sa conquête,
Sentirait en son cœur un noble battement,
Quand son âme, au penchant de ta neige éternelle,
Pareille au jeune aiglon qui passe et lui tend l'aile,
Glisserait et fuirait sous le clair firmament.
Yung-Frau, je sais un cœur qui, comme toi, se cache.
Revêtu, comme toi, d'une robe sans tache,
Il est plus près de Dieu que tu ne l'es du ciel.
Ne t'étonne donc point, ô montagne sublime,
Si la première fois que j'en ai vu la cime,
J'ai cru le lieu trop haut pour être d'un mortel.

1829.

LE NUAGE.

Par EUGÈNE NUS.

Je suis le fils des vagues bleues;
Le soleil m'a pris dans la mer,
Et j'ai fait des milliers de lieues
Sur les chemins flottants de l'air.

J'apporte aux continents la vie,
A l'atmosphère, la fraîcheur,
Au poète, la rêverie,
A vos horizons, la couleur.

Les bois m'appellent dans ma course:
Ils ont leur dîme à prélever;
Et je renouvelle la source
Où le chevreuil vient s'abreuver.

Buvez mon eau pure et féconde,
Biches, oiseaux et gazons verts!
Celui qui m'a tiré de l'onde,
A dispersé mes sels amers.

Je suis la rosée et la pluie;
Quand j'ai baigné l'herbe et les fleurs,
Un rayon de soleil m'essuie
Pour aller me porter ailleurs.

Au sein de la terre vivante,
J'accomplis des travaux secrets;
J'apprête les sucs que la plante
Fait monter dans les rameaux frais.

Les monts dont j'effleure la tête,
Sur leurs ravins pierreux penchés,
Me disent, quand je passe: — Arrête!
Nos réservoirs sont desséchés! —

Mes nappes tombent des collines;
Et déjà le génie humain
Dresse les plans de ses turbines
Sur les pentes de mon chemin.

Ou bien, dans la chaudière ardente
Dont je mords en vain la paroi,
Il m'emprisonne haletante,
Et dit: — Esclave, entraîne-moi! —

— Utilise ma force, maître!
Fais-en des ailes et des bras!
Demande encor! je ferai naître
D'autres richesses sur mes pas.

Crains-tu que ton foyer s'éteigne?
Marche, et prodigue sans terreur
Les épargnes de chaque règne!
J'ai la lumière et la chaleur.

Tentez ces nouvelles épreuves! . . .
Adieu, chercheurs de l'inconnu!
Je retourne par les grands fleuves
A la mer d'où je suis venu.

LE NUAGE.

A ALFRED HOLMES.

Par Mme LOUISE ACKERMANN.

I change, but I cannot die.
Shelley, The Cloud.

Levez les yeux! c'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.

Quand la lune, écartant son cortége d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Dans les champs de l'éther je livre des batailles;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle, et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres de feu.

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées.
La terre rit; je tiens sa vie entre mes mains.
C'est moi qui gonfle, au sein des plaines fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.

Où j'ai passé soudain tout verdit, tout pullule;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours, je suis sève et circule,
Caché dans la source ou la fleur.

Un fleuve me recueille, il m'emporte et je coule
Comme une veine au cœur des continents profonds.
Sur les longs pays plats ma nappe se déroule,
Ou s'engouffre à travers les monts.

Rien ne m'arrête plus; dans mon élan rapide
J'obéis au courant, par le désir poussé,
Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
Qu'un bras invisible a lancé.

Océan, ô mon père! ouvre ton sein, j'arrive!
Tes flots tumultueux m'ont déjà répondu.
Ils accourent; mon onde a reculé, craintive,
Devant leur accueil éperdu.

En ton lit mugissant ton amour nous rassemble.
Autour des noirs écueils ou sur le sable fin
Nous allons, confondus, recommencer ensemble
Nos fureurs et nos jeux sans fin.

Mais le soleil, baissant vers toi son œil splendide,
M'a découvert bientôt dans tes gouffres amers.
Son rayon tout-puissant baise mon front limpide;
J'ai repris le chemin des airs!

Ainsi jamais d'arrêt. L'immortelle matière
Un seul instant encor n'a pu se reposer.
La Nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives;
Partout le mouvement incessant et divers,
Dans le cercle éternel des formes fugitives,
Agitant l'immense univers.

LE FLEUVE.

Par ÉMILE DESCHAMPS.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse, en grondant,
Parmi les durs rochers un lit indépendant;
Soit qu'elle suive en paix une pente insensible,
Un pouvoir inconnu vers un but invisible
L'appelle; elle obéit, et, torrent ou ruisseau,
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa course limpide
Et l'immobile azur et l'orage rapide;
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête; il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages;
Puis apparaît soudain la sombre et vaste mer
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Ainsi, cher Jule, ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil, ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement, jusqu'au jour redouté,
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité!

LE BASTAN.

TORRENT DES PYRÉNÉES.

Par EUGÈNE CAMOT.

Arrête sur mes bords! arrête!
Qui que tu sois, redoute ma fureur!
Respect au vieux Bastan! il y va de ta tête;
Sinon, malheur! cent fois malheur!

Du sein des monts altiers voisins de l'Hespérie,
Dont les pics sont couverts de neige et de frimas,
Prenant la Gaule pour patrie,
Je m'élance, bondis, et roule avec fracas.

Le génie à ses lois assujétit la terre,
A l'antique Océan impose des vaisseaux;

En vain voudrait-il, téméraire,
Opposer une digue à mes rapides eaux!

Roland lui-même un jour, ce guerrier redoutable,
Ce paladin des Francs, surpris à mon aspect,
En voyant mon flot indomptable,
Roland m'a salué, saisi d'un saint respect.

Que l'ouragan mugisse au-dessus de ma tête!
Que croulent les rochers dans la montagne en feu!
Je brave tout, foudre et tempête! . . .
Je ne reconnais point d'autre maître que Dieu!

Je me lève, j'écume, indigné de la fange
Qui vient souiller alors le cristal de mes eaux;
Je balaie et rocs et lavange,
Emportant leurs débris comme de vils lambeaux.

Ainsi l'éternité, dont je suis une image,
Chétifs mortels, vous broie, heureux ou malheureux,
Et vous entraîne au noir rivage
Où j'ai vu tour à tour se fondre vos aïeux!

Arrête sur mes bords! arrête!
Qui que tu sois, redoute ma fureur!
Respect au vieux Bastan! il y va de ta tête;
Sinon, malheur! cent fois malheur!

MARINE.

STANCES A M. DE LAMARTINE.

Par ÉMILE DESCHAMPS.

Sombre Océan, du haut de tes falaises,
Que j'aime à voir les barques du pêcheur,
Ou de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur!
Je veux ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes songes les plus chers;

J'aime, de toi, jusques à tes ravages,
Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers.
Sombre Océan, pousse tes cris sauvages!
J'aime à rêver près de tes flots amers.

Sombre Océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne et mon âme est ravie,
Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde,
N'inspirent plus mes amours ni mes vers.
Sombre Océan, vaste moitié du monde,
J'aime à chanter près de tes flots amers!

Sombre Océan, parfois ton front s'égaie,
Épanoui sous l'astre de Vénus;
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés à la terre inconnus.
Et puis, ton flux s'élance, roule et saute,
Comme un galop de coursiers aux crins verts;
Et se retire en déchirant la côte,
D'un bruit semblable au rire des enfers.
Sombre Océan, superbe et terrible hôte,
J'aime à frémir près de tes flots amers!

Sombre Océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence,
Nîrait tout haut le Dieu de l'univers!
Oui, l'Éternel s'explique par l'immense;
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts . . .
Sombre Océan, par qui ma foi commence,
J'aime à prier près de tes flots amers!

RÊVERIE DEVANT LA MER.

Par AUG. VACQUERIE.

Hier, comme j'allais en suivant quelque rêve,
Il s'est fait tout à coup un grand vent sur la grève,
Et j'ai cru voir au loin, dans le couchant en feu,
Les lions de la mer en querelle avec Dieu.
Un orage hâtait et poussait la marée.
Le rivage tremblait. La mer désespérée
Déchirait rudement son écume aux cailloux,
Comme on déchirerait une robe à des clous.
Et la lune, écoutant ces menaces funèbres,
Était pâle et sinistre et pleine de ténèbres;
D'étranges visions passaient devant mes yeux.
La mer voulait sans doute escalader les cieux,
Et, broyant du talon son audace trompée,
Un ange dans le vent la frappait de l'épée.
Et voici que j'ai cru que l'eau se courroçait,
Et que, disant enfin les choses qu'elle sait,
Magnifique parole à genoux écoutée!
Comme dans sa colère une esclave emportée
Dit le secret du maître et parle devant tous,
A cette heure de trouble et pleine de courroux,
L'eau révoltée allait révéler à la terre
Le secret de Dieu même et le mot du mystère.
Mais Dieu, mettant le pied sur sa rébellion,
A ployé brusquement sa tête de lion,
Et les flots écumants contraints de se soumettre,
Ainsi qu'un chien hargneux qui, sous le fouet du maître,
Rentre l'oreille basse au chenil qu'il a fui,
Reconnaissaient le maître et se disaient: C'est lui!

LA MER.

Par ÉVARISTE BOULAY-PATY.

J'aime les vastes mers et la plainte infinie
Que chacun de leurs flots, ému profondément,
Répète sur la rive, — admirable harmonie!
Chaque vague a les sons d'un sublime instrument.

On entend nuit et jour l'immense symphonie
Où tout n'est que soupir, sanglot, gémissement;
On dirait les cris sourds d'un monde à l'agonie,
Dans les voix de douleur qu'a le sombre élément.

Oh! qu'ils sont beaux les flots, dont la houle incessante
Gémit sur les granits de la côte puissante
Qui les rejette au loin dans leurs profonds séjours!

Symbole de ton âme effrénée, ô poète,
Image de ta vie orageuse, inquiète,
J'aime les vastes mers qui se plaignent toujours.

MÉLODIE.

Par AUG. FONTANEY.

Voguons, le port s'enfuit, la mer dort, voici l'heure
Où se rouvre la fleur amante de la nuit;
L'âme aussi pour s'ouvrir attend que le jour meure;
Le cœur s'exhale alors, on aime, on pleure; —
Voguons, le port s'enfuit.

Aux flots confions-nous sans rames et sans voile;
Comme à mon gouvernail assis à tes genoux,
Dans l'azur de tes yeux je cherche mon étoile;
Sur notre esquif laisse flotter ton voile; —
Aux flots confions-nous.

J'aime le bruit du vent et sa voix solitaire
S'il nous poussait vers vous, bords rêvés si souvent,
Oasis de bonheur, région de mystère!
Ile où le ciel se révèle à la terre; —
J'aime le bruit du vent.

Brise, viens nous bercer, en sommeillant sur l'onde,
Ainsi que sur la vie il est doux de glisser;
On a rasé l'écueil dans une paix profonde,
Et l'on s'éveille au port d'un autre monde; —
Brise, viens nous bercer.

LE RÊVE DU MOUSSE.

Par Mme MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

L'air était froid, ma mère,
Oh! comme il était froid!
La brise était amère
Sur la flotte du roi;
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil
Marseille aux yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil.
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée,
M'appelle au fond de l'eau.
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

— Viens, disait votre image,
— L'eau seule est entre nous,
— Trop vite ton jeune âge
— A quitté mes genoux.
— Viens, que je berce encore
— Tes rêves de printemps,
— Les flots en font éclore,
— Qui nous calment longtemps.
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau!
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

La flotte, dans les ombres,
En silence glissa,
Avec des ailes sombres,
Mon vaisseau s'effaça.
Sous sa lampe pieuse
Sans cesser de courir,
La lune curieuse

Me regardait mourir!
Je n'avais pas de plainte,
Trois fois ma force éteinte
S'évanouit dans l'eau . . .
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois!
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort,
Vos deux bras sous les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau . . .
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

LA FRÉGATE LA SÉRIEUSE

ou

LA PLAINTE DU CAPITAINE.

Par ALFRED DE VIGNY.

I.

Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés;

Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surate
Elle nous emporta souvent.
— Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!

II.

Brest vante son beau port et cette rade insigne
Où peuvent manœuvrer trois cents vaisseaux de ligne;
Boulogne, sa cité haute et double, et *Calais*,
Sa citadelle assise en mer comme un palais;
Dieppe a son vieux château soutenu par la dune,
Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
Et ses deux monts en vain par la mer insultés;
Cherbourg a ses fanaux de bien loin consultés,
Et gronde en menaçant Guernsey la sentinelle
Debout près de Jersey, presque en France ainsi qu'elle.
Lorient, dans sa rade au mouillage inégal,
Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal;
Saint-Malo dans son port tranquillement regarde
Mille rochers debout qui lui servent de garde;
Le Havre a pour parure ensemble et pour appui
Notre-Dame-de-Grâce et *Honfleur* devant lui;
Bordeaux, de ses longs quais parés de maisons neuves,
Porte jusqu' à la mer ses vins sur deux grands fleuves;
Toute ville à *Marseille* aurait droit d'envier
Sa ceinture de fruits d'orange et d'olivier;
D'or et de fer *Bayonne* en tout temps fut prodigue;
Du grand cardinal-duc *la Rochelle* a la digue:
Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer;
Mais *Toulon* a lancé *la Sérieuse* en mer.

LA TRAVERSÉE.

III.

Quand la belle *Sérieuse*
Pour l'Égypte appareilla,

Sa figure gracieuse
Avant le jour s'éveilla;
A la lueur des étoiles
Elle déploya ses voiles,
Leurs cordages et leurs toiles,
Comme de larges réseaux,
Avec ce long bruit qui tremble,
Qui se prolonge, et ressemble
Au bruit des ailes qu'ensemble
Ouvre une troupe d'oiseaux.

IV.

Dès que l'ancre dégagée
Revient par son câble à bord,
La proue alors est changée,
Selon l'aiguille et le nord.
La Sérieuse l'observe,
Elle passe la Réserve,
Et puis marche de conserve
Avec le grand *Orient:*
Sa voilure toute blanche,
Comme un sein gonflé se penche;
Chaque mât, comme une branche,
Touche la vague en pliant.

V.

Avec sa démarche leste
Elle glisse et prend le vent,
Laisse à l'arrière *L'Alceste*
Et marche seule à l'avant.
Par son pavillon conduite,
L'escadre n'est à sa suite
Que lorsqu' arrêtant sa fuite,
Elle veut l'attendre enfin;
Mais, de bons marins pourvue,
Aussitôt qu'elle est en vue,
Par sa manœuvre imprévue
Elle part comme un dauphin.

VI.

Comme un dauphin elle saute,
Elle plonge comme lui
Dans la mer profonde et haute,
Où le feu Saint-Elme a lui.
Le feu serpente avec grâce;
Du gouvernail qu'il embrasse
Il marque longtemps la trace,
Et l'on dirait un éclair
Qui, n'ayant pu nous atteindre,
Dans les vagues va s'éteindre,
Mais ne cesse de les teindre
Du prisme enflammé de l'air.

VII.

Ainsi qu'une forêt sombre
La flotte venait après,
Et de loin s'étendait l'ombre
De ses immenses agrès.
En voyant *Le Spartiate,*
Le Franklin et sa frégate,
Le bleu, le blanc, l'écarlate,
De cent mâts nationaux,
L'armée, en convoi, remise
Comme en garde à *L'Artémise,*
Nous nous dîmes: „C'est Venise
Qui s'avance sur les eaux.“

VIII.

Quel plaisir d'aller si vite,
Et de voir son pavillon,
Loin des terres qu'il évite
Tracer un noble sillon!
Au large on voit mieux le monde,
Et sa tête énorme et ronde

Qui se balance et qui gronde
Comme éprouvant un affront,
Parce que l'homme se joue
De sa force, et que la proue,
Ainsi qu'une lourde roue,
Fend sa route sur son front.

IX.

Quel plaisir! et quel spectacle
Que l'élément triste et froid,
Ouvert ainsi sans obstacle
Par un bois de chêne étroit!
Sur la plaine humide et sombre,
La nuit, reluisaient dans l'ombre
Des insectes en grand nombre,
De merveilleux vermisseaux
Troupe brillante et frivole,
Comme un feu follet qui vole,
Ornant chaque banderole
Et chaque mât des vaisseaux.

X.

Et surtout *La Sérieuse*
Était belle nuit et jour;
La mer, douce et curieuse,
La portait avec amour,
Comme un vieux lion abaisse
Sa longue crinière épaisse,
Et, sans l'agiter, y laisse
Se jouer le lionceau;
Comme sur sa tête agile
Une femme tient l'argile,
Ou le jonc souple et fragile
D'un mystérieux berceau.

XI.

Moi de sa poupe hautaine
Je ne m'absentais jamais,
Car, étant son capitaine,
Comme un enfant je l'aimais:
J'aurais moins aimé peut-être
L'enfant que j'aurais vu naître;
De son cœur on n'est pas maître.
Moi je suis un vrai marin;
Ma naissance est un mystère;
Sans famille, et solitaire,
Je ne connais pas la terre,
Et la vois avec chagrin.

XII.

Mon banc de quart est mon trône,
J'y règne plus que les rois;
Sainte-Barbe est ma patronne;
Mon sceptre est mon porte-voix;
Ma couronne est ma cocarde;
Mes officiers sont ma garde;
A tous les vents je hasarde
Mon peuple de matelots,
Sans que personne demande
A quel bord je veux qu'il tende,
Et pourquoi je lui commande
D'être plus fort que les flots.

XIII.

Voilà toute ma famille
Qu'en mon temps il me fallait;
Ma frégate était ma fille:
„Va! lui disais-je.“ Elle allait,
S'élançait dans la carrière,
Laissant l'écueil en arrière,

Comme un cheval sa barrière;
Et l'on m'a dit qu'une fois
(Quand je pris terre en Sicile)
Sa marche fut moins facile,
Elle parut indocile
Aux ordres d'une autre voix.

XIV.

On l'aurait crue animée!
Toute l'Égypte la prit,
Si blanche et si bien formée,
Pour un gracieux Esprit,
Des Français compatriote,
Lorsqu'en avant de la flotte
Dont elle était le pilote,
Doublant une vieille tour,*)
Elle entra, sans avarie,
Aux cris: „Vive la patrie!“
Dans le port d'Alexandrie,
Qu'on appelle Abou-Mandour.

LE REPOS.

XV.

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée;
Son poitrail est lavé par le flot transparent,
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant;
Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume,
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume;

*) La tour des Arabes, près d'Alexandrie.

Une aile est son coussin, l'autre est son éventail;
Il dort, et de son pied le large gouvernail
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
De feuilles et de joncs et d'herbages errants
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

LE COMBAT.

XVI.

Ainsi près d'Aboukir reposait ma frégate;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux,
On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient, à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants;
Ils marchaient sur leur sol, prenant des Pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or;
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor.

La Sérieuse alors s'ébranla sur sa quille:
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je le reconnus bien, et je lui dis: „Ma fille,
Je te comprends, merci.“

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois — je vis treize et quatorze voiles:
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise;
La Sérieuse à l'ancre, immobile s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut bord — combattre une frégate!
Est-ce l'art d'un marin? le trait d'un amiral?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal!

N'importe! elle bondit, dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans le bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait; mais, le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit;
Et, lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage:
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait;
On tirait en aveugle à travers le nuage:
Toute la mer brûlait.

Bayerische Staatsbibliothek München

Mais, quand le jour revint, chacun connut son œuvre.
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;
Mais ma frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard;
Sans gouvernail, sans mâts, on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art!

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort
Sur leurs vaisseaux flottants comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La Sérieuse alors semblait à l'agonie,
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux; mais bientôt l'étouffant:
„Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je;
Adieu donc, mon enfant!“

Elle plonge d'abord sa poupe et puis sa proue;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

XVII.

Hélas! deux mousses d'Angleterre
Me sauvèrent alors, dit-on,
Et me voici sur un ponton; —
J'aimerais presque autant la terre!
Cependant je respire ici
L'odeur de la vague et des brises.
Vous êtes marins, Dieu merci!
Nous causons de combats, de prises,
Nous fumons, et nous prenons l'air
Qui vient aux sabords de la mer.
Votre voix m'anime et me flatte,
Aussi je vous dirai souvent:
„Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent!"

Dieppe 1828.

STELLA MARIS.

Par ANDRÉ LEMOYNE.

Le marin.

Étoile du matin, si haute dans les cieux,
Toi douce à contempler comme un regard de femme,
Vois-tu le cher pays que toujours voit mon âme,
Et que depuis longtemps n'ont pas revu mes yeux?
Là, de sa voix d'argent, tinte une cloche ancienne
Qu'on entend sur la mer quand sonne l'Angélus.
C'est un bourg de pêcheurs près de Saint-Jean-de-Luz.
Dans ces pauvres maisons ne vois-tu pas la mienne?
Chère étoile si haute et regardant si loin,
Au bas des grands rochers, tu dois la reconnaître.

L'étoile.

Je la vois . . . je vois même, à travers sa fenêtre,
La petite clarté d'une lampe qui point.

Une femme, en rêvant, file sa quenouillée
Près d'un garçon qui dort, mais d'un sommeil d'oiseau.
Elle quitte parfois sa laine et son fuseau;
Et sur le bel enfant se penche émerveillée.
Il vient de s'endormir au bruit d'une chanson.
Sa bouche a la fraîcheur des coquillages roses.
De ses premières dents les perles sont écloses.
Il a de grands cils noirs, le vigoureux garçon.
La mère, dans son fils, croit trouver ton image.
La moitié de son cœur est là, dans un berceau.

Le marin.

Et son autre moitié? . . .

L'étoile.

L'autre moitié voyage,
Essayant sur les mers de suivre ton vaisseau.

Le marin.

Quand Dieu laissera-t-il les heureux vivre ensemble! . . .
Me diras-tu le jour qui nous doit réunir?
Tu ne l'ignores pas, toi qui sais l'avenir . . .
Mais tu ne réponds rien . . . ton pâle rayon tremble,
Et dans le fond du ciel paraît s'enténébrer . . .

L'étoile.

L'avenir . . . ah! je crains de toucher à son voile!

Le marin.

Si l'avenir est noir, mystérieuse étoile,
Je suis fort . . .

L'étoile.

Prions Dieu . . . Ton vaisseau doit sombrer.
Dans le dernier combat d'une guerre lointaine,

Tu mourras . . . mais frappé d'une balle en plein cœur.
Collant ta lèvre sainte à ton drapeau vainqueur,
Tu descendras en mer avec ton capitaine.

Le marin.

Amen. C'est bien mourir.

L'étoile.

Ton fils aura grandi
Quand ta veuve là-bas apprendra la nouvelle,
Tard, bien tard, dans quinze ans . . .

Le marin.

Comment la saura-t-elle?

L'étoile.

Au coucher du soleil, le soir d'un vendredi,
Voyant le flot descendre, après un grand orage,
La pauvre femme aura comme un pressentiment . . .
Interrogeant des yeux mers et ciel tristement,
Son chapelet en main, elle ira sur la plage.

En faisant pour les morts le signe de la croix,
Elle reconnaîtra les restes d'un naufrage:
De longs débris parlant des marins d'un autre âge,
Et racontant les pleurs des veuves d'autrefois.
Puis elle apercevra, sous la frange des lames,
Ton médaillon béni le jour de votre adieu . . .
Sa belle âme aussitôt s'en ira droit à Dieu,
Qui, pour l'éternité, fiança vos deux âmes.

LES ENFANTS DU PÊCHEUR.

ROMANCE.

Par PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daignez le secourir;
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
— Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre un éclair . . .
— Hélas! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul près de nous, douleur amère!
Tout seul notre père resta.
— Frère, sa voile! bon courage!
La vois-tu, frère, à l'horizon? . . .
— Hélas! ce n'est qu'un blanc nuage
Qui vole au gré de l'aquilon.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Ses filets, sa barque fragile,
Voilà notre unique trésor;
Cette cabane est notre asile;
On y fait quelques rêves d'or.
— Frère, qu'apporte cette lame?
Du retour est-ce un précurseur? . . .
— Hélas! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux!
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

LA MARGUERITE.

Par MOURIER.

Tout rêveur au jardin je suis venu m'asseoir;
La nuit tombait déjà: sur sa tige élancée,
Chaque fleur au zéphyr racontait sa pensée,
Ou relevait son front pour se mieux laisser voir.

La rose en son bouton cachait un doux espoir,
Un œillet dénouait sa ceinture pressée,
Le lilas seul pleurait sa jeunesse passée,
Un iris s'entr'ouvrait sous le souffle du soir.

Le liseron errant, aux feuilles gracieuses,
Mêlait son étamine aux brunes scabieuses:
Toute fleur, toute feuille, avaient une beauté;

Mais je te voyais seule en ce divin parterre,
O blanche marguerite, oracle du mystère,
Que la lune baignait de sa molle clarté!

LA PERVENCHE.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris!

C'est dans un sentier qui se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut sur l'ombre qu'elle tache
La neige des blancs églantiers.

L'ombre t'y voile, l'herbe égoutte
Les perles de nos nuits d'été,
Le rayon les boit goutte à goutte
Sur ton calice velouté.

Une source tout près palpite,
Où s'abreuve le merle noir;
Il y chante, et moi j'y médite
Souvent de l'aube jusqu'au soir.

O fleur, que tu dirais de choses
A mon amour, si tu retiens
Ce que je dis à lèvres closes
Quand tes yeux me peignent les siens!

LA ROSE.

A MADAME J. V.

Par JULES VUY.

Non loin de cette mer toute blanche de glace,
Qui de flots irrités couvre un si long espace,
Vois briller, fraîche rose, une modeste fleur;
Pure, elle nous sourit en sa frêle existence,
Près d'une mer de glace image d'espérance,
Au pied des monts ardus symbole de bonheur;

Ainsi, — dans cette vie où grondent sur nos têtes,
Avec fureur souvent, ouragans et tempêtes,
Où nous cherchons en vain ciel bleu, ciel étoilé,
— Pure, tu me souris et toujours ton image
Me rappelle la fleur de cette froide plage,
La rose qui domine un monde désolé!

Montanvert.

LES VIOLETTES.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Hélas! violettes charmantes,
Vous vous hâtez trop de fleurir.

Au soleil ces neiges fumantes,
Le verglas peut les recouvrir.
Mars nous garde encor des tourmentes.
Naissez-vous aussi pour souffrir?

— Bénis le ciel qui nous ordonne
D'éclore en dépit des glaçons.
La pauvre Laure, enfant si bonne,
Va nous chercher dans ces buissons.
A souhait pour qu'elle y moissonne,
En grelottant nous fleurissons.

— Douces fleurs, quelle est cette fille?
Une orpheline qui nourrit
Ceux qui se sont faits sa famille,
Vend des fleurs quand le ciel sourit,
Lasse la quenouille et l'aiguille,
Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

Ce matin, dès la pâle aurore,
Un ange a passé par ici.
Il a dit: Enrichissez Laure;
Le pain manque, et Laure en souci
Va venir; hâtez-vous d'éclore.
L'ange a dit vrai; car la voici.

A ALBERT DURER.

Par VICTOR HUGO.

Dans les vieilles forêts où la sève à grands flots
Court du fût noir de l'aulne au tronc blanc des bouleaux,
Bien des fois, n'est-ce pas? à travers la clairière,
Pâle, effaré, n'osant regarder en arrière,
Tu t'es hâté, tremblant et d'un pas convulsif,
O mon maître Albert Durer, ô vieux peintre pensif!

On devine, devant tes tableaux qu'on vénère,
Que dans les noirs taillis ton œil visionnaire

Voyait distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts,
Pan qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

Une forêt, pour toi c'est un monde hideux.
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.
Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes,
Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes,
Et dans ce groupe sombre agité par le vent
Rien n'est tout à fait mort ni tout à fait vivant.
Le cresson boit; l'eau court; les frênes sur les pentes,
Sous la broussaille horrible et les ronces grimpantes,
Contractent lentement leurs pieds noueux et noirs;
Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs;
Et sur vous qui passez et l'avez réveillée,
Mainte chimère étrange à la gorge écaillée,
D'un arbre entre ses doigts serrant les larges nœuds,
Du fond d'un antre obscur fixe un œil lumineux.
O végétation! esprit! matière! force!
Couverte de peau rude ou de vivante écorce!

Aux bois, ainsi que toi, je n'ai jamais erré,
Maître, sans qu'en mon cœur l'horreur ait pénétré,
Sans voir tressaillir l'herbe, et, par le vent bercées,
Pendre à tous les rameaux de confuses pensées.
Dieu seul, ce grand témoin des faits mystérieux,
Dieu seul le sait, souvent, en de sauvages lieux,
J'ai senti, moi qu'échauffe une secrète flamme,
Comme moi palpiter et vivre avec une âme,
Et rire, et se parler dans l'ombre à demi-voix,
Les chênes monstrueux qui remplissent les bois.

Avril 1837.

LUTTE DES ARBRES.

Par NICOLAS MARTIN.

Le chêne, tout fier de sa force,
Disait: Je ne crains pas le temps!

Le bouleau vantait son écorce,
Le saule ses rameaux flottants.
Quand tous, jusqu'aux plus grêles branches,
Eurent plaidé pour leur orgueil,
Le sapin dit: Avec mes planches
L'homme se construit un cercueil!

LES FEUILLES DE SAULE.

Par Mme AMABLE TASTU.

. . . Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait.

Chateaubriand.

Un songe, un rien, tout lui fait peur.

La Fontaine.

L'air était pur; un dernier jour d'automne
En nous quittant, arrachait la couronne
Au front des bois;
Et je voyais d'une marche suivie
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais;
Sur l'onde froide, ou l'herbe encor fleurie,
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais! . . .

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile!
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir;
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir.

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix:
Soudain le flot la rejette au rivage;
Ce léger choc décida son naufrage . . .
Je l'attendais! . . .

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osai prévoir;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphire
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher? . . Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi.
Un cœur malade est crédule aux présages;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de ma main glisse à terre:
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort:

Et dans la nuit mes songes fantastiques,
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor!

LE CHÊNE.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné,
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre,
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents;
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève
En laisse retomber un peu.
Le printemps de sa tiède ondée
L'arrose comme avec la main;
Cette poussière est fécondée,
Et la vie y circule enfin.

La vie! à ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer;
Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer!
Il vit, ce géant des collines!
Mais avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.

Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour! . . . ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit! le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier,
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier!
Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours,
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie,
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule;
La tour monte, vieillit, s'écroule;
L'hiver effeuille le granit;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre:
Et lui? voyez! il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protége,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux;
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si la feuille vient à frémir.

La nef dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ces racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné tisse ses merveilles,

Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin;

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui;
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile
Du bec de l'aigle ou du vautour!
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière,
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis: Seigneur! c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté!
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil dans sa masse et son éternité!

LA FEUILLE.

Par ANT.-VINCENT ARNAULT.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,

Où vas-tu? — Je n'en sais rien,
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

LA FEUILLE FLÉTRIE.

Par ÉLISA MERCŒUR.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai! faut-il que la froidure
Te laisse encore à peine un incertain moment!

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux;
Tu meurs, un vent du soir vient t'embrasser encore;
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

LE CHIEN DU LOUVRE.

Par CASIMIR DELAVIGNE.

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.

Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille:
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et, fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire:
„Ce n'est pas lui."

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir;
Il veut que son maître l'entende;
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort.
Puis il se dit comme la veille:
„Il m'appellera s'il s'éveille."
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade:
Son maître est sous la fusillade,
Couvert de sang;
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure;
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.

Quel fut son nom? C'est un mystère:
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

LES BŒUFS.

Par PIERRE DUPONT.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries;
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux;
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Moi, qui même auprès des belles
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger!
Combien d'espace il visite!
A voltiger tout l'invite:
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite,
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaîté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté:
Puis ma chanson favorite
Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible,
J'irais chanter près de lui:
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchants, je vous fuirais.
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets:
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite,
Me dresse un piége nouveau;
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

BERGERONNETTE.

Par CHARLES DOVALLE.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette!
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre . . .
Petit oiseau, chante! . . . et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console:
Je n'ai point d'autre ami que toi.
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi!

LE ROSSIGNOL.

Par MME AMABLE TASTU.

Sur l'azur plus pâle des cieux
Le crépuscule étend son voile,
Des bergers la bleuâtre étoile
Pare son front silencieux.
Des oiseaux le peuple sonore
Suspend ses concerts éclatants;
Seul, un rossignol chante encore,
De ceux qu'un précoce printemps
Pour nos plaisirs a fait éclore.
Premier né des premiers amours,
Jeune enfant d'un soleil propice,
Qui donc guida ta voix novice
Dans ses mélodieux détours?
Que dis-je? As-tu besoin d'un maître?
Non, non, il t'a suffi de naître.
Semblable aux élus du Seigneur,
Pour chanter tu vins sur la terre,
Sans que ton hymne solitaire
Ait d'autre but que ton bonheur,
D'autre témoin que le mystère.

LE ROSSIGNOL ET LES ROSES.

Par PIERRE DUPONT.

Un jour je trouvai près du sol,
Au temps des brises les plus chaudes,
Dans l'herbe, un nid de rossignol.
Au fond brillaient trois émeraudes,

Trois œufs, pleins de chansons d'amour,
Si Dieu les voulait faire éclore.
Appelant son époux sonore,
La mère attristait l'alentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Trois roses fleurissaient auprès,
Roses d'une teinte rêvée,
Qui semblaient naître tout exprès
Pour les amours de la couvée;
Alors je sentais doucement
Éclore en moi trois douces choses:
Il fleurissait en moi trois roses;
Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Mon cœur couvait trois œufs divins,
La foi, l'amour, la poésie.
Trois jours après, quand je revins,
De froid mon âme fut saisie.
Le nid gisait, et l'églantier
Pleurait ses roses églantines;
Le nid divin, les fleurs divines
De mon cœur jonchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Illusions flétries!

L'ALOUETTE.

Par ANDRÉ THEURIET.

Le jour commence à peine à blanchir les collines,
La plaine est grise encor;
Au long des prés bordés de sureaux et d'épines,
Le soleil aux traits d'or
N'a pas encor changé la brume en perles fines;

Et déjà, secouant dans les sillons de blé
Tes ailes engourdies,
Alouette, tu pars, le gosier tout gonflé
De jeunes mélodies,
Et tu vas saluer le jour renouvelé.

Dans l'air te balançant, tu montes et tu chantes,
Et tu montes toujours.
Le soleil luit, les eaux frissonnent blanchissantes;
Il semble qu'aux entours
Ton chant ajoute encor des clartés plus puissantes.

Plus haut, toujours plus haut, dans le bleu calme et pur
Tu fuis allègre et libre;
Tu n'es plus pour mes yeux déjà qu'un point obscur,
Mais toujours ta voix vibre;
On dirait la chanson lointaine de l'azur.

O charme aérien!... Alouette, alouette,
Est-ce du souffle heureux
Qui remue en avril les fleurs de violette
On du rhythme amoureux
Des mondes étoilés que ta musique est faite?

Pour qui l'écoute, un jour de réveil printanier,
Lorsque la feuille pousse,
Elle a de ces accents qu'on ne peut oublier:
Moins exquise et moins douce
Est la framboise mûre aux marges du sentier;

Moins vive l'eau jaillit dans la roche creusée
Où le martin-pêcheur
Baigne l'extrémité de son aile irisée;
Moins fine est la senteur
De la reine-des-prés, moins fraîche est la rosée.

Tout s'éveille à ta voix: le rude laboureur
Qui pousse sa charrue,

Le vieux berger courbé qui traverse rêveur
La grande friche nue,
Se sentent rajeunis et retrouvent du cœur.

Sur tes ailes tu prends les larmes de la terre
A chaque aube du jour,
Et des hauteurs du ciel, par un joyeux mystère,
Tu nous rends en retour
Des perles de gaîté pleuvant dans la lumière.

Par le doute ébranlé, je suis venu souvent
Errer seul dans la plaine;
Ma volonté pliait, et comme une herbe au vent
Flottait mon âme en peine . . .
Tout à coup sur les blés tu plânais en chantant;

Tu chantais, alouette, et la mélancolie
S'enfuyait de mon cœur,
Et, de sérénité l'âme toute remplie,
Je retournais sans peur
Tremper ma lèvre encore aux coupes de la vie.

LES ALOUETTES.

Par ÉMILE DEBRAUX.

Des temps passés oubliant les outrages,
Je sommeillais; pourquoi me réveiller?
Qui vient ainsi becqueter mes vitrages?
Qui donc m'arrache à mon doux oreiller?
L'aurore accourt, sur nos vastes retraites,
Éparpiller les roses de son teint.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Les doux abus d'une folle jeunesse
Ont avancé pour moi le cours du temps;
A la santé pour qu'enfin je renaisse,
De tous mes vœux j'appelle le printemps;

Mais le voici, dans mes veines secrètes
Circule un sang plus vermeil, plus mutin.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Dieu! quel spectacle à mes yeux se présente!
Tout se revêt des plus vives couleurs!
Une rosée active et bienfaisante
Gorge de sucs le calice des fleurs.
En se glissant dans les feuilles discrètes,
L'abeille accourt y chercher son butin.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez moi quand naîtra le matin.

Le soleil vient; d'un seul rayon qu'il lance
Les noirs brouillards sont fondus, engloutis;
Au sein des airs, à l'instant qu'il s'élance,
Grands sceptres d'or, que vous êtes petits!
Rubis, saphirs, diadèmes, aigrettes,
Auprès de lui tout pâlit, tout s'éteint.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Astre immortel, voilà l'heure où je t'aime;
Souvent plus tard tes rayons imprudents
Pompent la terre, et te forcent toi-même
A soulever des orages ardents.
La foudre alors vient gronder sur nos têtes;
Malheur, hélas! à celui qu'elle atteint!
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Ce vaste azur, quand le soleil se lève,
Est embaumé de parfums amoureux;
Vers l'Éternel mon âme alors s'élève,
Et je devine un monde plus heureux.

L'écho muet de ces plaines muettes
Trahit pour moi les secrets du destin.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

LE COUCOU.

Par ANDRÉ THEURIET.

Le bois est reverdi,
Une lumière douce
Sous la feuille, à midi,
Glisse et dore la mousse.
On dirait qu'on entend
Le bourgeon qui se fend
Et le gazon qui pousse.

Sur le bord des étangs
Où tremblent les narcisses,
Les trèfles d'eau flottants
Entr'ouvrent leurs calices.
Piverts et grimpereaux
Meurtrissent des bouleaux
Les troncs pâles et lisses.

La fauvette au buisson
Murmure une romance,
Courte et leste chanson
Qui toujours recommence.
Verdiers, pinsons, linots,
Merles et loriots,
Répondent en cadence.

O pénétrante voix
De la saison bénie!
Partout vibre à la fois
La tendre symphonie;
Tout s'égaie aux entours.

Les bois sont pleins d'amours,
De fleurs et d'harmonie.

Mais dans la profondeur
Du taillis qui bourdonne,
Comme un écho pleureur
Une note résonne:
Du coucou désolé
C'est l'appel redoublé,
La plainte monotone.

Quand les nids en émoi
Tressaillent d'allégresse,
Savez-vous, dites-moi,
Pourquoi cette tristesse?
Pourquoi ce long soupir
Qui semble toujours fuir,
Et qui revient sans cesse? . . .

Des saisons d'autrefois
Et des morts qu'on oublie,
Mes amis, c'est la voix
Dans l'ombre ensevelie;
Au soleil, à l'air bleu,
Elle envoie un adieu
Plein de mélancolie.

Elle dit: „Rameaux verts,
Songez aux feuilles sèches!
Blondes filles aux chairs
Roses comme les pêches,
Amoureux de vingt ans,
Enivrés de printemps,
Songez aux tombes fraîches!“

LE SOMMEIL DU CONDOR.

Par CH.-M. LECONTE DE LISLE.

Par delà l'escalier des roides Cordillières,
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,

Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
Où bout le flux sanglant des laves familières,
L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
La nuit roule de l'est, où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin;
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
Et la mer Pacifique et l'horizon divin;
Du continent muet elle s'est emparée;
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cîme en cîme, elle enfle, en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiége;
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.
Dans l'abîme sans fond, la Croix australe allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.
Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé;
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

LE NID.

Par ÉMILE SOUVESTRE.

Moins on tient de place, plus on est à couvert;
une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche.
Bern. de Saint-Pierre.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble:
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble?
Pour le couvrir vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés dans leur couche de mousse;
Ils sont tous endormis!... Oh! viens, ta voix est douce,
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour longtemps lutte avec le sommeil;
Elle s'endort enfin . . . Vois, comme elle repose!
Elle n'a rien, pourtant, qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil!

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile:
A peine s'il contient sa famille tranquille;
Mais là le jour est pur, et le sommeil est doux:
C'est assez! . . . Elle n'est ici que passagère,
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous!

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir,
Nous demandons plus d'air, plus de jours, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand! Ah! faut-il tant de place
Pour aimer un jour . . . et mourir?

LA DEMOISELLE.

Par MME LOUISE COLET.

Dans un jour de printemps, est-il rien de joli
Comme la demoiselle, aux quatre ailes de gaze,
Aux antennes de soie, au corps svelte et poli,
Tour à tour émeraude, ou saphir ou topaze?

Elle vole dans l'air quand le jour a pâli;
Elle enlève un parfum à la fleur qu'elle rase;
Et le regard charmé la contemple en extase
Sur les flots azurés traçant un léger pli.

Comme toi, fleur qui vis et jamais ne te fanes,
Oh! que n'ai-je reçu des ailes diaphanes!
Je ne planerais pas sur ce globe terni!

Aux régions de l'âme, où nul mortel ne passe,
J'irais, cherchant toujours, dans les cieux, dans l'espace,
Le monde que je rêve, éternel, infini!

LE PAPILLON.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles:
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

* * *

LE SYLPHE.

Par ALEX. DUMAS.

Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve,
Hôte de l'air, esprit mystérieux,
Léger parfum que le zéphire enlève,
Anneau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir;
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'âme seule, en songe, peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux,
Et, balancé sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige,
Et, m'enivrant de suaves odeurs,

Sans que mon poids fasse incliner leur tige,
Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance,
Et récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque sur vous la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieux comme un long filet d'or,
Et les mortels disent: „C'est une étoile
Qui d'un ami nous présage la mort.“

LES DJINNS.

Par VICTOR HUGO.

E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di se lunga riga;
Così vid'io venir traendo guai
Ombre portate dalla detta briga.

Et comme les grues, qui font dans l'air de longues files, vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.

Dante.

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise;
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit:
C'est l'haleine
De la nuit.

Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot. —
D'un nain qui saute
C'est le galop:
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit; —
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu! la voix sépulcrale
Des Djinns! . . . — Quel bruit ils font!
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond!
Déjà s'éteint ma lampe;
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.

Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors! hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds!

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines

Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor; —
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or!

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde:
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presqu' éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit . . .
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.

Août 1828.

LA VIE HUMAINE.

Le livre de la vie est le livre suprême,
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même :
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts

A. de Lamartine.

Le monde est grand, et l'âme humaine
Plus grande encor:
Elle a l'infini pour domaine,
Dieu pour trésor.

É. Deschamps.

L'HOMME ET LA NATURE.

Par ALFRED DES ESSARTS.

Coeli enarrant gloriam Dei.

Le monde a des beautés que son auteur suprême
Y daigna déposer;
Le monde a des trésors que l'éternité même
Ne saurait épuiser.
Nos regards éblouis admirent toutes choses
Sans se lasser jamais,
Depuis le cèdre altier jusqu'aux boutons de roses;
Depuis les hauts sommets
Que dressent dans les cieux Alpes et Pyrénées,
Jusqu'à l'humble vallon
Où le pâtre étendu voit passer ses journées
Sans craindre l'aquilon.
Tout est beau, tout nous donne un spectacle sublime.
Tout rend l'esprit joyeux,
Tout, jusqu'à l'Océan, prête à l'homme, être infime,
Un secours merveilleux:
Les immenses forêts et les grands promontoires,
Les îles, fleurs des mers,
L'horizon constellé qui fait les nuits moins noires
Pendant les longs hivers;

Le cri de l'aigle, ou bien les chansons du bocage;
Les rubis éclatants,
Et la perle arrondie au fond du coquillage
Pour parer nos vingt ans.
Gamme riche en couleurs, imposante harmonie!
A nos cœurs, à nos yeux,
Toute chose redit la puissance infinie
Du roi visible aux cieux.
Ici c'est le torrent qui s'élance terrible,
Sans trêve, sans repos,
Et fait encore entendre au fond d'un gouffre horrible
La foudre de ses eaux.
Là c'est un lac bordé d'une verte ceinture
Qui l'abrite du vent;
Un lac où le poète, heureuse créature,
Se promène en rêvant.
Ici luit aux regards, comme un manteau d'hermine,
La neige sur les monts;
Là, l'aigrette de feu des volcans, sourde mine
Où vivent les démons.
C'est Dieu qui nous donna cette langue choisie,
Écho du paradis,
Qui fait parler à deux la douce poésie
Inconnue aux maudits.
C'est pour nous que toujours plus jeune d'âge en âge,
Toujours vainqueur du temps,
Sur un trône de fleurs, le front ceint de feuillage,
Arrive le printemps;
Pour nous que le soleil brille, immense merveille
Par qui nous pouvons voir
L'or de la nue à l'heure où la terre s'éveille,
Et la pourpre du soir.

Eh bien! le plus touchant, le plus beau des spectacles
Qu'on admire en tout lieu,
C'est celui d'un cœur plein du respect des miracles
Et des bienfaits de Dieu;

Le spectacle d'un cœur d'où le plus tendre hommage
S'élève vers les cieux;
Car le Créateur aime à trouver son image
Chez l'homme vertueux;
Et l'hymne à l'Éternel, chanté par la nature
Sur un ton triomphant,
Ne vaut pas la prière éclose, fraîche et pure,
Des lèvres d'un enfant.

DANS LA TOURMENTE.

Par ACHILLE MILLIEN.

Les sapins ébranlés craquent sous la tourmente,
Le mont, du pied au front, est chancelant d'effroi;
L'abîme ténébreux ouvre au-dessous de moi
Son gouffre où s'engloutit l'avalanche écumante.

Dans la nuit, une voix lugubre se lamente . . .
C'est la tienne, Ouragan! Tout tremble sous ta loi:
Mais moi, debout, tandis que ta fureur augmente,
Je ris de tes efforts, esclave, et suis ton roi!

J'ai la pensée en moi, c'est elle qui te brave:
Révolté, prends ce corps qui l'enferme et l'entrave,
Livre-le dans ta rage aux quatre vents du ciel . . .

Quand rien n'en restera qu'un impalpable atôme,
Tu sentiras encore l'âme du fils de l'homme
T'écraser sous le poids d'un mépris éternel!

SONNET.

Par CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

L'autre nuit, je veillais dans mon lit sans lumière,
Et la verve en mon sein à flots silencieux
S'amassait, quand soudain, frappant du pied les cieux,
L'éclair, comme un coursier à la pâle crinière,

Passa: la foudre en char retentissait derrière,
Et la terre tremblait sous les divins essieux,
Et tous les animaux, d'effroi religieux
Saisis, restaient chacun tapis dans leur tanière.

Mais moi, mon âme en feu s'allumait à l'éclair;
Tout mon sein bouillonnait, et chaque coup dans l'air
A mon front trop chargé déchirait un nuage.

J'étais dans ce concert un sublime instrument;
Homme, je me sentais plus grand qu'un élément,
Et Dieu parlait en moi plus haut que dans l'orage.

Août 1829.

L'ENFANT.

Par AUG. VACQUERIE.

La falaise est à pic et donne le vertige;
Et puis, de tous côtés, la mer. Aucun vestige
D'une existence humaine en ces rocs redoutés.
Seul, dans ce lieu sinistre où le monde s'achève,
Un tout petit enfant est assis sur la grève,
Grain de sable englouti dans deux immensités!

Seul, débile, impuissant, — mais où donc est sa mère?
Ces deux éternités tiennent cet éphémère!
S'il voulait que l'enfant à cette heure périt,
Le mont n'a qu'à lâcher une miette de roche,
Le farouche Océan, qui pas à pas s'approche,
N'a qu'à pousser encore un flot; — l'enfant sourit.

En effet, la falaise au flanc terrible et sombre
Se penche avec douceur pour lui faire un peu d'ombre
Et l'abriter du vent; l'Océan monstrueux
Lèche timidement les pieds du jeune maître.
Falaise, ta fierté fait bien de se soumettre;
Océan, tu fais bien d'être respectueux.

Car ce petit enfant, c'est l'homme! Oui, double gouffre,
C'est celui qui domine et c'est celui qui souffre.
L'aigle est dans son esprit, dans son cœur le vautour.
C'est le fier pic battu de la vague infinie.
Qu'est ta hauteur, falaise, auprès de son génie?
Mer, qu'est ton amertume au près deson amour?

LE LIVRE AUX SEPT SCEAUX.

Par HENRI-FRÉD. AMIEL.

Mer, profonde mer, qu'aucun œil ne sonde,
Dans ton gouffre bleu, qui lira jamais?
Qui pourra d'un cœur, mer non moins profonde,
Qui pourra savoir les derniers secrets?

Qui jamais pourra, sur un front paisible,
Calme comme au soir le ciel étoilé,
Voir les ouragans du monde invisible
Qui, chargés d'éclairs, ont sur lui soufflé?

Nulle main ne peut déplier une âme;
Papillon de nuit, que blesse le jour,
Son aile tremblante, aux pudeurs de femme,
Frissonne au regard, même de l'amour.

Pourquoi donc ainsi notre âme à la terre,
Lis fermé, doit-elle enfin dire adieu
Sans qu'un œil mortel ait lu son mystère?
C'est qu'elle renferme un secret de Dieu.

LA MORT ET LA VIE.

Par LOUISE BERTIN.

Si la mort est le but, pourquoi donc sur les routes
Est-il dans les buissons de si charmantes fleurs?
Et lorsqu'au vent d'automne elles s'envolent toutes,
Pourquoi les voir partir d'un œil mouillé de pleurs?

Si la vie est le but, pourquoi donc sur les routes
Tant de pierres dans l'herbe et d'épines aux fleurs,
Que, pendant le voyage, hélas! nous devons toutes
Tacher de notre sang et mouiller de nos pleurs?

UNE FEUILLE D'ANNIVERSAIRE.

Par HENRI DURAND.

Naître, vivre, mourir! tout le destin des hommes,
Le secret de la vie et le décret de Dieu;
Tout ce que nous étions et tout ce que nous sommes,
Tout ce que nous serons, . . . *en trois mots* . . . Que c'est peu!

Mais si l'instant obscur qui nous a donné l'être,
Dans son germe contient un avenir sans fin,
Si l'effort a son but et non pas son peut-être;
Si tout ce qui commence a son terme divin;
Si notre esquif atteint, guidé par l'espérance,
Par le fleuve du temps l'océan éternel;
Si la mort que l'on craint n'est qu'une renaissance;
Si la terre n'est rien que la route du ciel;
Si, quand le temps finit, l'éternité commence,
Heure unique et sans sœur, qui ne frappe qu'un coup!
Si l'amour est un jour bonheur et non souffrance;
Vivre alors, vivre, ami! *dans un mot* . . . C'est beaucoup!

LES ÉTOILES QUI FILENT.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

— Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux:
— Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né:
Le berceau qu'il a laissé vide
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait . . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui;

L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait . .
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque! . . .
Va, mon fils, garde ta candeur;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait:
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file et disparaît.

LE RHONE ET LE LAC DE GENÈVE.

Par PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Le Rhône, rapide, écumant,
Roule du haut des monts et se fraie un passage
A travers les eaux du Léman.
Le lac lui dit un jour: „Écoute un avis sage:
Dans mon lit calme et pur endors-toi mollement;
Quelle impatience t'irrite?
Vois, contre les vents orageux
De mille sommets neigeux
L'éternel rempart nous abrite.
Pour goûter désormais un facile repos,
Laisse mon onde avec tes flots
Se marier et se confondre . . .“
Mais le fleuve, sans lui répondre,
Précipite sa course. Ah! c'est qu'il veut remplir
Sa tâche utile et glorieuse,
Quoiqu'en ses profondeurs une mer furieuse
Doive bientôt l'ensevelir.

Tout fier du but qu'il se propose,
Il se hâte, et chaque cité,
Et chaque rive qu'il arrose,
Lui doivent la richesse et la fertilité.

Beau fleuve, ainsi que toi jamais ne se repose
Celui qu'une foi vive est venue agiter.
Par une main divine il se laisse conduire,
Et, tout au seul devoir dont il sait s'acquitter,
Le danger ne peut l'arrêter,
Le plaisir ne peut le séduire.

LA CLOCHE ET LE BOURDON DE NOTRE-DAME.

A M. AUG. CHAHO.

Par PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Aux tours de Notre-Dame une cloche sonnant,
Tintant, carillonnant,
Aux offices communs appelait les fidèles;
Mais elle se taisait aux fêtes solennelles.
Près de là, le bourdon, grave, majestueux,
Dès longtemps gardait le silence.
La babillarde, un jour, d'un ton plein d'insolence,
Lui dit: „Lourd fainéant, tu t'endors en ces lieux,
Tandis que de mes chants retentissent les cieux!"
Ébranlant les échos des poudreuses murailles,
„C'est vrai, dit le bourdon, je sonne rarement;
Mais j'annonce toujours d'augustes funérailles;
Toujours ma voix se mêle à l'airain des batailles,
Et toujours je salue un grand évènement . . ."

MAZEPPA.

A M. LOUIS BOULANGER.

Par VICTOR HUGO.

Away! — Away! —
Byron. Mazeppa.
En avant! En avant!

I.

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
Tous ses membres liés
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

Un cri part, et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents!

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu;
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,
Ils se plongent tous deux.

Leur course comme un vol les emporte, et grands chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,
Se débat, le cheval, qui devance la brise,
D'un bond plus effrayé,
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable,
Comme un manteau rayé.

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues:
Il voit courir les bois, courir les larges nues,
Le vieux donjon détruit,
Les monts dont un rayon baigne les intervalles;
Il voit; et des troupeaux de fumantes cavales
Le suivent à grand bruit!

Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent
Des nuages encor,
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or!

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,
Sa tête pend; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux:
Sur ses membres gonflés la corde se replie,
Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux;
Hélas! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux!

Les corbeaux, le grand-duc à l'œil rond, qui s'effraie,
L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,
Monstre au jour inconnu,
Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve
Qui fouille au flanc des morts, où son col rouge et chauve
Plonge comme un bras nu!

Tous viennent élargir la funèbre volée:
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée,
Et les nids du manoir.
Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande en les voyant qui donc là-haut déploie
Ce grand éventail noir.

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée.
L'essaim s'acharne, et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant.
Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre,
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre
Voler confusément.

Enfin, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Éteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné, gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.

Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui!

II.

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel, dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier!

Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et, par delà les nues,
De sombres régions;
Et mille impurs esprits que ta course réveille
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions!

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible et les mondes de l'âme,
Boit au fleuve éternel;
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel, l'anneau du vieux Saturne,
Le pôle, arrondissant une aurore nocturne
Sur son front boréal,

Il voit tout; et pour lui ton vol, que rien ne lasse,
De ce monde sans borne à chaque instant déplace
L'horizon idéal.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront,
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas! et dans la nuit combien de froides ailes
Viendront battre son front?

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi;
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive . . . il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi!

Mai 1828.

LE TEMPS.

Par Mme AMABLE TASTU.

Le temps est, le temps fut, le temps n'est plus!
„La tête de bronze“ du moine Bacon.

Oh! pourquoi de ce temps, l'étoffe de la vie,
Ne pouvons-nous, dis-moi, jouir à notre envie,
Sans le déchirer par lambeau?
Des trois formes qu'emprunte une essence commune,
Passé, présent, futur, l'homme n'en connaît qu'une
Du sein maternel au tombeau.

Des uns, toute la vie est dans l'instant qui passe;
Cœurs étroits, où jamais ne saurait trouver place
Ce qui fut, ou n'est pas encor;
Perdant toute leur pourpre en mesquines parcelles,
Tout leur foyer en étincelles,
En oboles tout leur trésor!

Avides du lointain où leur regard se plonge,
Ceux-ci laissent glisser les heures comme un songe
Qui s'efface du souvenir;
Leur présent incomplet n'est qu'une longue aurore,
Que ne suit pas le jour, que l'attente dévore;
Ils existent dans l'avenir.

J'en sais d'autres pour qui les biens perdus renaissent,
Et qui même, entre tous, n'aiment et ne connaissent
Que l'objet qu'ils ont dépassé:
L'avenir les effraie et le présent leur coûte,
Tandis qu'ils poursuivent leur route
Les yeux tournés vers le passé:

Mais n'est-il pas, doués d'existences complètes,
Du monde intérieur quelques rares athlètes,
Au long regard, au vaste cœur,
Qui goûtent en entier la vie à chaque haleine,
Et savourent la coupe pleine
Dans chaque goutte de liqueur?

Pour ceux-là rien ne meurt, ni plaisir, ni souffrance;
Tout vit, tout est réel, tout, même l'espérance!
Ainsi, sous une habile main,
La trinité du son vibre mystérieuse,
Ainsi dans aujourd'hui leur âme harmonieuse
Sent vibrer hier et demain.

LES DEUX CORTÉGES.

Par JOSÉPHIN SOULARY.

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend,
Un nourrisson bégaye une note indécise;

Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière! —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

LE VOYAGE.

Par LOUIS DELATRE.

L'azur de l'éternelle voûte
Sourit à l'homme jeune encor,
Et l'espérance sur sa route
Sème des fleurs de pourpre et d'or.
„Pour moi l'abeille ici compose
Le miel céleste du bonheur;
Permets qu'ici je me repose . . .“
„Marche, marche!“ — dit le Seigneur.

Aux plaines, aux forêts profondes,
Un ruisseau verse ses trésors;
Les cygnes voguent sur ses ondes,
La violette orne ses bords.
„Voici la source salutaire
Où l'homme puise le bonheur;
Que ma lèvre s'y désaltère . . .“
„Marche, marche!“ — dit le Seigneur.

Un mont couronne au loin ses cimes
D'orages sombres et brûlants;
A ses pieds s'ouvrent des abîmes,
Des torrents grondent sur ses flancs.
„Salut, empire du tonnerre!
Sans doute ici luit le bonheur;

Je veux ici bâtir mon aire . . .“
„Marche, marche!“ — dit le Seigneur.

Du doux repos humble royaume,
Un hameau paraît, l'homme y court.
Sous un rustique toit de chaume
Un lit s'élève étroit et court.
„A sa fin mon voyage touche,
Ici m'attendait le bonheur;
Voici mon toit, voici ma couche . . .“
„C'est ton cercueil!“ — dit le Seigneur.

SPIRITUS LEVIS.

Par LOUIS ALVIN.

Je marchais par le bois profond,
Écoutant les bruits qui s'y font
Et poursuivant ma rêverie;
Lorsque l'Esprit qui vit en moi
Dit: „Les bois sont remplis d'effroi;
„Le soleil luit sur la prairie!“

Sous le saule, dans les prés verts,
J'étais assis lisant des vers,
De mai respirant les haleines.
— La voix qui parle dans mon cœur
Y murmure, d'un ton moqueur:
„Les monts sont si hauts! Fi des plaines!“

J'avais gravi l'âpre sentier,
La neige sur le pic altier
Recouvrait tout; plus une tige!
— „Quel froid linceul,“ me dit l'Esprit,
„Pas un brin d'herbe ici ne rit;
„Les sommets donnent le vertige!“

Ridant l'azur du lac dormant,
Ma rame poussait doucement

La barque où je voguais à l'aise.
— L'Esprit me dit: „Fades ébats!
„Oh! si tu voyais les combats
„De la mer heurtant la falaise!“

La tempête, agitant les flots,
Jetait aux hardis matelots
Sa majestueuse harmonie.
— „Ce concert et ce que tu vois,“
Dit l'Esprit, „valent-ils la voix
„D'un peuple acclamant ton génie!“

Le cœur du triomphe enivré,
Je bravais, de gloire entouré,
Des jaloux l'impuissante envie.
— „Vois,“ dit l'Esprit, „il se fait tard;
„Sur deux beaux yeux mets ton regard;
„Sans l'amour, qu'est-ce que la vie?“

Agenouillé dans le saint lieu,
J'élevais ma prière à Dieu;
Lors, j'entendis, comme en un songe:
„Ici-bas rien n'est vraiment beau,
„Ce n'est qu'au delà du tombeau
„Qu'est le Vrai; le reste est mensonge.“

1856.

LE BONHEUR.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas? dit l'Espérance,
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence.
C'est le bonheur, dit l'Espérance.
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque;
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons; donblons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.
Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, sur un navire?

L'arc-en-ciel brille dans ses mâts;
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas? c'est en Asie.
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, en Amérique?
Sòus un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages.
Enfants, courez vers ces nuages.
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là-bas, là-bas,
Là-bas, là-bas.

AVIS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Bonheur, faut-il que je finisse
Sans t'avoir jamais rencontré?

Disait, mourant dans un hospice,
Un pauvre obscur, quoique lettré.
Un doux fantôme à lui se montre:
Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.
Sans s'en douter, tel me rencontre
Qui me suppose en train de roi.

Tu m'as vu jadis au village.
Ta Suzette, qui t'aimait tant,
C'était moi; mais le mariage
Effraya ton cœur inconstant.
Favori d'une châtelaine,
Tu délaisses, fier de ses lacs,
Le bonheur en jupe de laine
Pour les plaisirs en falbalas.

C'était moi, la tante si sage
Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage,
Négoce, labeurs et profits.
Le travail n'a pas qu'un mobile:
Un noble but peut l'animer.
Sois, dis-je, un citoyen utile.
Tu me réponds: Je veux rimer.

C'était moi, lorsque l'indigence
Déjà fustigeait ton penchant,
Ce vieillard rempli d'indulgence
Qui t'offrit sa fille et son champ.
Des cités l'ombre est délétère;
D'air pur, ici, viens t'enivrer,
T'ai-je dit; cultive la terre.
Tu réponds: Je veux l'éclairer.

Devant tes pas fuyait la gloire.
Moi, sans bruit, tapi dans un coin,
Souvent encor, tu peux m'en croire,
Je t'ai fait des signes de loin.

Mais à tes erreurs plus de trêve;
Et, sans m'accorder un coup d'œil,
Tu cours au galop de ton rêve,
Qui te jette au bord du cercueil.

L'homme s'écrie: Ah! plus de doute!
Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun
T'a traité parfois, sur sa route,
Comme un mendiant importun.
Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure,
Puisque enfin je te trouve ici.
Notre dernière heure est ton heure.
Viens me fermer les yeux. Merci!

ADIEU PARIS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Paris m'a crié: Reviens vite!
Sachons si ta voix a faibli.
Cesse au loin de vivre en ermite;
Reviens chanter, ou crains l'oubli.
J'ai répondu: Dans ta mémoire,
Paris, laisse mon nom périr.
En vain ton soleil fait mûrir
Grandeur, plaisir, richesse et gloire;
Ici, l'écho me dit tout bas:
Ne t'en va pas,
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, dans ce feuillage,
Oiseaux qu'aux temps froids je nourris?
— Nous disons: Vive le village!
Connaît-on l'aurore à Paris?
Elle entr'ouvre ici tes paupières,
Au chant des linots, des pinsons.
A nous tes dernières chansons;
A toi nos chansons printanières.
Et puis l'écho redit tout bas:
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanche
La soif au déclin des longs jours?
— Que sagement ton front qui penche
A brisé le joug des amours.
Plein d'une tendre souvenance,
Cultive en paix nos doux présents;
Nous garderons à tes vieux ans
Pour chaque jour une espérance.
Et puis l'écho redit tout bas:
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire,
Voisins du seuil cher à mes goûts?
— Que dans leur cours fortune et gloire
Sont plus variables que nous.
Pour qu'en ton sein la peur redouble
Au moindre songe ambitieux,
Vois ce fleuve capricieux:
Plus il monte, plus il est trouble.
Et puis l'écho redit tout bas:
Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge
J'ose planter, arbres naissants?
— Que du soin mis à ce bocage
Tu nous verras reconnaissants.
Des maux d'autrui l'âme oppressée,
Quand tu rêveras dans ces lieux,
Grands alors, nous pourrons des cieux
Montrer la route à ta pensée.
Et puis l'écho redit tout bas:
Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses,
Oui, je vous crois; adieu Paris.
Je m'amuse aux plus simples choses,
Quand je pense à Dieu, je souris.

Que me faut-il? Un peu d'ombrage,
Quelques pauvres pour me bénir;
Et, pour le long somme à venir,
Le cimetière du village.
Aussi l'écho redit tout bas:
Ne t'en va pas.
Ne t'en va pas.

LES BOIS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Je crains la foule qui se presse;
Je tremble à ses milliers de voix.
Une fée a, dès ma jeunesse,
Conduit mes rêves dans les bois.
Là mon cœur, pris de peine amère,
A l'espérance était rendu,
Comme un oiselet que sa mère
Reporte au nid qu'il a perdu.

Sous nos toits mon âme étouffée,
Hors de Paris cherchant de l'air,
A Meudon reçut d'une fée,
Moi jeune encore, un don bien cher.
Pauvre et brûlé de longues fièvres,
A l'ombre j'y rêvais un jour,
Quand la fée humecta mes lèvres
De chants de plaisir et d'amour.

Fontainebleau, forêt splendide,
Que je fus riche en parcourant
Avec ma fée au vol rapide
De tes rois l'ombrage odorant!
Aux princes la cour et ses pompes;
Mais ces bois, à qui donc? — Au roi.
— Au roi! Non, garde, tu te trompes:
Tous ces beaux arbres sont à moi.

Boulogne, au déclin de mon âge,
Je viens revoir tes verts abris.
Victime de plus d'un orage,
De vains regrets je m'y nourris.
Vers moi la fée accourt encore;
A mes maux elle ôte leur fiel,
Et fait briller comme l'aurore
Dans mes pleurs un rayon du ciel.

Je viens te consoler, dit-elle;
Forme un souhait, fût-il d'amour.
— C'est le sommeil, chère immortelle,
Qu'on demande au soir d'un long jour.
— Voudrais-tu que je t'enrichisse?
— Non; l'ennui pourrait m'assaillir.
— Veux-tu que je te rajeunisse?
— Non; je craindrais trop de vieillir.

Je veux un tout petit domaine
Pour y planter de beaux couverts;
Pour qu'un vieil ami s'y promène
A l'ombre, en me lisant ses vers.
Jusqu'au ciel mes arbres atteignent
Bien vite; et, dans leurs gais penchants,
Mille oiseaux, chaque jour, m'enseignent
Comment meurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre;
Je l'arrête. O rêve insensé!
Sais-je si j'ai le temps d'attendre
Qu'un rosier même soit poussé!
Ces bois m'offrent un dernier gîte.
Au vieillard, las de son fardeau,
Sous ce tremble qu'un souffle agite,
Bonne fée, élève un tombeau.

A EL***

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon âme aux molles voluptés,
Et je laisse couler les heures que j'oublie;
Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les serments de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi;
Lorsqu'enfin, plus heureux, ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes lents regards sont suspendus au tien,
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose:
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur
Pénètre comme un trait une vague terreur;
Tu me vois tressaillir; je pâlis, je frissonne,
Et, troublé tout-à-coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon âme s'étonne.

Tu me presses soudain dans tes bras caressants,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
„De quel ennui secret ton âme est-elle atteinte?
Me dis-tu. „Cher amour, épanche ta douleur;
„J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
„Et mon cœur versera le baume dans ton cœur.“

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même!
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis: „Je t'aime,“
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi!
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir

Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon âme avec effroi se plonge,
Et je me dis: Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir.

TRISTESSE.

Par CHARLES FOURNEL.

L'orient est rose;
Le coteau mouillé;
La fleur est éclose;
Le vent éveillé.

L'alouette joue
Dans le bleu des airs;
La forêt secoue
Ses feuillages verts;

L'abeille murmure
A l'entour des fleurs,
Où scintille, pure,
La rosée en pleurs.

Et quand tout s'éveille
Et dit sa chanson,
Sur la fleur vermeille,
Sur le frais gazon;

J'aimerais, je pense,
Tout seul, sommeiller,
Tout seul, en silence,
Sans plus m'éveiller.

SOUPIR.

Par JEAN REBOUL.

Tout n'est qu'images fugitives;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives,
Abusent des lèvres fictives:
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe:
Tout trône est artificiel;
La plus haute gloire succombe;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Jouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueil sur son passage,
Et rien n'est calme que le ciel.

ÉLÉGIE.

Par AUG. BRIZEUX.

Oh! ne souhaitez pas un trop long avenir,
Si tout votre bonheur est de vous souvenir,

Si le riant avril vous plaît seul dans l'année,
Et le frais du matin dans toute la journée,

Et si vers ces instants ineffables et courts
Sans fin vous ramenez votre âme et vos discours:

Dès l'aube bien souvent la fleur tombe épuisée,
Les premiers feux du jour en ont bu la rosée . . .

Oh! ne souhaitez pas un trop long avenir
Si tout votre bonheur est de vous souvenir.

ÉLÉGIE.

Par THÉOPHILE GAUTIER.

Virginité du cœur, hélas! sitôt ravie!
Songes riants, projets de bonheur et d'amour,
Fraîches illusions du matin de la vie,
Pourquoi ne pas durer jusqu'à la fin du jour?

Pourquoi? . . . Ne voit-on pas qu'à midi la rosée
De ses larmes d'argent n'enrichit plus les fleurs.
Que l'anémone frêle, au vent froid exposée,
Avant le soir n'a plus ses brillantes couleurs?

Ne voit-on pas qu'une onde, à sa source limpide,
En passant par la fange y perd sa pureté;
Que d'un ciel d'abord pur, un nuage rapide
Bientôt ternit l'éclat et la sérénité?

Le monde est fait ainsi: loi suprême et funeste!
Comme l'ombre d'un songe au bout de peu d'instants,
Ce qui charme s'en va, ce qui fait peine reste:
La rose vit une heure et le cyprès cent ans.

ÉLÉGIE.

Par ÉVARISTE PARNY.

Que le bonheur arrive lentement!
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse!
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse.
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore

De son bonheur la fugitive aurore,
Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui;
Mais du présent l'image trop fidèle
Me suit toujours dans ses rêves trompeurs,
Et sans pitié la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu: délire, jouissance,
Transports brûlants, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance;
J'ai tout perdu, l'amour seul est resté!

LE GOLFE DE BAIA.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zephyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive:
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Thétis,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées

En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe, et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ces palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie!
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars*) maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encore dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.

*) Ceci était écrit en 1813 (lorsque Murat était encore roi de Naples).

Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains, fiers Catons, mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe:
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baïa! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

1813

QUE T'IMPORTE, MON CŒUR.

Par VICTOR HUGO.

De todo, nada. De todos, nadie.
Calderon.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil;
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté!
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité:
La gloire fuit à tire-d'aile;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle!

Hélas! plus de grandeur contient plus de néant!
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois;
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface!

Juin 1830.

MON AME EST AILLEURS.

Par HENRI DURAND.

Des blancs torrents écoutant le murmure,
Sur les gazons je me suis arrêté;
Jamais le soir, ô nature, nature!
N'eut plus d'éclat ni plus de majesté.

Feux dans l'azur, neige d'or revêtue!
Hymne des bois, échos des monts en fleurs!
Dans cet accord ma voix seule s'est tue,
C'est que mon âme était ailleurs.

Quand vint le soir, le pâtre et sa famille
Me firent place à leur humble foyer;
En souriant, la belle jeune fille
Mit devant moi le lait hospitalier.
Puis la cithare animant ses compagnes,
De leurs chansons je compris les douceurs;
Mais je me tus au refrain des montagnes,
Mon âme encore était ailleurs.

Avant le jour, bravant les roches nues,
Du franc chasseur je suivis le sentier;
Je contemplais ces beautés inconnues
Du ciel cédant la lumière au glacier.
En vain pourtant du rocher qui s'élance
Mon œil cueillait d'éternelles splendeurs:
Toujours en moi régnait même silence,
Toujours mon âme était ailleurs.

Jadis pourtant, à ces magiques fêtes
Où la montagne invite ses enfants,
Ma bouche avait des hymnes toujours prêtes
Et des refrains aux échos triomphants:
C'est qu'autrefois ma voix insoucieuse
Aimait les bois, les eaux, les monts, les fleurs;
Mais maintenant elle est silencieuse;
Maintenant mon âme est ailleurs.

Grion, 1838.

A VOUS.

Par FRÉD. MONNERON.

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles,
Lorsque, pour mieux rêver, la Nuit au vol errant,
Sur le pale horizon détache en soupirant
Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles,

Lorsque le crépuscule entr'ouvre aux bords lointains
Du musical éther les portes nuageuses;
Alors, avec les vents, les âmes voyageuses
Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incertains.

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle;
Mais bientôt un remords la surprend en chemin,
Et, jeune mendiante, implorant votre main,
Elle vous tend la sienne, en se voilant d'une aile.

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu,
Qui, de l'exil, vers vous la rappelle angoissée,
Comme une ombre sortant de sa tombe glacée,
Surprise par la mort sans avoir fait d'adieu.

Non! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
Que de loin, quand les ans sont venus tout finir,
Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
Comme autour du tombeau l'églantier solitaire.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime:
„A genoux, me voici! pardonnez-moi vos pleurs."

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

PLAINTE.

Par Mme AMABLE TASTU.

No more, o never more!
Shelley.

O monde! ô vie! ô temps! fantômes, ombres vaines,
Qui lassez, à la fin, mes pas irrésolus,
Quand reviendront ces jours où vos mains étaient pleines,
Vos regards caressants, vos promesses certaines?
Jamais, oh! jamais plus!

L'éclat du jour s'éteint aux pleurs où je me noie;
Les charmes de la nuit passent inaperçus;
Nuit, jour, printemps, hiver, est-il rien que je voie?
Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie
Jamais, oh! jamais plus!

LES LARMES.

Par Mme AUG.-MALV. BLANCHECOTTE.

Si vous donnez le calme après tant de secousses,
Si vous couvrez d'oubli tant de maux dérobés,
Si vous lavez ma plaie et si vous êtes douces,
O mes larmes, tombez!

Coulez, coulez longtemps et sans mesurer l'heure;
Laissez dans le sommeil mes esprits absorbés;
La douleur est moins vive alors que l'âme pleure:
O mes larmes, tombez!

Mais si comme autrefois vous êtes meurtrières,
Si vous rongez un cœur qui déjà brûle en soi,
N'ajoutez pas au mal, respectez mes paupières:
O larmes, laissez-moi!

Oui, laissez-moi! je sens ma peine plus cuisante,
Vous avez évoqué tous mes rêves perdus:
Pitié! laissez mourir mon âme agonisante;
Larmes, ne tombez plus!

TRISTESSE.

Par ALBERT RICHARD.

Seul bien que j'envie,
Amour, douce erreur,
Viens, ma triste vie
S'éteint de langueur.

O coupe d'ivresse,
Pourquoi te tarir?
O fleur de jeunesse,
Pourquoi te flétrir?

Une fièvre ardente
Nous tient sans repos.
Chacun se tourmente
Pour changer de maux.
On suit sa chimère,
On fait des projets,
Et bientôt la terre
Les couvre à jamais.

Comme un flot se brise
Aux rochers du bord,
Ma vigueur s'épuise
A vaincre le sort.
Mal qui me possèdes,
Abrége ton cours!
Combien tu m'obsèdes,
O souci des jours!

Seul parmi la foule,
Je m'en vais rêvant,
Et, sans but, je roule
Au vouloir du vent.
J'offre, en ma détresse,
J'offre à tous la main;
Mais nul ne la presse:
Ils vont leur chemin.

O mélancolie,
Qui partout me suis,
Vois, mon âme plie
Au faix des ennuis!
L'e spoir, doux prestige,
A fui devant toi:

Monde, où tout m'afflige,
Que veux-tu de moi?

La joie est donnée
A nos jeunes ans;
La vie et l'année
N'ont qu'un seul printemps.
Malheur à qui chasse
Les tendres plaisirs!
L'hiver bientôt glace
Et fleurs et désirs.

Je vis une rose
Au déclin du jour:
Que ma main t'arrose,
Dis-je, ô fleur d'amour!
Puis, qu'elle te cueille
Demain, sans retard!
Je vins . . . mais sa feuille
Volait au hasard.

ANGOISSE.

Par ALBERT RICHARD.

Pour un chagrin de plus mon âme n'est pas prête,
A force de lutter le courage se perd.
J'ai résisté longtemps. Meurtri par la tempête,
Sous son effort toujours j'ai redressé ma tête;
Mais, ô mon Dieu! que j'ai souffert!

Comme un nageur lassé par le flot redoutable
Cède, n'espérant plus pouvoir toucher le bord,
J'abandonne l'espoir d'un sort moins misérable.
Le passé m'affligeait, mais le présent m'accable.
Mon Dieu, combien je souffre encor!

Tends-moi ta main de père avant que je succombe;
Avant que je murmure abrége mes tourments.
La paix, la paix, mon Dieu! Dans l'angoisse où je tombe
Je crois du moins encore au repos de la tombe.
Mon Dieu! dois-je souffrir longtemps?

LA RÉSIGNATION.

Par PHILIPPE DE LOY.

Le lit où je repose est baigné de mes pleurs;
Comme l'herbe des champs, ma jeunesse est fanée,
Et si j'ai vu passer une belle journée,
C'était une eau rapide entraînant quelques fleurs.

Sur cette mer du monde, où le nocher s'égare,
Crédule, j'ai vogué sur la foi de l'orgueil;
Et quand les vents poussaient mon navire à l'écueil,
Nulle main sur le bord n'a fait briller le phare.

Me voilà séparé de tout ce qui m'est cher;
Que votre volonté, mon Dieu, soit accomplie!
Ma bouche se résigne, et du calice amer
Je saurai, s'il le faut, boire jusqu'à la lie.

DESPERANZA.

Par NICOLAS MARTIN.

Oh! quelle tristesse
M'accable et m'étreint!
Comme tout s'affaisse!
Comme tout s'éteint!

Comme à tire-d'aile
Tout veut nous quitter!
Plus d'âme fidèle
Qui sache rester!

Chasse l'espérance,
Cœur trop averti:
Seule la souffrance
Jamais n'a menti!

LA BUCHE ET LE CHARBON.

Par PIERRE LACHAMBEAUDIE.

Au sein de l'âtre, en hiver,
Une bûche de bois vert
De pleurs inondait la cendre,
Poussait de longs soupirs, de longs gémissements.
Un charbon, lassé de l'entendre,
Lui dit: „Pourquoi ce bruit? — Vois quels sont mes tourments!
Répond-elle. — En voyant les pleurs dont tu t'abreuves,
Reprend le charbon, je conclus
Que tu subis ici tes premières épreuves:
Mais moi, j'ai tant souffert que je ne pleure plus."

VIEUX REVES.

Par ANDRÉ LEMOYNE.

Il est de noirs îlots, battus par la tempête,
Qui n'ont pas d'arbre vert, qui n'ont pas une fleur.
Sur des pics désolés souffle un vent de malheur.
Là, pour faire son nid, pas d'oiseau qui s'arrête.
La mer, rien que la mer, et sa grande rumeur . . .

Le froid soleil du Nord qui regarde ces plages,
Y retrouve parfois, à l'heure des jusants,
Dans le sable engravés, pêle-mêle gisants,
Des tronçons de vieux mâts, restes d'anciens naufrages,
De longs clous de vaisseau tout rongés par les âges,
Des crânes de marins morts depuis cinq cents ans.

Il est de pauvres cœurs, dans le désert du moude,
Condamnés à vieillir sans jamais être aimés.

Le monde n'y voit rien: ces cœurs-là sont fermés.
Dieu seul peut les connaître; et quand son œil les sonde
Il n'aperçoit au fond que stériles débris:
Et les rêves déçus . . . et les espoirs flétris . . .

L'ISOLEMENT.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: „Nulle part le bonheur ne m'attend."

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un être seul vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

Septembre 1819.

LE JEUNE PATRE.

Par ÉMILE SOUVESTRE.

Voici la nuit qui va descendre,
Les troupeaux couvrent le chemin:
Les chants du soir se font entendre,
Je reste seul! pauvre orphelin!
O pâtres, quittez vos bruyères,
Ceux que vous aimez,
Sont là-bas!
On vous attend dans vos chaumières,
Allez, allez,
Moi, l'on ne m'attend pas.

Moi, souffrant et pauvre, mon âme
Sans amour doit se consumer,
Jamais un doux regard de femme
Ne me dira: Veux-tu m'aimer?
Hélas! ici, jusqu'à l'aurore
Je reste, et demain, sans espoir,
Demain, vous entendrez encore
Mon chant plaintif de chaque soir.
O pâtres, quittez vos bruyères,
Ceux que vous aimez,
Sont là-bas!
On vous attend dans vos chaumières,
Allez, allez,
Moi, l'on ne m'attend pas.

LA GRAND'MÈRE.

Par LOUIS VOITELAIN.

Un soir, quand j'étais tout petit,
Que je pleurais à perdre haleine,
Ma grand'mère, à bas de son lit,
Sauta malgré sa soixantaine.

Puis, me prenant entre ses bras,
Pour m'apaiser, me dit tout bas:
Dodo, mon petiot,
Tu n'es pas au bout de ta peine;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Ton père, mon pauvre chéri,
Qui maintenant t'aime et t'embrasse,
Quand tu poussas ton premier cri,
Fit une piteuse grimace.
Il avait raison, sur ma foi,
On se serait passé de toi.
Dodo, mon petiot,
Dieu n'a rien mis dans ta besace;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Ah! tu jeûnas plus d'une fois
Lorsque tu reçus l'existence;
Tes cinq aînés qui sont au bois
Avaient déjà maigre pitance.
Un eût suffi, mais six, hélas!
Guillot le riche n'en a pas.
Dodo, mon petiot,
Ta mère en a fait pénitence;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Hâte-toi de grandir pourtant,
Ton appétit fait du ravage;
Une bêche est là qui t'attend,
Pour apprivoiser ton courage;
L'école, il n'y faut pas songer,
Avant de lire il faut manger.
Dodo, mon petiot,
Point de hochet pour ton jeune âge;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Plus mal traité que la fourmi,
Qui, l'hiver, se repose au gîte,
Le pauvre, par l'âge blêmi,
N'est plus qu'une plante maudite.
L'arbre sans fruit qu'on met à bas,
Meurt, mais du moins ne languit pas.
Dodo, mon petiot,
Les malheureux vieillissent vite;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Hier, d'un fléau destructeur
La violence fut extrême,
Tout est gelé; le percepteur
Assure qu'on paiera quand même.
De par le ciel, de par l'impôt
Rien dans la huche et rien au pot!
Dodo, mon petiot,
Nous allons faire un long carême;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Quand tu seras père à ton tour,
Au lieu d'exciter ta colère
Lorsque du fruit de ton amour
La plainte sera trop amère,
A sa clameur pour mettre un frein,
Rappelle-toi de mon refrain:
Dodo, mon petiot,
Je le tiens de feu mon grand-père,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

LA MENDIANTE AU CIMETIÈRE.

Par XAVIER MARMIER.

La pauvre femme est là, devant le cimetière,
Bien vieille, et ne pouvant presque se soutenir;

Elle implore l'aumône et prie, et sa prière
Parle de mort et d'avenir.

Là, du matin au soir, tous ceux que l'on enterre
Passent devant ses yeux avec leur blanc linceul;
Là vient la jeune fille, et puis la pauvre mère,
Et puis l'enfant, et puis l'aïeul.

Elle voit les regrets, les douleurs et les larmes.
Elle sait que beaucoup ont tremblé de mourir,
Mais pour elle, elle peut y songer sans alarmes:
Pour elle, mourir c'est dormir.

Le monde dur et froid la dédaigne et la chasse,
Et personne ne vient s'attacher à son sort,
Mais pour se consoler, d'avance elle a pris place
Dans cet asile de la mort.

Que l'on visite encore un jour ce cimetière,
Les yeux la chercheront et ne la verront pas:
Car elle aura quitté son vieux siége de pierre,
Pour reposer un peu plus bas.

LE VIEUX VAGABOND.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire: Il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.

Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné!
La rue, hélas! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit: Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils; va mendier.
Riches, qui me disiez: travaille,
J'eus bien des os de vos repas:
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non: mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

POUR LES PAUVRES.

Par VICTOR HUGO.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.
V. H.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: „Pour un seul que de biens!
„A son large festin que d'amis se récrient!
„Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
„Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!"

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: Jouissez! aux autres: Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache; —
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira: „Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang."

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.

Donnez! afin qu'on dise: „Il a pitié de nous!“
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Janvier 1830.

LA FLEUR ET LE NUAGE.

Par PIERRE LACHAMBEAUDIE.

L'été règne; une fleur languissante au vallon
Appelle un nuage qui passe:
„O toi qui voles dans l'espace
Sur les ailes de l'aquilon,
Verse-moi tes flots de rosée,
Et par toi ma tige arrosée
Verra renaître son printemps . . .
— J'y penserai, dit le nuage:
Mais je dois remplir un message:
Attends! . . .“
Il s'éloigne; elle meurt, vers la terre penchée.
Le nuage revint sur la fleur desséchée
Répandre, mais trop tard, ses ondes par torrents.

Toujours le malheureux nous trouve indifférents;
Mais, quand sous sa croix il succombe,
Souvent nous allons sur sa tombe
Semer de vains regrets, de stériles trésors:
Ni largesses ni pleurs ne réveillent les morts . . .

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

Par PIERRE LACHAMBEAUDIE.

„Laissez-moi m'attacher à votre tronc robuste,
Disait un jour la vigne à l'ormeau son voisin.
Sans vous, adieu ma tige, adieu mon doux raisin!
Je ne suis qu'un fragile arbuste
Que les bœufs fouleront sous leurs sabots pesants,
Et que viendra brouter quelque animal vorace.
Ormeau, pour que je vive, accueillez-moi, de grâce,
Et vous me verrez, tous les ans,
De mes pampres fleuris vous faire une couronne,
Et puis le vent de chaque automne
Faisant sur vos rameaux flotter mon fruit vermeil,
Vous serez l'ormeau sans pareil . . .“
L'arbre plein de bonté reçut la jeune plante,
Qui longtemps vit éclore une moisson brillante,
Et grandit, vigoureuse, autour de son appui.
Quand de nombreux hivers eurent fondu sur lui,
Les aquilons, riant de sa faiblesse,
Contre son front ridé vinrent en menaçant;
Mais l'arbuste reconnaissant
Fut pour l'ormeau débile un bâton de vieillesse.

* * *

CE QUE C'EST QUE LA MORT.

Ne dites pas: *mourir*; dites: *naître.*

Victor Hugo.

J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or.

Victor Hugo.

LA MORT.

Par Mme AMABLE TASTU.

Aver la morte innanzi gli occhi parme.

Pétrarque.

Il me semble que j'ai la mort devant les yeux.

Quand de la vie essayant le voyage,
L'enfant sourit à son naissant destin,

La mort est là; comme un léger nuage
Elle apparaît à l'horizon lointain:
Sans redouter cette ombre fugitive,
Qu'aperçoit seule une mère craintive,
Il rit, bercé d'ignorance et d'espoir;
Son beau matin ne prévoit point de soir.
La mort est là, quand des jours de l'enfance,
Aux mains du temps, le sable est écoulé.
Avec effroi, la vive adolescence
Distingue alors son fantôme voilé:
Au sein des jeux, aux heures de l'étude,
Une soudaine et vague inquiétude
Vers cet objet ramène son regard;
Le voile obscur se soulève plus tard:
Il est une heure où l'aveugle jeunesse
D'un vain espoir laisse échapper l'ivresse,
Heure funeste, où les premiers malheurs
Font à nos yeux verser les premiers pleurs,
Où tout entier le monde se révèle!
La mort est là; mais la mort paraît belle!
C'est un jeune ange, au maintien triste et doux;
D'un léger deuil le voile l'environne,
De pâles fleurs son beau front se couronne;
C'est un ami qui s'approche de nous;
D'aucun effroi sa marche n'est suivie;
Ses chastes mains du flambeau de la vie
Contre le sol pressent l'éclat mortel;
Mais d'un regard il endort la souffrance,
Mais tous ses traits rayonnent d'espérance,
Mais il sourit et nous montre le ciel!
Du jour bientôt le midi nous éclaire,
Et, dégagé des vapeurs du matin,
L'ange grandit; son front devient sévère
En dépouillant ce nuage incertain:
Plus il avance et plus on le redoute;
Tous les trésors amassés sur la route,
Sa vaste main s'ouvre pour les ravir,
Et c'est alors que la mort fait pâlir!

Mais elle approche et s'agrandit sans cesse;
L'âme entrevoit le terme du chemin;
Déjà s'enfuit, sous l'ombre qui s'abaisse,
L'éclat mourant d'un soir sans lendemain;
Du poids des ans s'accroît notre faiblesse;
La mort est là! courbés par la vieillesse,
Quand nous touchons à ses pieds redoutés,
Son front immense est caché dans la nue;
Mais si le spectre échappe à notre vue,
Nous le sentons debout à nos côtés!

Quoi! je mourrai! quoi! le temps à sa suite
Amènera l'irrévocable jour,
Le jour muet et sombre, où sans retour
S'arrêtera ce cœur qui bat si vite!
Oui, quand les biens que garde l'avenir
Me chercheront, j'aurai quitté la terre,
Comme au vallon une fleur solitaire
Se fane et meurt, laissant pour souvenir
Quelques parfums et des feuilles légères,
Faibles jouets des brises bocagères.
Vous, de la lyre amis harmonieux,
Oh! recueillez avec un soin pieux
Ces chants épars où j'ai laissé mon âme;
Ils vivront peu; mais peut-être une femme,
A leur douceur séduite par degré,
Suivra de l'œil la page fugitive . . .
Puis tout à coup s'arrêtera pensive,
En répétant tout bas: Quoi! je mourrai!

MORS.

Par VICTOR HUGO.

Je vis cette faucheuse. Elle était dans son champ.
Elle allait à grands pas moissonnant et fauchant,
Noir squelette laissant passer le crépuscule.
Dans l'ombre où l'on dirait que tout tremble et recule,

L'homme suivait des yeux les lueurs de la faulx.
Et les triomphateurs sous les arcs triomphaux
Tombaient; elle changeait en désert Babylone,
Le trône en échafaud et l'échaufaud en trône,
Les roses en fumier, les enfants en oiseaux,
L'or en cendre, et les yeux des mères en ruisseaux.
Et les femmes criaient: — Rends-nous ce petit être.
Pour le faire mourir, pourquoi l'avoir fait naître? —
Ce n'était qu'un sanglot sur terre, en haut, en bas;
Des mains aux doigts osseux sortaient des noirs grabats;
Un vent froid bruissait dans les linceuls sans nombre;
Les peuples éperdus semblaient sous la faulx sombre
Un troupeau frissonnant qui dans l'ombre s'enfuit:
Tout était sous ses pieds deuil, épouvante et nuit.
Derrière elle, le front baigné de douces flammes,
Un ange souriant portait la gerbe d'âmes.

Mars 1854.

LA TOMBE DIT A LA ROSE.

Par VICTOR HUGO.

La tombe dit à la rose:
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours?
La rose dit à la tombe:
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit: — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit: — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel!

Juin 1837.

IAMBES.*)

Par ANDRÉ CHÉNIER.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière!
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
. . . . . .

LA JEUNE CAPTIVE.**)

Par ANDRÉ CHÉNIER.

„L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

„Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.

*) Composé à Saint-Lazare le 7 thermidor (25 juillet) 1794, au matin, peu d'instants avant d'aller au supplice.

**) A. Chénier composa cette ode à Saint-Lazare pour Mlle Aimée de Coigny, plus tard duchesse de Fleury, détenue comme lui, mais mise en liberté après la chute de Robespierre.

S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

„L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

„Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

„Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

„Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

„O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore.“

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir ses jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

LE BUISSON.

Par CHARLES NODIER.

S'il est un buisson quelque part
Bordé de blancs fraisiers ou de noires brunelles
Ou de l'œil de la vierge aux riantes prunelles,
Dans le creux des fossés, à l'abri d'un rempart . . .

Ah! si son ombre printanière
Couvrait avec amour la pente d'un ruisseau,
D'un ruisseau qui bondit sans souci de son eau,
Et qui va réjouir l'espoir de la meunière! . . .

Si la liane aux blancs cornets
Y roulait en nœuds verts sur la branche embellie!
S'il protégeait au loin le muguet, l'ancolie,
Dont les filles des champs couronnent leurs bonnets!

Si ce buisson, nid de l'abeille,
Attirait quelque jour une vierge aux yeux doux,
Qui viendrait en dansant, et sans penser à nous,
De boutons demi-clos enrichir sa corbeille! . . .

S'il était aimé des oiseaux;
S'il voyait sautiller la mésange hardie;

S'il accueillait parfois la linotte étourdie,
Échappée, en boitant, au piége des réseaux! . . .

S'il souriait, depuis l'aurore,
A l'abord inconstant d'un léger papillon,
Tout bigarré d'azur, d'or et de vermillon,
Qui va, vole et revient, vole et revient encore! . . .

Si, dans la brûlante saison,
D'une nuit sans lumière éclaircissant les voiles,
Les vers luisants venaient y semer leurs étoiles,
Qui de rayons d'argent blanchissent le gazon! . . .

Si d'un couple naïf et tendre
Il devait un beau soir surpendre les aveux,
Quand l'amant, de l'amante écartant les cheveux,
Lui dit tout bas un mot qu'elle brûlait d'entendre! . . .

Si, longtemps, des feux du soleil
Il pouvait garantir une fosse inconnue!
Enfants! dites-le-moi! l'heure est si bien venue!
Il fait froid. Il est tard. Je souffre, et j'ai sommeil.

ÉPILOGUE DES „POÉSIES FUGITIVES".

Par GUSTAVE LE VAVASSEUR.

Lorsque je serai mort, oh! je vous en convie,
Si vous vous rappelez une heure de ma vie,
Amis, où d'amitié j'aie oublié la loi,
Oubliez-moi.

Mais si quelqu'un de vous, entonnant ma louange,
Vient à dire: Il n'est plus, celui dont l'âme étrange
Parfois pour consoler avait des mots si doux,
Souvenez-vous.

Si l'on vous dit: C'était un bizarre égoïste,
Un damné misanthrope, un pédagogue triste,
Pas plus qu'en son génie, en quelque autre il n'eut foi,
Oubliez-moi.

Mais s'il en est un seul qui, creusant mon histoire,
Vous dise: Oh mes amis, respectons sa mémoire:
Quand nous avions raison, se moquait-il de nous?
Souvenez-vous.

Si jamais quelque Hamlet, heurtant mes os livides,
Dit: Hélas! Yorich, pauvre crâne aux yeux vides!
Tu sonnais toujours creux quand on frappait sur toi,
Oubliez-moi.

Si quelque autre, arrêtant le pied qui me condamne,
Dit: Vous ne savez pas ce qui fut dans ce crâne:
Dieu cache sa sagesse aux cervelles des fous,
Souvenez-vous.

Si l'on vous dit: Ici repose un homme impie
Qui là-bas, en enfer, dans les tourments expie
Les hommages cafards qu'il rendait à son roi,
Oubliez-moi.

Mais si quelqu'un de vous se lève et dit: Mensonges!
Il croyait au grand Dieu qu'il voyait dans ses songes,
Et quand il était seul, il priait à genoux,
Souvenez-vous.

L'ENFANT MALADE.

Par ULRIC GUTTINGUER.

Retirez-vous, amis, laissez-moi seul près d'elle;
Que je presse sa main dans ma main paternelle,
Sa main sèche et brûlante! O l'enfant de mon cœur!
Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur?
Quel feu court dans ton sang, le trouble, le dévore?
Hier sur mes genoux tu folâtrais encore,
Hélas! et te voilà sur le lit des douleurs!
Lève tes yeux sur moi, lève-les, ou je meurs!
Tu m'entends donc enfin! je revois ton sourire . . .
Mais tu brûles toujours, ton pauvre cœur soupire;

Pourtant ta voix est calme, et ton regard si doux!
De ce mal inconnu tu crains peu le courroux;
Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête,
Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête;
Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
Pour le front élevé du chêne des forêts.
Non, la plus faible plante, au sein des prés cachée,
A la vie, à l'amour, est par elle arrachée.
Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé!
En te montrant le ciel il t'aura révélé
Des destins ravissants, et des jeux sans alarmes,
Et des champs pleins de fleurs et des fêtes sans larmes;
Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant.
Ah! ne va pas le croire, enfant;
J'ai vu mourir, la mort est bien amère!
Cherche le ciel près de ton père;
Ma fille, la vie a des biens,
De doux rêves, de doux liens;
Ne t'en va pas sans les connaître;
Les cieux les ignorent peut-être!
Le monde a des périls! je serai près de toi,
Je les connais, j'en défendrai ta vie,
Je la sauverai de l'envie;
Ses traits n'iront que jusqu'à moi.

Mais si la voix du ciel l'emporte sur ton père,
Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais;
Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
S'embellir tes traits adorés,
Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
Et je monte avec toi vers les parvis sacrés.
Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
Je cacherai mon front dans ton sein radieux;
Ta douce voix dira les mots de la prière,
Et ton père avec toi s'assiéra dans les cieux.

L'ANGE ET L'ENFANT.

ÉLÉGIE A UNE MÈRE.

Par JEAN REBOUL.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

„Charmant enfant qui me ressemble,“
Disait-il, „oh! viens avec moi!
„Viens, nous serons heureux ensemble,
„La terre est indigne de toi.

„Là, jamais entière allégresse:
„L'âme y souffre de ses plaisirs,
„Les cris de joie ont leur tristesse,
„Et les voluptés leurs soupirs.

„La crainte est de toutes les fêtes;
„Jamais un jour calme et serein
„Du choc ténébreux des tempêtes
„N'a garanti le lendemain.

„Eh quoi! les chagrins, les alarmes
„Viendraient troubler ce front si pur!
„Et par l'amertume des larmes
„Se terniraient ces yeux d'azur!

„Non, non; dans les champs de l'espace
„Avec moi tu vas t'envoler;
„La Providence te fait grâce
„Des jours que tu devais couler.

„Que personne dans ta demeure
„N'obscurcisse ses vêtements;
„Qu'on accueille ta dernière heure
„Ainsi que tes premiers moments.

„Que les fronts y soient sans nuage,
„Que rien n'y révèle un tombeau;
„Quand on est pur comme à ton âge,
„Le dernier jour est le plus beau."

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles . . . . .
Pauvre mère! . . . ton fils est mort!

1828.

LA PETITE SŒUR.

Par HENRI BLANVALET.

Il prit la mort pour un compagnon de jeux
et voulut avec elle partager ses jouets.
Voyage sous le soleil.

Bon passant, dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu point vu dans la prairie,
Dans les bois ou sur le chemin,
N'as-tu point vu mon petit frère,
Qui doit errer tout solitaire?
O mon Dieu! je le cherche en vain.

Sa tête est brunette et bouclée,
Ses yeux noirs, sa main potelée,
Un tout joli petit enfant.
Si tu l'avais vu sur la route
Tu le reconnaîtrais sans doute;
On dit qu'il me ressemble tant.

Oh! pour lui je suis bien en peine;
Depuis une longue semaine
Il ne jouait plus avec moi;
Et quand j'en demandais la cause,
On me répondait: il repose;
Et je ne savais pas pourquoi.

Un jour j'allai dans sa chambrette;
Je le trouvai sur sa couchette

Aussi blanc que son oreiller,
Que son oreiller à dentelle;
Je l'appelai comme on l'appelle;
Mais je ne pus le réveiller.

Il était joli comme un ange:
Il avait mis sa robe à frange,
Qu'il met quand il va promener;
Son beau tablier de percale
Et les bottines jaune pâle
Que l'on venait de lui donner.

Je m'avançai jusqu'à sa couche
Et je l'embrassai sur sa bouche,
En me glissant le long du bord;
Mais, malgré toutes mes prières,
Il n'entr'ouvrit point les paupières . . .
Il fallait qu'il dormît bien fort.

Plus tard, j'aperçus en grand nombre
Des hommes au visage sombre,
Portant quelque chose de noir.
Ils sortaient de notre demeure;
Et maintenant ma mère pleure
Depuis le matin jusqu'au soir.

Et je n'ai pu revoir mon frère;
Je l'ai cherché dans le parterre,
Dans les jardins et dans les cours,
Partout où nous jouions ensemble,
Sous le grand chêne, sous le tremble:
Tu vois, je le cherche toujours.

J'ai cru le trouver dans ces plaines,
Qu'une fois je vis toutes pleines
De fleurs que nos jardins n'ont pas,
Et de papillons dont les ailes
Brillaient comme des étincelles,
Et j'ai voulu suivre ses pas.

Mais vois, partout dans les prairies
Les pauvres fleurs se sont flétries;
Les papillons avec effroi
Ont fui pour éviter la bise;
Partout la terre semble grise,
Ne sens-tu pas comme il fait froid?

Oh! dans quelque forêt bien sombre
Mon frère s'est perdu dans l'ombre;
Je suis sûre qu'il a bien peur,
Qu'il a bien froid, qu'il pleure, crie,
Ou qu'à genoux peut-être il prie
Le bon Dieu d'appeler sa sœur.

Il faut que je trouve sa trace,
Je ne suis point encore lasse,
Et Dieu doit l'avoir entendu;
Ma mère serait trop heureuse,
Quand je ramènerais, joyeuse,
Son tout petit enfant perdu!

Oh! dis-moi, dis-moi, je t'en prie,
N'as-tu point vu dans la prairie,
Dans les bois ou sur le chemin,
N'as-tu point vu mon petit frère,
Qui doit errer tout solitaire?
O mon Dieu! je le cherche en vain.

MON FILS EST LA.

Par EUGÈNE SCRIBE.

Dans cette riante prairie,
Auprès de ce tertre de fleurs,
Quelle est cette femme jolie
Dont les yeux sont mouillés de pleurs?
„De tes douleurs quelle est la cause?
— Mes pleurs! . . rien ne les tarira:
Tu vois ce tertre que j'arrose . . .
Mon fils est là.

Cette rose qui d'elle-même
Vient de croître sur son tombeau,
Me retrace ce fils que j'aime:
Vois, hélas! comme il était beau!
Cette fraîcheur était la sienne;
Son teint si vermeil, le voilà . . .
Ce parfum . . . c'est sa douce haleine:
Mon fils est là.

De plus près viens que je t'admire!
Voilà l'image de mon fils:
Mais qui me rendra son sourire,
Et surtout ses baisers chéris?
Ciel! vois-tu la brise légère,
Qui de mes lèvres l'approcha?
Il s'est incliné vers sa mère . . .
Mon fils est là.

Que la fortune moins jalouse,
Jeune étranger, comble tes vœux!
Que le sort te donne une épouse,
Et que ton fils ferme tes yeux!
Moi . . . cette fleur que je protége
Chaque matin me reverra:
En d'autres lieux que deviendrais-je?
Mon fils est là!"

— Le voyageur, vers l'autre année,
Revint comme un ancien ami.
La rose, hélas! était fanée,
Le tertre s'était agrandi! . . .
Lors s'informant de l'étrangère,
Le pasteur qu'il interrogea,
Lui dit en lui montrant la terre:
Tous deux sont là!

SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS.

Par AUGUSTE LEFÈVRE.

Hélas! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier, te verrait passer morte . . .
Hélas! si j'avais su! . . .

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce;
Sous chacun de tes pas, j'aurais mis de la mousse,
Les ris auraient sonné chacun de tes instants;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense . . . à faire envie
Aux heureux de cent ans!

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour;
J'aurais vidé les nids pour emplir ta corbeille,
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas, et je prêchais encore;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre,
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre . . .
Hélas! si j'avais su!

REGRET.

Par MME MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Des roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots, nous souriait un soir,
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,
Et l'aurore passa, triste, sans la revoir!

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie:
Elle aurait vu l'hiver; c'est vivre trop longtemps!

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

Par FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND.

Il descend, le cercueil, et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,
Terre, tu les portas; et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur:
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisa*), si légère d'années!
Tu ne crains plus du jour le poids et la chaleur.
Vous avez achevé vos fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Elisa, sur la tombe s'incline,
De ton front jusqu'au sien a monté la pâleur.
Vieux chêne! . . . Le Temps a fauché sur ta racine
Jeune fille et jeune fleur.

*) Élisa Mercœur, jeune poète, morte à 22 ans en 1831. Voir les notices biographiques.

LA MOISSON.

Par HENRI BLANVALET.

Quoi! passés pour jamais! quoi! tout
entiers perdus!

Lamartine.

Quand je traversais la prairie
Où l'alouette aime à nicher,
J'ai vu sur sa tige flétrie
Une pâle fleur se pencher;
Quand je traversais la vallée,
J'ai vu, devançant la saison,
Une pauvre fille isolée
Jaunir au milieu du gazon — —

La pâque au hameau sonne à peine
Et déjà les vents ont soufflé:
Comme ils vont, comme ils vont moissonnant dans la plaine,
Comme avant qu'il soit mûr on voit tomber le blé!

Quand le papillon sur son aile
Apprenait à se balancer,
Je l'ai vu battu par la grêle
Contre les chardons se froisser;
Quand l'alcyon faisait sa plume,
Je l'ai vu tomber dans la mer,
Du nid chaud dans la froide écume,
Du doux nid dans le flot amer — —

La pâque au hameau sonne à peine
Et déjà les vents ont soufflé:
Comme ils vont, comme ils vont moissonnant dans la plaine,
Comme avant qu'il soit mûr on voit tomber le blé!

Quand je passais au presbytère,
J'ai vu, devant le sapin noir
Comme on a couché sous la terre
La jeune fille, l'autre soir;
Comme sous la terre on l'a mise
Avec son bouquet à son sein,

Sa blanche robe de promise
Et son anneau d'or à la main — —

La pâque au hameau sonne à peine
Et déjà les vents ont soufflé:
Comme ils vont, comme ils vont moissonnant dans la plaine,
Comme avant qu'il soit mûr on voit tomber le blé!

Quand je reportais en arrière
Mon souvenir aux temps passés,
Dans les détours de ma carrière
J'ai vu bien des nids délaissés,
Bien de l'espérance effeuillée,
Bien des soupirs hors de saison,
Des désirs à l'aile mouillée,
Des noms amis sous le gazon — —

La pâque au hameau sonne à peine
Et déjà les vents ont soufflé:
Comme ils vont, comme ils vont moissonnant dans la plaine,
Comme avant qu'il soit mûr on voit tomber le blé!

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Par ÉVARISTE PARNY.

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

QUAND NOUS HABITIONS TOUS ENSEMBLE.*)

Par VICTOR HUGO.

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.
Oh! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts!

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait: Mon père,
Tout mon cœur s'écriait: Mon Dieu!

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main;
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,

*) Les quatre poèmes suivants sont consacrés par V. Hugo à la mémoire de sa fille Léopoldine, mariée avec Charles Vacquerie le 15 février 1843. Lors d'un voyage de l'auteur en Espagne, tous les deux se noyèrent le 4 septembre 1843 dans une promenade en bateau faite sur la Seine.

Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant!
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin!
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin!

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine!
Comme nous courions dans les bois!

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant . . . —
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent!

Villequier, 4 septembre 1844.

O SOUVENIRS! PRINTEMPS! AURORE!

Par VICTOR HUGO.

O souvenirs! printemps! aurore!
Doux rayon triste et réchauffant!

— Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant . . . —

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu?

C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant! —
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient . . . — Aube pure!
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux! —

Je toussais, on devenait brave;
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très-grave:
„J'ai laissé les enfants en bas.“

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée.
Et le doux astre de mes yeux!

Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants! chers entretiens!
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait: „Père, viens!

„Nous allons t'apporter ta chaise,
„Conte-nous une histoire, dis!“ —

Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les cornages,
J'inventais un conte profond
Dont je trouvai les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très-bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l' Homère
D'un poème éclos d'un seul jet;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et, moi, par la fenêtre sombre
J'entrevoyais un coin des cieux !

Villequier, 4 septembre 1846.

ELLE ÉTAIT PALE, ET POURTANT ROSE.

Par VICTOR HUGO.

Elle était pâle, et pourtant rose,
Petite avec de grands cheveux.
Elle disait souvent: Je n'ose,
Et ne disait jamais: Je veux.

Le soir, elle prenait ma Bible
Pour y faire épeler sa sœur,
Et, comme une lampe paisible,
Elle éclairait ce jeune cœur.

Sur le saint livre que j'admire,
Leurs yeux purs venaient se fixer;

Livre où l'une apprenait à lire,
Où l'autre apprenait à penser!

Sur l'enfant, qui n'eût pas lu seule,
Elle penchait son front charmant,
Et l'on aurait dit une aïeule,
Tant elle parlait doucement!

Elle lui disait: „Sois bien sage!“
Sans jamais nommer le démon;
Leurs mains erraient de page en page
Sur Moïse et sur Salomon,

Sur Cyrus qui vint de la Perse,
Sur Moloch et Leviathan,
Sur l'enfer que Jésus traverse,
Sur l'éden où rampe Satan!

Moi j'écoutais . . . — O joie immense
De voir la sœur près de la sœur!
Mes yeux s'enivraient en silence
De cette ineffable douceur.

Et, dans la chambre humble et déserte
Où nous sentions, cachés tous trois,
Entrer par la fenêtre ouverte
Les souffles des nuits et des bois,

Tandis que, dans le texte auguste,
Leurs cœurs, lisant avec ferveur,
Puisaient le beau, le vrai, le juste,
Il me semblait, à moi, rêveur,

Entendre chanter des louanges
Autour de nous, comme au saint lieu,
Et voir sous les doigts de ces anges
Tressaillir le livre de Dieu!

Octobre 1846.

ELLE AVAIT PRIS CE PLI.

Par VICTOR HUGO.

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
De venir dans ma chambre un peu chaque matin;
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère;
Elle entrait et disait: „Bonjour, mon petit père;“
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
Et mainte page blanche entre ses mains froissée
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
Et c'était un esprit avant d'être une femme.
Son regard reflétait la clarté de son âme.
Elle me consultait sur tout à tous moments.
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
Tout près, quelques amis causant au coin du feu!
J'appelais cette vie être content de peu!
Et dire qu'elle est morte! hélas! que Dieu m'assiste!
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste;
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux,
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des morts.

LA CHUTE DES FEUILLES.

Par CHARLES MILLEVOYE.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre:
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:
„Bois que j'aime! adieu . . . . je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: — Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne:
Plus pâle qu'une fleur d'automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau. —
Et je meurs! . . . De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Et, couvrant ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée,
Si mon amante, échevelée,
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée!“
Il dit, s'éloigne . . . . et sans retour! . . .
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe . . .
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée

Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LE DEUIL.

Par NICOLAS MARTIN.

Vous êtes triste, hôtesse, et pourtant c'est dimanche:
Vous ne me contez rien, et votre tête penche.

Oh! la première fois que je franchis le seuil,
Vous me parliez si fière, et d'un si juste orgueil!

— „Oui, c'était le printemps, la fête du village,
Et de ma fille aussi le joyeux mariage.“

Quand je revins frapper à votre porte, un soir,
Vous m'ouvrîtes si gaie et si riche d'espoir!

— „Oui, c'était l'an d'après, un automne prospère:
Riche était la moisson, et ma fille était mère.

„Maints fermiers, charriant de précieux fardeaux,
S'arrêtaient pour m'offrir la fleur de leurs chapeaux.“

Maintenant que j'arrive un beau jour de dimanche,
Pourquoi donc votre air triste et votre front qui penche?

— „Maintenant c'est l'hiver: la campagne est en deuil,
Et ma fille, et mon fils, hélas! sont au cercueil.“

LA GRAND'MÈRE.

Par VICTOR HUGO.

To die, — to sleep.
Shakspeare.

„Dors-tu? . . . réveille-toi, mère de notre mère!
„D'ordinaire en dormant ta bouche remuait;
„Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
„Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre;
„Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

„Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
„Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir?
„Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume;
„Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
„Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir;

„Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte;
„Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras?
„Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
„Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
„Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras!

„Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées.
„Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour.
„Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
„Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
„Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

„Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes;
„Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant;
„Quel rubis étincelle au front du roi des Gnomes;
„Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
„Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.

„Ou, montre-nous ta Bible et les belles images,
„Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
„L'enfant Jésus, la crêche, et le bœuf, et les mages;
„Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
„Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

„Mère! . . . Hélas! par degrés s'affaisse la lumière,
„L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
„Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière . . .
„Oh! sors de ton sommeil, interromps ta prière;
„Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer?

„Dieu! que tes bras sont froids! rouvre les yeux . . . Naguère
„Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,

„Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,
„Tu parlais de la mort . . . Dis-nous, ô notre mère!
„Qu'est-ce donc que la mort? — Tu ne nous réponds pas!"

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits-enfants qui priaient à genoux.

1823.

LE GLADIATEUR ROMAIN.

Par CHARLES DE CHÊNEDOLLÉ.

Vain et sanglant jouet de la fureur romaine,
Le fier gladiateur cède et tombe expirant;
Par son glaive trahi, sur l'homicide arène,
Il repose calme et mourant.

Il ramasse en son cœur sa force réunie,
Se penche et se recueille, appuyé sur sa main;
Il consent à la mort, mais domptant l'agonie,
Il brave encore le Romain.

Il languit par degrés, et sa tête s'abaisse,
Il se sent défaillir; les gouttes de son sang,
Qu'il regarde couler sans crainte et sans faiblesse,
Tombent plus lentes de son flanc.

Bientôt la pâle mort sur son front se déploie:
Il meurt! mais sans laisser s'affaiblir son grand cœur:
Il meurt en entendant tous ces longs cris de joie
Que l'on prodigue à son vainqueur.

Il écoute ces cris avec indifférence:
La couronne du cirque à ses yeux est sans prix,
Et le don de la vie, accordé sans vengeance,
N'exciterait que ses mépris.

Sa pensée est bien loin de ce théâtre horrible!
Il songe à son vieux père accablé par les ans;
Il revoit le Danube, et sous son toit paisible
Il a reconnu ses enfants.

Il voit ses jeunes fils jouer près de leur mère:
Et lui pourtant, acteur d'un spectacle inhumain,
Expire sur le sol d'une rive étrangère,
Pour l'amusement d'un Romain!

O forfait! à ce point l'homme ose outrager l'homme!
Levez-vous! accourez, fiers barbares du Nord!
De vos fils, égorgés pour les plaisirs de Rome,
Venez venger l'indigne mort!

* * *

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore;
O ma Muse, ne pleurez pas!
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

Alfred de Musset.

Mais nous, marchons sans peur! marchons avec courage!
Nous atteindrons bientôt le terme du voyage;
Que notre vie à nous soit le chemin du ciel!
Que chaque jour qui passe en ce monde mortel
Nous soit un poids de plus vers la gloire éternelle;
Et que chaque douleur, chaque perte cruelle
Nous soit un poids de moins, par le Seigneur ôté,
Pour voler plus légers à l'immortalité!

Henri Durand.

L'ART DE LA VIE.

Par HENRI-FRÉD. AMIEL.

L'art de la vie, ami, tu voudrais le connaître?
Il est tout dans un mot: „Employer la douleur,
Souffrir utilement.“ — Sache bénir le maître
Pour la fleur sans le fruit, pour le fruit sans la fleur.

VENTS DU MIDI, SOUFFLEZ!

Par HENRI DURAND.

Couvrez nos monts, sombres nuages!
Voilez ces rochers et ces bois;
Soufflez au ciel, vents des orages,
Comme dans mon cœur autrefois!
Les vieux pas, les traces nouvelles,
Sur mon chemin, effacez-les!
Je crois aux amours éternelles;
Passez, vents du midi! soufflez!

Mais le morne brouillard des cimes
Cache la terre et non le ciel;
Du ciel les lumineux abîmes
Font pâlir le monde réel.
Et moi, saisi d'un saint vertige,
Je suis mes oiseaux envolés;
La fleur se brise sur sa tige;
Passez, vents du midi! soufflez!

Je vois l'épervier dans la nue
Loin de la terre s'oublier;
J'entends l'avalanche imprévue
Se détacher de son glacier;
Ce qui croule, et ce qui s'élève,
Voilà nos destins révélés!
L'éternité n'est point un rêve;
Passez, vents du midi! soufflez!

Et quand, sous l'ombrage éphémère
De quelque arbuste aux verts rameaux,
Je croirais trouver sur la terre
Les biens promis, l'oubli des maux;

Réveillez-vous, vents des tempêtes!
Feuille à feuille dispersez-les!
Que les cieux seuls couvrent nos têtes,
Passez, vents du midi! soufflez!

Juillet 1841.

FEUILLES, TOMBEZ.

Par VICTOR DE LAPRADE.

Déjà le vent, tant la saison est brève,
Sème la feuille autour de la forêt;
Et des sentiers encor verts où je rêve
Sous le bois mort le gazon disparaît.

Arbres chéris! plus d'ombre sous vos branches;
La clarté pleut à travers leurs réseaux;
Sur cette mousse adieu les robes blanches,
Sur ces buissons adieu les gais oiseaux!

Ainsi, mon cœur, dans les bois où tu songes
L'automne arrive et la bise a soufflé;
Le jour s'est fait à travers leurs mensonges:
De nos plaisirs l'asile est dépeuplé.

La feuille tombe et les cimes jaunies
Laissent glisser de clairs, mais froids rayons;
Je n'entends plus nos vagues harmonies,
Je ne sens plus flotter nos visions.

Comme ces bois, en perdant ton mystère,
Tu vois la fin de tes rares beaux jours;
L'automne, hélas si précoce, a fait taire
Le chœur ailé qui chantait les amours.

D'hiver chez toi le ciel avance l'heure;
Il t'a banni de tes chères forêts;
L'été s'en va! . . . mais qu'un autre le pleure.
Pour nous, mon cœur, point de lâches regrets!

Fais tes adieux à la folle jeunesse;
Cesse, ô rêveur abusé si souvent,
De souhaiter que la feuille renaisse
Sur tes rameaux desséchés par le vent.

Ce doux feuillage obscurcissait ta route,
Son ombre aidait ton cœur à s'égarer;
Sa feuille tombe et, sillonnant la voûte,
Un jour plus pur descend pour t'éclairer.

Oui! si les bois, l'ombrage aimé du chêne
Ont trop caché la lumière à mes yeux,
Soufflez, ô vents, que Dieu si tôt déchaîne,
Feuilles, tombez, laissez-moi voir les cieux!

LA PREMIÈRE LARME.

Par LOUIS RATISBONNE.

Pâles du fruit amer où leur lèvre a mordu,
Ils partaient, ils quittaient le jardin de lumière,
Et le désir poignant les tournait en arrière:
Ève tendait les bras au paradis perdu.

L'archange flamboyait sur le seuil défendu,
Mais dans son œil terrible, inondant sa paupière,
Une larme brillait comme une fine pierre.
„Pauvres enfants, dit-il à ce couple éperdu,

Partez! Dieu vous accorde en quittant son royaume
Le viatique saint des larmes comme un baume;
Quand vous souffrirez trop aux ronces du chemin,

Ève, tu pleureras, une larme soulage . . . .“
Il dit, et sur Adam, qui cachait son visage,
Ève laissa tomber le premier pleur humain.

OH! POURQUOI TE CACHER!

Par VICTOR HUGO.

Flebile nescio quid.
Ovid.

Oh! pourquoi te cacher! Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui, le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais le soir
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre!

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphyr,
Avec ses ailes d'or, de pourpre et de saphir,
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance!

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs; tes yeux purs et touchants
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur, lavé par les pluies!

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons.
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient!

Pleure afin de savoir! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'âme, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées!

Pleure; mais tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes!

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide!

Juin 1830.

A L.

Par VICTOR HUGO.

Toute espérance, enfant, est un roseau.
Dieu dans ses mains tient nos jours, ma colombe;
Il les dévide à son fatal fuseau,
Puis le fil casse et notre joie en tombe;
Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

Jadis, vois-tu, l'avenir, pur rayon,
Apparaissait à mon âme éblouie,
Ciel avec l'astre, onde avec l'alcyon,
Fleur lumineuse à l'ombre épanouie.
Cette vision
S'est évanouie!

Si, près de toi, quelqu'un pleure en rêvant,
Laisse pleurer sans en chercher la cause.
Pleurer est doux, pleurer est bon souvent
Pour l'homme, hélas! sur qui le sort se pose.
Toute larme, enfant,
Lave quelque chose.

Juin 1839.

MYSTÈRE.

A Mlle **LOUISE SP . . . .**

Par EUGÈNE BOREL.

Elle priait . . . mais sans parole:
Jamais elle n'en a pour Dieu.
Et d'une âme qui se désole,
Une larme, éloquent symbole,
Brillait au bord de son œil bleu.

Qu'elle était belle à sa paupière
Cette larme tremblante au vent!

C'était comme un sacré mystère
Que l'extase de la prière
Confie au monde en s'élevant.

Et quand l'hymne de l'innocence
En montant eut ravi les cieux,
Le front rayonnant d'espérance,
La vierge rompant le silence,
Me dit ces mots mystérieux:

„Ami, quand vers l'autre patrie
„Saintement j'élève mon cœur,
„Rien n'est en moi qui ne sourie,
„Et chaque larme, quand je prie,
„Chaque larme . . . c'est du bonheur!"

* * *

— Vierge des rives de l'Areuse,
A toi l'œil bleu, le front rêveur!
A toi l'hymne silencieuse,
L'extase d'une âme pieuse,
Louise! à toi . . . paix et bonheur!

SOLITUDE.

Par HENRI-FRÉD. AMIEL.

Frais calice, entr'ouvert aux rayons de l'aurore,
Une modeste fleur, que balançait le vent,
S'éveillait à la vie, et, toute humide encore
Des larmes de la nuit, souriait en rêvant.

La fleur des autres fleurs espérait un échange,
Parfum contre parfum, et soupir pour soupir;
Mais bientôt frissonnant, par un instinctétrange,
Elle se sentit seule et désira mourir.

Un ange ranima la fleurette abattue :
Va, tout n'est pas perdu; ton sort a sa douceur;
Au bonheur crois encor; si l'on t'a méconnue,
Embaume le désert, car Dieu s'y tient, ma sœur!

Juin 1840.

LA DOULEUR.

Par EDMOND ARNOULD.

Lorsque l'âpre mineur pénètre avec la sonde
Dans un sol où jamais les moissons n'ont mûri,
A son vaillant labeur l'espoir eût-il souri,
La première eau qui sort est un liquide immonde.

Lui, sans se rebuter, dans la couche profonde
Il pousse plus avant, et du terrain meurtri
Fait jaillir, sous l'effort de son bras aguerri,
Le jet pur et brillant d'une source féconde.

Ainsi quand la douleur, rude et sombre ouvrier,
Enfonce en nous son glaive à la pointe d'acier,
Le flot en bouillonnant s'échappe, noir de fange;

Mais que le fer traverse encor ce dur milieu,
L'onde coule à pleins bords, limpide et sans mélange;
Car l'aiguillon, sous l'homme, a creusé jusqu'à Dieu!

A CEUX QUI SOUFFRENT.

Par ÉDOUARD TURQUETY.

Oh! ne vous plaignez pas, pauvres âmes brisées,
Frêles et jeunes fleurs,
Souffrez plutôt, croissez sous les folles risées,
Et comme un lis s'entr'ouvre aux célestes rosées,
Entr'ouvrez-vous aux pleurs.

Vous dormiez dans l'indifférence,
Dans l'oubli même du saint lieu;
Vous n'aviez pas une espérance,
C'est l'aiguillon de la souffrance
Qui vous a fait songer à Dieu.

Oh! saluez cette lumière:
Quels que soient vos troubles nouveaux,
N'avez-vous pas le sanctuaire,
N'avez-vous pas dans la prière
Un doux refuge à tous vos maux?

Ployez-vous, âmes délaissées,
Sous la main du divin amant;
Et quand vous vous sentez blessées,
Consolez-vous dans les pensées
Que Dieu vous frappe en vous aimant.

Cachez comme un trésor cette sainte blessure
Dans le secret du cœur;
Et comme l'on bénit une compagne sûre,
Une épouse fidèle et dont la voix rassure,
Bénissez la douleur.

La coupe de mélancolie
Précède la coupe de miel,
Ne rejetez pas cette lie,
Baisez la chaîne qui vous lie,
Car un des anneaux touche au ciel.

Portez la croix rude et pesante
Qu'on vous impose chaque jour,
C'est un père qui la présente,
Et l'angoisse la plus cuisante
Est un appel de son amour.

Laissez donc le monde et ses charmes,
C'est un bel arbre aux fruits amers;

Videz le calice d'alarmes,
La foi se trouve au fond des larmes
Comme la perle au fond des mers.

LA TRISTESSE.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'âme triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre qui sommeille
De la voûte vermeille
A fait tomber le bruit;

Plus pure et plus sonore,
On y voit sur ses pas
Mille étoiles éclore,
Qu'à l'éclatante aurore
On n'y soupçonnait pas?

Des îles de lumière
Plus brillante qu'ici,
Et des mondes derrière,
Et des flots de lumière
Qui sont mondes aussi!

On entend dans l'espace
Les chœurs mystérieux,
Ou du ciel qui rend grâce,
Ou de l'ange qui passe,
Ou de l'homme pieux!

Et pures étincelles
De nos âmes de feu,
Les prières mortelles
Sur leurs brûlantes ailes
Nous soulèvent un peu!

Tristesse qui m'inonde,
Coule donc de mes yeux,
Coule comme cette onde
Où la terre féconde
Voit un présent des cieux!

Et n'accuse point l'heure
Qui te ramène à Dieu!
Soit qu'il naisse ou qu'il meure,
Il faut que l'homme pleure
Ou l'exil, ou l'adieu!

A MADAME VICTOR HUGO.

Par CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

Ducis.

Oh! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé!
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir;
Et là vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse!
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir; nous causons: je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié;
Puis revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que dès le berceau l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie;
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie;

Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux, votre orgueil, votre illustre couronne;
Et quand vous avez bien de vos félicités
Épuisé le récit, alors vous ajoutez
Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle:
„Hélas! non, il n'est point ici-bas de mortelle
„Qui se puisse avouer plus heureuse que moi;
„Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
„Il me prend des accès de soupirs et de larmes;
„Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
„Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
„Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
„Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
„Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
„Plus la brise légère et n'osant soupirer,
„Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer."

C'est que même au-delà des bonheurs qu'on envie
Il reste à désirer dans la plus belle vie;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué;
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué;
C'est qu'ombrage, verdure et fleurs, tout cela tombe,
Renaît, meurt pour renaître enfin sur une tombe;
C'est qu'après bien des jours, bien des ans révolus,
Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus;
Que ces enfants, objets de si chères tendresses,
En vivant oublieront vos pleurs et vos caresses;
Que toute joie est sombre à qui veut la sonder,
Et qu'aux plus clairs endroits, et pour trop regarder
Le lac d'argent, paisible, au cours insaisissable,
On découvre sous l'eau de la boue et du sable.

Mais comme au lac profond et sur son limon noir
Le ciel se réfléchit, vaste et charmant à voir,
Et, déroulant d'en haut la splendeur de ses voiles,
Pour décorer l'abîme, y sème les étoiles,

Tel dans ce fond obscur de notre humble destin
Se révèle l'espoir de l'éternel matin;
Et quand sous l'œil de Dieu l'on s'est mis de bonne heure;
Quand on s'est fait une âme où la vertu demeure;
Quand, morts entre nos bras, les parents révérés
Tout bas nous ont bénis avec des mots sacrés;
Quand nos enfants, nourris d'une douceur austère,
Continueront le bien après nous sur la terre;
Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas:
Alors on peut encore être heureux ici-bas;
Aux instants de tristesse on peut d'un œil plus ferme
Envisager la vie et ses biens et leur terme,
Et ce grave penser qui ramène au Seigneur,
Soutient l'âme et console au milieu du bonheur.

Mai 1829.

CRÉATURE D'UN JOUR QUI T'AGITES.

(LETTRE A M. DE LAMARTINE.)

Par ALFRED DE MUSSET.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme;
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore;
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée;
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère;
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

ESPOIR.

Par ALBERT RICHARD.

Sur les maux passagers dont s'attriste la vie
Pourquoi gémir sans trève, impatient mortel?
Attends un peu! La nuit d'une aurore est suivie
Après un court labeur le repos éternel.

Si, dans les jours mauvais, travaillé par l'orage,
Tu sens ton cœur faillir en accusant le sort,
Jette un regard au ciel; bientôt, sur ce rivage,
Matelot fatigué, tu trouveras le port.

Dieu des infortunés, oui, ton œil toujours veille.
Du faible méprisé tu comptes les douleurs;
Et quand il pleure seul, ton attentive oreille
Sur son chevet désert entend couler ses pleurs.

Sur lui tu fais descendre un calme solitaire.
Pour l'appeler à toi quand tu le fais mourir,
Ta paternelle main l'aide à quitter la terre,
Où ce pauvre honteux se cachait pour souffrir.

Ce désir inquiet, ce trouble de mon âme,
Cet orage brûlant qui toujours gronde en moi,
Tout va finir. Alors meurs, meurs, cruelle flamme;
Apaise-toi, désir! cœur ardent, glace-toi!

ESPÉRANCE.

A MON AMI FERDINAND D . . . .

Par CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

> Ce soleil-ci n'est pas le véritable, je m'attends à mieux.
>
> Ducis.

Quand le dernier reflet d'automne
A fui du front chauve des bois,
Qu'aux champs la bise monotone
Depuis bien des jours siffle et tonne,
Et qu'il a neïgé bien des fois;

Soudain une plus tiède haleine
A-t-elle passé sous le ciel:
Soudain, un matin, sur la plaine,
De brumes et de glaçons pleine,
Luit-il un rayon de dégel:

Au soleil, la neige s'exhale;
La glèbe se fond à son tour;
Et sous la brise matinale,
Comme aux jours d'ardeur virginale,
La terre s'enfle encor d'amour.

L'herbe, d'abord inaperçue,
Reluit dans le sillon ouvert;
La sève aux vieux troncs monte et sue;
Aux flancs de la roche moussue
Perce déjà le cresson vert.

Le lierre, après la neige blanche,
Reparaît aux crêtes des murs;
Point de feuille, au bois, sur la branche;
Mais le suc en bourgeons s'épanche,
Et les rameaux sont déjà mûrs.

Le sol rend l'onde qu'il recèle;
Et le torrent longtemps glacé
Au front des collines ruisselle,
Comme des pleurs aux yeux de celle
Dont le désespoir a passé.

Oiseaux, ne chantez pas l'aurore,
L'aurore du printemps béni;
Fleurs, ne vous pressez pas d'éclore;
Février a des jours encore,
Oh! non, l'hiver n'est pas fini.

Ainsi, dans l'humaine vieillesse,
Non loin de l'éternel retour,
La brume par moments nous laisse,
Et notre œil, malgré sa faiblesse,
Entrevoit comme un nouveau jour,

Étincelle pâle et lointaine
De soleils plus beaux et meilleurs,
Reflet de l'ardente fontaine,
Aurore vague, mais certaine,
Du printemps qui commence ailleurs!

ÉPAVE.

Par MAXIME DU CAMP.

Souvent un matelot, après un long voyage,
S'en va seul et pensif, marchant sur le rivage,
Près de la mer houleuse et sur les sables blonds.

Il écrase en passant les coquilles luisantes,
Et foule, insoucieux, les lianes gisantes
Des fucus crespelés et des verts goëmons.

Il va les yeux baissés, écartant sa narine
Au parfum âcre et doux de la vague marine
Qui monte à ses côtés avec le bruit des flots.

Tout est joyeux; la mer chante ses symphonies;
La nature placide est pleine d'harmonie,
Et le soleil se couche au loin sur les îlots.

Il marche cependant, sans yeux et sans oreilles
A tous ces bruits charmants, à toutes ces merveilles
Qui sont pour les voyants un des aspects de Dieu!

Insensible et muet, il s'en va sur la grève,
Suivant de ses désirs son esprit qui l'enlève
Vers une autre pensée et vers un autre lieu!

Il songe aux jours heureux où, bercé par les brises,
Il abordait enfin à ces terres promises
Brillantes de lumière et vertes de palmiers.

Il regrette et revoit les brunes bayadères,
Le brahmane pensif murmurant des prières,
Et les grandes forêts où volent les ramiers.

Il voudrait être au temps de ses courses lointaines,
Afin de voir encor les pagodes hautaines,
Le Gange, où les hérons dorment dans les roseaux.

Il voudrait se mêler aux longues caravanes
Qui marchent lentement à travers les savanes,
Et partent le matin aux chansons des oiseaux!

Il voudrait s'en aller bien loin de sa patrie!
— Pendant qu'il marche ainsi, triste en sa rêverie,
Le flot indifférent amène jusqu'au bord

Une épave égarée, un débris de naufrage,
Mât de quelque vaisseau foudroyé par l'orage,
Venu dans les courants en messager de mort!

Le matelot s'arrête; il regarde, il fait trève
A ses chers souvenirs, à ses vœux, à son rêve,
Et vers l'épave humide il se penche en tremblant.

Il la tourne en ses mains; il cherche, il voudrait lire
Le nom du capitaine ou celui du navire,
Et savoir d'où lui vient ce témoin ruisselant!

Pas un nom! pas un mot! Seul, un bout de cordage
Pend à ce mât sinistre, et traîne sur la plage
Comme le tronçon noir et flasque d'un serpent!

Il s'éloigne à pas lents; bien loin sont les savanes!
Loin le Gange joyeux et loin les caravanes,
Car une lourde peine en son cœur se répand!

Il pense à ses amis morts là-bas, sous la brume,
Sombrés pendant la nuit dans les flots pleins d'écume,
Brisés par l'ouragan, vaincus et furieux!

Morts sans un mot d'adieu, sans baiser, sans prière,
Sans un prêtre auprès d'eux, à leur heure dernière,
Pour ouvrir à leur âme un chemin vers les cieux!

Les poissons monstrueux mangeront leurs cadavres,
Ou l'eau les portera sur le sable des hâvres,
Gonflés, tuméfiés, tordus et verdissants;

Les voraces corbeaux, venus à grand bruit d'ailes,
S'étaleront sur eux, videront leurs prunelles,
Et se disputeront ces morceaux repoussants!

Pendant ce temps, en vain, auprès de leur village,
Leurs femmes, jour et nuit, — rien ne les décourage —
Lèveront leurs regards vers l'obscur horizon!

Le pauvre matelot sent des larmes pressées
Monter jusqu'à ses yeux à ces noires pensées,
Et, le cœur plein de deuil, il rentre en sa maison.

Ainsi, quand je suis seul, et lorsque je convie
Mon âme à parcourir les grèves de ma vie,
Pour chercher un abri de joie et de soleil

Où je puisse oublier, loin des heures présentes,
Les soucis énervants et les peines pesantes,
Et m'endormir joyeux dans un rêve vermeil;

Souvent elle rencontre une épave perdue
Qui flotte tristement à travers l'étendue,
Et qui s'en vient vers moi féconde de douleur!

En voyant ce débris que le passé m'envoie,
Un souvenir amer ensevelit ma joie,
Et je rentre en pleurant dans le fond de mon cœur!

Puisque je suis de ceux qui cherchent le problème!
Puisque j'ai loin de moi repoussé tout blasphème!
Puisque je crois en Dieu, que j'aime et que j'ai foi;

Puisque je sens en moi l'ineffable espérance!...
— Souvenirs tout saignants de deuil et de souffrance,
Épaves de mon cœur, éloignez-vous de moi!

LE CHAPELET DU BONHOMME.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Sur le chapelet de tes peines,
Bonhomme, point de larmes vaines.
— N'ai-je point sujet de pleurer?
Las! mon ami vient d'expirer.
— Tu vois là-bas une chaumine:
Cours vite en chasser la famine;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, plainte nouvelle.
Bonhomme, où ta blessure est-elle?
— Las! il me faut encor pleurer:
Mon vieux père vient d'expirer.
— Cours! Dans ce bois on tente un crime:
Arrache aux brigands leur victime;

Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.
Bonhomme, les maux vont par bande.
— Las! j'ai bien sujet de pleurer:
Ma compagne vient d'expirer.
— Vois-tu le feu prendre au village?
Cours l'éteindre par ton courage;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.
Bonhomme, on rejoint ceux qu'on aime.
— Laissez-moi, laissez-moi pleurer:
Las! ma fille vient d'expirer.
— Cours au fleuve: un enfant s'y noie.
D'une mère sauve la joie;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.
Bonhomme, est-ce quelque autre perte?
— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer:
Las! je sens ma force expirer.
— Va réchauffer une mésange
Qui meurt de froid devant ta grange;
Et perds en route, grain à grain,
Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire,
Et son oracle de lui dire:
Heureux qui m'a pour conducteur!
Je suis l'ange consolateur.
C'est la Charité qu'on me nomme.
Va donc prêcher ma loi, Bonhomme,
Pour qu'il ne reste plus un grain
Au noir chapelet du chagrin.

BOGER BONTEMPS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents;
Eh gai! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel: Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous dont le char dévie
Après un cours heureux;
Vous qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

PROMENADES ET INTÉRIEURS.

Par FRANÇOIS COPPÉE.

II.

Prisonnier d'un bureau, je connais le plaisir
De goûter, tous les soirs, un moment de loisir.
Je rentre lentement chez moi, je me délasse
Au cri des écoliers qui sortent de la classe;
Je traverse un jardin, où j'écoute, en marchant,
Les adieux que les nids font au soleil couchant,

Bruit pareil à celui d'une immense friture.
Content comme un enfant qu'on promène en voiture,
Je regarde, j'admire, et sens avec bonheur
Que j'ai toujours la foi naïve du flâneur.

VIII.

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé.
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait un bon livre:
En hiver, l'horizon des coteaux blancs de givre;
En été, le grand ciel et l'air qui sent les bois;
Et les rares amis, qui viendraient quelquefois
Pour me voir de très-loin pourraient me reconnaître,
Jouant du flageolet, assis à ma fenêtre.

LES HEURES.

Par JOSEPH MÉRY.

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour;
Il faut donc les cueillir comme on cueille des roses,
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de l'heure
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner;
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,
Toujours celle qui va sonner.

Et retenez-la bien au gré de votre envie,
Comme le seul instant que votre âme rêva,
Comme si le bonheur de la plus longue vie
Était dans l'heure qui s'en va!

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première,
Depuis l'heure de nuit qui sonne douze fois,
Les vignes sur les monts inondés de lumière,
Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez: le reste est plein de choses vaines.
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans nos veines,
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie!
Savourez le regard qui vient de la beauté:
Etre seul, c'est la mort! être deux, c'est la vie!
L'amour, c'est l'immortalité.

LA FORTUNE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette;
Nous n'attendons plus que Lisette:
Fortune, passe ton chemin.
Pan! pan! etc.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.
Pan! pan! etc.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh! que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits.
Pan! pan! etc.

Elle nous traite en écoliers,
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.
Pan! pan! etc.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle.
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.
Pan! pan! etc.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses.
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

SOULAGEMENT.

Par JUSTE OLIVIER.

Ah! je veux rejeter de ce poids qui m'oppresse
Le stérile fardeau;
Boire à longs traits l'amour, la vie et la jeunesse,
Et marcher follement, guidé par mon ivresse ....
Le chemin est si beau!

Qu'importe, à l'horizon, le nuage qui gronde?
Il est trop loin de nous.
Et s'il doit, à la fin, éclater sur le monde,
La foudre, en jaillissant de cette nuit profonde,
Nous éclairera tous.

De la prévoir longtemps, de la craindre d'avance,
Où donc est le besoin?
Que le nuage crève ou qu'il passe en silence,
Qu'est-ce que d'un mortel la faible intelligence,
Pour regarder si loin?

Tandis que le soleil égaie encor la terre,
Qu'un air pur nous sourit,
Et que le lac, jouant sur le bord solitaire,
Semble vouloir répondre au souffle involontaire
D'un invisible esprit;

Allons! allons, ô toi, qui sur nos bras t'inclines,
Par les secrets sentiers,
Cueillir la fleur d'avril, timide et sans épines,
La pervenche, qui naît au penchant des collines
Sous les frais églantiers.

Et puis, chassant ainsi tous ces pensers moroses
Dont la chaîne me tient,
Oublieux, près de toi, des hommes et des choses,
Je ne chercherai plus que la saison des roses
Dans l'avenir qui vient.

L'ONDE QUI BAISE CE RIVAGE.

(LES PRÉLUDES.)

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'onde qui baise ce rivage,
De quoi se plaint-elle à ses bords?
Pourquoi le roseau sur la plage,
Pourquoi le ruisseau sous l'ombrage,
Rendent-ils de tristes accords?

De quoi gémit la tourterelle
Quand, dans le silence des bois,

Seule auprès du ramier fidèle,
L'amour fait palpiter son aile,
Les baisers étouffent sa voix?

Et toi, qui mollement te livre
Au doux sourire du bonheur,
Et du regard dont tu m'enivre
Me fais mourir, me fais revivre,
De quoi te plains-tu sur mon cœur?

Plus jeune que la jeune Aurore,
Plus limpide que ce flot pur,
Ton âme au bonheur vient d'éclore,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.

Cependant si ton cœur soupire
De quelque poids mystérieux,
Sur tes traits si la joie expire,
Et si tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux,

Hélas! c'est que notre faiblesse,
Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse,
Donne l'accent de la tristesse
Même au chant de la volupté;

Ou bien peut-être qu'avertie
De la fuite de nos plaisirs,
L'âme, en extase anéantie,
Se réveille et sent que la vie
Fuit dans chacun de nos soupirs.

Ah! laisse le zéphire avide
A leur source arrêter tes pleurs;
Jouissons de l'heure rapide:
Le temps fuit, mais son flot limpide
Du ciel réfléchit les couleurs.

Tout naît, tout passe, tout arrive
Au terme ignoré de son sort:
A l'océan l'onde plaintive,
Aux vents la feuille fugitive,
L'aurore au soir, l'homme à la mort.

Mais qu'importe, ô ma bien-aimée,
Le terme incertain de nos jours,
Pourvu que sur l'onde calmée,
Par une pente parfumée,
Le temps nous entraîne en son cours?

Pourvu que, durant le passage,
Couché dans tes bras à demi,
Les yeux tournés vers ton image,
Sans le voir, j'aborde au rivage
Comme un voyageur endormi?

Le flot murmurant se retire
Du rivage qu'il a baisé;
La voix de la colombe expire,
Et le voluptueux zéphire
Dort sur le calice épuisé.

Embrassons-nous, mon bien suprême,
Et, sans rien reprocher aux dieux,
Un jour, de la terre où l'on aime
Évanouissons-nous de même
En un soupir mélodieux!

(1822.)

LA BRANCHE D'AMANDIER.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ces courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr:
Epuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit: „Hâtez-vous d'en jouir!"

Et puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour!

* * *

Il resterait peu de choses
A l'homme qui vit un jour,
Si Dieu nous ôtait les roses,
Si Dieu nous ôtait l'amour.
Victor Hugo.

Femmes! anges mortels! création divine!
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine!
Alphonse de Lamartine.

Toute âme à son aspect voit son rêve fleurir.
Aug. Lacaussade.

HIER LA NUIT D'ÉTÉ.

Par VICTOR HUGO.

Hier la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles,
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles!
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux!
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées!
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous!

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme!
J'admirais la beauté dont ton front se revêt;
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait!

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux!

Oh! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde!
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde!
Lui qui charme mon cœur, lui qui ravit mes yeux!
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère!
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux!

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose!
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour!

Laisse-toi donc aimer! — Oh! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne:
Laisse-toi couronner!

Ce qui remplit une âme, hélas! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas;

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur!

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour:

Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour!

Mai 18 . . .

JE SAIS QU'IL FAUT AUX AMES.

Par CHARLES FOURNEL.

Je sais qu'il faut aux âmes
Tout ce qu'il faut aux fleurs:
Le soleil et ses flammes,
La nuit et ses doux pleurs.

Ce mélange de flamme
Et de suaves pleurs,
S'appelle: amour, pour l'âme,
Et: parfum, pour les fleurs.

* * *

MARIE.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

I.

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;

Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière,
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer:
„Mon Dieu, comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer?“
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

II.

O maison du Moustoir! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,

Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, si plaintif et si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir:
Et, dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre!
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon du soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit: à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie;
Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit: „C'est vous!“

LA FERMIÈRE.

ROMANCE.

Par HÉGÉSIPPE MOREAU.

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer,
Là, le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour . . . puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore:
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière!

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

LA MOISSONNEUSE.

TABLEAU FLAMAND.

Par JUSTE OLIVIER.

Qui ne connaît la belle moissonneuse,
Parmi les blés chantant le long du jour,
Prompte à l'ouvrage, alerte et matineuse,
Mais, vers le soir, babillarde d'amour!
Qui ne l'a vue, au détour de la haie,
Debout, sa main écartant le buisson,
Suivre au sentier, d'un œil que rien n'effraie,
Le voyageur, ... si c'est un beau garçon!

Sur ses cheveux sa longue coiffe ailée,
Deçà, delà, lui fait toujours faux bond,
Et sur son cou, sur sa nuque hâlée,
Tresses par ci, tresses par là s'en vont.

Sa taille est droite ainsi qu'un jeune frêne,
Mais ronde et souple, autant qu'à la moisson
Le blé qui plie au moindre vent qui traîne;
Et son cœur bat . . . . bat pour un beau garçon.

Elle l'aborde, autant et plus vermeille
Que sous l'épi le pavot radieux;
Sa lèvre en rit, mais ce n'est pas merveille,
Car on en voit rire même ses yeux.
Elle l'agace, et fait la raisonneuse,
Lui jette au nez javelles à foison.
Vite, sans plus! la belle moissonneuse,
Qu'on la marie avec un beau garçon!

LE SOUVENIR DU SOLDAT.

(MILIANAH.)

Par JOSEPH AUTRAN.

Sur les collines de Lorraine,
Parmi les sapins et les houx,
Est une fille éclose à peine,
Une faneuse aux cheveux roux,
Femmes du mont et de la plaine,
Inclinez-vous!

Aux prés elle est vraiment superbe,
Jouant des râteaux ardemment;
Nulle, à son front, ne met la gerbe
D'un plus agile mouvement.
Ne cachez pas, fleurs et brins d'herbe,
Ce front charmant.

Compagnons qu'un beau zèle emporte,
Soldats ou chasseurs de chevreuil,
Voulez-vous, en votre âme forte,
Conserver le calme et l'orgueil?
Si vous passez devant sa porte,
Détournez l'œil.

Je l'aperçus un jour d'automne,
Rentrant par le chemin désert.
Son visage, au soir qui rayonne,
Brillait sous le frêne encor vert.
C'est depuis lors, Dieu lui pardonne!
Que j'ai souffert!

Ce mal dont on pleure et qu'on aime,
Je l'ai jour et nuit combattu,
Aux vents du ciel, à Dieu lui-même,
Las de le dire, je l'ai tu.
O belle enfant, ce mal suprême,
Le connais-tu?

MORICA L'ARABE.

Par JULES DE SAINT-FÉLIX.

Morica, Morica, c'est aujourd'hui, ma belle,
Qu'il faut raser le sol avec un pied léger;
On m'attend à Cadix; ma cavale fidèle,
Devance l'aquilon, rapide messager;

Devance le vent d'est qui précède l'aurore,
Et le vent de l'ouest et le vent du soleil,
Qui nous vient à midi de la rive du Maure;
Devance tous les vents sur ton pied sans pareil.

Jamais, ma jeune amie, on ne vit en Espagne
Une plus noire tête avec de plus beaux yeux;
Jamais coursier, venu d'Asie en nos montagnes,
N'eut un jarret plus sûr et des crins plus soyeux.

Ta robe est fine et rase, et ta croupe arrondie,
Et ton cou recourbé comme un arc nubien;
Quand tu pars, on se dit: „C'est la jeune étourdie,
„C'est Morica la folle . . . Oh! qu'elle saute bien!“

Saute, saute, ma belle, et galope et dévore
Le chemin déroulé comme un large ruban;
A toi deux boisseaux d'orge, à toi, la belle Maure,
Un bouquet d'émeraude, aigrette de turban.

Mais comme te voilà fumante, échevelée! . . .
Qui t'a dit que ton maître avait un rendez-vous?
Connais-tu ma maîtresse, et t'a-t-elle appelée
Avec sa douce voix et son sourire doux?

Aime-la pour qu'un jour je t'aime davantage;
Pour que je puisse un jour, heureux et triomphant,
La placer sur ton dos . . . Ah! Morica, je gage
Que tu croiras porter tout au plus un enfant.

Je l'ai vue, une fois, au milieu d'une fête,
Refuser vingt galants qui la venaient prier,
Sourire de mépris et détourner la tête,
Et leur dire tout haut: „Voilà mon cavalier!“

Aussi, ma Morica, je donnerais pour elle
Campagnes et châteaux, tout mon bien, tout mon or,
Ma vie et mon honneur . . . toi peut-être, ma belle . . .
Oui, je te donnerais toi-même, mon trésor!

Mais les tours de Cadix approchent, vite encore . . .
Je te connais du cœur, et jamais, sous ma main,
Ta bouche n'a molli; vite, la jeune Maure,
A toi deux boisseaux d'orge et du sommeil demain.

MAUDIT PRINTEMPS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air;

Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant qui, là-bas,
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas:
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Sans toi, je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on nous peint l'Aurore
Du jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire:
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

C'est l'hiver que mon cœur implore;
Ah! je voudrais qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

QU'ELLE EST JOLIE!

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Grands dieux! combien elle est jolie,
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.

Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît:
Grands dieux! combien elle est jolie,
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie,
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû longtemps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie,
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez: mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

LA BLONDE.

Par PIERRE DUPONT.

Rêvez un frêle paysage
De bruyères et de bouleaux,
Dont flotte au vent le blanc feuillage,
Comme l'écume sur les flots;

Et sous cette ombre échevelée,
Rêvez, plus gracieuse encor
Que les bouleaux de la vallée,
La vierge aux longues tresses d'or.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

Sur son passage tout l'admire
Et tout la chante d'une voix;
Brisons la guitare et la lyre,
Ses musiciens sont les bois;
La bête sort de sa tanière,
L'oiseau de son nid pour la voir;
L'étang, la source et la rivière
Lui présentent leur bleu miroir.
Jour et nuit, blanche et blonde, etc.

On dit qu'avec les astres même,
La nuit, elle a de longs discours;
Un autre vous dira qu'elle aime,
Sans rien conter de ses amours.
Oh! ce n'est point sous vos ombrages,
Bouleaux, sapins, genévriers,
Que nichent ses amours sauvages:
Son cœur est loin de nos sentiers.
Jour et nuit, blanche et blonde, etc.

Elle aime sous l'ombre mystique
Des palmiers d'or qui sont au ciel,
Et sa vie est un long cantique
Qui fuit loin du monde réel.
Ange, vous êtes une femme,
Le ciel est peut-être à vos pieds;
Choisissez entre mille une âme
Qui vous aime et que vous aimiez.

Jour et nuit, blanche et blonde, elle erre,
Ses yeux bleus se noyant de pleurs,
Fille du ciel et de la terre,
Sœur des étoiles et des fleurs.

A JEANNE.

Par VICTOR HUGO.

Ces lieux sont purs; tu les complètes.
Ce bois, loin des sentiers battus,
Semble avoir fait des violettes,
Jeanne, avec toutes tes vertus.

L'aurore ressemble à ton âge;
Jeanne, il existe sous les cieux
On ne sait quel doux voisinage
Des bons cœurs avec les beaux lieux.

Tout ce vallon est une fête
Qui t'offre son humble bonheur;
C'est un nimbe autour de ta tête;
C'est un éden en ton honneur.

Tout ce qui t'approche désire
Se faire regarder par toi,
Sachant que ta chanson, ton rire,
Et ton front, sont de bonne foi.

O Jeanne, ta douceur est telle
Qu'en errant dans ces bois bénis,
Elle fait dresser devant elle
Les petites têtes des nids.

A UNE JEUNE ITALIENNE.

Par THÉOPHILE GAUTIER.

Février grelottait blanc de givre et de neige;
La pluie, à flots soudains, fouettait l'angle des toits;

Et déjà tu disais : — O mon Dieu ! quand pourrai-je
Aller cueillir enfin la violette au bois ?

Notre ciel est pleureur, et le printemps de France,
Frileux comme l'hiver, s'assied près des tisons ;
Paris est dans la boue au beau mois où Florence
Egrène ses trésors sous l'émail des gazons.

Vois, les arbres noircis contournent leurs squelettes ;
Ton âme s'est trompée à sa douce chaleur :
Tes yeux bleus sont encor les seules violettes,
Et le printemps ne rit que sur ta joue en fleur !

MARIE.

Par ALFRED DE MUSSET.

Ainsi, quand la fleur printanière
Dans les bois va s'épanouir,
Au premier souffle du zéphyr
Elle sourit avec mystère ;

Et sa tige fraîche et légère,
Sentant son calice s'ouvrir,
Jusque dans le sein de la terre
Frémit de joie et de désir.

Ainsi, quand ma douce Marie
Entr'ouvre sa lèvre chérie,
Et lève en chantant ses yeux bleus,

Dans l'harmonie et la lumière
Son âme semble tout entière
Monter en tremblant vers les cieux.

1842.

A MARIE ENDORMIE.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

Au midi, quand j'entrai dans ta chaumière sombre,
Tu dormais, succombant à la chaleur du jour,
Tes cheveux dénoués flottaient noirs et sans nombre;
Je te vis, et sur moi planaient encore dans l'ombre
Les grandes ailes de l'Amour!

LE LAC.

Par ACHILLE MILLIEN.

Son âme est un beau lac: nul souffle délétère
Effleurant son cristal n'est venu le ternir;
Et c'est là, sur ses bords, que les maux de la terre,
S'ils n'étaient éternels, devraient bientôt finir.

Là, des oiseaux charmants chantent avec mystère
Dans les parfums subtils, et l'on y voit s'unir,
Au lys sans tache ami de l'ombre solitaire,
Le bleu myosotis, la fleur du souvenir.

Asile virginal de joie et de prière!
Tout s'épure et devient paix, amour et lumière
A l'entour de ce flot immobile et profond;

Un rayon de soleil discrètement s'épanche
Sur la berge embaumée, et si quelqu'un s'y penche,
Son regard enchanté trouve le ciel au fond.

DATE LILIA.

Par VICTOR HUGO.

Oh! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit;

Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire: — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée.
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encor choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici;

Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants, de femmes
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes,
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel;

Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle!
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle!
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours!
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!

C'est elle! la vertu sur ma tête penchée;
La figure d'albâtre en ma maison cachée;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne;
Qui de mes propres torts me console et m'absout;
A qui j'ai dit: Toujours! et qui m'a dit: Partout!
Elle! tout dans un mot! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume!
D'une double nature hymen mystérieux!
La fleur est de la terre, et le parfum des cieux!

18 . . .

SON NOM.

Par VICTOR HUGO.

Nomen, aut numen.

Le parfum d'un lis pur, l'éclat d'une auréole,
La dernière rumeur du jour,
La plainte d'un ami qui s'afflige et console,
L'adieu mystérieux de l'heure qui s'envole,
Le doux bruit d'un baiser d'amour;

L'écharpe aux sept couleurs que l'orage en la nue
Laisse, comme un trophée, au soleil triomphant,
L'accent inespéré d'une voix reconnue,
Le vœu le plus secret d'une vierge ingénue,
Le premier rêve d'une enfant,

Le chant d'un chœur lointain, le soupir qu'à l'aurore
Rendait le fabuleux Memnon,
Le murmure d'un son qui tremble et s'évapore . . . .
Tout ce que la pensée a de plus doux encore,
O lyre, est moins doux que son nom!

Prononcez-le tout bas, ainsi qu'une prière.
Mais que dans tous nos chants il résonne à la fois!
Qu'il soit du temple obscur la secrète lumière!
Qu'il soit le mot sacré qu'au fond du sanctuaire
Redit toujours la même voix!

O mes amis! avant qu'en paroles de flamme,
Ma muse, égarant son essor,
Ose aux noms profanés qu'un vain orgueil proclame
Mêler ce chaste nom, que l'amour dans mon âme
A caché comme un saint trésor,

Il faudra que le chant de mes hymnes fidèles
Soit comme un de ces chants qu'on écoute à genoux;
Et que l'air soit ému de leurs voix solennelles,
Comme si, secouant ses invisibles ailes,
Un ange passait près de nous!

1823.

LE NOM DE MARIE.

Par THÉODORE DE BANVILLE.

Quand vient ce mois d'avril, plus doux qu'une largesse,
La terre vous ressemble, ô calme enchanteresse!
Elle est jeune, elle est blonde, et rit au ciel vermeil.
Comme vous, comme vous, des rayons de soleil
Enveloppent son front que la fierté décore,
Et les jours tout entiers ont des lueurs d'aurore!
Plus de glace; partout les exils sont finis:
Le feuillage s'étend pour abriter les nids;
Partout, sur le coteau frissonnant qui se pâme,
L'amour peut secouer ses grands cheveux de flamme;
Partout je vois l'azur, l'infini, la clarté,
L'espace radieux, le jour, la liberté;
Partout sur l'arbre en fleur la neige rose et blanche!
Le cher lilas renaît; la vigne qui se penche
Tord sur le vieil ormeau ses bras souples et forts;
L'immense éther n'a plus de voile, et tout alors,

Les gazons, les coteaux, les ombres, les fontaines,
Le roc sonore, empli de rumeurs incertaines,
Et la pervenche pâle, au fond du bois dormant,
Et la brise et l'oiseau, dont le gazouillement
A la voix du ruisseau de cristal se marie,
Tout dit avec orgueil le beau nom de Marie!

NATURA.

Par CHARLES FOURNEL.

Son nom, je ne puis vous le dire,
Tant il est suave et charmant;
Plus doux que le chant d'une lyre,
Plus tendre qu'un soupir d'amant.

Dans la plus brillante étincelle,
La nuit, je le vois luire aux cieux;
Je l'entends dire à ma nacelle
Par le flot le plus mélodieux.

C'est, au soir, l'ange qui m'enchante
Un palais d'or pour mon sommeil;
C'est, à l'aube, l'oiseau qui chante
Sur ma croisée à mon réveil.

Oh! son nom n'est point sur ma bouche;
Pour le trouver qu'on cherche ailleurs;
Allez, allez où va la mouche
Cueillir le parfum dans les fleurs;

Écoutez des feuilles entre elles
Tous les babillages si doux;
Écoutez près des tourterelles
Se plaindre les ramiers jaloux;

Ou bien, quand l'aurore l'arrose,
Dans l'herbe écoutez un soupir;
Écoutez quel mot à la rose
Redit tout bas le frais zéphyr.

Bruyants concerts, voix étouffées,
Dont le vent disperse les chants;
Vapeurs du ciel, tièdes bouffées,
Rayons épanchés dans les champs;

Ombre qui naît où meurt la flamme;
Nuit effacée où luit le jour;
Tout ce qui pleure ou rit dans l'âme
Dira le nom de mon amour!

BALLADE.

Par FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND.

Le vigilant Derviche à la prière appelle
Du haut des minarets, teints des feux du couchant;
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle:
Une rose au jardin, moi, je m'en vais cherchant,
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts:
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,
Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame;
Un charme m'a guéri, j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît, la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers,
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Belle et divine es-tu dans toute ta parure,
Quand, la nuit, au harem je glisse un pied furtif!

Les tapis, l'aloès, les fleurs et l'onde pure
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur! au milieu du péril que j'aggrave
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnais de loin le pas sûr et léger;
Tu m'apparais soudain; un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager;
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts:
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson:
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie;
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais! laisse-moi mon entrave!
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers!
Viens sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers!

LA NEIGE.

Par ALFRED DE VIGNY.

I.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher!

Ils sont petits et seuls, ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protége,
Le roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours,
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que les plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
Qui dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés;

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse le cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;
Éginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens.

II.

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front,
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête:
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'empereur souriait en versant une larme,
Qui donnait à ses traits un ineffable charme;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très-douce il dit: Bénissez-les.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!

1830.

VOIS, CETTE BRANCHE EST RUDE.

Par VICTOR HUGO.

Oh! les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses!
Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux,
N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux?

Segrais.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon âme, hélas! endurcie et fermée,
Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
Pourquoi mon âme en fleurs et tout épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds!

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps!

Février 18 . . .

ÉPANCHEMENT.

Par ÉDOUARD TURQUETY.

Oh! dis-moi, le sais-tu, mon seul bien, mon seul rêve,
Sais-tu que sur le sol où j'allais dépérir,
Un rayon de tes yeux a réchauffé la sève
De l'arbuste prêt à mourir? . . .

Sais-tu que ma pauvre âme, errante et solitaire,
Devina dans ton âme, à ses parfums de miel,
Une rose cachée, une fleur de mystère
Épanouie au vent du ciel;

Et que j'ai vu par toi descendre à travers l'ombre
L'amour, chaste lueur qu'aucun mortel ne fuit,
Et qui se vient poser sur un visage sombre,
Comme l'étoile sur la nuit?

CHANT D'AMOUR.

Par NICOLAS MARTIN

Que deviendrait, dis-moi, l'humble fleur épuisée,
Sans la rosée?
Et l'horizon immense, et l'Océan vermeil,
Sans le soleil?
Et la nuit, si lugubre et sombre sous ses voiles,
Sans les étoiles?
Et le gai rossignol, aux accords palpitants,
Sans le printemps?
Et l'âme, ce roseau que courbe la souffrance,
Sans l'espérance?
Et mon rêve des nuits, et mes hymnes du jour,
Sans ton amour?

A E.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

I.

Le jour naît: dans les prés et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde.
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal,
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit, c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi: blonde fille du ciel,
Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! et puis, heureux de mon fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée,
Et, du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,
Elle doute longtemps, qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

III.

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche ouverte à la gaîté,
Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme, à l'air du matin,
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté! que m'importait alors
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe.

Pardon, si tu le peux! à tes genoux pardon!
Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,
Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes! ô soupirs! ô mystères d'amour!
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée;
Êtres deux fois doués: Êtres puissants et doux!
Vous domptez notre force; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

A UNE JEUNE FEMME.

Par ÉMILE AUGIER.

Allez, mes vers, saluer celle
Devant qui je tremble et rougis;
Tâchez de plaire à cette belle:
Pauvres enfants de ma cervelle,
C'est la maîtresse du logis!

Comment et par quel sortilége
Est-elle entrée ainsi chez moi?
O mes pauvres amis, qu'en sais-je?
Il n'a pas été long le siége!
Elle a dit: Sésame, ouvre-toi.

Et dès qu'elle s'est fait connaître,
Tout s'est ouvert à deux battants,
Esprit et cœur, porte et fenêtre,
Comme une maison à son maître
Qu'elle attendait depuis longtemps.

Quel est donc ce visage rose
Par qui nous sommes possédés,
Qui nous traite comme sa chose
Et des gens à son gré dispose
Après les avoir regardés?

Désormais vous dépendez d'elle.
Comme des fleurs sur ses genoux
Tombez, mes vers, troupe fidèle,
Et dites à cette immortelle:
Muse, qu'ordonnes-tu de nous?

PUISQU'ICI-BAS TOUTE AME.

Par VICTOR HUGO.

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme
Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes
Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
L'oubli dormant;

Puisque l'air à la branche
Donne l'oiseau;
Que l'aube à la pervenche
Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive
S'y reposer,
L'onde amère à la rive
Donne un baiser;

Je te donne à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,
Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,
O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Purs de soupçons!
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui sans voile
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Ma muse que les heures
Bercent rêvant,
Qui, pleurant quand tu pleures,
Pleure souvent!

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté,
Mon cœur, dont rien ne reste,
L'amour ôté!

Mai 18...

NOUVELLE CHANSON
SUR UN VIEIL AIR.

Par VICTOR HUGO.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvrefeuille et jasmin;
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose!

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévoûment
N'ait rien de morose;
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose!

S'il est un rêve d'amour,
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,

Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose!

Février 18...

ENCORE A TOI.

Par VICTOR HUGO.

Ahora y siempre.
Devise des Pomfret.

A toi! toujours à toi! que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour! A toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? sais-je un autre chemin?

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre;
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main, quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux!

Mon destin est gardé par ta douce prière:
Elle veille sur moi, quand mon ange s'endort;
Lorsque mon cœur entend ta voix modeste et fière,
Au combat de la vie il provoque le sort.

N'est-il pas dans le ciel de voix qui te réclame?
N'es-tu pas une fleur étrangère à nos champs?
Sœur des vierges du ciel, ton âme est pour mon âme
Le reflet de leurs feux et l'écho de leurs chants!

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple,
Je dis comme Tobie: Un ange est dans ma nuit!

Lorsque de mes douleurs tu chassas le nuage,
Je compris qu'à ton sort mon sort devait s'unir,
Pareil au saint pasteur, lassé d'un long voyage,
Qui vit vers la fontaine une vierge venir!

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyants discours,
Comme une sœur craintive, à mes maux asservie,
Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours.

Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure,
Je pleure, car la vie est si pleine de maux!
Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs ses rameaux.

Mon Dieu! mettez la paix et la joie auprès d'elle.
Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur!
Vous devez la bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur.

1823.

AURORE.

Par ÉDOUARD TURQUETY.

Où vas-tu, souffle d'aurore,
Vent de miel qui viens d'éclore,
Fraîche haleine d'un beau jour? . . .
Où vas-tu, brise inconstante,
Quand la feuille palpitante
Semble frissonner d'amour?

Est-ce au fond de la vallée,
Dans la cime échevelée
D'un saule où le ramier dort?
Poursuis-tu la fleur vermeille,
Ou le papillon qu'éveille
Un matin de flamme et d'or? . . .

Va plutôt, souffle d'aurore,
Bercer l'âme que j'adore:
Porte à son lit embaumé
L'odeur des bois et des mousses,
Et quelques paroles douces
Comme les roses de mai.

L'ADIEU AUX BOIS.

Par ANDRÉ THEURIET.

Bouquets de saules, nids blottis
Dans la grande herbe,
Sources où les myosotis
Montent en gerbe.

Bois de la ferme aux bleus lointains,
Futaie en pente
D'où l'on entend soirs et matins
Le coq qui chante;

Vignes, collines aux doux contours,
Heureuses places,
Frais chemins qui de mes amours
Gardez les traces;

Près où le narcisse est mêlé
Aux graminées,
Forêts d'où je suis exilé
Pour des années;

Ah! quand aux nouvelles saisons
La bien-aimée
Effleurera de vos gazons
L'herbe charmée,

Quand à l'ombre des rameaux verts
Vous verrez luire
Ses lèvres roses, ses yeux clairs,
Son clair sourire,

Faites pousser toutes vos fleurs
Sur son passage,
Envoyez toutes vos senteurs
Vers son visage.

Gouttes d'eau, perles qu'aux matins
Le vent secoue,
Roulez sur ses cheveux châtains
Et sur sa joue;

Chantez-lui, pinsons et ramiers,
Ces mélodies
Dont jadis vous accompagniez
Nos causeries.

Et vous, véroniques des bois,
Vous, ses marraines,
Ouvrez vos fleurs entre ses doigts
Sous les grands chênes;

Puis parlez-lui, prenez ma voix,
Soyez moi-même;
Dites-lui toutes à la fois
Comme je l'aime!

CHANSON DE MAI.

Par CHARLES FOURNEL.

Monte vers ce château noir,
Brise à l'aile vive;
Regarde dans ce manoir,
O lune plaintive;
Voyez-vous, au pâle jour,
Pâle, à sa fenêtre,
Une enfant rêvant d'amour,
Et pleurant peut-être?

Blanche lune au bleu des cieux,
Quand ton rayon touche
Sa beauté pure, ses yeux,
Et sa fraîche bouche,

Dis-lui, dans le vieux château,
Qui l'enferme, sombre:
Quelqu'un au pied du coteau
Pense à vous, dans l'ombre.

O brise, quand son manoir
S'ouvre à ton haleine,
Dis-lui: sous le château noir,
Quelqu'un dans la plaine
Pense à vous! et ses douleurs,
Pour les faire entendre,
Il lui faudrait mes doux pleurs,
Et ma voix si tendre!

Monte vers ce château noir,
Brise à l'aile vive,
Regarde dans ce manoir,
O lune plaintive,
Alors, dans le pâle jour,
Pâle, à sa fenêtre,
Cette enfant rêvant d'amour,
Sourira peut-être!

MAI.

Par NICOLAS MARTIN.

Qui frappe à ma fenêtre et dès l'aube m'appelle?
Oh! le beau rayon d'or qui luit sur ce carreau!
Je ne me trompais pas, on frappe de nouveau.
Devinez qui frappait? — Le bec d'une hirondelle.

Si j'ouvrais les battants, peut-être entrerait-elle.
De peur de l'effrayer, fermons bien ce rideau.
Mais quel air embaumé rafraîchit mon cerveau?
— Le parfum exhalé d'une rose nouvelle.

Je respire et j'attends. En vain j'attends encor:
Quel palais pour l'oiseau vaudrait ce soleil d'or?
Mais on ouvre ma porte: — „O douce bien-aimée!

Trois messagers d'amour, arrivés avant toi,
M'ont chanté doucement que tu venais vers moi:
Le soleil, l'hirondelle, et la brise embaumée."

AUTRE CHANSON.

Par VICTOR HUGO.

L'aube naît et ta porte est close!
Ma belle, pourquoi sommeiller?
A l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Tout frappe à ta porte bénie;
L'aurore dit: Je suis le jour!
L'oiseau dit: Je suis l'harmonie!
Et mon cœur dit: Je suis l'amour!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu, qui par toi m'a complété,
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Février 18..

OH! QUAND JE DORS, VIENS.

Par VICTOR HUGO.

Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche,
Comme à Pétrarque apparaissait Laura,
Et qu'en passant ton haleine me touche . . . —
Soudain ma bouche
S'entr'ouvrira!

Sur mon front morne où peut-être s'achève
Un songe noir qui trop longtemps dura,
Que ton regard comme un astre se lève . . . —
Soudain mon rêve
Rayonnera!

Puis sur ma lèvre où voltige une flamme,
Éclair d'amour que Dieu même épura,
Pose un baiser, et d'ange deviens femme . . . —
Soudain mon âme
S'éveillera!

Juin 183 . . .

LA PAUVRE FLEUR DISAIT.

Par VICTOR HUGO.

La pauvre fleur disait au papillon céleste:
Ne fuis pas!
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas!
Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!
Mais, hélas! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel!
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel!

Mais non, tu vas trop loin! — Parmi des fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds!
Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs;
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs!
Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi!

ENVOI A ***

Roses et papillons, la tombe nous rassemble
Tôt ou tard.
Pourquoi l'attendre, dis? Veux-tu pas vivre ensemble
Quelque part?
Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor!
Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse
Son trésor!
Où tu voudras! qu'importe! oui, que tu sois haleine
Ou couleur,
Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,
Aile ou fleur!
Vivre ensemble, d'abord! c'est le bien nécessaire
Et réel.
Après on peut choisir au hasard, ou la terre
Ou le ciel!

Septembre 18...

LE ROSSIGNOL.

Par ANDRÉ THEURIET.

I.

Les nuits tièdes sont revenues.
Dans le bois qui bourgeonne encor,

A travers les feuilles menues,
Là-haut, tremble la lune d'or.

Les pleurs muets de la rosée
Baignent les fleurs au ras du sol,
Et dans l'air comme une fusée
Monte le chant du rossignol.

J'écoute, et noyé dans l'extase,
Comme un philtre je bois le son . . .
Mon cœur traduit phrase par phrase
La voluptueuse chanson:

„Au creux des aubépines,
Loin des yeux indiscrets,
Garnis de mousses fines,
Les nids sont déjà prêts.

„Sur eux les jeunes branches
Forment un dôme vert;
Les muguets ont ouvert,
En bas, leurs cloches blanches.

„Pour les frêles œufs gris
La couche est préparée . . .
Sous les rameaux fleuris,
Viens, ô ma préférée!

„Amour! amour! amour!
Les heures sont propices;
Vois: chatons et calices
Éclosent à l'entour.

„La nuit est claire et douce,
Pourquoi tarder encor?
Viens, le chaud nid de mousse
Attend son trésor . . .“

II.

Et pendant que résonne, au creux de l'aubépine,
L'amoureuse chanson,
Les désirs renaissants qui gonflent ma poitrine
Chantent à l'unisson.

En voyant le printemps, jeune roi plein de grâce,
Venir avec sa cour,
J'avais aussi gardé dans mon cœur une place,
Un doux nid pour l'amour.

J'avais tout disposé pour mieux lui faire accueil;
Mes plus tendres pensées
En frais vêtements blancs se tenaient sur le seuil,
Comme des fiancées.

Et dès le mois d'avril, quand je vis accourir
La première hirondelle,
Quand je vis les sureaux du jardin se couvrir
D'une robe nouvelle;

Debout sur le coteau, comme Héro sur sa tour,
Tremblant, j'attendis l'heure
Où, franchissant la plaine et la forêt, l'amour
Viendrait dans ma demeure . . .

De volupté le monde entier semble imprégné,
Et moi, j'attends encore,
Et bientôt les chers œufs dans le nid dédaigné
Ne pourront plus éclore.

Et mai, ceint de lilas, poursuit à travers bois
Sa course triomphante,
Et les astres là-haut palpitent à la voix
Du rossignol qui chante . . .

O rossignol charmeur, les airs passionnés
Que ton gosier module,
Les bourgeons verts, l'odeur des muguets nouveaux-nés,
Tout ce printemps me brûle!

Dis, toi qui sais l'amour . . . M'a-t-il abandonné,
Fuit-il, et ma jeunesse
Est-elle un seuil sans hôte, un logis ruiné
Qui croule et qu'on délaisse? . . .

A QUI PENSE-T-IL?

Par DELPHINE GAY (Mme ÉMILE DE GIRARDIN).

Ange aux yeux de flammes,
Tu sais nos secrets;
Tu lis dans nos âmes,
Dis-moi ses regrets.
Sur l'onde en furie,
Cherchant le péril,
Loin de sa patrie,
A qui pense-t-il?

Quand ses blanches voiles
Flottent dans les airs,
Quand l'or des étoiles
Brille sur les mers,
Quand seul il admire
L'onde sans péril,
Si son cœur soupire,
A qui rêve-t-il?

Alors qu'il succombe
Au plus triste ennui,
Et qu'une colombe
Vole devant lui,
Dans ce doux présage,
Sauveur du péril,
Voit-il un message? . . .
Et qui nomme-t-il?

Quand l'orage gronde
Au sein de la nuit,
Qu'on entend sous l'onde
Un funeste bruit;
Si dans la tempête
Un affreux péril
Plane sur sa tête . . .
Pour qui tremble-t-il?

Mais de son empire
Est-il étonné?
Tout ce qu'il inspire
L'a-t-il deviné?
Un jour s'il arrive
Au port sans péril,
De loin sur la rive
Qui cherchera-t-il?

ATTENTE.

Par VICTOR HUGO.

Esperaba, desperada.

Monte, écureuil, monte au grand chêne,
Sur la branche des cieux prochaine,
Qui plie et tremble comme un jonc.
Cigogne, aux vieilles tours fidèle,
Oh! vole! et monte à tire d'aile
De l'église à la citadelle,
Du haut clocher au grand donjon.

Vieux aigle, monte de ton aire
A la montagne centenaire
Que blanchit l'hiver éternel;
Et toi qu'en ta couche inquiète
Jamais l'aube ne vit muette,
Monte, monte, vive alouette,
Vive alouette, monte au ciel!

Et maintenant, du haut de l'arbre,
Des flèches de la tour de marbre,
Du grand mont, du ciel enflammé,
A l'horizon, parmi la brume,
Voyez-vous flotter une plume,
Et courir un cheval qui fume,
Et revenir mon bien-aimé?

Juin 1828.

LE SECRET.

Par JULES DE RESSÉGUIER.

Quel bonheur peut valoir
Le charme d'ignorer ce qu'on cherche à savoir.
Jules Lefèvre.

Dis-moi de quel secret ta harpe solitaire
T'entretient au déclin du jour?
Dis-moi si de ton cœur révélant le mystère,
Elle exhale un soupir d'amour? .
Si ta pensée intime en ton âme éveillée
Te dit de craindre ou d'espérer;
Si tu sens, sous tes doigts, une corde mouillée,
Et si tu chantes pour pleurer?

Dis-moi si d'un accord, d'une note plus tendre,
Ton cœur se trouble quelquefois;
Si la voix d'un absent soudain se fait entendre;
Si tu réponds à cette voix?
Mais non; non, ne dis rien; chante, soupire, pleure,
Cache le secret de ton cœur;
Si tu le dis jamais . . . il faudra que je meure
De désespoir ou de bonheur.

LA PAUVRE FILLE.

Par MME MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

A toi le monde! à toi la vie!
A toi tout ce que l'homme envie!
Mais dans l'ombre et sans me nommer,
A moi le ciel! à moi le bonheur de t'aimer!

Tu n'en sauras rien sur la terre,
Flamme invisible en ton chemin,
Je vivrai d'un ardent mystère
Sans avoir rencontré ta main.

A toi le monde! à toi la vie!
A toi tout ce que l'homme envie!
Mais dans l'ombre et sans me nommer,
A moi le ciel! à moi le bonheur de t'aimer!

Jeune aigle, amour d'une hirondelle
Qui te cache ses humbles jours,
Va planer loin d'un cœur fidèle
Dont le cri te suivra toujours.

A toi le monde! à toi la vie!
A toi tout ce que l'homme envie!
Mais dans l'ombre et sans me nommer,
A moi le ciel! à moi le bonheur de t'aimer!

SONNET.

Par FÉLIX ARVERS.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu:
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:
„Quelle est donc cette femme?“ et ne comprendra pas.

PUISQUE J'AI MIS MA LÈVRE.

Par VICTOR HUGO.

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours;

Je puis maintenant dire aux rapides années:
— Passez! passez toujours! je n'ai plus à vieillir!
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

Janvier 18 . . .

ELLE EST MALADE.

Par JEAN REBOUL.

Pourquoi mouiller de pleurs le chevet de ton lit?
Si ton regard s'éteint, si ta voix s'affaiblit,
Si ta lèvre se décolore,

Mon ange . . . ne crains pas, de son charme vainqueur,
Qu'une autre pût jamais t'effacer de mon cœur;
C'est par l'âme que je t'adore.

Si jamais (que ce jour se tienne loin encor!)
Si, repliant ton cou sous l'aile de la mort,
Tu t'endormais, ô ma colombe,
De balcon en balcon je n'irais pas le soir
Chanter afin qu'une autre à mes yeux se fît voir,
Mais j'irais m'asseoir sur ta tombe.

Et là, le front baissé, les yeux mouillés de pleurs,
Je te réveillerais sous mes vives douleurs;
Et le bruit de ton vol funèbre,
En passant à travers le saule aux longs cheveux,
Me serait préférable aux plus tendres aveux
De la beauté la plus célèbre.

LA BONNE VIEILLE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront: Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse et même les soupçons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira: Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz: Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il coupable?
Avec orgueil vous répondrez: Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

VIEUX ET VIEILLE.

Par JOHN PETIT-SENN.

Moi dont la soixantaine a mûri la sagesse,
Qui n'ai plus pour l'amour qu'un sourire moqueur,
Je viens de rencontrer ma première maîtresse
Dont l'image dormait au profond de mon cœur.

Je ne sais trop comment je vins à reconnaître,
Sous les besicles d'or à cheval sur son nez,
L'œil où ma jeune ardeur un jour avait dû naître,
L'astre qui me versait des rayons fortunés.

Nous tînmes les propos que partout l'on essuie,
Honteux de nous revoir courbés et tremblotants;
Nous parlâmes beaucoup du beau temps, de la pluie . . .
Hélas! nous ne parlions jadis que du beau temps!

Nos cœurs, pleins autrefois, étaient devenus vides,
Comme deux vieux autels où s'éteignit le feu;
Moi je comptais ses dents; elle comptait mes rides:
Elle en trouvait beaucoup, moi j'en trouvais fort peu.

Je cherchais vainement sur son pâle visage
Une joue où la pêche étalait sa fraîcheur,
Des contours que le temps foula sur son passage
Et la place où ma lèvre effleurait leur blancheur.

Mais, émus tous les deux, pourtant nous nous quittâmes,
Car de nos jours passés les soleils s'éveillaient;
On se serra la main, et puis nous la portâmes
A nos yeux moins éteints où des larmes brillaient.

A QUOI PENSES-TU?

Par GUSTAVE LEROY.

Déjà sur ton front, Marguerite,
De légers plis se sont formés,
En pleurant, as-tu droit, petite,
D'abîmer ces yeux tant aimés?
Près de toi je vois ta faucille,
Ton œil est humide, abattu;
La main sur ton cœur, jeune fille,
Jeune fille, à quoi penses-tu?

Sur un banc de feuilles placée,
Eh quoi! ton joli pied distrait
Écrase une pauvre pensée
Qui cependant ne t'a rien fait;

La fleur que ton pied éparpille
Offensa-t-elle ta vertu?
La main sur ton cœur, jeune fille,
Jeune fille, à quoi penses-tu?

Soudain le tambour du village
Rassemble nos joyeux conscrits,
Tu tournes ton charmant visage
Du côté d'où partent les cris;
A tes cils une larme brille
Au bruit de ce tambour français . . .
Oh! ne me dis rien, jeune fille,
Je sais bien à quoi tu pensais.

1838.

CHEVAL ET CAVALIER.

Par GUSTAVE NADAUD.

J'ai mis le pied dans l'étrier;
Que ton galop, mon fier coursier,
Au loin m'emporte!
Ton pauvre maître devient fou;
Il faut aller . . . . je ne sais où . . .
Qu'importe? . . .

Comme elle me croyait bien pris
Dans le réseau de ses mépris,
La fille blonde!
Fuyons la sirène aux yeux doux;
Il faut placer entre elle et nous
Le monde!

Tous les jours, nous partions ainsi,
Légers d'allure et de souci,
Pour voir la belle.
Évite le sentier étroit
Que tu connais et qui va droit
Chez elle.

Qu'elle est fière de ses attraits,
De ces faux dieux que j'adorais,
De son teint pâle!
Le ciel se mire en ses yeux bleus;
Sa voix, comme un chant amoureux,
S'exhale!

Mon âme a repris sa fierté,
Et je lui jette en liberté
Mon anathème.
O mes lèvres, que vous mentiez!
Tous les jours vous lui répétiez:
Je t'aime!

O la capricieuse enfant,
Qui n'aime pas, et qui défend
D'aimer les autres!
Heureux les cœurs sans amitié,
Qui n'ont jamais pris en pitié
Les nôtres!

Fuyons, fuyons; voici l'instant
Où, tous les soirs, elle m'attend,
Froide et touchante.
Et moi, je fuis loin de ces lieux
Sans une larme dans les yeux:
Je chante!

Mais qu'ai-je vu? Le vert gazon,
L'allée obscure, la maison . . .
Ah! plus de doute:
Maudits cheval et cavalier
Qui ne sauraient pas oublier
Leur route!

Fuyons, fuyons, presse le pas . . .
Mais non; ne l'aperçois-tu pas
A sa fenêtre?

Il faut lui dire adieu; demain,
Nous nous remettrons en chemin . . .
Peut-être.

LA FILLE D'O-TAÏTI.

Par VICTOR HUGO.

Que fait-il donc, celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
Alfred de Vigny. Dolorida.

„Oh! dis-moi, tu veux fuir? et la voile inconstante
„Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux?
„Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
„Chanter les matelots qui repliaient leur tente.
„Je pleurais à leurs cris joyeux!

„Pourquoi quitter notre île? En ton île étrangère,
„Les cieux sont-ils plus beaux? a-t-on moins de douleurs?
„Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère?
„Couvriront-ils tes os du plane funéraire
„Dont on ne cueille pas les fleurs?

„Te souvient-il du jour où les vents salutaires
„T'amenèrent vers nous pour la première fois?
„Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires,
„Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
„Et pourtant je vins à ta voix.

„Oh! j'étais belle alors . . . mais les pleurs m'ont flétrie.
„Reste, ô jeune étranger! ne me dis pas adieu!
„Ici, nous parlerons de ta mère chérie;
„Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie,
„Comme aux louanges de ton Dieu.

„Tu rempliras mes jours: à toi je m'abandonne.
„Que t'ai-je fait pour fuir? Demeure sous nos cieux.
„Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
„Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
„Dans le pays de tes aïeux!

„Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
„Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis.
„Reste, ô jeune étranger! reste, et je serai belle.
„Mais tu n'aimes qu'un temps, comme notre hirondelle:
„Moi, je t'aime comme je vis.

„Hélas! tu veux partir. — Aux monts qui t'ont vu naître
„Sans doute quelque vierge espère ton retour.
„Eh bien! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître!
„Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
„Si ta joie est dans son amour!

„Loin de mes vieux parents, qu'un tendre orgueil enivre,
„Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi,
„Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre,
„Je mourrai seule ici. Va, laisse-moi te suivre,
„Je mourrai du moins près de toi.

„Si l'humble bananier accueillit ta venue,
„Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.
„Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
„De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
„N'aille seule suivre tes pas!“

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger;
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives.
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
N'était pas avec l'étranger.

Janvier 1821.

JE NE SAIS PLUS, JE NE VEUX PLUS.

Par MME MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Je ne sais plus d'où naissait ma colère;
Il a parlé . . . . Ses torts sont disparus,
Ses yeux priaient, sa bouche voulait plaire;
Où fuyais-tu ma timide colère?
Je ne sais plus.

Je ne veux plus regarder ce que j'aime;
Dès qu'il sourit, tous mes pleurs sont perdus:
En vain par force ou par douceur suprême,
L'amour et lui veulent encor que j'aime.
Je ne veux plus.

Je ne sais plus le fuir en son absence,
Tous mes serments alors sont superflus.
Sans me trahir j'ai bravé sa présence;
Mais sans mourir supporter son absence,
Je ne sais plus!

S'IL L'AVAIT SU.

Par Mme MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

S'il avait su quelle âme il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer eût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre
D'une âme simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre.
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.
Mes yeux baissés recélaient cette flamme;
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu?
Un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,
Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.

Il est trop tard pour renouer ma vie;
Ma vie était un doux espoir déçu:
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie,
Si j'avais su?

LE VASE BRISÉ.

Par SULLY-PRUDHOMME.

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé!

Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde:
Il est brisé, n'y touchez pas!

SOUVENIR.

Par ALFRED DE MUSSET.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir,
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir!

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas?

Ah! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé!
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé!

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
Je redeviens enfant.

O puissance du temps! ô légères années!
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice!
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé!

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme, et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment!

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser!

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine,
Dont quelqu'un n'ait douté?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas;
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas.

Mais lorsque, par hasard, le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pied.

Et vous criez alors que la vie est un songe,
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie;
Ne le regrettez pas!

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière;
C'est là qu'est le néant!

Mais que nous revient-il de vos froides doctrines?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines
A chaque pas du temps?

Oui, sans doute, tout meurt; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom, que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir!

— Insensés! dit le sage. — Heureux! dit le poëte.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante, où flottait la poussière
De notre mort chéri;

De notre pauvre amour, que dans la nuit profonde
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé!
C'était plus qu'une vie, hélas! c'était un monde
Qui s'était effacé!

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier: Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé?

Mais non: il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux;
Et je laissai passer cette froide statue,
En regardant les cieux.

Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien! qu'importe encore? O nature! ô ma mère!
En ai-je moins aimé?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête,
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché;
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il aviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement: A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu!

Février 1841.

ADIEU.

Par ALFRED DE MUSSET.

Adieu! je crois qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dieu passe, il t'appelle et m'oublie;
En te perdant, je sens que je t'aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine:
Je sais respecter l'avenir.
Vienne la voile qui t'emmène,
En souriant je la verrai partir.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.

Adieu! tu vas faire un beau rêve,
Et t'enivrer d'un plaisir dangereux;
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître,
Et ce qu'on souffre en le perdant.

1839.

SONNET.

Par ALFRED DE MUSSET.

Que j'aime le premier frisson d'hiver! le chaume,
Sous le pied du chasseur, refusant de ployer!
Quand vient la pie aux champs que le foin vert embaume,
Au fond du vieux château s'éveille le foyer;

C'est le temps de la ville. — Oh! lorsque, l'an dernier,
J'y revins, que je vis ce bon Louvre et son dôme,
Paris et sa fumée, et tout ce beau royaume
(J'entends encore au vent les postillons crier),

Que j'aimais ce temps gris, ces passants et la Seine
Sous ses mille falots assise en souveraine!
J'allais revoir l'hiver. — Et toi, ma vie, et toi!

Oh! dans tes longs regards j'allais tremper mon âme;
Je saluais tes murs. — Car, qui m'eût dit, madame,
Que votre cœur sitôt avait changé pour moi?

Août 1829.

CHANSON.

Par ALFRED DE MUSSET.

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur:
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en désirs le temps du bonheur?

Il m'a répondu: Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur:
N'est-ce point assez de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est à chaque pas trouver la douleur?

Il m'a répondu: Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés?

1831.

LE BANC DE PIERRE.

Par THÉOPHILE GAUTIER.

Au fond du parc, dans une ombre indécise,
Il est un banc solitaire et moussu
Où l'on croit voir la Rêverie assise,
Triste et songeant à quelque amour déçu.
Le Souvenir dans les arbres murmure,
Se racontant les bonheurs expiés,
Et comme un pleur, de la grêle ramure
Une feuille tombe à vos pieds.

Ils venaient là, beau couple qui s'enlace,
Aux yeux jaloux tous deux se dérobant,
Et réveillaient, pour s'asseoir à sa place,
Le clair de lune endormi sur le banc.
Ce qu'ils disaient, la maîtresse l'oublie;
Mais l'amoureux, cœur blessé, s'en souvient,
Et dans le bois, avec mélancolie,
Au rendez-vous, tout seul, revient.

Pour l'œil qui sait voir les larmes des choses,
Ce banc désert regrette le passé,
Les longs baisers et le bouquet de roses,
Comme un signal à son angle placé.
Sur lui la branche à l'abandon retombe,
La mousse est jaune et la fleur sans parfum,
Sa pierre grise a l'aspect de la tombe
Qui recouvre l'Amour défunt . . .

CE QU'ON VOIT ET CE QU'ON PENSE.

Par LOUIS RATISBONNE.

Oh! la grande nature et le beau paysage!
Quel magique soleil sous ce ciel étranger!
Des monts altiers venus en cercle se ranger
Avec leur blanc camail couronné d'un nuage! . . .

Autour de ce lac bleu que borde un gai rivage,
Auprès de ce vallon où l'œil aime à plonger
Et dont on voit au loin verdoyer le feuillage,
Cet horizon sans borne . . . et qui nous fait songer! . . .

Là-bas, là-bas, bien loin derrière la colline,
La nature éclatait encore plus divine:
On eût voulu là-bas éterniser ses jours;

Ce n'était qu'un jardin où riait l'aubépine.
Quel soleil, quel soleil dans mon cœur illumine
Ce tout petit jardin . . . où je la vois toujours!

LA PREMIÈRE.

Par FRANÇOIS COPPÉE.

Ce n'est pas qu'elle fût bien belle;
Mais nous avions tous deux vingt ans,
Et ce jour-là — je me rappelle —
Etait un matin de printemps.

Ce n'est pas qu'elle eût l'air bien grave;
Mais je jure ici que jamais
Je n'ai rien osé de plus brave
Que de lui dire que j'aimais.

Ce n'est pas qu'elle eût le cœur tendre;
Mais c'était si délicieux
De lui parler et de l'entendre
Que les pleurs me venaient aux yeux.

Ce n'est pas qu'elle eût l'âme dure;
Mais pourtant elle m'a quitté,
Et, depuis, ma tristesse dure,
Et c'est pour une éternité.

CHEMIN PERDU.

Par ANDRÉ LEMOYNE.

Je sais une vallée au fond des bois paisibles
Où la mousse déroule un tapis de velours.
De parfums enivrés par des fleurs invisibles,
Les ramiers à mi-voix s'y content leurs amours.

Des grands hêtres touffus le dôme séculaire
En interdit l'entrée aux regards du soleil,
Ne laissant tamiser qu'un jour crépusculaire
Qui du chevreuil craintif enchante le sommeil.

Dans les ravins ombreux se plaisent les pervenches
Et les myosotis, fleurs d'azur au cœur d'or;
Un nymphæa lustré mire ses roses blanches
Au limpide miroir d'un étang bleu qui dort.

Tous les échos sont pris d'un sommeil léthargique:
Ils gardent le silence aussi profondément
Que les anciens échos de la forêt magique
Où, cent ans, a rêvé la Belle au Bois dormant.

Je n'ai vu qu'une fois cette vallée heureuse,
Dans ma vingtième année, et guidé par la main
D'une petite fée, une blonde amoureuse . . .
Seul depuis, je n'ai pas retrouvé le chemin.

LA CHANSON DE MARIE.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans lorsqu'en Bretagne
Je l'entonnai sur la montagne.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole,
Ainsi l'exilé se console.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève,
D'où vient qu'en pleurant je l'achève?

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres, mes frères,
Et les oiseaux de nos bruyères!

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

LE PREMIER REGRET.

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus, aux pieds de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit: „Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir!“

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Dit: „Elle avait seize ans!“ — Oui, seize ans! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant,
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant!
Moi seul, je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme, où rien ne meurt, vivante l'a laissée,
Vivante comme à l'heure où, les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée, et me disait: „Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte et ces chants sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues!
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé?
Et toi, fils du matin! dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles?“
Puis, regardant sa mère assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Que son œil était pur, et sa lèvre candide!
Que son ciel inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité!

Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées;
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage!
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière;
Elle ne regarda plus rien après ce jour:
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme; et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance;
L'heure seule absorbait toute son existence;
Avant moi cette vie était sans souvenir;
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous; à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait, répandre avec ses fleurs;

Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas: „Prie avec moi!
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi!“

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à blancs flocons y tombe et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait laissé sa trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;
Elle n'attendit pas un second avenir,
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur;
Et, semblable à l'oiseau moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi; mais, hélas! loin du soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie! . . . excepté ma pensée,
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher, sans lui donner d'ombrage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés.
Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiége
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur!
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!

Oh ! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir :
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir ? . . .

Remontez, remontez à ces heures passées !
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.
Allez où va mon âme, allez, ô mes pensées !
Mon cœur est plein, je veux pleurer.

LUCIE.

ÉLÉGIE.

Par ALFRED DE MUSSET.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle,
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit ; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps ;
Les vents étaient muets, la plaine était déserte ;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait ; je n'aimais qu'elle au monde.

Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!
Nous nous tûmes longtemps; ma main touchait la sienne,
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.
La lune, se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange: elle chanta.

. . . . . .

. . . . . .

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vins d'Italie, et qui lui vins des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie.
Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser;
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau;
Telle, ô ma chaste fleur! tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,

Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.
. . . . . .
Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?
Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
Durant les nuits d'été, ne voltigera plus . . .

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Mai 1855.

LE LAC.*)

Par ALPHONSE DE LAMARTINE.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

*) Le lac du Bourget, près d'Aix en Savoie. Cette poésie, „qui a eu le plus de retentissement dans l'âme des lecteurs", comme dit Lamartine, a été composée après la mort de Julia, racontée par le poëte dans son „Raphaël".

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

„O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

„Assez de malheureux ici-bas vous implorent:
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux.

„Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit;
Je dis à cette nuit: „Sois plus lente!“ et l'aurore
Va dissiper la nuit.

„Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons!“

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: „Ils ont aimé!“

ELLE ÉTAIT BIEN JOLIE.

Par CHARLES NODIER.

Elle était bien jolie, au matin, sans atours,
De son jardin naissant visitant les merveilles,
Dans leur nid d'ambroisie épiant ses abeilles,
Et du parterre en fleur suivant les longs détours.

Elle était bien jolie, au bal de la soirée,
Quand l'éclat des flambeaux illuminait son front,
Et que de bleus saphirs ou de roses parée,
De la danse folâtre elle menait le rond.

Elle était bien jolie, à l'abri de son voile
Qu'elle livrait, flottant, au souffle de la nuit,
Quand, pour la voir de loin, nous étions là sans bruit,
Heureux de la connaître au reflet d'une étoile.

Elle était bien jolie; et de pensers touchants,
D'un espoir vague et doux chaque jour embellie,
L'amour lui manquait seul pour être plus jolie!...
„Paix!... voilà son convoi qui passe dans les champs!"

BALLADE.

Par ANDRÉ VAN HASSELT.

— Vive hirondelle qui voyages
Dans le palais des blancs nuages,
N'as-tu pas vu mon bien-aimé?
— Pas une voix ne l'a nommé.

— Alouette, de loin venue,
Qui te balances dans la nue,
N'as-tu pas vu mon adoré?
— Non, je ne l'ai pas rencontré.

— Forêt qui chantes et murmures,
Sous le toit vert de tes ramures,
N'as-tu pas vu mon bien-aimé?
— Non, personne ici n'a passé.

— Rocher qui dresses dans l'espace
Ta cime où l'aigle plane et passe,
N'as-tu pas vu mon chevalier?
— Non, ni cheval, ni cavalier.

— Torrent qui roules et qui grondes,
A-t-il franchi tes eaux profondes,
Mon beau guerrier aux cheveux d'or?
— Dans mon lit il repose et dort.

NANNA.

Par CASIMIR DELAVIGNE.

„Le flot grossit, le ciel est noir.
„Piétro, pourquoi partir ce soir?“
Lui dit sa mère;
„L'an dernier j'eus beau l'avertir,
„Ton frère aussi voulut partir,
„Ton pauvre frère!“
Piétro sautant
Dans la nacelle,
Qui fuit loin d'elle,
Dit en partant:
„Nanna m'appelle,
„Elle est si belle,
„Je l'aime tant!“

La mauve blanche au cri plaintif
Disait en volant sur l'esquif:
„Pêcheur, arrête!
„Le nid qui m'avait tant coûté,
„De ce roc vient d'être emporté
„Par la tempête!“
Piétro, luttant
Avec courage
Contre l'orage,
Allait chantant:
„Nanna m'appelle,
„Elle est si belle,
„Je l'aime tant!“

Un sourd murmure, au bruit des flots,
De temps en temps mêlait ces mots:
„Piétro, mon frère!
„Avant que ton heure ait sonné,
„Pour l'âme de ton frère aîné

„Une prière!“
Piétro pourtant
Croit se méprendre,
Et sans l'entendre
Il va chantant:
„Nanna m'appelle,
„Elle est si belle,
„Je l'aime tant!“

Enfin il a touché les bords;
Mais l'airain sonnait pour les morts
Sur la tourelle . . .
„Pour qui donc priez-vous, pêcheurs?“
L'un d'eux en étouffant ses pleurs
Dit: „C'est pour elle.“
Piétro l'entend,
Pâlit, soupire,
Et puis expire
En répétant:
„Nanna m'appelle,
„Elle est si belle,
„Je l'aime tant!“

LA LETTRE DE FAIRE PART *)

ou

LA MORT DU CONSCRIT.

ANONYME.

Rose, l'intention d'la présente
Est d't'informer de ma santé.
L'armé' française est triomphante,
Et moi j'ai l'bras gauche emporté.

*) Ce „vaudevire“, qui se trouve dans les „Chansons nationales et populaires par Du Mersan“ (Paris, Gonet 1848) et que Charles Lever, dans son roman „Jack Hinton“, fait chanter aux soldats français en Espagne en 1813, date probablement du commencement de notre siècle. Ch. Lever le caractérise en disant: „— strikingly illustrative as it is, not only of those songs in general, but of that peculiar mixture of levity and pathos, of reckless heartlessness and deep feeling so eminently French, I cannot help giving it to my reader.“

Nous avons eu d'grands avantages.
La mitraille m'a brisé les os.
Nous avons pris arm's et bagages.
Pour ma part, j'ai deux ball's dans l'dos.

J't'écris à l'hôpital, d'où j'pense
Partir bientôt pour chez les morts.
J't'envoi' dix francs qu'celui qui m'panse
M'a donnés pour avoir mon corps.
Je m'suis dit, puisqu'il faut que j'file,
Et qu'ma Ros' perd son épouseur,
Ça fait que j'mourrai plus tranquille
D'savoir que j'lui laiss' ma valeur.

Lorsque j'ai quitté ma vieill' mère,
Elle expirait sensiblement;
A l'arrivée de ma lettr', j'espère
Qu'ell' sera morte entièrement.
Car si la pauvr' femme est guérite,
Elle est si bonn' qu'elle est dans l'cas
De s'fair' mourir de mort subite
A la nouvell' de mon trépas.

J'te r'commande bien, ma p'tit' Rose,
Mon pauvre chien: n'l'abandonn' pas,
Et surtout n'lui dis pas la chose
Qui fait qu'il ne me r'verra pas;
Car lui, qui se faisait un' fête
De me voir rev'nir caporal,
Il pleurerait comme une bête
En apprenant mon sort fatal.

C'est tout d'même un' chos' qui m'enrage,
D'êtr' fait mourir loin du pays;
Car lorsque l'on meurt au village,
On peut dir' bonsoir aux amis;

L'on a sa place derrièr' l'église,
L'on a son nom sur un' croix d'bois,
Et l'on peut croir' que la payse
Y viendra prier quelquefois.

Adieu! Rose, adieu! du courage!
A nous r'voir il n'faut plus songer;
Car au régiment où j'm'engage,
On n'vous accorde pas d'congé.
V'là tout qui tourne . . . j'n'y vois goutte!
Ah! c'est fini . . . j'sens que j'm'en vas! . .
J'viens de r'cevoir ma feuille de route.
Adieu! Rose, adieu! n'm'oubli' pas!

* * *

Rose d'amour nous blesse trop souvent,
Fleurs d'amitié sont toujours sans épine.

Émile Debraux.

A MON AMI ALFRED T.

Par ALFRED DE MUSSET.

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles
Étalent au soleil leur vulgaire trésor;
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers calmes et sans orages
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur;
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde! Où vais-je? Eh! que m'importe?
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron:
„L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte.“
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,
Et, que demain je meure ou que demain je vive,
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

Mai 1832.

LA VOIX.

Par JULES DE RESSÉGUIER.

La voix qu'on aime est un accord du cœur.
Émile de Girardin.

Il est un bien plus grand que tous les biens du monde,
Un trésor au-dessus du plus riche trésor;
C'est qu'une douce voix à votre voix réponde;
Elle parle, se tait . . . , mais on l'écoute encor.

Cette voix qu'accompagne une note plaintive,
Révèle le secret des cœurs;
Comme le vent léger qui glisse sur la rive
Nous porte le parfum des fleurs.

Ce doux chant qui ressemble au vol de la colombe
Lorsqu'elle monte dans les airs,
S'élève harmonieux et doucement retombe
Comme la neige sur les mers.

Il est un bien plus grand que tous les biens du monde,
Un trésor au-dessus du plus riche trésor;
C'est qu'une douce voix à votre voix réponde;
Elle parle, se tait . . . , mais on l'écoute encor.

* * *

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pélerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Félix Arvers.

Le foyer, oasis aux souvenirs anciens,
Où, loin des bruits épars, l'homme vit pour les siens,
Sanctuaire où l'on sent comme il est bon de vivre.

Théodore de Banville.

BONHEUR DOMESTIQUE.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

Tous les jours m'apportaient une lettre nouvelle.
On m'écrivait: „Ami, viens, la saison est belle;
„Ma femme a fait pour toi décorer sa maison,
„Et mon petit Arthur sait bégayer ton nom."
Je partis, et deux jours d'une route poudreuse
M'amenèrent enfin à la maison heureuse,
A la blanche maison de mes heureux amis.
J'entrai, l'heure sonnait; autour d'un couvert mis,
Dès le seuil j'aperçus, en rond sous la charmille,
Pour le repas du soir la riante famille.
„C'est lui! c'est lui!" Soudain, et siéges et repas,
On quitte tout, on court, on me presse en ses bras;
Et puis les questions, les pleurs mêlés de rire;
Et ces mots que toujours on se reprend à dire:
„C'est donc lui! le voilà! le voilà près de nous!"
Moi, je serrais les mains à ces tendres époux
Et j'appelais Arthur qui, le doigt dans sa bouche,
De loin me regardait d'un œil noir et farouche.
Enfin on se rassied. Rougissante à demi,
La jeune femme alors: „Vraiment de ton ami
Tant de fois tu parlas que, moi, sans le connaître,
Je le jugeais ainsi, mais moins pâle peut-être.

— Et toi, de mon Emma que dis-tu? Sans façon?
Le paresseux pourtant de demeurer garçon!
— Non, non, laissez-moi faire; en ce bourg j'en sais une,
Comme il les sait aimer, douce, élégante et brune,
Presque une autre Marie. — Ah! poëte, tes vers
Nous ont souvent distraits de l'ennui des hivers:
Oh! la jolie enfant! mais les fraîches couronnes
Que tu cueilles pour elle et dont tu l'environnes!"

Dans le calme, la paix, les bienveillants discours,
Huit jours chez ces amis ont passé, mais si courts,
Si légers, que mon âme alors rassérénée
Comme ailleurs un instant eût vu fuir une année.
Là nul vide rongeur, mais les soins du foyer,
L'ordre, pour chaque jour un travail régulier,
Une table modeste et pourtant bien remplie,
Cette gaîté de cœur qui se livre et s'oublie,
Autour de soi l'aisance, un parfum de santé,
Et toujours et partout la belle propreté;
Le soir, le long des blés cheminer dans la plaine,
Ou dans la carriole une course lointaine;
Enfin, la nuit tombée, un pur et long sommeil,
Et les bonjours joyeux à l'heure du réveil.

Ami, comme un tissu jadis imprégné d'ambre,
Ici, ton souvenir, sous les bois, dans ma chambre,
Partout à moi s'attache, et tes félicités,
Mirage gracieux, flottent à mes côtés;
Et voilà que, cédant à cette fantaisie,
J'évoque dans mon cœur la chaste poésie,
Qui dans un vers limpide a soudain reflété
Ta jeune et douce Emma, sa candeur, sa gaîté,
Entre sa mère et toi ton enfant qui se penche,
Et ta charmille en fleur près de ta maison blanche.

O l'amour d'une mère! — amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Victor Hugo.

A MA MÈRE.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
A l'entour des remparts nous allions pas à pas:
„Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence;
Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre:
Songe à mes longs ennuis! et lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah! souvent je l'ai dit: dans une humble cabane,
Plutôt filer son chanvre, obscure paysanne!
Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères
Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
Que nous sert, ô mon Dieu! notre fécondité,
Si le toit paternel est par eux déserté;
Si, quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois l'heure),
Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
Tournant languissamment les yeux autour de nous,
Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux!"
Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main:
„Je t'afflige, mon fils, je t'afflige! — pardonne!
C'est qu'avec toi, vois-tu, l'avenir m'abandonne;
En toi j'ai plus qu'un fils; oui, je retrouve en toi
Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,

A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme;
Toi seul, tu comprends bien les chagrins d'une femme;
Tous m'aiment tendrement, mais ta bouche et tes yeux,
Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.
Pour notre sort commun, demande à ton aïeule,
J'avais fait bien des plans, — mais il faut rester seule;
Nous avions toutes deux bien rêvé, — mais tu pars.
Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
L'un sur l'autre appuyés, nous causons, — ô misère!
C'est bien, ne gronde pas. — Chez ta bonne grand'mère
Rentrons. Tu sais son âge: en faisant tes adieux,
Embrasse-la longtemps. — Ah, nous espérions mieux."

LA JEUNE MÈRE ITALIENNE AUPRÈS DU BERCEAU DE SON ENFANT.

Par ALEXANDRE SOUMET.

Parfois, dans Albenga, sur des feuilles de rose,
La jeune Italienne, au pied d'un grand melrose,
Vient bercer son enfant avec des mots si doux
Qu'on le croirait gardé par un ange à genoux;
Tandis qu'un rossignol, sur la branche élevée,
Enchante, au bord des eaux, sa flottante couvée,
Et que la lune calme, à travers l'arbre en fleur,
Laisse tomber du ciel ses perles de blancheur.

„Dors, mon fils! dors, mon fils! ces rameaux, heureux voiles,
„Sans dérober ton front au baiser des étoiles,
„Te protégent . . . Bercé par les flots murmurants,
„Que ta vie ait encor des flots plus transparents!
„Que chacun de tes jours, harmonieuse fête,
„Ressemble au nid d'oiseau qui chante sur ta tête,
„Et ne connaisse pas l'orage de douleurs
„Qui se lève sur nous après le mois des fleurs!"

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille;
Ou, mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

„Dors, mon enfant! c'est l'heure où l'on voit, sous le saule,
„Étinceler d'amour le ver luisant qui vole.
„Dors! je t'ai consacré les veilles de mon cœur.
„La nuit n'a pas de rêve égal à mon bonheur!
„Comme l'enfant Jésus rayonne sur sa mère,
„D'un souris de mon fils tout mon être s'éclaire;
„C'est mon astre, mon ciel, mon ange le plus beau;
„L'horizon de ma vie est autour d'un berceau."

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille;
Ou, mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

„Dors, mon petit enfant! l'arbre qui t'environne
„Ouvre toutes ses fleurs dans l'air pour ta couronne!
„L'aurore a des rayons plus doux que ceux du soir.
„Dors! tes yeux bleus demain s'ouvriront pour me voir;
„Demain viendra le jour; mais mon âme en prière
„Dans ton regard aimé cherchera la lumière.
„Silence! flots légers; oiseaux, chantez plus bas!
„J'écoute mon enfant qui ne me parle pas."

Ainsi, près d'un berceau renfermant tout un monde,
Que son cœur débordé de tant d'amour inonde,
La jeune Italienne a soupiré ces mots,
Doux trésor de bonheur de sa tendresse éclos;
Mais ce n'est qu'une image incertaine, éphémère,
De l'extase des cieux dans le sein d'une mère.

O vous que votre âge défend,
Riez! tout vous caresse encore.
Jouez! chantez! soyez l'enfant!
Soyez la fleur! soyez l'aurore!
Victor Hugo.

NE TOUCHEZ PAS A L'ENFANT.

Par AMÉDÉE POMMIER.

La foi, la loyauté, la pudeur, l'innocence,
Sont dans le cœur humain comme une exquise essence;
Que par le moindre choc le flacon soit fêlé,
Le précieux parfum est bien vite envolé!
Oh! laissons à l'enfant sa candeur jeune et fraîche,
Cette fleur qui veloute ou la prune ou la pêche,
Ce duvet délicat, virginité du fruit,
Qu'on ne saurait frôler sans que tout soit détruit;
Ce glacis de vapeur de la grappe dorée,
Cet éclat de pastel, poussière colorée,
Voile mince et subtil, à s'en aller tout prêt,
Réseau fin et ténu, qu'un souffle enlèverait,
Enveloppe si frêle et si bien nuancée,
Qu'on tremble d'y toucher, même de la pensée.

DANS L'ALCOVE SOMBRE.

Par VICTOR HUGO.

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
Sainte-Beuve.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux;
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles,
Son père est près d'elles,
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor:
Des lis et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or!

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude
A la froide main,

De son ongle aride,
Sur son front candide
Qui n'a point de ride
N'écrit pas: Demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent,
Et dit: Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.

LORSQUE L'ENFANT PARAIT.

Par VICTOR HUGO.

Le toit s'égaie et rit.
André Chénier.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se déridٍent soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux!

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Mai 1830.

L'ENFANCE.

Par VICTOR HUGO.

L'enfant chantait; la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître;
Et le petit enfant se remit à chanter . . . —
La douleur est un fruit: Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

Paris, janvier 1835.

NISA.

Par AUGUSTE BARBIER.

Χαριέντα μὲν γὰρ ᾄδω.
Anacréon.

Sous l'ombrage d'un pin à la tige hautaine
Où le tiède courant d'une pure fontaine
Vient creuser un bassin,
Une enfant d'Agrigente a jeté dès l'aurore
Sa tunique aux rameaux — et la vierge est encore
Là depuis le matin.

Elle est là, comme au monde elle s'en est venue,
N'ayant pour vêtement, sous l'onde toute nue,
Que le voile des eaux.
Elle est là sur le sable et sur la fine mousse,
Comme à l'abri du ciel une naïade douce,
Au creux de ses roseaux.

Et pourquoi s'en aller? Pour Nisa l'enfantine,
Pour Nisa les yeux bleus, à la bouche argentine,
Aux quatorze printemps,
Après les belles fleurs, les baisers de sa mère,
Sous l'arbre embaumé se baigner en l'eau claire
Est tout son passe-temps.

Là, mollement, à l'aise et le frais sur la joue,
Et ne pensant qu'à l'onde, avec l'onde elle joue;
Là, de mille façons
Elle va de ses doigts plissant l'onde fragile,
Comme le vent du soir plisse sa robe agile
En dansant aux chansons.

Tantôt elle fait peur aux noires hirondelles
Qui vont à l'étourdie offenser de leurs ailes
Son limpide cristal;
Tantôt elle secourt une fourmi qui nage
Et qui cherche à grand'peine à gagner le rivage
Et le gazon natal.

Puis dans l'onde elle effeuille une touffe de roses,
Puis elle enfle sa joue et, les lèvres mi-closes,
Du pur souffle qui sort
Elle fait la tempête à sa flotte odorante
Qui sous ses jeunes seins se réfugie errante
Comme au milieu d'un port.

Puis soudain attentive, elle prête l'oreille
Au vol sonore et doux de quelque blonde abeille
Qui passe et court au miel;
Ou bien, toute ravie, elle ouït la cigale
Qui sonne des chansons dont la douceur égale
La musique du ciel.

Puis enfin elle rêve et dort! et toute blonde
Sa tête sur ses bras se replie, et dans l'onde
Plonge et flotte à demi,
Comme un beau cygne blanc qu'une vierge naïve
Trouve encore le matin aux herbes de la rive
Dans sa plume endormi.

Alors, s'il vient un bruit s'agiter sur sa tête,
La dormeuse s'éveille et croit, bien inquiète,
Ouïr des pas humains,
Et vite la voilà plus rouge qu'une mûre,
Qui tremble, s'accroupit et dans l'eau qui murmure
Se cache sous ses mains.

Mais bientôt le bruit passe, et Nisa la timide
A travers ses cheveux glisse un regard humide,
Craint encore du bruit;
Et le rire lui part en voyant sous la branche
Pendre le front barbu d'un chevreau qui se penche,
La regarde et s'enfuit.

JEUNE FILLE.

Par CHARLES DOVALLE.

La jeune fille est blanche et rose,
Son beau sein jamais ne repose;
Elle a sur son cou des cheveux
Blonds et soyeux:
Des yeux bleus où l'amour pétille,
Et de longs regards enflammés,
Pour dire: „Aimez
La jeune fille!“

Pendant les heures du sommeil
La jeune fille fait des songes
Tout pleins de séduisants mensonges;
Puis au réveil,
Elle sourit, comme pour dire
Au doux soleil un doux bonjour,
Et ce sourire,
C'est de l'amour.

L'amour sur sa bouche vermeille
Parfois se berce; mais tremblant
Et timide encore, il sommeille,
Ou fait semblant;
Et souvent l'haleine enfantine
De la jeune fille aux yeux bleus
Souffle et badine
Dans ses cheveux.

La jeune fille, vive et folle,
Oublieuse du temps qui fuit,
Se désespère et se console
En une nuit.
On voit tour à tour sur sa joue
La pâleur et le vermillon.
— Tel vole et joue
Un papillon.

Elle donnerait ses parures,
Ses tissus brodés, ses rubans,
Ses colliers d'or et ses ceintures
De diamants
Pour une robe de bergère,
Pour voltiger en liberté,
Blanche et légère,
Un soir d'été.

La jeune fille se couronne
De fleurs qui vivent un matin;
La jeune fille s'abandonne
A son destin:
Un souvenir, une espérance,
Des jeux passés, des jeux présents,
L'insouciance,
Et puis quinze ans!

A UNE JEUNE FILLE.

Par Mme MARIE MENESSIER-NODIER.

Enfant, vous êtes blonde et tout-à-fait charmante;
On dirait, à vous voir timide et rayonnante
Au milieu de vos sœurs,
Une royale fleur, de fleurs environnée,
Vermeille et des parfums, dont elle est couronnée,
Épanchant les douceurs.

Vous riez bien souvent d'un ineffable rire;
Tout ce que vous pensez, vos yeux semblent le dire,
Vos beaux yeux bleus et doux!
Votre front est si pur qu'on y lirait votre âme
Où l'ardente prière étend sa pure flamme,
Plus pure encore que vous!

Oh! vous aimez beaucoup les fleurs et la prairie,
Les oiseaux et les vers, et puis la causerie
Le soir, dans le jardin,
Lorsque, près d'une amie à la tête qui penche,
Votre bras blanc passé sur son épaule blanche,
Et la main dans sa main,

Vous parlez bien souvent d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas.
Et lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites: „Le Seigneur vient d'ouvrir une tombe,"
Et vous pressez le pas.

Mais vous aimez surtout la musique et la danse,
Votre cœur tout entier vers le plaisir s'élance
Et bondit avec vous;
Nul souci n'a passé sur le front, sur la vie
De l'enfant qui sourit et qui nous fait envie,
Hélas! à presque tous!

Le bonheur est partout, lorsque l'on a votre âge,
Enfant! mais rien ne peut arrêter au passage
Votre printemps d'amour.
La jeunesse et la joie ont des ailes pareilles;
Chacun prend une fleur dans leurs fraîches corbeilles
Et la fane à son tour.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche
Si fraîche encor, qu'à peine un sourire la touche,
Changeront de couleur;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

Et pourtant il le faut; c'est ainsi qu'est la vie:
Toujours l'heure qui fuit d'un regret est suivie
Depuis le gai matin

Jusqu'au soir où, marchant sans trouble et sans prestige,
On voit que bien souvent la fleur manque à la tige,
Le convive au festin.

A UNE JEUNE FILLE.

Par VICTOR HUGO.

Pourquoi te plaindre, tendre fille?
Tes jours n'appartiennent-ils pas à la première jeunesse?
Daïno Lithuanien.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant! n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie!
Il passe, comme un souffle au vaste champ des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées!
Jouissez du matin, jouissez du printemps;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées;
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié!

Riez pourtant! du sort ignorez la puissance;
Riez! n'attristez pas votre front gracieux;
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux!

Février 1825.

LE VRAI BONHEUR.

Par CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE.

J'ai fait le tour des choses de la vie;
J'ai bien erré dans le monde de l'art:
Cherchant le beau, j'ai poussé le hasard;
Dans mes efforts la grâce s'est enfuie.

A bien des cœurs où la joie est ravie
J'ai demandé du bonheur, mais trop tard!
A maint orage, éclos sous un regard,
J'ai dit: „Renais, ô flamme évanouie!“

Et j'ai trouvé, bien las enfin et mûr,
Que pour l'art même et sa beauté plus vive,
Il n'est rien tel qu'une grâce naïve;

Et qu'en bonheur il n'est charme plus sûr,
Fleur plus divine aux gazons de la rive,
Qu'un jeune cœur embelli d'un front pur.

L'OISEAU D'OR.

Par NICOLAS MARTIN.

Un oiseau chantait sur la branche
Toute fleurie et toute blanche.

C'était un oiseau si vermeil
Qu'on l'eût dit venu du soleil.

Il chantait d'une voix si claire
Que l'âme en vibrait comme un verre.

Il avait des airs si vainqueurs
Que l'espoir gonflait tous les cœurs.

Mais il n'est plus. — Ah! qu'il renaisse,
Cet oiseau d'or de ma jeunesse!

PENSÉE.

Par ÉMILE DESCHAMPS.

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse,
Première saison, heureux temps,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours,
Age, où la famille est complète,
Age, où l'on aime pour toujours!

Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer?
On s'endort, on rêve, on espère . . .
Une mort vient nous réveiller.

Hélas! à des lois infinies
L'univers marche résigné;
Il est d'étranges harmonies,
Tout a son poste désigné:

Au printemps des chants et des fêtes;
Des zéphirs à la jeune fleur;
Au sombre Océan les tempêtes;
Au cœur de l'homme la douleur.

Heureux du moins (et je l'éprouve)
Si, dans la femme de son choix,
Celui qui perdit tout, retrouve
Un écho de ces douces voix,

Un ressouvenir de ces âmes
Un reflet des regards lointains,
Qui l'échauffaient, comme des flammes,
Et, comme elles, se sont éteints!

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Chanson chantée à mes amis, le jour anniversaire de ma naissance, le 19 août 1822.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs,
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète:
„A cet enfant quel destin est promis?"
Elle répond: „Vois-le, sous ma baguette,
„Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
„Un coup de foudre ajoute à mes présages:*)
„Ton fils atteint va périr consumé;
„Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
„Vole en chantant braver d'autres orages."
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

„Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
„Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
„Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
„A l'opulence il sauve des ennuis.
„Mais quel spectacle attriste son langage?
„Tout s'engloutit et gloire et liberté:
„Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
„Il vient au port raconter leur naufrage."
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

*) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse. (Note de Béranger.)

Le vieux tailleur s'écrie: „Eh quoi! ma fille
„Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
„Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
„Que, faible écho, mourir en de vains sons.“ —
„Va“, dit la fée, „à tort tu t'en alarmes,
„De grands talents ont de moins beaux succès.
„Ses chants légers seront chers aux Français,
„Et du proscrit adouciront les larmes.“
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillaient une rose;
Elle me dit: „Tu te vois déjà vieux.
„Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
„Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
„Pour te fêter tes amis vont s'unir;
„Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.“
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

1831.

A mes parents et amis de Péronne, ville où j'ai passé une partie de ma jeunesse, de 1790—96.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut! parents que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur vous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids;
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois.

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

L'ENFANT ET LE VIEILLARD.

Par Mme ANAÏS SÉGALAS.

Oh! le lis est moins pur qu'un bel enfant candide,
Nouvellement tombé de vos mains, ô mon Dieu!
On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front limpide
On voit la trace encor de vos baisers d'adieu.

Son bon ange gardien dans son âme nouvelle
N'aperçoit nul point noir: tout est blanc, radieux.
Jamais pour s'envoler l'ange n'ouvre son aile,
Et jamais il ne met la main devant ses yeux.

Dans le cœur de l'enfant point de lave de flamme,
Point de serpent caché qui jette son venin;
Tout est candeur: mon Dieu! vous faites sa jeune âme
Comme un calice d'or plein d'un parfum divin.

Mais l'enfant devient homme, et le vice s'éveille;
L'ange gardien s'endort, ou bien remonte au ciel;
Sur le calice d'or rarement l'homme veille;
Il le laisse remplir de limon et de fiel.

Puis il vieillit et voit ses passions éteintes;
Il se fait pur; sa main se lève pour bénir.
L'enfant et le vieillard, ce sont deux choses saintes:
L'un vient de fermer l'aile, et l'autre va l'ouvrir.

J'aime leurs cheveux blancs, j'aime leur tête blonde.
De notre pauvre terre ils ne sont qu'à moitié:
Ils ne touchent en rien aux passions du monde;
L'un en est pur: et l'autre en est purifié.

Il est doux, dans les jours de doute et de souffrance,
Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu,
D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.

LES BÉNÉDICTIONS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Certains mortels ont le don de répandre
Bonheur et joie, où se portent leurs pas.
Au temps passé l'on ne s'y trompait pas,
Témoin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre:
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Or ce vieillard sortait-il de son chaume,
Le rencontrer était présage heureux.
Oui, répétaient les villageois entre eux,
Il suffirait à bénir un royaume.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

On l'invoquait à chaque catastrophe;
Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.
Maint hobereau le traitait de rêveur
Et le curé l'appelait philosophe.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles,
Disant: Il sait légendes et chansons.
Courez, enfants, à ses douces leçons,
Comme à sa voix reviennent les abeilles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Il a passé tout près de ces charmilles,
Disait la mère; aussi, combien de fleurs!
C'est grâce à lui que de riches couleurs
Va s'émailler le corset de nos filles.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage
Court-il aider; glaneuse et moissonneur
De dire alors: Il nous vient du bonheur:
Sur le soleil Dieu déploie un nuage.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

D'un si doux charme il ignorait les causes.
Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit
Passe, et l'oiselle est tranquille en son nid;
Passe, et vers lui monte l'encens des roses.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie.
Qu'importe, enfants. Survient-il un vieillard;
S'il vous sourit, s'il vous suit du regard,
Inclinez-vous: il bénit votre vie.
O bon vieillard, chez nous daignez venir;
Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

* * *

Oh! la connaissez-vous cette terre sacrée,
Constant amour du ciel, et par ses soins parée,
Où l'air est bienfaisant, le sol prodigue et sûr,
Où dans leurs lits nombreux roulent des flots d'azur,
Dont le fils exilé tressaille au nom de France,
Où jamais ne périt une noble espérance,
Où la perte d'un an se répare en un jour,
Tant la fortune absente y presse son retour,
Mon pays! . . .

Mme Amable Tastu.

LE COR.

Par ALFRED DE VIGNY.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagne d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;

A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
— „Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

„Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents."
Il rugit comme un tigre, et dit: „Si je me rends,
„Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
„Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées."

— „Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà."
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— „Merci! cria Roland; tu m'as fait un chemin."
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.

A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes:

„Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu;
„Suspendez votre marche, il ne faut tenter Dieu.
„Par Monsieur Saint-Denis, certes ce sont des âmes
„Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

„Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor."
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

„Entendez-vous?" dit-il. — „Oui, ce sont des pasteurs
„Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
„Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée." —

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

„Malheur! c'est mon neveu! malheur! car, si Roland
„Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
„Arrière, chevaliers, repassons la montagne!
„Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne!"

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

„Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?"
— „J'y vois deux chevaliers: l'un mort, l'autre expirant.
„Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
„Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
„Son âme en s'exhalant nous appela deux fois." —

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

Écrit à Pau, en 1825.

LA VIE DE JEANNE D'ARC.

Par CASIMIR DELAVIGNE.

Un jour que l'Océan gonflé par la tempête,
Réunissant les eaux de ses fleuves divers,
Fier de tout envahir, marchait à la conquête
De ce vaste univers;
Une voix s'éleva du milieu des orages,
Et Dieu, de tant d'audace invisible témoin,
Dit aux flots étonnés: „Mourez sur ces rivages,
„Vous n'irez pas plus loin."

Ainsi, quand, tourmentés d'une impuissante rage,
Les soldats de Bedford, grossis par leurs succès,
Menaçaient d'un prochain naufrage
Le royaume et le nom français;
Une femme, arrêtant ces bandes formidables,
Se montra dans nos champs de leur foule inondés;
Et ce torrent vainqueur expira dans les sables
Que naguère il couvrait de ses flots débordés.

Une femme paraît, une vierge, un héros!
Elle arrache son maître aux langueurs du repos.
La France qui gémit se réveille avec peine,
Voit son trône abattu, voit ses champs dévastés,
Se lève en secouant sa chaîne,
Et rassemble à ce bruit ses enfants irrités.

Qui t'inspira, jeune et faible bergère,
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?

L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le dieu des armées,
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le dieu des armées!

L'ange exterminateur bénit ton étendard;
Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard;
Et dit à la brebis paisible:
„Va déchirer le léopard.“

Richemont, La Hire, Xaintrailles,
Dunois, et vous, preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles;
Couvrez-la de vos boucliers,
Couvrez-la de votre vaillance:
Soldats, c'est l'espoir de la France

Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle;
La fuite, avec ses ennemis.

Apprenez d'une femme à forcer des murailles,
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles!

Honneur à ses hauts faits! guerriers, honneur à vous!
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France,
Chante ta délivrance:
Les assaillants nombreux sont tombés sous leurs coups.
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous? . . .
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés,
Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne.
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne:
Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.

Ainsi tout prospérait à son jeune courage.
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage.
Il se plut à récompenser

Pour la France et ses rois son amour idolâtre.
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière;
Que, son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.

CHANT DE GUERRE POUR L'ARMÉE DU RHIN

ou

LA MARSEILLAISE.

Par JOSEPH ROUGET DE L'ISLE.

Allons, enfants de la patrie!
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans nos bras
Egorger nos fils, nos compagnes!
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Que veut cette horde d'esclaves
Contre nous en vain conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?
Français, pour nous, ah! quel outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Quoi! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers!

Grand Dieu! Par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se plairaient!
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Tremblez, tyrans et vous perfides!
L'opprobre de tous les partis;
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre:
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Français, en guerriers magnanimes
Portez ou retenez vos coups;
Épargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous:
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leur mère!...
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs!
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs!
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons!

QUATRE-VINGT-TREIZE.

Par AUGUSTE BARBIER.

I.

Un jour que de l'État le vaisseau séculaire,
Fatigué trop longtemps du roulis populaire,
Ouvert de toutes parts, à demi démâté,
Sur une mer d'écueils, sous des cieux sans étoiles,
Au vent de la Terreur qui déchirait ses voiles,
S'en allait échouer la jeune Liberté;

Tous les rois de l'Europe, attentifs au naufrage,
Tremblèrent que la masse, en heurtant leur rivage,
Ne mît du même choc les trônes au néant;
Alors, comme forbans qui guettent une proie,
On les vit tous s'abattre avec des cris de joie,
Sur les flancs dégarnis du colosse flottant.

Mais lui, tout mutilé des coups de la tempête,
Se dressa sur sa quille, et relevant la tête,
Hérissa ses sabords d'un peuple de héros,
Et rallumant soudain ses foudres désarmées,
Comme un coup de canon lâcha quatorze armées,
Et l'Europe à l'instant rentra dans son repos.

II.

Sombre Quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang grande ombre couronnée,
Du fond des temps passés ne te relève pas!
Ne te relève pas pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères,
Et tu rirais vraiment de nos maigres combats.

Oh! nous n'avons plus rien de ton antique flamme,
Plus de force au poignet, plus de vigueur dans l'âme,

Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus;
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine,
Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
Que pour trois jours au plus.

Janvier 1831.

LE ROI D'YVETOT.*)

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Mai 1813.

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur son âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.

*) „L'Europe entière était muette devant Napoléon à la tête d'un million de soldats; un simple citoyen sans appui, caché dans l'ombre d'un bureau, où il occupait une place nécessaire à son existence, osa faire, dans un apologue chantant, la censure du règne entier d'un conquérant.“ (P.-F. Tissot.) — Yvetot, petit territoire, autrefois souverain, en Normandie.

Lui-même à table, et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

LES DEUX GRENADIERS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Avril 1814.

Premier grenadier.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

Deuxième grenadier.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau !

Premier grenadier.

Par le ciel! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

Deuxième grenadier.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Ensemble.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

Deuxième grenadier.

Qu'elles sont promptes les défaites!
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat!
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Premier grenadier.

Chacun nous répète: Il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république?

Deuxième grenadier.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât:
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Premier grenadier.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

Deuxième grenadier.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous, dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'État
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Premier grenadier.

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or.

Deuxième grenadier.

Notre sang paya tous leurs grades;
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi! la Gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Premier grenadier.

Après vingt-cinq ans de services,
J'allais demander du repos.

Deuxième grenadier.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux;
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

Ensemble.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

COUPLETS

sur

LA JOURNÉE DE WATERLOO.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

De vieux soldats m'ont dit: „Grâce à ta muse,
„Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
„Ris du laurier qu'un parti te refuse;
„Consacre encor des vers à nos exploits.
„Chante ce jour qu'invoquaient des perfides,
„Ce dernier jour de gloire et de revers."
— J'ai répondu, baissant des yeux humides:
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!
Disaient les rois: Peuples, accourez tous!
La Liberté sonne ses funérailles;
Par vous sauvés, nous régnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet!
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.

Qu'ils soient heureux! leur astre qui se lève
Du jour funeste efface les revers.
Mais, dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

L'IDOLE.

Par AUGUSTE BARBIER.

I.

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain;
Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain:
Donne force pâture à l'avide fournaise;
Car, pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bon, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence;
Chaque lingot se prend au flanc.
Ce ne sont que des bonds, que hurlements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme trois damnés dans l'enfer. —
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain!
O fleuve impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme d'un volcan!
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

III.

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle,
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois:
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil reluisait, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et si dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps:
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations;
Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride
Sur le ventre des nations.
Enfin lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière
De soulever le genre humain;

Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Près de fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

Mai 1831.

TE SOUVIENS-TU?

Par ÉMILE DEBRAUX.

1817.

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu;
Je m'en souviens, car je te dois la vie:
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu de ces jours trop rapides,
Où le Français acquit tant de renom?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous?

Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire:
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Te souviens-tu . . . . Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant: Soldat, t'en souviens-tu?

LE VIEUX SERGENT.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

1823.

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce, en riant, deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois: „Ce n'est pas tout de naître:
„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!“

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne;
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain tristement il s'écrie:
„C'est un drapeau que je ne connais pas.
„Ah, si jamais vous vengez la patrie,
„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

„Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
„Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
„Ces paysans, fils de la République,
„Sur la frontière à sa voix accourus?
„Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
„Tous à la gloire allaient du même pas.
„Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

„De quel éclat brillaient dans la bataille
„Ces habits bleus par la Victoire usés!
„La Liberté mêlait à la mitraille
„Des fers rompus et des sceptres brisés.
„Les nations, reines par nos conquêtes,
„Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
„Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!
„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

„Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
„Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
„Par la cartouche encor toute noircie,
„Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
„La Liberté déserte avec ses armes;
„D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
„A notre gloire on mesure nos larmes.
„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!“

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
„Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent:
„Il en est temps!“ dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent:
„Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!“

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.*)

Par P.-J. DE BÉRANGER.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
„Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
„Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
„Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-vous la main!

„Pauvres mortels, tant de haine vous lasse:
„Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
„D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
„Chacun de vous aurait place au soleil.

*) Chanson chantée à Liancourt, pour la fête donnée par M. le duc de La Rochefoucault, en réjouissance de l'évacuation du territoire français, au mois d'octobre 1818. (Béranger.)

„Tous attelés au char de la puissance,
„Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
„Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-vous la main!

„Chez vos voisins vous portez l'incendie:
„L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés,
„Et quand la terre est enfin refroidie,
„Le soc languit sous des bras mutilés.
„Près de la borne où chaque État commence,
„Aucun épi n'est pur de sang humain.
„Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-vous la main!

„Des potentats, dans vos cités en flammes,
„Osent du bout de leur sceptre insolent
„Marquer, compter et recompter les âmes
„Que leur adjuge un triomphe sanglant.
„Faibles troupeaux, vous passez sans défense
„D'un joug pesant sous un joug inhumain.
„Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-vous la main!

„Que Mars en vain n'arrête point sa course;
„Fondez les lois dans vos pays souffrants.
„De votre sang ne livrez plus la source
„Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
„Des astres faux conjurez l'influence;
„Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
„Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-vous la main!

„Oui, libre enfin, que le monde respire;
„Sur le passé jetez un voile épais.
„Semez vos champs aux accords de la lyre;
„L'encens des arts doit brûler pour la paix.

„L'espoir riant, au sein de l'abondance,
„Accueillera les doux fruits de l'hymen.
„Peuples, formez une sainte alliance,
„Et donnez-vous la main!“

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger coulez, bons vins de France;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main!

LE CINQ MAI.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

1821.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieu! le pilote a crié: Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance;
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.

Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la Victoire à le suivre:
Elle était lasse: il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre;
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
„Serait-ce lui? disent les potentats:
„Vient-il encor redemander le monde?
„Armons soudain deux millions de soldats."
Et lui, peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là, comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! Ah! grands dieux! je frémis!
Quoi! lui, mourir! ô gloire, quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.

Loin de ce roc nous fuyons en silence,
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

NAPOLÉON II.

Par VICTOR HUGO.

I.

Mil huit cent onze! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux: — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et Lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts!
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

II.

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone.
Demain, c'est le sapin du trône;
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

III.

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance . . .
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré!

IV.

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie:
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents!

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!...
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée:
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,

Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme les fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant!

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu . . . —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu!

V.

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible!
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire,
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non!
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI.

O révolutions! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.

La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comment Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers!

Pourtant, cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations;
Oh! quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions!
Que sert ta chanson, ô poète?
Ces chants que ton génie émiette,
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu!
Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur,
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon,
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon!

Août 1832.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça;
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit: Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour:
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége!

Chacun disait: Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége!
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.
J'ouvre; bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.

Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère!
Dieu vous bénira!

LA PARISIENNE.*)

Par CASIMIR DELAVIGNE.

Peuple français, peuple de braves,
La liberté t'ouvre ses bras.
On nous disait: „Soyez esclaves!“
Nous avons dit: „Soyons soldats!“
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire:
En avant, marchons,
Contre leurs canons!
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire!

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne;
Marchons: chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

*) La Parisienne est la Marseillaise de 1830.

La mitraille en vain nous dévore;
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux mondes:
C'est Lafayette en cheveux blancs!
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la Colonne, avec fierté,
Voit briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire,
Tu redirais ce cri de gloire:
En avant, marchons, etc.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal;
Et nous, du laurier populaire
Chargeons leur cercueil triomphal.

O temple de deuil et de gloire!
Panthéon, reçois leur mémoire!
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts:
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire!

SUR LA NAISSANCE DU COMTE DE PARIS.

Par ALFRED DE MUSSET.

De tant de jours de deuil, de crainte et d'espérance,
De tant d'efforts perdus, de tant de maux soufferts,
En es-tu lasse enfin, pauvre terre de France,
Et de tes vieux enfants l'éternelle inconstance
Laissera-t-elle un jour le calme à l'univers?

Comprends-tu tes destins et sais-tu ton histoire?
Depuis un demi-siècle as-tu compté tes pas?
Est-ce assez de grandeur, de misère et de gloire?
Et, sinon par pitié pour ta propre mémoire,
Par fatigue du moins t'arrêteras-tu pas?

Ne te souvient-il plus de ces temps d'épouvante
Où de quatre-vingt-neuf résonna le tocsin?
N'était-ce pas hier, et la source sanglante
Où Paris baptisa sa liberté naissante,
La sens-tu pas encor qui coule de ton sein?

A-t-il rassasié ta fierté vagabonde,
A-t-il pour les combats assouvi ton penchant,
Cet homme audacieux qui traversa le monde,
Pareil au laboureur qui traverse son champ,
Armé du soc de fer qui déchire et féconde?

S'il te fallait alors des spectacles guerriers,
Est-ce assez d'avoir vu l'Europe dévastée,
De Memphis à Moscou la terre disputée,
Et l'étranger deux fois assis à nos foyers,
Secouant de ses pieds la neige ensanglantée?

S'il te faut aujourd'hui des éléments nouveaux,
En est-ce assez pour toi d'avoir mis en lambeaux
Tout ce qui porte un nom, gloire, philosophie,
Religion, amour, liberté, tyrannie,
D'avoir fouillé partout, jusque dans les tombeaux ?

En est-ce assez pour toi des vaines théories,
Sophismes monstrueux dont on nous a bercés,
Spectres républicains sortis des temps passés,
Abus de tous les droits, honteuses rêveries
D'assassins en délire ou d'enfants insensés ?

En est-ce assez pour toi d'avoir, en cinquante ans,
Vu tomber Robespierre et passer Bonaparte,
Charles dix pour l'exil partir en cheveux blancs,
D'avoir imité Londres, Athènes, Rome et Sparte;
Et d'être enfin Français n'est-il pas bientôt temps ?

Si ce n'est pas assez, prends ton glaive et ta lance.
Réveille tes soldats, dresse tes échafauds;
En guerre ! et que demain le siècle recommence,
Afin qu'un jour du moins le Meurtre et la Licence,
Repus de notre sang, nous laissent le repos !

Mais, si Dieu n'a pas fait la souffrance inutile,
Si des maux d'ici-bas quelque bien peut venir,
Si l'orage apaisé rend le ciel plus tranquille,
S'il est vrai qu'en tombant sur un terrain fertile
Les larmes du passé fécondent l'avenir;

Sache donc profiter de ton expérience,
Toi qu'une jeune reine, en ses touchants adieux,
Appelait autrefois plaisant pays de France !
Connais-toi donc toi-même, ose donc être heureux,
Ose donc franchement bénir la Providence !

Laisse dire à qui veut que ton grand cœur s'abat,
Que la paix t'affaiblit, que tes forces s'épuisent:

Ceux qui le croient le moins sont ceux qui te le disent.
Ils te savent debout, ferme, et prêt au combat,
Et, ne pouvant briser ta force, ils la divisent.

Laisse-les s'agiter, ces gens à passion,
De nos vieux harangueurs modernes parodies;
Laisse-les étaler leurs froides comédies,
Et, les deux bras croisés, te prêcher l'action;
Leur seule vérité, c'est leur ambition.

Que t'importent des mots, des phrases ajustées?
As-tu vendu ton blé, ton bétail et ton vin?
Es-tu libre? Les lois sont-elles respectées?
Crains-tu de voir ton champ pillé par le voisin?
Le maître a-t-il son toit, et l'ouvrier son pain?

Si nous avons cela, le reste est peu de chose.
Il en faut plus pourtant; à travers nos remparts,
De l'univers jaloux pénètrent les regards.
Paris remplit le monde, et, lorsqu'il se repose,
Pour que sa gloire veille, il a besoin des arts.

Où les vit-on fleurir mieux qu'au siècle où nous sommes?
Quand vit-on au travail plus de mains s'exercer?
Quand fûmes-nous jamais plus librés de penser?
On veut nier en vain les choses et les hommes;
Nous aurons à nos fils une page à laisser.

Le bruit de nos canons retentit aujourd'hui;
Que l'Europe l'écoute, elle doit le connaître!
France, au milieu de nous un enfant vient de naître,
Et si ma faible voix se fait entendre ici,
C'est devant son berceau que je te parle ainsi.

Son courageux aïeul est ce roi populaire
Qu'on voit depuis huit ans, sans crainte et sans colère,
En pilote hardi nous montrer le chemin.
Son père est près du trône, une épée à la main;
Tous les infortunés savent quelle est sa mère.

Ce n'est qu'un fils de plus que le ciel t'a donné,
France, ouvre-lui tes bras sans peur, sans flatterie,
Soulève doucement ta mamelle meurtrie,
Et verse en souriant, vieille mère patrie,
Une goutte de lait à l'enfant nouveau-né.

29 août 1838.

LE DÉPART POUR LA SYRIE.*)

Par ALEXANDRE DE LABORDE.

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits:
„Faites, Reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
„Que j'aime la plus belle
„Et sois le plus vaillant!“

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit en combattant:
„Amour à la plus belle,
„Honneur au plus vaillant.“

On lui doit la victoire.
„Vraiment, dit le seigneur,
„Puisque tu fais ma gloire,
„Je ferai ton bonheur.

*) Cette romance eut un grand succès sous le I empire et devint chanson nationale, ou plutôt officielle sous le II empire. Ce qui contribua surtout à sa vogue, c'est que la musique avait été composée par la reine Hortense, mère de Napoléon III.

„De ma fille Isabelle
„Sois l'époux à l'instant,
„Car elle est la plus belle
„Et toi le plus vaillant.“

A l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait en les voyant:
„Amour à la plus belle,
„Honneur au plus vaillant!“

* * *

L'HELVÉTIE.

Par JUSTE OLIVIER.

Il est, amis, une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir!
Du haut des monts dont elle est entourée
Lequel de nous la vit sans s'attendrir?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie! Helvétie!
C'est toi! c'est toi que nous aimons toujours!

La Liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix forte éclate, et s'associe
Avec la foudre aux longs roulements sourds.
A cette voix, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous répondrons toujours!

Nous qui t'aimons, nous qui de cime en cime
Étions si fiers de ton rude sentier,
Si nous pleurons, nous penchant sur l'abîme,
Que tu te plais parfois à défier;
Si nous rions dans ta nue épaissie,
Comme l'on rit quand on crie au secours,
Tu le sais bien, Helvétie! Helvétie!
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

JEUNE HELVÉTIE.

Par JUSTE OLIVIER.

Jeune Helvétie, à toi notre espérance!
A toi nos vœux, notre amour et nos bras!
Aux jours de force, aux jours de défaillance,
A toi la gloire, et pour toi nos combats!
Si le rocher qui borne tes campagnes
Réduit ta part du lot universel,
Tu peux encore, ô terre des montagnes!
Grandir, mais du côté du ciel.

Le ciel, c'est l'âme et les fortes pensées,
Des citoyens les dévouements pieux,
L'Oeuvre et la Foi qui, les mains enlacées,
Montent toujours pour toujours chercher mieux;
Le saint amour du frère pour le frère,
Flamme qui doit de l'helvétique autel,
Comme l'encens des cimes de la terre,
Grandir avec toi vers le ciel.

Élève-toi par ton libre courage!
Gravis tes monts, suis ton rude sentier,
Et que ta robe, entre le noir nuage,
Brille plus blanche au loin que le glacier!
Là, sur la terre, à tes pieds déroulée,
Jette en tout sens un regard fraternel,
Heureuse et fière, et bientôt consolée
De ne grandir que vers le ciel.

LA LIBERTÉ

ou

LE SERMENT DES TROIS SUISSES.

Par Mme AMABLE TASTU.

Ils étaient là tous trois! A travers les nuages,
La lune révélait sur leurs mâles visages
D'un héroïque espoir les présages vainqueurs:
Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs.
Un serment généreux sort de ces bouches pures,
Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
Redit de monts en monts, avec de sourds murmures:
Liberté! Liberté!

On l'entendra, ce nom que la Suisse réclame,
Comme un céleste accord retentir d'âme en âme;
Et déjà, descendu de ces sommets déserts,
Puissant, mystérieux, il plane dans les airs:
A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime
Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,
Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime:
Liberté! Liberté!

Orgueilleux gouverneur, quelle terreur te presse?
Pourquoi fermer sur toi la sombre forteresse?
Ah! de la liberté dénonçant les efforts,
Un traître l'aurait-il livrée à tes trésors?
Non, mais à ton effroi tu sens qu'elle s'éveille;
Tu lis partout son nom d'un œil épouvanté;
Partout un Dieu vengeur répète à ton oreille:
Liberté! Liberté!

Elle eût dormi longtemps sans cette voix cruelle
Qui tourna vers un fils la flèche paternelle;
Mais les yeux des tyrans d'un bandeau sont couverts;
En croyant les river, ils ont brisé vos fers,

Enfants de l'Helvétie; achevez leur ouvrage:
Déjà, livrant Gessler à l'abîme irrité,
La vengeance de Tell crie au sein de l'orage:
Liberté! Liberté!

Liberté, c'est ton jour, ce sol est ton empire;
Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire:
D'un peuple pauvre et fier toi seule armes les mains;
Sur ces pics sourcilleux, vierges des pas humains,
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrents dire à l'écho sauvage:
Liberté! Liberté!

Héritier de ces biens, toi qui les abandonnes,
Et soutiens à prix d'or les lointaines couronnes,
D'où vient qu'aux premiers sons d'un air mélodieux,
J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de tes yeux?
Sans doute en l'écoutant tu rêvais ta patrie,
Et des vallons natals l'agreste majesté;
Sans doute il murmurait à ton âme attendrie:
Liberté! Liberté!

LA DIANE.

Par HENRI-FRÉD. AMIEL.

Bats tambour!
Bats tambour!
C'est pour moi le dernier jour:
Quand sonnera la trompette,
Camarades, c'est ma fête;
Adieu, vieux, et demi-tour!
Drôl' de jeu!
Drôl' de jeu
Que la vie! . . . on y rit peu:
Lundi, parade et grimace:
Mardi, par terre et de glace;
Mercredi, sous terre, adieu!

Cuirassier,
Cuirassier,
C'est fâcheux pour ton acier!
Aujourd'hui luit comme foudre,
Demain rouillé dans la poudre . . .
Pauvre gars qu'un cavalier!

Au combat!
Au combat!
Sans soucis et sans débat:
Quand a parlé la patrie,
Suffit, on donne sa vie;
Ainsi meurt un bon soldat.

Bats tambour!
Bats tambour!
C'est pour moi le dernier jour:
Quand sonnera la trompette,
Camarades, c'est ma fête;
Adieu, vieux, et demi-tour!

* * *

LA BRABANÇONNE. *)

Par LOUIS DECHEZ-JENNEVAL.

Qui l'aurait cru? . . . de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain sanguinaire
Un prince a lancé les boulets!

*) Ce chant national de la Belgique est né dans les journées de septembre de 1830.

C'en est fait! oui, Belges, tout change:
Avec Nassau plus d'indigne traité!
La mitraille a brisé l'Orange
Sur l'arbre de la Liberté.

Trop généreuse en sa colère,
La Belgique, vengeant ses droits,
D'un roi qu'elle appelait son père
N'implorait que de justes lois;
Mais lui, dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Au sang belge a noyé l'Orange
Sous l'arbre de la Liberté.

Fiers Brabançons, peuple de braves
Qu'on voit combattre sans fléchir,
Du sceptre honteux des Bataves
Tes balles sauront t'affranchir.
Sur Bruxelle, au pied de l'Archange,
Ton saint drapeau pour jamais est planté,
Et, fier de verdir sans l'Orange,
Croît l'arbre de la Liberté.

Et vous, objets de nobles larmes,
Braves, morts au feu des canons,
Avant que la patrie en armes
Ait pu connaître au moins vos noms,
Sous l'humble terre où l'on vous range,
Dormez, martyrs, bataillon indompté,
Dormez en paix, loin de l'Orange,
Sous l'arbre de la Liberté.

* * *

A L'ALLEMAGNE.

Par NICOLAS MARTIN.

Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi,
Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Terre des simples cœurs, ô naïve patrie
De la grave science et de la rêverie!
Terre de souvenir et de fidélité,
Abri toujours ouvert à l'hospitalité,
Vallon mystérieux où les fleurs et les femmes
Ont les plus doux parfums et les plus vierges âmes,
Où l'austère devoir jamais ne parle en vain,
Où l'art est encor roi, l'amour encor divin,
La musique encor sœur des harpes séraphiques,
Et tout beau front orné de ses grâces pudiques!

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Aux bords sacrés du Rhin, que tes fils nomment père,
Je sais plus d'un lieu calme et plus d'un toit prospère;
Aux bords du Rhin je sais, ô mes graves amours!
La place où je voudrais couler mes humbles jours,
Pieux comme le cœur de tes vierges aimantes,
Calme comme l'azur de tes sources dormantes,
Et reposant dans l'ombre et la limpidité
Mon flot par tous les vents aujourd'hui tourmenté.
Que de fois j'ai construit, aux poétiques heures,
Mon idéal Éden sur tes rives meilleures!

Terre de l'idéal et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et je pensais: Pourvu qu'en ce paisible asile
J'eusse la Bible, Homère et le tendre Virgile!
Ces livres suffiraient à mon cœur; car là-bas
La nature dirait ce qu'ils ne disent pas.
La nature y médite en sa beauté pâlie:

L'inspiration sort de sa mélancolie;
Et je recueillerais dans l'urne de mes chants
Sa rosée, et ses fleurs, et ses secrets touchants,
Et j'en composerais si douce poésie,
Que toute âme voudrait boire à cette ambroisie.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et j'aurais pour voisin bienveillant, mais austère,
Le pasteur vénéré du prochain presbytère,
Me racontant, le soir, tandis qu'un bâton blanc
Raffermirait son pas sous l'âge chancelant,
L'espoir qu'il ralluma dans plus d'un cœur fragile,
Où sa voix répandit le miel de l'Évangile,
La morale versée en symboles si doux,
La bénédiction accordée aux époux,
Le pain dont il nourrit l'orphelin, et la veuve
Dont il calma par Dieu la longue et rude épreuve.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et, pour rendre ma vie encore plus céleste,
Un seul ami sincère, une épouse modeste,
Violette cachée à l'ombre de mon seuil,
Que son parfum trahit, mais qui se voile à l'œil;
Et des enfants unis, jouant autour de l'âtre,
Animant la maison de leur gaîté folâtre,
Sur le rameau natal, frais oiseaux gazouilleurs,
Modulant l'innocence et l'espoir de leurs cœurs,
Et décuplant, pour ceux que leur présence enivre,
Le bonheur de s'aimer et le bonheur de vivre.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et dans mon champ, bordé de suave aubépine,
J'arroserais la plante ou taillerais l'épine,
Rustique travailleur courbé dès le matin,
Œil aussi vigilant que diligente main.
Le nourrissant ainsi du labeur qu'il réclame,
J'exercerais le corps pour mieux préparer l'âme;
Et, lorsque le soleil, plus haut à l'horizon,
Aurait bu lentement les perles du gazon,
L'humble repas frugal m'attendrait; puis l'ombrage
Protégerait l'étude après le rude ouvrage.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et parfois j'aimerais, pélerin sur ces rives,
Aller me rafraîchir aux légendes naïves
S'épanchant des récits du simple villageois,
Comme un flot transparent qui jaillit dans les bois.
Un matin de printemps je partirais sans doute,
Laissant la fantaisie au loin frayer ma route;
Et j'aimerais surtout, le soir, à m'arrêter
Au toit dont l'hôte heureux me prierait de rester;
Car toujours l'étranger laisse, en quittant le chaume,
Comme l'encens au vase, un parfum qui l'embaume.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et, debout sur un mont, je voudrais dès l'aurore,
Voir la vallée au bas comme un bouton éclore,
Disant, lorsque les toits perceraient la vapeur:
Chacun s'éveille là dans la paix de son cœur,
Et chacun bénit Dieu de cette autre journée
Qui s'ajoute au trésor d'une humble destinée;
Et chacun, s'élançant plus fort d'un doux repos,
Vole d'ardeur joyeuse aux bienfaisants travaux,
Ainsi qu'un vif essaim d'abeilles matinales
Va puiser la rosée encor sur les pétales.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, Allemagne, oh! mon cœur est à toi.

Et quand, plein du pays, comme les hirondelles,
Vers mon doux nid d'amour je tournerai mes ailes,
Quel bonheur, parvenu sur le dernier versant
D'où l'on découvre au fond mon pignon blanchissant,
De regarder, ému, si par la porte ouverte,
Qu'entoure de festons un cep de vigne verte,
Je n'apercevrai pas sortir d'un pied léger
Ceux que mon lent retour dès l'aube fait songer,
Ou, dans l'étroit sentier qui par le roc serpente,
Si j'entendrai les cris de leur troupe grimpante.

Terre de l'espérance et de l'antique foi,
Allemagne, mon cœur est à jamais à toi.

LES BORDS DU RHIN.

Par NICOLAS MARTIN.

Au plus divin moment du plus divin des rêves,
Je te conduis, épouse, aux paternelles grèves
De ma chère Allemagne, où, pour nous mieux fêter,
Les mille échos du Rhin se prennent à chanter.
Ma voix mêle ton nom à leurs voix qui répondent,
Et dans un même accord tous ces bruits se confondent.
Jamais du fleuve ému les flots n'auront porté
Plus d'amoureuse extase et de félicité;
De ses bords féodaux les tours vertes de mousse
Jamais n'auront reçu châtelaine plus douce.
Les vieux nains endormis croiront que l'âge d'or
S'est réveillé soudain, et sonneront du cor;
Les ponts-levis crieront sous leurs chaînes rouillées,
Et les herses de fer, si longtemps verrouillées,
Majestueusement s'ouvriront devant toi.
Des pages empressés, guidant ton palefroi,
D'un pas lent, assoupi par l'herbe de la dalle,

Mèneront dans la cour ta marche triomphale.
Le cortége s'arrête, et moi, ton chevalier,
Je m'élance à ma dame, et lui tiens l'étrier.
Le vieux château s'ébranle aux battants qui s'entr'ouvrent;
De vastes corridors devant nous se découvrent;
Le silence s'anime, et les faisceaux de murs
Dardent des yeux brillants sous les casques obscurs.
— „Ne vous courroucez point, prunelles sourcilleuses,
„Nous n'apportons ici que des âmes pieuses!"
Par l'escalier de marbre aux degrés spacieux
Gagnons la grande salle où dorment les aïeux.
Leurs portraits alignés semblent vivants encore.
Pourquoi toujours sur nous ce regard qui dévore,
Ce long regard sévère, inquiet, épiant
Chaque trait du visage et chaque mouvement?
— „Vous n'avez point ouvert à des hôtes profanes:
„Notre respect se lit sur nos fronts diaphanes."
O Louise! on dirait qu'un rayon de ton cœur
De ces durs chevaliers désarme la rigueur.
Je crois les voir déjà, ranimés à ta flamme,
S'efforcer de revivre et ressaisir une âme,
Afin de conquérir, te disputant à moi,
Le doux bonheur de vivre et de mourir pour toi!

— Mais non, ce monde est mort, et l'amour veut la vie!
Mais non, ce n'est point là que mon cœur te convie!
Ce passé n'est qu'une ombre et ces murs sont déserts;
Il nous faut le soleil et les ombrages verts!
C'est là que je te mène, ô jeune bien-aimée!
Sous l'aubépine en fleur et la vigne embaumée.
Partons, et, lorsque l'aube argentera sa tour,
Nous monterons ensemble au dôme de Strasbourg.
De là, nos yeux ravis suivront dans la campagne
Les caprices royaux du Nil de l'Allemagne.
Nous verrons la rosée et les feux du matin
De diamants et d'or émaillant le lointain;
Les vallons, les hameaux, — au fond la forêt Noire,
Et les lacs transparents où les biches vont boire;

Toute l'idylle enfin qu'on s'obstine à rêver
Et que deux cœurs aimants peuvent seuls retrouver.
Après un long regard sur la douce vallée,
Nous descendrons au port, où, la vapeur ailée
Entraînant le bateau sur les flots écumeux,
Nos cœurs palpiteront et chanteront comme eux.
Plus nous avancerons, plus les monts et les plaines
T'enverront de parfums et de fraîches haleines,
Et plus tu comprendras pourquoi le nom du Rhin
Réveille tant d'échos au cœur de tout Germain;
Beau fleuve d'Allemagne, indomptable comme elle,
Comme elle généreux, profond, sombre et fidèle!
— Tends-lui ta blanche main, il viendra la lécher;
Mais vois de quel flot dur il mine ce rocher.

L'ANNÉE SANGLANTE.

Par PAUL JANE.

1870 — 1871.

V.

Que du fond des vallées
Et des hauteurs peuplées,
Du Sud au Nord,
S'élève la prière
De l'Allemagne entière
Vers le Dieu fort.

Que sa voix sanctifie,
Proclame et glorifie
Le Dieu du ciel!
Mères, séchez vos larmes:
Il a béni nos armes,
Lui, l'Éternel!

Vêtu dans sa droiture
De l'invincible armure
De vérité,

Il a dans la campagne
Renversé la montagne
D'iniquité.

L'ennemi tenait tête,
Superbe, sur ce faîte
Tout crénelé;
Mais le fort imprenable
Sur sa grandeur coupable
S'est écroulé!

O patrie Allemande!
Libre et fière, une et grande!
Dieu te marqua,
Dans ce jour de victoire,
Du signe de sa gloire:
Alléluia!

Son règne est immuable,
Son verbe indiscutable;
Mondes et cieux,
De l'un à l'autre pôle,
Roulent à sa parole
Et sous ses yeux.

Si sa justice est lente,
Sa marche est triomphante,
Son but certain:
Tel à sa verge échappe
Qu'elle terrasse et frappe
Le lendemain!

Comme la feuille morte
Qu'un vent d'automne emporte
Du fond des bois,
Le vent de sa colère
Disperse sur la terre
Peuples et Rois!

Il embrase les villes;
Il rend les champs stériles;
Dans leurs sillons,
Au lieu de blondes gerbes,
Poussent de folles herbes
Et des chardons!

A sa Majesté sainte
L'Allemagne sans crainte
Se confia;
Humble dans la victoire
Elle Lui rend sa gloire:
Alléluia!

Les races perverties,
Grand Dieu! que tu châties
De leurs forfaits,
Par d'effrayants vestiges
Témoignent des prodiges
De tes arrêts!

De Balbek, de Palmyre,
Et de ce vaste empire
Du Tibre au Nil,
Et du Gange à l'Euphrate
Allant chez le Sarmate
Que reste-t-il? . . .

Ce qu'après son naufrage,
Il reste sur la plage
D'un frêle esquif,
Qui dans la nuit obscure
Voguait à l'aventure
Contre un récif! . . .

Ainsi la nef immense
Qu'appareilla la France
Pour les combats,
Vit sa coque et sa hune,
César et sa fortune,
Tout couler bas!

Et toi, peuple des Gaules,
Suspends ton glaive aux saules
Comme Juda!
Et, le front dans la poudre,
Laisse passer la foudre
De Jéhova!

Quand l'œuvre du mensonge,
Plus vaine qu'un vain songe
A disparu,
Adore la justice
Qui te sachant complice
T'a confondu!

O patrie Allemande!
Libre et fière, une et grande!
Dieu te marqua
Dans ce jour de victoire
Du signe de sa gloire:
Alléluia!

* * *

Et le rameau flétri qui naît dans la patrie
Est encore plus beau que la rose fleurie
Qu'on cueille aux champs de l'étranger.

Émile Souvestre.

LES DEUX FLEURS.

Par AUGUSTE BRIZEUX.

Le Voyageur.

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune!
Et va, bon voiturin, du côté de la mer:
Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,
Coupe, dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

Le Voiturin.

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger!
Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

Le Voyageur.

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,
Pour ces parfums si doux je suis barbare encore;
Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,
Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Près du golfe de la Spezia.

ROMANCE.

Par FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

T'e souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

MON PAYS.

Par GUSTAVE LEMOINE.

Oui, je t'aime d'amour, ô ma chère Bretagne,
Oui, je t'aime d'amour, avec ta pauvreté,
Avec ton sol de pierre et ta rude campagne,
Avec tes longs cheveux et ton front indompté!
L'étranger te délaisse,
Et dit: Sombre pays!
Et c'est de ta tristesse
Que mon cœur est épris.
Car toujours une mère,
Une mère est belle pour son fils,
Et je t'aime, pauvre terre,
Car c'est toi mon pays!

Voyez dans ces rochers un petit héritage,
Sol aride et brûlant sans tours et sans manoir!
On n'y voit point de fleurs, on n'y voit point d'ombrage,
Quatre murs seulement dans un champ de blé noir!
Mais mon cœur, pauvre chaume,
Qui vis mes premiers pas!
Pour le plus beau royaume
Ne te donnerait pas!

O bonheur! j'aperçois la passerelle en planches,
Et le torrent sauvage, où j'aimais tant à voir
Nos Bretonnes, pieds nus, avec leurs coiffes blanches,
S'en aller, en chantant, du gros bourg au lavoir!
Mais l'image chérie
Fuit avec le sommeil;
O ma douce patrie,
Je te pleure au réveil.
S'il est loin de sa mère,
Il n'est plus de bonheur pour un fils!...
Je te pleure, pauvre terre,
Car je suis loin de toi, mon pays!

CHANSON BRETONNE.

Par ÉMILE BARATEAU.

Bien loin de la Bretagne
Où j'ai reçu le jour,
Bien loin de la montagne
Où j'ai pleuré d'amour;
A la fleur, qui boutonne,
Je dis souvent, souvent,
Une chanson bretonne,
Que je chante en rêvant.

Ici quand tout repose,
J'accours chaque matin
Voir l'horizon tout rose,
Là-bas, dans le lointain;
Au soleil, qui rayonne,
Je dis souvent, souvent,
Une chanson bretonne,
Que je chante en rêvant.

Quand un nuage passe
Là-haut, dans le ciel gris,
Et que le vent le chasse
Vers mon pauvre pays:
Aux pleurs je m'abandonne,
Et dis souvent, souvent,
Une chanson bretonne,
Que je chante en rêvant.

Où va mon chant fidèle?
Hélas! je n'en sais rien.
Ma pensée, où court-elle?
Oh! mon cœur le sait bien!
A lui, quand je pardonne
Tout en souffrant, souffrant,
Allez, chanson bretonne,
Que je chante en pleurant.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.

Par GUSTAVE LEMOINE.

La mer m'attend, je veux partir demain;
Sœur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme,
Je suis Breton et je suis gentilhomme;
Sur l'Océan je ferai mon chemin.
— Mais si tu pars, mon frère,
Que ferai-je sur terre?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien que c'est toi!
Ah! ne va pas loin de notre berceau;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
Mon frère, on vit heureux dans la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

Sur un vaisseau qui portera ton nom,
Je reviendrai dans trois ans capitaine;
J'achèterai ce bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton!
— Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle,
Pour trésor le bonheur,
Pour t'aimer tout mon cœur?
Ah! ne va pas loin de notre berceau;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
Mon frère, on vit heureux dans la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

Mais il partit, quand la foudre grondait;
Dix ans passés . . . de lui point de nouvelle!
Près du foyer sa compagne fidèle
Pleurait toujours, et toujours attendait.
Un jour à la tourelle
Un naufragé l'appelle,

Lui demande un abri.
C'est lui, mon Dieu, c'est lui!
— Oui, sœur, c'est moi! je reviens au berceau;
J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne!
Mais je l'oublie en voyant ma montagne.
O ma chère Bretagne,
Que ton soleil est beau!

MA NORMANDIE.

Par FRÉDÉRIC BÉRAT.

Quand tout renaît à l'espérance
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie:
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie
Et ses chalets et ses glaciers;
J'ai vu le ciel de l'Italie
Et Venise et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie
Je me disais: Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie:
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie:
C'est le pays qui m'a donné le jour.

LE GARDE SUISSE.

Par JOHN PETIT-SENN.

Il gémissait de son noble esclavage,
Le fils de l'Helvétie au front morne et pensif;
Et sur un air de son village,
Soupirait ses ennuis, d'un ton doux et plaintif:
„Oh! je veux revoir ma patrie,
Ses lacs, ses glaciers, ses forêts,
Le doux émail de la prairie,
Et nos vallons et nos chalets!“

„Je n'entends plus la clochette argentine
De nos troupeaux, le soir, signalant le retour;
Le son du cor, sur la colline,
Pour moi n'annonce plus le déclin d'un beau jour.
Oh! je veux revoir ma patrie,
Ses lacs, ses glaciers, ses forêts,
Le doux émail de la prairie,
Et nos vallons et nos chalets!“

„Quand finira ce fatal esclavage?
Dans les cités, pour moi, que de trouble et d'ennui!
Car où trouver, hors du village,
Ce bonheur pur, qu'en vain j'ai cherché loin de lui.
Oh! je veux revoir ma patrie,
Ses lacs, ses glaciers, ses forêts,
Le doux émail de la prairie,
Et nos vallons et nos chalets.“

LES HIRONDELLES.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.

Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour.
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas:
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Marie, enfin quitte l'ouvrage,
Voici l'étoile du berger.
— Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger.
Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi! ma fille, encor des pleurs?
— D'ennui, ma mère, il se consume;
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie;
Il égayait notre foyer.
File, file, pauvre Marie, etc.

Pour lui je filerais moi-même,
Mon enfant; mais j'ai tant vieilli!
— Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie;
Dieu! j'entends le ménétrier!
File, file, pauvre Marie, etc.

Plus près du feu file, ma chère;
La nuit vient refroidir le temps.

— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants.
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.
File, file, pauvre Marie, etc.

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous.
— Quoi! l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier!
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file pour le prisonnier.

LES OISEAUX.

Couplets adressés à M. Arnault, partant pour son exil.

Janvier 1816.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.

Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir!
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!
Adieu, charmant pays etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine,
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français!
Adieu, charmant pays etc.

L'amour, la gloire, le génie
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, charmant pays etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

MARIE STUART.

Par Mme AMABLE TASTU.

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, mes beaux jours
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié:
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te souvienne.
Marie Stuart.*)

Vers la France, ô légers nuages,
Que chasse un vent rapide et frais,
Portez à ses joyeux rivages
Mes vœux, mes soupirs, mes regrets.

Pays si cher à ma mémoire,
Objet constant de mes désirs,
Tu gardes mes songes de gloire,
D'amour, de joie et de plairirs.
Loin de toi, la perte d'un trône
Ne peut éveiller mes douleurs,
Et j'ai moins pleuré ma couronne
Que tes eaux, ton ciel et tes fleurs.
Vers la France, ô légers nuages, etc.

O vous, qui d'une cour ravie
Naguère excitiez les transports,
Talents, délices de la vie,
Prêtez-moi vos brillants accords.

*) Cette chanson fut composée, dit-on, en 1561 par Marie Stuart, lorsqu'elle partait pour l'Écosse après la mort de son mari François II, roi de France. On l'attribue aussi à un poète du nom de Querlon.

Harpe sonore, ton empire
Du sort n'éprouve point les coups,
Et toujours le malheur t'inspire
Des chants plus puissants et plus doux.
Vers la France, ô légers nuages, etc.

O France, que mon cœur appelle,
J'aime à dire en rêvant à toi:
Peut-être une larme fidèle
Sur ces bords coule encor pour moi;
Peut-être une voix attendrie,
De mes chants émue en secret,
Murmure le nom de Marie,
Tressaille, soupire et se tait!

Vers la France, ô légers nuages,
Que chasse un vent rapide et frais,
Portez à ses joyeux rivages
Mes vœux, mes soupirs, mes regrets.

ADIEU.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce.
Mère adorée, adieu. Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.
Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire;
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant mon dernier souffle expire.
A tant d'amour donne une larme. Adieu!

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé.

Le ciel rendit ta ruine féconde;
De te bénir les siècles auront lieu;
Car ta pensée ensemence le monde.
L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la tombe.
Ah! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui dans ton champ ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.
Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu!

LA NOSTALGIE

ou

LA MALADIE DU PAYS.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Vous m'avez dit: „A Paris, jeune pâtre,
„Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants.
„Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
„T'auront bientôt fait oublier les champs."
Je suis venu; mais voyez mon visage:
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né!

La fièvre court triste et froide en mes veines;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage:
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons!

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule,
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher!

Convertissez le sauvage idolâtre;
Près de mourir, il retourne à ses dieux.
Là-bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi remplis d'alarmes:
„Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
„C'est l'air natal qui séchera tes larmes;
„Va refleurir à ton premier soleil."
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain me guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie:
Terre! terre! là-bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie!

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours:
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.

France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée!
Douce contrée!
Que de plaisirs quittés pour te revoir!
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir;
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port;
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

* * *

La *poésie,* hélas ! n'est rien par elle-même,
Tant que d'un cœur touché de la grâce suprême
Elle n'éveille point le sympathique amour ;
C'est Galatée ouvrant ses yeux de marbre au jour :
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime.

Émile Deschamps.

IMPROMPTU

EN RÉPONSE A CETTE QUESTION :

QU'EST-CE QUE LA POÉSIE?

Par ALFRED DE MUSSET.

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme:
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie, et son ambition.

1839.

LA POÉSIE.

Par LÉON HALÉVY.

Elle était jeune, elle était belle;
Son front, même au milieu des pleurs,
Empreint d'une grâce éternelle,
Brillait de lumière et de fleurs;
Sa voix faisait tomber les chaînes
Qui pèsent sur les malheureux;
Elle endormait désirs et peines . . .
Où donc es-tu, fille des cieux?

Elle avait un chaste langage,
Un doux sourire, un accent pur,

Soit qu'elle chantât dans l'orage,
Ou pleurât sous un ciel d'azur:
Elle venait, douce hécatombe,
Parer nos travaux et nos jeux,
Fêter la vie, ou bien la tombe . . .
Où donc es-tu, fille des cieux?

Elle était pleine de croyance,
Aussi les peuples la croyaient;
Quand elle parlait d'espérance,
Tous les cœurs brisés espéraient:
Libre, et fière de son empire,
Au pouvoir d'un maître orgueilleux
Elle ne vendait pas sa lyre . . .
Où donc es-tu, fille des cieux?

MA POÉSIE.

Par THALÈS BERNARD.

Ma blanche poésie, éclose sans culture,
Embaume le désert, ainsi que l'églantier;
Si sa fleur se flétrit, quand pleure la nature,
Mai la voit reparaître aux buissons du sentier.

Ma blanche poésie est la lune tranquille,
Qui rêve dans l'éther, loin du monde réel;
Sur elle si parfois flotte un nuage agile,
Bientôt son front plus pur argente encor le ciel.

Ma blanche poésie est le flot plein d'écume,
Qui ronge le rocher des siècles et des jours;
En vain pour le dompter leur haine se consume,
Il est vaincu, c'est vrai, mais il revient toujours!

L'ALBATROS.

Par CHARLES BAUDELAIRE.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches,
Comme des avirons, traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

LE POÈTE S'EN VA DANS LES CHAMPS.

Par VICTOR HUGO.

Le poète s'en va dans les champs; il admire,
Il adore; il écoute en lui-même une lyre;
Et, le voyant venir, les fleurs, toutes les fleurs,
Celles qui des rubis font pâlir les couleurs,
Celles qui des paons même éclipseraient les queues,
Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
De petits airs penchés ou de grands airs coquets,
Et, familièrement, car cela sied aux belles:
„Tiens! c'est notre amoureux qui passe!“ disent-elles.
Et, pleins de jour et d'ombre et de confuses voix,
Les grands arbres profonds qui vivent dans les bois,
Tous ces vieillards, les ifs, les tilleuls, les érables,
Les saules tout ridés, les chênes vénérables,
L'orme au branchage noir, de mousse appesanti,
Comme les ulémas quand paraît le muphti,
Lui font de grands saluts et courbent jusqu'à terre
Leurs têtes de feuillée et leurs barbes de lierre,
Contemplent de son front la sereine lueur,
Et murmurent tout bas: C'est lui! c'est le rêveur!

Les Roches, juin 1831.

LE LEGS DU POÈTE.

Par NICOLAS MARTIN.

Le printemps fugitif m'a soupiré: Poète,
Hélas! je dois quitter ces lieux;
Mais je laisse en ton cœur mes frais bouquets de fête
Et mon beau soleil radieux;
Je t'élis entre tous pour partager aux âmes
Mon intarissable trésor;
Mais souviens-toi surtout des enfants et des femmes,
Ces purs amants de mon ciel d'or;
Et donne à la forêt, donne à la moindre branche
Qui va trembler aux froids autans;
Donne à ta bien-aimée, alors que son front penche,
Un rêve embaumé du printemps;
Afin que chacun t'aime, et que nul ne regrette
Un seul de mes rayons absents,
Lorsque mes rossignols et mes fleurs, ô poète!
Renaîtront plus doux dans tes chants.

LES DEUX SEMEURS.

Par NICOLAS MARTIN.

Comme je traversais la plaine,
Le sein gonflé de nouveaux chants,
Un laboureur, d'une main pleine,
Répandait la semence aux champs.

— „Salut, au nom du Christ, mon frère,
Car nous sommes tous deux semeurs:
Vous allez semant dans la terre,
Moi, je vais semant dans les cœurs.

„Des graines que votre main jette,
Le corps de l'homme se nourrit;
Et les paroles du poète
Sont la pâture de l'esprit."

LES BATTEURS DE BLÉ!

Par AUGUSTE BRIZEUX.

„Allons, seigneur, allons! malgré vos mains si blanches,
Prenez un des fléaux pendus là dans les branches,
De sueur, comme nous, venez mouiller le grain,
Pour y songer ce soir, en mangeant votre pain.“
J'obéis, et mes coups cadencés avec règle
Des épis bondissants firent jaillir le seigle.
Puis, m'éloignant: „Ce soir, regardez ma maison,
Pour ranimer vos cœurs je fais une chanson;
Ma lampe vous dira quelle peine réclame
Mon pain mystérieux, mon pain qui nourrit l'âme.“

COLIBRI.

Par NICOLAS MARTIN.

Pourquoi des poèmes si courts?
— Demandez-moi plutôt la cause
Qui rend si courtes les amours
Et fait sitôt pâlir la rose.

Vous admirez un réseau d'or
Où mainte perle est enchâssée;
Moi, j'admire bien plus encor
Une humble goutte de rosée.

L'azur tout ruisselant de feux
M'éblouit plus qu'il ne me charme;
Je rêve devant deux beaux yeux
Où je vois trembler une larme.

NOTES PERDUES.

Par NICOLAS MARTIN.

Les plus doux sons dont il enchante
L'écho mystérieux des bois
Sont ceux que le rossignol chante,
La nuit, quand nul n'entend sa voix.

Le nom le plus doux que répète
La vierge en son cœur embaumé,
Redoute l'oreille indiscrète:
C'est le doux nom du bien-aimé.

Le plus doux hymne de ma lyre
Est l'hymne modulé tout bas
Que, seule, mon âme soupire,
Et qu'un passant ne redit pas.

LA CHANSON DU POÈTE.

Par NICOLAS MARTIN.

J'étais, je suis et je serai
Toujours un vrai Poète,
Et toujours le Printemps sacré
Mettra mon cœur en fête;

Toujours les oiseaux et les fleurs
Raviveront ma flamme,
Et toujours la rosée en pleurs
Rafraîchira mon âme.

A mes chagrins toujours l'espoir
Donnera quelque trève,
Et toujours l'aurore et le soir
Embaumeront mon rêve.

Et toujours, car Dieu me défend
Contre le Doute sombre,
Le clair sourire d'un enfant
Dissipera mon ombre.

18 décembre 1873.

MA VOCATION.

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;

Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

ADIEU, CHANSONS!

Par P.-J. DE BÉRANGER.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
„L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête:
„Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
„Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
„Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête.“
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

„Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
„Comme un clavier modulait tous les airs;
„Où la gaîté, vive et rapide flamme,
„Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
„Plus rétréci, l'horizon devient sombre.
„Des gais amis le long rire a cessé.
„Combien là-bas déjà t'ont devancé!
„Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre.“
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

„Bénis ton sort. Par toi la poésie
„A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
„Le chant qui vole à l'oreille saisie,
„Souffla tes vers même aux plus ignorants.
„Vos orateurs parlent à qui sait lire;
„Toi, conspirant tout haut contre les rois,
„Tu marias, pour ameuter les voix,
„Des airs de vieille aux accents de la lyre.“
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

„Tes traits aigus lancés au trône même,
„En retombant aussitôt ramassés,
„De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
„Volaient en chœur jusqu'au but relancés.

„Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
„De vieux fusils l'abattent en trois jours.
„Pour tous les coups tirés dans son velours,
„Combien ta muse a fabriqué de poudre!“
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

„Ta part est belle à ces grandes journées,
„Où du butin tu détournas les yeux.
„Leur souvenir, couronnant tes années,
„Te suffira, si tu sais être vieux.
„Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
„Guide leur nef; instruis-les de l'écueil;
„Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
„Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire.“
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt, dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé:
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

* * *

APPENDICE.

LA FORÊT VIERGE.

Par CH.-M. LECONTE DE LISLE.

Depuis le jour antique où germa sa semence,
Cette forêt sans fin, aux feuillages houleux,
S'enfonce puissamment dans les horizons bleus
Comme une sombre mer qu'enfle un soupir immense.

Sur le sol convulsif l'homme n'était pas né
Qu'elle emplissait déjà, mille fois séculaire,
De son ombre, de son repos, de sa colère,
Un large pan du globe encore décharné.

Dans le vertigineux courant des heures brèves,
Du sein des grandes eaux, sous les cieux rayonnants,
Elle a vu tour à tour jaillir des continents
Et d'autres s'engloutir au loin, tels que des rêves.

Les étés flamboyants sur elle ont resplendi,
Les assauts furieux des vents l'ont secouée,
Et la foudre à ses troncs en lambeaux s'est nouée;
Mais en vain: l'indomptable a toujours reverdi.

Elle roule, emportant ses gorges, ses cavernes,
Ses blocs moussus, ses lacs hérissés et fumants
Où, par les mornes nuits, geignent les caïmans
Dans les roseaux bourbeux où luisent leurs yeux ternes;

Ses gorilles ventrus hurlant à pleine voix,
Ses éléphants gercés comme une vieille écorce,
Qui, rompant les halliers effondrés de leur force,
S'enivrent de l'horreur ineffable des bois;

Ses buffles au front plat, irritables et louches,
Enfouis dans la vase épaisse des grands trous,
Et ses lions rêveurs traînant leurs cheveux roux
Et balayant du fouet l'essaim strident des mouches;

Ses fleuves monstrueux, débordants, vagabonds,
Tombés des pics lointains, sans noms et sans rivages,
Qui versent brusquement leurs écumes sauvages
De gouffre en gouffre avec d'irrésistibles bonds.

Et des ravins, des rocs, de la fange, du sable,
Des arbres, des buissons, de l'herbe, incessamment
Se prolonge et s'accroît l'ancien rugissement
Qu'a toujours exhalé son sein impérissable.

Les siècles ont coulé, rien ne s'est épuisé,
Rien n'a jamais rompu sa vigueur immortelle;
Il faudrait, pour finir, que, trébuchant sous elle,
La terre s'écroulât comme un vase brisé.

O forêt! Ce vieux globe a bien des ans à vivre;
N'en attends point le terme et crains tout de demain.
O mère des lions, ta mort est en chemin,
Et la hache est au flanc de l'orgueil qui t'enivre.

Sur cette plage ardente où tes rudes massifs,
Courbant le dôme lourd de leur verdeur première,
Font de grands morceaux d'ombre entourés de lumière
Où méditent debout tes éléphants pensifs;

Comme une irruption de fourmis en voyage
Qu'on écrase et qu'on brûle et qui marchent toujours,
Les flots t'apporteront le roi des derniers jours,
Le destructeur des bois, l'homme au pâle visage.

Il aura tant rongé, tari jusqu'à la fin
Le monde où pullulait sa race inassouvie,
Qu'à ta pleine mamelle où regorge la vie
Il se cramponnera dans sa soif et sa faim.

Il déracinera tes baobabs superbes,
Il creusera le lit de tes fleuves domptés;
Et tes plus forts enfants fuiront épouvantés
Devant ce vermisseau plus frêle que tes herbes.

Mieux que la foudre errant à travers tes fourrés,
Sa torche embrasera coteau, vallon et plaine;
Tu t'évanouiras au vent de son haleine;
Son œuvre grandira sur tes débris sacrés.

Plus de fracas sonore aux parois des abîmes;
Des rires, des bruits vils, des cris de désespoir.
Entre des murs hideux un fourmillement noir;
Plus d'arceaux de feuillage aux profondeurs sublimes.

Mais tu pourras dormir, vengée et sans regret,
Dans la féconde nuit où tout doit redescendre;
Les larmes et le sang arroseront ta cendre,
Et tu rejailliras de la nôtre, ô forêt!

LA CHANSON DU FER.

Par ALBERT DELPIT.

Le fer est placé sur l'enclume,
Et pour son labeur journalier
Déjà le forgeron allume
Le feu rouge de l'atelier,
Puis l'ouvrier joyeux commence
La chanson, qu'il dit en cadence
Au bruit du marteau régulier.

O fer! tu possèdes une âme,
Car j'entends souvent ton sanglot;
Quand tu sortiras de la flamme,
Ici-bas quel sera ton lot?
„Forgeron! que ma voix réponde,
Tu forges le malheur du monde:
La guerre éclatera bientôt!“

O fer! une moisson parue
D'un pays solde la rançon,
Te mettra-t-on à la charrue
Comme soc ou comme étançon?
„Forgeron! l'erreur est vulgaire,
Tu forges la faux de la guerre,
Qui détruira toute moisson!“

O fer! seras-tu la croix sainte
Où Christ saigne éternellement,
Que les mères, folles de crainte,
N'implorent jamais vainement?
„Forgeron! pourquoi ces chimères?
Tu forges les larmes des mères,
Qui prieront un Dieu inclément.“

Seras-tu cloche de village?
Le temps est clair, l'air embaumé:
Tu chanteras dans un nuage
Le doux retour du mois de mai!
„Forgeron! l'Orient frissonne:
Tu forges le battant qui sonne
Le long tocsin de l'opprimé!“

Seras-tu le marteau qui brise
Les durs liens qu'ils ont soufferts,
Ces innocents qu'on tyrannise
Dans les cachots de l'univers?
„Forgeron! le Turc a ses haines;
Tu forges les puissantes chaînes
Dont les Chrétiens seront couverts!“

O fer! tu serviras sans doute
Au savant qui trace un chemin,
Pour faire une nouvelle route
Ouverte à tout le genre humain?
„Forgeron! le hasard est maître:
Tu forges le boulet peut-être
Qui tuera ce savant demain!“

O fer! dans sa bonté profonde
Dieu te réserve un sort bien beau:
Au nouveau-né qui vient au monde
Tu pourras servir de berceau.
„Forgeron! la guerre est bien proche:
Hélas! tu forges la pioche
Qui creusera plus d'un tombeau!“

LA GRÈVE DES FORGERONS.

Par FRANÇOIS COPPÉE.

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très-dur; enfin
Cette fois, le faubourg était las d'avoir faim.
Le samedi, le soir du paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret; et, là, les plus vieux compagnons
— J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms —
Me disent: „Père Jean, nous manquons de courage:
Qu'on augmente la paye ou sinon plus d'ouvrage.
On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,
Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme?“ Moi je dis:
„Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades.“
Mon président, je n'ai pas fait de barricades;
Je suis un vieux paisible et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu.
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être.
Je prends donc la corvée et me rends chez le maître:
J'arrive, et je le trouve à table; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit;
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus; j'établis un long compte

De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin:
„Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quand ils vous ont choisi.
Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire."
Moi, je réponds:
„C'est bien, monsieur."
Je me retire,
Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,
On jure de ne pas rentrer à la boutique;
Et, dam! je jure aussi, moi, comme les anciens.
Oh! plus d'un, ce soir-là, lorsque devant les siens
Il jeta sur un coin de table sa monnaie,
Ne dut pas, j'en réponds, se sentir l'âme gaie
Ni sommeiller sa nuit tout entière, en songeant
Que de longtemps peut-être on n'aurait plus d'argent,
Et qu'il allait falloir s'accoutumer au jeûne.
— Pour moi, le coup fut dur; car je ne suis plus jeune
Et je ne suis pas seul. — Lorsque, rentré chez nous,
Je pris mes deux petits-enfants sur mes genoux,
— Mon gendre a mal tourné, ma fille est morte en couches —
Je regardai, pensif, ces deux petites bouches
Qui bientôt connaîtraient la faim; et je rougis
D'avoir ainsi juré de rester au logis.
Mais je n'étais pas plus à plaindre que les autres;
Et, comme on sait tenir un serment chez les nôtres,
Je me promis encor de faire mon devoir.
Ma vieille femme alors rentra de son lavoir,
Ployant sous un paquet de linge tout humide,

Et je lui dis la chose avec un air timide.
La pauvre n'avait pas le cœur à se fâcher:
Elle resta, les yeux fixés sur le plancher,
Immobile longtemps, et répondit:
„Mon homme,
Tu sais bien que je suis une femme économe:
Je ferai ce qu'il faut; mais les temps sont bien lourds,
Et nous avons du pain au plus pour quinze jours."
Moi, je repris:
„Cela s'arrangera peut-être!"
Quand je savais qu'à moins de devenir un traître
Je n'y pouvais plus rien, et que les mécontents,
Afin de maintenir la grève plus longtemps,
Sauraient bien surveiller et punir les transfuges.

Et la misère vint. — O mes juges, mes juges!
Vous croyez bien que, même au comble du malheur,
Je n'aurais jamais pu devenir un voleur,
Que, rien que d'y songer, je serais mort de honte;
Et je ne prétends pas qu'il faille tenir compte,
Même au désespéré qui du matin au soir
Regarde dans les yeux son propre désespoir,
De n'avoir jamais eu de mauvaise pensée;
Pourtant, lorsqu'au plus fort de la saison glacée
Ma vieille honnêteté voyait — vivants défis —
Ma vaillante compagne et mes deux petits-fils
Grelotter tous les trois près du foyer sans flamme,
Devant ces cris d'enfants, devant ces pleurs de femme,
Devant ce groupe affreux de froid pétrifié,
Jamais — j'en jure ici par ce crucifié —
Jamais dans mon cerveau sombre n'est apparue
Cette action furtive et vile de la rue,
Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.
— Hélas! si mon orgueil à présent s'adoucit,
Si je plie un moment devant vous, si je pleure,
C'est que je les revois, ceux de qui tout à l'heure
J'ai parlé, ceux pour qui j'ai fait ce que j'ai fait.

Donc on se conduisit d'abord comme on devait.
On mangea du pain sec et l'on mit tout en gage.
Je souffrais bien. Pour nous la chambre, c'est la cage,
Et nous ne savons pas rester à la maison.
Voyez-vous! j'ai tâté depuis de la prison,
Et je n'ai pas trouvé de grande différence.
Puis ne rien faire, c'est encore une souffrance.
On ne le croirait pas. Eh bien, il faut qu'on soit
Les bras croisés par force; alors on s'aperçoit
Qu'on aime l'atelier, et que cette atmosphère
De limaille et de feu, c'est celle qu'on préfère.

Au bout de quinze jours nous étions sans un sou.
— J'avais passé ce temps à marcher comme un fou,
Seul, allant devant moi, tout droit, parmi la foule,
Car le bruit des cités vous endort et vous soûle,
Et mieux que l'alcool fait oublier la faim.
Mais, comme je rentrais une fois, vers la fin
D'une après-midi froide et grise de novembre,
Je vis ma femme assise en un coin de la chambre,
Avec les deux petits serrés contre son sein;
Et je pensai: C'est moi qui suis leur assassin!
Quand la vieille me dit, douce et presque confuse:
„Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété refuse
Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain?“
— „J'y vais,“
Répondis-je; et, prenant à deux mains mon courage,
Je résolus d'aller me remettre à l'ouvrage;
Et, quoique me doutant qu'on m'y repousserait,
Je me rendis d'abord dans le vieux cabaret
Où se tenaient toujours les meneurs de la grève.
— Lorsque j'entrai, je crus, sur ma foi, faire un rêve.
On buvait là, tandis que d'autres avaient faim,
On buvait! — Oh! ceux-là qui leur payaient ce vin
Et prolongeaient ainsi cet horrible martyre,
Qu'ils entendent encore un vieillard les maudire!
— Dès que vers les buveurs je me fus avancé,

Et qu'ils virent mes yeux rouges, mon front baissé,
Ils comprirent un peu ce que je venais faire;
Mais, malgré leur air sombre et leur accueil sévère,
Je leur parlai:
„Je viens pour vous dire ceci:
C'est que j'ai soixante ans passés, ma femme aussi,
Que mes deux petits-fils sont restés à ma charge,
Et que dans la mansarde où nous vivons au large
— Tous nos meubles étant vendus — on est sans pain.
Un lit à l'hôpital, mon corps au carabin,
C'est un sort pour un gueux comme moi, je suppose;
Mais pour ma femme et mes petits, c'est autre chose.
Donc, je veux retourner tout seul sur les chantiers.
Mais, avant tout, il faut que vous le permettiez
Pour qu'on ne puisse pas sur moi faire d'histoires.
Voyez! j'ai les cheveux tout blancs et les mains noires.
Et voilà quarante ans que je suis forgeron.
Laissez-moi retourner tout seul chez le patron.
J'ai voulu mendier: je n'ai pas pu. Mon âge
Est mon excuse. On fait un triste personnage
Lorsqu'on porte à son front le sillon qu'a gravé
L'effort continuel du marteau soulevé,
Et qu'on veut aux passants tendre une main robuste.
Je vous prie à deux mains. Ce n'est pas trop injuste
Que ce soit le plus vieux qui cède le premier.
— Laissez-moi retourner tout seul à l'atelier.
Voilà tout. Maintenant, dites si ça vous fâche."

Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit:
„Lâche!"
Alors j'eus froid au cœur et le sang m'aveugla.
Je regardai celui qui m'avait dit cela:
C'était un grand garçon, blême aux reflets des lampes,
Un malin, un coureur de bals, qui, sur les tempes,
Comme une fille avait deux gros accroche-cœurs.
Il ricanait, fixant sur moi ses yeux moqueurs;
Et les autres gardaient un si profond silence
Que j'entendais mon cœur battre avec violence.

Tout à coup j'étreignis dans mes deux mains mon front
Et m'écriai:
„Ma femme et mes deux fils mourront.
Soit. Et je n'irai pas travailler. — Mais je jure
Que, toi, tu me rendras raison de cette injure,
Et que nous nous battrons, tout comme des bourgeois.
Mon heure? Sur-le-champ. — Mon arme? J'ai le choix;
Et, parbleu! ce sera le lourd marteau d'enclume,
Plus léger pour nos bras que l'épée ou la plume
Et vous, les compagnons, vous serez les témoins.
Or cà, faites le cercle et cherchez dans les coins
Deux de ces bons frappeurs de fer couverts de rouille.
Et toi, vil insulteur de vieux, allons! dépouille
Ta blouse et ta chemise, et crache dans ta main."

Farouche et me frayant des coudes un chemin
Parmi les ouvriers, dans un coin des murailles
Je choisis deux marteaux sur un tas de ferrailles,
Et, les ayant jugés d'un coup d'œil, je jetai
Le meilleur à celui qui m'avait insulté.
Il ricanait encor; mais, à toute aventure,
Il prit l'arme, et gardant toujours cette posture
Défensive:
„Allons, vieux, ne fais pas le méchant!"
Mais je ne répondis au drôle qu'en marchant
Contre lui, le gênant de mon regard honnête
Et faisant tournoyer au-dessus de ma tête
Mon outil de travail, mon arme de combat.
Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
N'eut une expression de prière aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron, qui reculait, hagard,
Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge,
Mais il était trop tard, hélas! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi,
Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne.

Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne;
Et je ne voudrais pas vraiment qu'on chicanât
Et qu'on prît pour un duel un simple assassinat.
Il était à mes pieds, mort, perdant sa cervelle;
Et, comme un homme à qui tout à coup se révèle
Toute l'immensité du remords de Caïn,
Je restais là, cachant mes deux yeux sous ma main.
Alors les compagnons de moi se rapprochèrent,
Mais je les écartai d'un geste, sans effort,
Et leur dis: „Laissez-moi. Je me condamne à mort."
Ils comprirent. Alors, ramassant ma casquette,
Je la leur présentai, disant, comme à la quête:
„Pour la femme et pour les petiots, mes bons amis!"
Et cela fit dix francs qu'un vieux leur a remis.
Puis j'allai me livrer moi-même au commissaire.

A présent, vous avez un récit très-sincère
De mon crime, et pouvez ne pas faire grand cas
De ce que vous diront messieurs les avocats.
Je n'ai même conté le détail de la chose
Que pour bien vous prouver que, quelquefois, la cause
D'un fait vient d'un concours d'événements fatal.
Les mioches aujourd'hui sont au même hôpital
Où le chagrin tua ma vaillante compagne.
Donc que, pour moi, ce soit la Prison ou le Bagne,
Ou même le Pardon, je n'en ai plus souci;
Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci.

LES TROIS OISEAUX.

Par FRANÇOIS COPPÉE.

J'ai dit au ramier: Pars et va quand même,
Au-delà des champs d'avoine et de foin
Me chercher la fleur qui fera qu'on m'aime.
Le ramier m'a dit: C'est trop loin!

Et j'ai dit à l'aigle: Aide-moi, j'y compte,
Et, si c'est le feu du ciel qu'il me faut,
Pour l'aller ravir prends ton vol et monte.
Et l'aigle m'a dit: C'est trop haut!

Et j'ai dit enfin au vautour: Dévore
Ce cœur trop plein d'elle et prends-en ta part.
Laisse ce qui peut être intact encore.
Le vautour m'a dit: C'est trop tard!

LE CHATEAU DE BONCOURT.

Par ADELBERT VON CHAMISSO.

Je rêve encore à mon jeune âge
Sous le poids de mes cheveux blancs;
Tu me poursuis, fidèle image,
Et renais sous la faux du temps.

Du sein d'une mer de verdure
S'élève ce noble château!
Je reconnais et sa toiture,
Et ses tours avec ses créneaux;

Ces lions de nos armoiries
Ont encor leurs regards d'amour;
Je vous souris, gardes chéries,
Et je m'élance dans la cour.

Voilà le sphinx à la fontaine,
Voilà le figuier verdoyant;
Là s'épanouit l'ombre vaine
Des premiers songes de l'enfant.

De mon aïeul, dans la chapelle,
Je cherche et revois le tombeau;
Voilà la colonne à laquelle
Pendent ses armes en faisceau.

Ce marbre que le soleil dore,
Et ces caractères pieux,
Non, je ne puis les lire encore,
Un voile humide est sur mes yeux.

Fidèle château de mes pères,
Je te retrouve tout en moi!
Tu n'es plus! superbe naguères,
La charrue a passé sur toi! — —

Sol que je chéris, sois fertile,
Je te bénis d'un cœur serein;
Bénis, quel qu'il soit, l'homme utile
Dont le soc sillonne ton sein. — — *)

*) La dernière strophe du poëme allemand n'a pas été traduite par Chamisso.

* * *

POUR LE TERME.

De voir et de sentir quand l'âme est assouvie,
Avec douceur elle s'endort;
Savourons le voyage et savourons le port,
Les biens passagers de la vie,
Les biens éternels de la mort.

AUGUSTE BRIZEUX.

NOTICES

BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

ACKERMANN, *Louise* (Louise-Victoire Choquet, dame Ackermann), née en 1813. De cruels malheurs domestiques l'ayant forcée à 22 ans de renoncer à la poésie, qu'elle avait cultivée depuis l'âge de dix ans, elle se plongea avec beaucoup de succès dans l'étude des langues savantes, tant anciennes que modernes. A Berlin, où elle s'était rendue pour continuer ses études, elle épousa le savant Ackermann, précepteur des neveux du roi, chargé à cette époque de la partie française et littéraire dans la publication des œuvres de Frédéric le Grand. En 1846 une mort prématurée lui enleva son mari, à qui elle avait prêté le plus utile concours dans ses travaux littéraires. Cette douloureuse perte a laissé un long et profond retentissement dans ses vers. Dans la studieuse retraite où elle s'est confinée depuis près de Nice, la poésie s'est emparée d'elle avec une nouvelle force. Elle a publié un petit volume de *Poésies*, tiré seulement à 150 exemplaires (Nice 1861); des *Contes et Poésies* (Paris, Hachette) et un nouveau recueil de *Poésies* (Premières poésies et poésies philosophiques), dont la troisième édition a paru en 1874. Ses dernières poésies surtout la rangent parmi les „grands désespérés". Ayant lancé par-dessus bord la foi et l'espérance, en protestant hautement dans son impuissance contre les détresses de l'humanité, elle jette un cri d'angoisse et d'horreur infinie.

ALVIN, *Louis*-Joseph, poëte belge, né à Cambrai le 18 mars 1806, membre de l'Académie de Belgique, depuis 1850 conservateur en chef de la bibliothèque de Bruxelles, a publié en vers: Sardanapale, tragédie en 5 actes (1834); le Folliculaire anonyme, comédie en 3 actes (1835); *Souvenirs de ma vie littéraire,* recueil de vers et de prose 1843; *les Recontemplations* par L.-Joseph Van Il (pseudonyme) 1856; en prose: L'Enfance de Jésus, tableaux flamands 1860; grand nombre d'articles de critique littéraire, d'études sur les beaux-arts etc.

AMIEL, *Henri-Frédéric*, né à Genève en 1822, y a fait son éducation jusqu'à 19 ans. Ayant parcouru presque toute l'Europe pour ses études pendant sept ans, dont quatre passés à Berlin, il a été successivement professeur de littérature française, d'esthétique et de philosophie à l'Académie de Genève. L'Institut national genevois l'a élu président de la Section de littérature. Il a publié en poésie: *Grains de mil* (1854), volume dont la moitié est consacrée à des Pensées en prose; *il Penseroso,* poésies-maximes (Sinngedichte) 1858; *la Part du rêve* 1863; *Charles le Téméraire,* six ballades historiques suisses; *l'Escalade*

de 1602, ballade genevoise; *les Étrangères* (Paris 1876), traductions en vers, avec reproduction exacte des rhythmes originaux, de 71 poésies empruntées à douze littératures, surtout à l'allemande, essai unique jusqu'ici en français. On a de lui encore deux études en prose: „Du mouvement littéraire dans la Suisse romande“ (1849) et „Sur l'Académie de Genève“ (1859); nombre d'articles de revues etc.

ARNAULT, *Antoine-Vincent*, médiocre poëte tragique, bon fabuliste, écrivain correct et spirituel, naquit à Paris le 22 février 1766. Favori de Bonaparte, il fut fait en 1797 gouverneur des îles ioniennes, en 1800 chef de la division de l'instruction publique au ministère de l'intérieur et en 1808 secrétaire général de l'Université. En 1816 la seconde Restauration l'exila (Voir les „Oiseaux“ de Béranger) et l'élimina de l'Institut, dont il était membre depuis 1799. Il se retira à Bruxelles. Rappelé en France en 1819, il rentra en 1829 à l'Académie, dont il devint le secrétaire perpétuel en 1833. Il mourut au Havre en septembre 1834. Ses œuvres sont un recueil de fables en 8 livres: *Fables et poésies* 1826; une dizaine de tragédies fort sententieuses et qui ne s'élèvent guère au-dessus de la routine classique (Marius à Minturnes 1791, Lucrèce 1792, Germanicus 1816); une „Vie politique et militaire de Napoléon“, écrite avec beaucoup de partialité (1822, 3 vol. in-folio), ouvrage de luxe, qui valut à l'auteur de la part de l'empereur un legs de cent mille francs; Souvenirs d'un sexagénaire (1833, 3 vol.). Ses fables, peu dramatiques, se terminent presque toutes par une pensée piquante qui les fait ressembler à des épigrammes ou à de petites satires. Son chef-d'œuvre est la petite poésie „la Feuille“. Oeuvres complètes 1867.

ARNOULD, *Edmond*-Nicolas, né à Dieuze (Meurthe) le 13 mars 1811, professeur à la Sorbonne, mort le 1 février 1861. „*Sonnets et poèmes*“, poésies posthumes publiées par Saint-Marc Girardin.

ARVERS, *Félix,* 1806—1851, publia en 1833 „*Mes heures perdues*“, recueil de pièces de théâtre, d'odes, de contes en vers etc. Une vie de plaisirs l'empêcha de réaliser les grandes espérances que ses succès universitaires avaient fait naître. Cependant un sonnet „Mon âme a son secret“, inspiré, d'après J. Janin, par Mme V. Hugo, exquis de forme, d'un sentiment vrai, délicat, profond, comme dit Sainte-Beuve, a sauvé le nom de F. Arvers, que ses comédies et ses odes laisseraient peut-être périr.

AUGIER, Guillaume-Victor-*Émile*, né le 17 septembre 1820 à Valence en Dauphiné, auteur de poésies lyriques (*les Pariétaires* 1856) et d'un grand nombre de comédies, dont la plupart ont eu un grand succès. Il débuta en 1844 par une comédie en vers „la Cigüe“, élégant tableau des mœurs antiques. Depuis il a publié une vingtaine de pièces, dont les plus remarquables sont: l'Aventurière (1848) et Gabrielle (1849), deux comédies en vers qui, en réhabilitant la vertu sur la scène, furent en même temps des œuvres de morale; Philiberte 1853, charmante pièce de genre; la Pierre de touche et le Gendre de M. Poirier 1855, deux comédies en prose, composées en collaboration avec Jules Sandeau; la Jeunesse 1857; les Lionnes pauvres 1858; les Effrontés 1861 et le pendant de

cette pièce le Fils de Giboyer 1862; Maître Guérin 1864; Paul Forestier 1868 et Madame Caverlet 1875. Appartenant par ses premières pièces à l'école dramatique dite du bon sens, qui, luttant contre les excès du romantisme, voulait ramener le drame à la simplicité, il a, pour genre, adopté plus tard la satire sociale. En 1858 il a été reçu membre de l'Académie française.

AUTRAN, *Joseph*, né à Marseille en juin 1813, débuta en 1835 par un recueil de poésies „*la Mer*“, complété en 1852 par les „*Poëmes de la Mer*“. On y rencontre des descriptions originales, auxquelles se mêle l'imitation de l'antiquité classique. On lui doit encore en poésie: *Ludibria ventis* (1838); *Milianah*, poëme héroïque (1842); la Fille d'Eschyle, tragédie en vers dans le genre classique; *Laboureurs et soldats* (1854) et la *Vie rurale* (1856), deux recueils de vers qui se distinguent par la simplicité de la pensée, un style toujours pur et un sentiment profond de la nature; *Epîtres rustiques* (1861); le *Poëme des beaux jours* (1862), *la Légende des Paladins*, inspirée par la guerre de 1870/71, et un volume de *Sonnets capricieux* (1873); en prose: Italie et Semaine sainte à Rome (1841). En 1868 il a été élu membre de l'Académie française. Devenu presque aveugle vers la fin de sa vie, il est mort, frappé d'apoplexie, le 6 mars 1877 dans sa ville natale. — Édition complète de ses poésies en 4 vol. 1876.

BANVILLE, *Théodore de*, naquit à Paris en 1820. On a de lui des comédies en vers et en prose, quelques petits romans ou études (les Pauvres saltimbanques 1853; Esquisses parisiennes 1859; les Camées parisiens 1866 etc.) et plusieurs volumes de vers: les *Cariatides* (1841), les *Stalactites* (1846), les *Odelettes* (1856), les *Odes funambulesques* (publiées en 1857 sous le pseudonyme de Bracquemond), spirituelle débauche poétique; les *Améthystes* (1862), les *Exilés* (1866), *Idylles prussiennes, les Occidentales, le Sang de la coupe.* Banville ne manque pas d'inspirations gracieuses et vraiment poétiques, mais ce dont il s'agit pour lui dans ses vers, qu'il manie avec une rare habileté, c'est surtout le Beau plastique, le pittoresque des expressions et des images, qui sont souvent d'une folle exubérance. Il est regardé comme le chef de l'école dite fantaisiste.

BARATEAU, *Émile*, naquit à Bordeaux en 1792. Après avoir fait son droit à Paris, il suivit en 1823 M. de Martignac en Espagne, devint chef de son bureau, lors de son ministère, et, à sa chute, fut nommé inspecteur des hospices du royaume. Il perdit cette place en 1830, et ne s'occupa plus dès lors que de petits vers et de romances pour les éditeurs de musique. Il en a publié plus de trois mille. On a encore de lui quelques romans (Georgine 1820), deux recueils de poésies: *Bagatelles* (1831) et *Bigarrures* (1833) et quelques autres opuscules. Il est mort à Paris en février 1870.

BARBIER, Henri-*Auguste*, le plus grand poëte satirique de ce siècle, naquit à Paris le 28 avril 1805. Après avoir fait son droit, il débuta en 1830 par un roman: les Mauvais garçons, peinture de la société française au moyen âge. S'armant du fouet de la satire après la révolution de Juillet, il publia dans la Revue de Paris (1830—31) plusieurs satires, réunies en 1831 sous le titre des „*Iambes*“, dont les principales sont: la Curée, l'Idole, son chef-d'œuvre, le Lion,

Quatre-vingt-treize, la Cuve, la Popularité. Avec une rare droiture de cœuret d'esprit, avec une grande indépendance de caractère et une complète impartialité de moraliste il s'attaque au despotisme et à l'ambition aussi bien qu'à la servilité et à la corruption des masses. Son vers est âpre et énergique jusqu'au cynisme. En 1833 il publia le fruit d'un voyage fait en Italie avec Aug. Brizeux: *Il Pianto*, œuvre moitié élégiaque, moitié satirique, où il sympathise avec toutes les misères et toutes les grandeurs de l'Italie. Dans *Lazare* (1837) il peint la misère du peuple en Angleterre. Les *Satires et Poëmes* (1837), les *Chants civils et religieux* (1841), les *Rimes héroïques*, recueil de sonnets sans nom d'auteur (1843), les *Odelettes* (1851), recueil anonyme qu'on lui attribue, les *Silves*, poésies diverses (1864), un nouveau recueil de *Satires* (1865) et un volume de nouvelles „Trois Passions“ (1867), sont plus faibles que ses premières productions et furent peu remarqués par le public. On lui doit encore l'opéra de „Benvenuto Cellini“ (1838), écrit pour Berlioz, et une traduction en vers du Jules César de Shakspeare. En 1869 Barbier a été reçu à l'Académie française.

BAUDELAIRE, *Charles*-Pierre, né à Paris en avril 1821, débuta en 1845 par des critiques d'art. Il a publié de 1856—58 la traduction d'une partie des œuvres d'Edgar Poë, avec lequel il a beaucoup d'affinité, et en 1860 un ouvrage en prose: les Paradis artificiels (opium et haschich); mais ce qui a donné le plus de retentissement à son nom, ce sont les „*Fleurs du mal*“ (1857; 2de édit. 1861), volume de poésies où il peint les difformités physiques et morales de la nature humaine, les monstruosités d'une civilisation trop avancée. Baudelaire est un des poëtes épigones du romantisme les plus originaux, mais, abstraction faite du sujet de ses poésies peu sympathique pour la plupart des lecteurs, il n'acquiert cette originalité, le „nouveau“ qu'il veut trouver à tout prix, qu'à force d'oppositions outrées de mots et d'idées qui jurent ensemble, d'obscurités recherchées et d'images d'un sensualisme effréné. Il est mort à Paris en septembre 1867 dans une maison de santé.

BÉRANGER, *Pierre-Jean de*, descendant d'une ancienne famille noble de militaires devenue pauvre, naquit, comme sa chanson „Le tailleur et la fée“ nous l'apprend, à Paris le 19 août 1780 chez „un tailleur, son pauvre et vieux grand-père“, auprès de qui il resta jusqu'à l'âge de neuf ans, où il fut envoyé chez sa tante, qui tenait une auberge à Péronne. A quatorze ans il entra en apprentissage chez un imprimeur de cette ville, qui lui donna les premières notions d'orthographe et de grammaire. En même temps il y suivait les cours de l'Institut patriotique, école qui, organisée d'après le système de J.-J. Rousseau, donnait une éducation toute républicaine. On n'y enseignait ni le grec ni le latin, que Béranger n'a jamais appris. A seize ans il revint à Paris, où son père venait de fonder une maison de banque, dont la faillite le rejeta cependant bientôt dans la pauvreté. C'est alors, au milieu de ces malheurs, que sa vocation poétique commença à se déclarer. Il s'essaya d'abord dans différents genres; il médita une épopée „Clovis“, ébaucha une comédie, fit des idylles, des Méditations, enfin il trouva son genre à lui. Lucien Bonaparte, à qui il avait envoyé quelques-unes de ses poésies, devint son protecteur et lui céda sa pension de membre de l'Institut. En 1809 il s'imposa „la chaîne du plus modique emploi“,

il obtint la place de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, aux modestes appointements de mille francs, place qu'il occupa jusqu'en 1821. C'est à cette époque qu'appartiennent un grand nombre de ses chansons les plus joyeuses et les plus légères. Beaucoup en circulaient déjà de main en main, lorsqu'en 1815 il publia son premier recueil „*Chansons morales et autres*“, qui lui attira un sévère avertissement de la part de ses chefs. Le second recueil, qui contient beaucoup de chants patriotiques, lui valut la perte de sa place, trois mois de prison et 500 francs d'amende. Cette persécution du gouvernement ne fit qu'accroître sa popularité. En prison il commença son troisième recueil „*Chansons nouvelles*“, qui parut en 1825 sans être poursuivi. Le quatrième „*Chansons inédites*“ 1828 lui attira, malgré la plaidoirie du célèbre Dupin, une nouvelle condamnation à neuf mois de prison et à dix mille francs d'amende. En 1830 il appuya la candidature de Louis-Philippe, mais il refusa les offres de ses amis arrivés au pouvoir, pour garder l'indépendance de son caractère, qui éclata encore dans son cinquième et dernier recueil „*Chansons nouvelles et dernières*“ 1833 (Oeuvres complètes 1847). Alors il se retira dans la vie privée, qu'il n'a quittée que pour un moment. Élu membre de l'Assemblée nationale en 1848 par plus de deux cent mille voix de Paris, il n'y alla que pour donner sa démission, qu'on repoussa à l'unanimité et qu'on n'accepta que lorsqu'il l'eut réitérée. Il passa les dernières vingt années de sa vie tour à tour à Passy, à Fontainebleau, à Tours et à Paris, où il mourut après une longue et douloureuse maladie le 16 juillet 1857. Après sa mort, on a publié ses œuvres posthumes, contenant ses *Dernières chansons* de 1834—1851, sa „Biographie“, écrite par lui-même, mais qui ne va que jusqu'en 1840, et un grand nombre de notes sur ses chansons. Quoiqu'il se dise simple chansonnier, Béranger est sans contredit le poëte le plus français et un des plus grands poëtes modernes de son pays, sinon le plus grand. „Le peuple, dit-il, c'est ma muse“, et en vérité, soit qu'il célèbre la gloire et les revers de sa patrie, les grandeurs et les infortunes de l'empereur, l'humanité, la liberté, l'égalité, soit qu'il chansonne les Bourbons et toutes les misères de la Restauration, soit que, dans un grand nombre de chansons qui blessent la morale, il nous prêche une philosophie épicuréenne, sensuelle, soit enfin qu'il donne accès aux plus douces effusions de l'âme, partout il n'est que l'écho de son peuple, dont il représente tous les côtés, bons et mauvais, mais qu'il ennoblit en l'exprimant. Sa lyre a retenti dans tous les rangs de la société. Il était, dit Lamartine, le ménétrier dont chaque coup d'archet avait pour cordes les cœurs de trente-six millions d'hommes exaltés ou attendris. Le caractère éminemment français de ses chansons se montre non seulement dans le choix des sujets, dans l'expression des sentiments, mais encore dans la forme, dont l'harmonie est admirable. Doué d'un bon sens exquis, ennemi de toute enflure, de toute fausse grandeur, son style est pur, élégant, précis. Chaque chanson a pour centre une idée vraie, ingénieuse, touchante, dont chaque couplet est un rayonnement et dont l'unité est exprimée par le refrain, ce pivot autour duquel tournent tous les détails. C'est ainsi qu'il a été créateur dans un genre qu'on croyait usé, qu'il a élevé la chanson au niveau de l'ode.

BÉRAT, *Frédéric*, chansonnier, naquit à Rouen en 1800. Il composait lui-même les paroles et la musique de ses *chansons,* dont plusieurs, p. e. Ma Nor-

mandie, la Lisette de Béranger, sont devenues fort populaires. Béranger le tira de la misère en lui procurant une petite place dans l'administration du gaz. Il est mort à Paris en décembre 1855. Ses chansons ont été publiées en 1853 dans un recueil illustré.

BERNARD, Charles-Gabriel *Thalès*, né à Paris le 16 mai 1821, fils d'un avocat, essaya diverses carrières sans se fixer dans aucune. En 1846 il reçut un emploi dans l'administration du ministère de la guerre, mais il s'en démit déjà en 1849 pour se consacrer entièrement à la vie littéraire. Il a publié en prose: en 1846 une traduction du Dictionnaire mythologique universel d'E. Jacobi, en 1853 une Étude sur les variations du polythéisme, en 1854 les Rêves du Commandeur, contes fantastiques, et la Couronne de Saint-Étienne, scènes de la vie hongroise; deux Lettres sur la poésie (1858 et 1868), le Mouvement intellectuel au dix-neuvième siècle (1858) et une Histoire de la Poésie (1864). Dans ce dernier ouvrage il nous explique sa théorie poétique, selon laquelle l'ancienne poésie hiératique, historique et didactique étant épuisée, celle de l'avenir sera purement élégiaque et pastorale et n'aura pour toute source d'inspiration que la nature et le cœur humain, théorie dont les poëtes, dits Naturistes, Ach. Millien, Aug. Lestourgie et d'autres se sont inspirés pour créer une poésie populaire et naïve. Ses œuvres poétiques sont: *Adorations* (1855), *Poésies nouvelles* (1857), *Poésies mystiques* (1858) et une dizaine de livraisons de *Mélodies pastorales* (1856 — 1874). Ce dernier ouvrage nous donne, à côté de quelques poésies originales, de nombreuses traductions des chants populaires des différents peuples européens dont il recommande l'étude et l'imitation.

BERTIN, *Louise*-Angélique, naquit au hameau des Roches près Bièvres (Seine-et-Oise) le 15 janvier 1805. Élevée dans une famille où le goût des arts était héréditaire, elle se voua de bonne heure à la peinture, à la poésie et à la musique. Elle a composé plusieurs opéras (Gui Mannering; Fausto; la Esmeralda, dont son ami V. Hugo a fourni les paroles), mais sa musique a un caractère intime qui convient peu à la scène. En 1842 elle a publié un vol. de poésies „*les Glanes*". Elle est morte en mai 1877.

BLANCHECOTTE, Mme Augustine-Malvina, née à Paris en 1830, s'est élevée, de simple ouvrière qu'elle était, à une condition sociale supérieure par son talent littéraire. Elle a publié: „*Rêves et réalités*"; „*Nouvelles poésies*" 1861; Le long du chemin, pensées d'une solitaire, vol. de prose; les Impressions d'une femme 1868, couronnées par l'Académie.

BLANVALET, *Henri,* né à Genève le 16 mai 1811, d'une famille d'horlogers, se fit homme de lettres après avoir fait toutes ses classes. En 1835 il partit pour Francfort sur-le-Main, où il accepta dans la maison de Rothschild une place de précepteur, qu'il a occupée pendant presque vingt áns. En 1837 il se maria avec une jeune Russe. En 1854 il retourna à Genève, où il mourut le 15 mars 1870. Blanvalet appartient à l'école romantique de Genève. Ses œuvres sont: *Une Lyre à la mer* (Francfort 1844). *Les Femmes auteurs de la France*, anthologie de vers féminins 1856. *Album poétique* 1858. *Poésies*

complètes, recueil posthume 1870. Ses plus fraîches poésies sont ses „Enfantines“.

BOREL, *Eugène*, né à Neufchâtel en 1802, professeur de langue française au collége royal de Stuttgart, mort dans cette ville en 1867, a publié une Grammaire française, un Album lyrique de la France moderne et des *Poésies.*

BOULAY-PATY, *Évariste*-Cyprien-Félix, né à Donges en Bretagne, le 19 octobre 1804, mort en janvier 1864. Ses poésies: *Dithyrambes* 1825, *Odes nationales* 1830, *Poésies,* publiées sous le pseudonyme d'Élie Mariaker 1834, *Poème sur l'Arc de triomphe de l'Étoile* 1837, *Odes nouvelles* 1844, *Sonnets de la vie humaine* 1851, son ouvrage le plus original, et *Poésies de la dernière saison*, montrent, surtout les premiers recueils, des affinités aux deux écoles classique et romantique.

BRIZEUX, Julien-*Auguste*-Pélage, „le barde d'Armorique“, né à Lorient (Bretagne) le 12 septembre 1803 d'une famille originaire d'Irlande, passa ses premières années an sein d'une nature à la fois douce et sauvage, sous l'influence d'une mère pieuse et sensible et sous la discipline d'un vieux curé de village. Il acheva ses études aux colléges de Vannes et d'Arras, passa deux ans chez un avoué de Lorient et alla en 1824 faire son droit à Paris, mais il renonça bientôt à cette étude pour courir les chances de la vie littéraire. En 1831 il publia le délicieux recueil d'élégies et d'idylles „*Marie*“. Des scènes pleines de réalité et de vie, reproduisant les sites et les mœurs de son pays, qu'il adore comme un vrai barde celtique, y servent de cadre à la peinture de ses „amours de quinze ans“ pour une jeune paysanne bretonne „la fleur de blé noir“. Ce poëme, qui a fondé sa réputation, fut suivi en 1841 des „*Ternaires*“, recueil lyrique qui reparut sous le titre de „*la Fleur d'or*“, impressions recueillies pendant le premier de ses quatre voyages d'Italie et entremêlées de réminiscences de sa patrie; en 1845 du poëme des „*Bretons*“, fidèle tableau de la vie rustique en Bretagne, en 24 chants; en 1850 de „*Primel et Nola*“, histoire d'un journalier qui veut gagner ses habits de noce avant d'épouser sa fiancée plus riche que lui; en 1855 des „*Histoires poétiques*“, récits de traits de piété et d'héroïsme, et de la „*Poétique nouvelle*“. Il a encore composé quelques poésies en langue bretonne (Leiz-Breiz), p. e. *Telen Arvor* ou la Harpe d'Armorique 1844. De temps en temps il allait se retirer de Paris dans une petite terre qu'il possédait en Cornouaille. Atteint d'une maladie de poitrine, il mourut le 3 mai 1858 à Montpellier et fut enterré à Lorient. Brizeux, vrai poëte doué d'une touchante simplicité du cœur et d'une sensibilité exquise, ne chante jamais que les plus saines émotions de la vie, les meilleures joies du cœur et de l'esprit; il n'est pas d'imaginations plus pures que lui dans la poésie du dix-neuvième siècle. Oeuvres poétiques en 4 vol. 1874.

CAMOT, *Eugène,* a publié à Paris en 1865: *Glanes poétiques.*

CHAMISSO, *Adelbert von* (Louis Charles Adélaïde de Chamisso de Boncourt), né le 27 janvier 1781 au château de Boncourt en Champagne, émigra en 1790

avec sa famille et trouva une autre patrie en Prusse. Il y devint successivement page de l'épouse de Frédéric-Guillaume II, enseigne et lieutenant d'infanterie (1801); il fit quatre voyages en France en 1802, 1806, 1810 et en 1825; ayant étudié de 1812—1815 à Berlin les sciences naturelles, il fit le tour du monde en qualité de naturaliste à bord du brick „Rurik" sous le capitaine Otto von Kotzebue, devint custode et plus tard directeur des herbiers de Berlin, où il mourut le 21 août 1838. Chamisso, le célèbre poète allemand, appartient à la littérature française par quelques poésies originales et par l'excellente traduction qu'il a faite lui-même de son poème „Das Schloss Boncourt". Chateaubriand nons communique cette dernière dans ses Mémoires d'outre-tombe (vol. IV p. 141). Après avoir parlé d'une visite qu'il a faite à Chamisso à Berlin en 1821, il dit: „L'ouvrage le plus touchant peut-être de cet enfant des muses, caché sous les armes étrangères et adopté des bardes de la Germanie, ce sont ces vers qu'il fit d'abord en allemand et qu'il traduisit en vers français, sur le château de Boncourt, sa demeure paternelle."

CHATEAUBRIAND, *François-René* vicomte *de*, naquit le 4 septembre 1768 à Saint-Malo en Bretagne, fils cadet d'une famille de haute noblesse. Il passa sa première jeunesse au milieu d'une nature pittoresque et sauvage, dont l'aspect exerça une grande influence sur l'imagination rêveuse de l'enfant. Après avoir fait ses études à Rennes, il entra au service militaire, qu'il quitta aux approches de la révolution. En 1791 il parcourut l'Amérique du Nord, dont la nature grandiose agit encore puissamment sur son esprit. La nouvelle de l'arrestation de Louis XVI le ramena en France en 1792. Après que sa famille l'eut marié à une riche héritière, il joignit l'armée des émigrés. Grièvement blessé au siége de Thionville, il parvint à peine à se sauver à Londres, où, malade de corps et d'esprit, sceptique jusqu'à l'athéisme, il gagna misérablement sa vie en faisant des traductions pour les libraires. En 1797 il y publia son „Essai sur les révolutions". Fortement ébranlé et ramené à la religion par la mort de sa mère (1798), il rentra en France après le 18 brumaire 1800. En 1801 il publia „Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert", primitivement un épisode d'un roman fantastique „les Natchez" dont il avait conçu le plan en Amérique et qui ne parut en entier qu'en 1826. Atala, qui renferme des tableaux magnifiques, eut un succès immense. En 1802 parut „le Génie du Christianisme", qui se proposa de ramener l'homme à la foi par la poésie et par le cœur. Malgré la faiblesse des arguments — car l'auteur s'arrête aux dehors de son sujet et ne sonde nulle part les profondeurs de la croyance religieuse — cet ouvrage excita un enthousiasme immense et exerça une influence puissante sur le rétablissement du catholicisme. „René", détaché des Natchez comme Atala (1802), le „Werther français moins le suicide", peint la sentimentalité qui se consume faute de résolution énergique. Le Génie du christianisme attira sur Chateaubriand l'attention de Bonaparte, qui le nomma secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre plénipotentiaire au Valais. Mais après le meurtre du duc d'Enghien il quitta pour toujours le service de l'empereur. En 1806 il se rendit en Grèce et en Palestine, d'où il revint par l'Afrique et l'Espagne. Trois ouvrages sont le fruit de ce voyage: „l'Itinéraire de Paris à Jérusalem" etc. (1811), où il se montre grand peintre; „les Martyrs ou le triomphe de la religion

chrétienne“ (1809), épopée en prose où le monde chrétien est mis en face du paganisme pour montrer la supériorité poétique du premier; „les Aventures du dernier des Abencérages“, petit récit à quatre personnages, mais peut-être le plus parfait de ses ouvrages, inspiré par l'Alhambra, composé en 1811, publié en 1826. En 1811 Chateaubriand fut reçu à l'Académie française. Durant toute la Restauration, pour laquelle il écrivit plusieurs brochures, il prit une part plus ou moins active aux affaires publiques; il fut successivement nommé Pair de France, ambassadeur à Berlin et à Londres, ministre des affaires étrangères. En 1823 il rentra dans la vie privée pour se consacrer surtout à la composition de ses „Mémoires d'outre-tombe“ (12 vol. 1849), biographie détaillée qui n'a pas répondu à l'attente du public. La personnalité et la vanité de l'auteur y font une triste impression sur le lecteur. Chateaubriand mourut le 4 juillet 1848. Il a écrit encore une tragédie „Moïse“ en vers; quelques *poésies*, composées dans sa jeunesse; un grand nombre d'écrits historiques; un Essai sur la littérature anglaise 1836; une traduction servilement littérale du Paradis perdu 1837. Chateaubriand a rouvert les sources vives de la poésie, il a donné le signal de la révolution littéraire. Sa prose montre du nombre et de l'harmonie, son style est brillant, mais parfois maniéré et bizarre dans sa magnificence. Ses œuvres manquent ordinairement d'unité, mais toutes contiennent des morceaux d'une beauté inimitable et surtout dans les descriptions nul poëte ne l'a surpassé, car il y réunit l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante.

CHÊNEDOLLÉ, *Charles*-Julien-Lioult *de,* né près de Vire (Calvados) en 1769, émigra au commencement de la révolution. A Hambourg il fit la connaissance de Klopstock, à qui il adressa une ode: l'Invention (1795). De retour en France en 1800, il devint professeur des belles-lettres au lycée de Caen. Inspecteur-général de l'Université sous la Restauration, il fut mis à la retraite après la révolution de Juillet. Il mourut le 2 décembre 1833 à sa terre de Burcy près Vire. Son *Génie de l'homme,* poème en 4 chants, parut en 1807. Ses *Études poétiques* (1820), composées en grande partie pendant son émigration en Allemagne, renferment d'excellentes pièces. Nouvelle édition de ses œuvres 1865.

CHÉNIER, Marie-*André* de, né le 20 octobre 1762 à Constantinople, où son père était consul général de France. Sa mère était une Grecque distinguée par son esprit et sa beauté. Conduit en France dès l'âge le plus tendre, André fut élevé à Carcassonne en Languedoc auprès d'une sœur de son père, puis dès 1773 au collége de Navarre. Son goût pour la poésie se développa de très bonne heure. A vingt ans il entra comme sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois à Strasbourg, mais au bout de six mois il quitta cette carrière et revint recommencer ses études à Paris, où il se fixa définitivement en 1790. Il salua la Révolution avec enthousiasme, mais il fit une énergique opposition aux principes d'anarchie dans le Journal de Paris. Osant célébrer Charlotte Corday, attaquer Robespierre et ses suppôts, et partager avec M. de Malesherbes la périlleuse défense de Louis XVI, André fut arrêté comme suspect; il resta six mois en prison et n'en sortit que pour monter à l'échafaud avec trente-huit autres prisonniers, parmi lesquels était son ami Roucher, l'auteur des „Mois“. Il périt le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), l'avant-veille de la chute de

Robespierre, laquelle lui aurait ouvert la prison, comme elle l'ouvrit à son frère aîné Sauveur de Chénier, détenu aussi dans la Conciergerie. Les œuvres d'André Chénier — *idylles, élégies, odes, épîtres,* un poëme sur *l'Invention* et divers fragments — restèrent enfouies pendant trente ans et ne reparurent qu'en 1819 (Poésies complètes. Oeuvres en prose 1840). Pour réformer la poésie française il voulait y introduire les grandes images, la grâce, le naturel et la simplicité de la poésie grecque, et en effet ses élégies et ses idylles sont empreintes de cette sérénité naïve, de ce sensualisme purifié par la beauté qui caractérisent ce que les anciens ont créé. En même temps son style et sa versification, qui réunit le mouvement libre et hardi des romantiques et la pureté et l'harmonie antiques, marquent un progrès immense. Toutes ses innovations ont été heureuses. — La première note en bas de la page 191 est de H. de Latouche.

CHÉNIER, *Marie-Joseph* de, frère cadet d'André Chénier, naquit à Constantinople le 28 août 1764. Ayant fait ses études à Paris, il entra en 1781 au service militaire, qu'il quitta cependant bientôt pour se vouer aux lettres. Disciple de Voltaire, il embrassa la cause de la révolution, dont il se fit pour ainsi dire le poëte officiel; il fit partie de toutes les assemblées politiques de 1792—1802. Cependant, quoique membre de la Convention, il ne put soustraire son frère André à l'échafaud. En 1803 il fut membre de l'Académie française. Lors du rétablissement des écoles, il devint inspecteur-général des études, mais il fut destitué, lorsqu'il publia en 1806 son Épître à Voltaire. Il mourut à Paris le 10 janvier 1811. M.-J. Chénier a cultivé plusieurs genres de poésie, surtout le théâtre. Ses nombreuses tragédies (Charles IX 1790, Jean Calas 1792, Caïus Gracchus, Fénelon 1793, Tibère, son chef-d'œuvre publié après sa mort, et quelques autres), pleines de déclamations républicaines, durent leur succès énorme moins à un mérite réel qu'à leur conformité avec les idées du temps. Dans ses *discours en vers*, ses *épîtres,* dont les plus remarquables sont „l'Épître à Voltaire" et son „Discours sur la Calomnie", et dans ses *satires*, où il rappelle vivement la manière de Voltaire, il est meilleur poète. Son „Tableau historique de la littérature française au XIXe siècle" (1806) respire le zèle pour les idées du 18e siècle qui caractérise la plupart de ses ouvrages. On lui doit encore quelques chants patriotiques dont „Veillons au salut de l'Empire" et „le Chant du Départ" eurent une grande vogue. Édition complète de ses œuvres en 8 vol. 1826.

COLET, *Louise* (Louise Révoil, dame Colet) née à Aix (Bouches-du-Rhône) le 15 septembre 1810, vint à Paris en 1835, après son mariage avec Hippolyte Colet, compositeur († 1851). Elle a publié de nombreuses poésies peu originales, il est vrai, mais faciles et élégantes: *Fleurs du midi* (1836), *Penserosa* (1839), *Poésies* (1842), *Réveil de la Pologne* (1846), *les Chants des vaincus* (1846), *Ce qui est dans le cœur des femmes* (1852), Quatre *poëmes* couronnés par l'Académie française (1855), *le Poëme de la Femme* (la Paysanne 1853, la Servante 1854, la Religieuse 1856) etc. On lui doit encore des essais dramatiques (la Jeunesse de Goethe, comédie en vers, 1839); des romans, des études, des récits de voyage: la Jeunesse de Mirabeau 1841, Historiettes morales 1844, Lui, roman contemporain 1859, l'Italie des Italiens 1862—64; les Derniers marquis 1867,

les Derniers abbés 1868 etc. Mme Colet a fait plusieurs séjours en Italie, pendant l'un desquels les haines superstitieuses excitées contre elle à l'occasion du choléra ont failli lui coûter la vie.

COPPÉE, *François,* né en 1843, employé d'abord à l'administration de la guerre, plus tard attaché à la Bibliothèque du Sénat, débuta en 1867 par *le Reliquaire*, recueil de poésies où, à travers l'imitation du romantisme, on sent déjà l'originalité du poète. Depuis il a publié *les Intimités, les Poèmes modernes, l'Exilée*, quelques pièces dramatiques (le Passant). Toutes ses œuvres ont été éditées en 4 vol. par Alph. Lemerre (Poésies 1864—69; Théâtre 1869—72; Poésies 1869—74; l'Exilée 1877). Son poème „La Grève des Forgerons" est un éloquent réquisitoire contre le sort du pauvre ouvrier, victime avec sa famille, de la grève à laquelle il ne peut se soustraire. Eduard Mautner en a fait une très-bonne traduction.

DEBRAUX, Paul-*Émile,* un des chansonniers les plus populaires de son temps, naquit en 1798 à Ancerville (dép. de la Meuse). Dès sa plus tendre jeunesse, il montra l'heureuse insouciance qui fut le caractère dominant de sa vie. En 1816 il reçut un emploi à la bibliothèque de l'École de Médecine, mais il s'en démit bientôt par amour pour l'indépendance et il continua à vivre dans l'indigence. Ses *chansons,* dont beaucoup sont fort licencieuses, lui valurent la plus grande popularité, puisqu'elles répondaient au vif besoin d'opposition de l'époque, et il devint bientôt l'âme des réunions lyriques ou goguettes chantantes. Il montre un talent vrai et original surtout dans les chansons qu'il a composées pour les soldats, telles que Fanfan la Tulipe, Soldat, t'en souviens-tu? (Denkst du daran, mein tapfrer Lagienka?) et d'autres. Une maladie chronique l'enleva à trente-trois ans à sa famille et à ses nombreux amis le 12 février 1831. Chansons complètes, augmentées d'une notice historique par Béranger 1836. 3 vol.

DECHEZ, *Louis,* dit JENNEVAL, acteur dramatique des théâtres royaux de Bruxelles, naquit à Lyon en 1803 et mourut sur le champ de bataille le 19 octobre 1830. Son affection profonde pour le pays qui l'avait adopté, lui inspira la *Brabançonne,* cette Marseillaise de la Belgique, mise en musique par van Campenhout († 1848). Après sa mort on a publié un recueil de ses poésies (Bruxelles 1839).

DELAMARE, *Prosper,* né à Paris en 1810, chef de bureau à l'administration de l'octroi, a écrit trois volumes de vers: *Petites Comédies par la poste* 1861; *Enfants et Femmes* 1862; *Paquet d'aiguilles.*

DELATRE, *Louis*-Michel-James Lacour, né à Paris le 9 mai 1815, fut élevé en Italie et revint en France en 1831. Depuis 1834 il a parcouru ou habité diverses parties de l'Europe, dont il s'est rendu familières les littératures. Depuis quelques années il habite Rome. Outre des descriptions (Mœurs russes), des biographies (Hariri, sa vie et ses écrits), des ouvrages philologiques, dont „la Langue française dans ses rapports avec le sanscrit et avec les autres langues indo-européennes" (1852—54) est le plus marquant, quoiqu'on en ait beaucoup

trop vanté la valeur scientifique, il a publié beaucoup de poésies, dont quelques-unes sont écrites en italien: *Chants de l'exil* 1843; *l'Acropole d'Athènes* 1853; *Chants d'un voyageur* (Lausanne 1840); *Au bord de la Baltique* (Riga 1842); *Canti e pianti* (Florence 1859), et un grand nombre de *romances*. Il a collaboré à beaucoup de revues françaises et étrangères.

DELAVIGNE, Jean-François-*Casimir*, fait transition entre l'école classique et la romantique. Il naquit en avril 1793 au Havre, où son père était marchand de faïence. Encore élève du lycée Napoléon à Paris, il débuta en 1811 par un Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome. Il occupa quelque temps la modeste place de bibliothécaire à la Chancellerie. Lorsque l'esprit libéral de ses écrits la lui fit perdre, le duc d'Orléans Louis-Philippe le dédommagea en lui confiant la bibliothèque du Palais-Royal en 1823. En 1825 il fut reçu à l'Académie française. Il mourut le 11 décembre 1843 à Lyon, comme il se rendait à Montpellier pour rétablir sa santé, ébranlée par un excès de travail. De 1818—1830 il fit paraître ses vingt „*Messéniennes*". Les cinq premières (1818 et 1819), qui firent de lui le poëte favori de la bourgeoisie libérale sous la Restauration, chantent les vieilles gloires de la France et en déplorent les revers; de là leur titre emprunté au Voyage d'Anacharsis de Barthélemy, pour assimiler — fort mal à propos — les malheurs de sa patrie, en 1814 et 15, à ceux de l'ancienne Messénie. Les quinze autres roulent sur divers sujets: souvenirs de la Grèce libre, espérances de la Grèce ressuscitée etc. Les plus remarquables en sont: Bataille de Waterloo, Trois jours de Christophe Colomb, La vie et la mort de Jeanne d'Arc, A Napoléon, La Grèce chrétienne. Les Messéniennes se distinguent par de brillants détails, par une versification harmonieuse, un style élégant, d'une pureté classique, mais elles manquent de verve et d'invention et n'expriment que des pensées communes, des idées de tout le monde; leur à-propos explique l'enthousiasme général, mais passager qui les accueillit. Outre ces poëmes il a composé en 1830 *la Parisienne*, chant patriotique qui devint bientôt populaire dans toute la France; plusieurs petits poëmes, des *ballades*, des *barcarolles* pleines de grâce et de mélodie, où il se montre plus naturel, et un grand nombre de pièces dramatiques qui ont les mêmes défauts et les mêmes qualités que ses poésies lyriques: ce sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de patience et d'esprit, mais elles sont dénuées d'originalité, de feu et d'élan. Ses tragédies sont: les Vêpres siciliennes (1819), qui eurent un succès immense; le Paria (1821), tragédie philosophique à la manière de Voltaire, dont les chœurs, rappelant ceux de Racine, sont l'oeuvre lyrique le plus irréprochable de Delavigne; Marino Faliéro (1829), qui se ressent, ainsi que les tragédies suivantes, de l'influence de l'école romantique; Louis XI (1832), son chef-d'œuvre; les Enfants d'Édouard (1833); une Famille au temps de Luther (1836); la Fille du Cid. Ses comédies sont: les Comédiens (1820); l'École des Vieillards (1823); la Princesse Aurélie (1828); Don Juan (1835); la Popularité (1838). Ses œuvres ont été publiées 1843 en 6 volumes, 1856 en 4 volumes. Un volume complémentaire contenant des Poëmes et des Ballades sur l'Italie, a paru en 1845.

DELPIT, *Albert*, né en 1849 à la Nouvelle-Orléans, naturalisé en France, où il fit ses études, a publié plusieurs pièces dramatiques (les Malédictions

1867, l'Apothéose de Lamartine 1869), un volume de poèmes patriotiques: *l'Invasion* 1871 et un vol. en prose „les Prétendants“ 1871.

DÉSAUGIERS, *Marc-Antoine*-Madeleine, chansonnier bachique, gastronomique et anecdotique, fils d'un compositeur, naquit à Fréjus (dép. du Var), le 17 novembre 1772. Il fut destiné à l'état ecclésiastique, mais après six semaines de séminaire, il jeta le froc aux orties. Après avoir débuté à l'âge de 17 ans par une comédie en vers, il quitta la France en pleine Terreur et accompagna sa sœur et son beau-frère à Saint-Domingue. Dans l'insurrection des noirs, qui éclata peu de temps après son arrivée, il faillit être fusillé, mais il s'échappa de prison, s'embarqua sur un navire anglais, gagna sa vie pendant quelque temps à Philadelphie par des leçons de musique et retourna en 1797 en France, où il se voua entièrement aux muses. Avec quelques amis de la philosophie épicuréenne il fonda le „Caveau moderne“, réunion joviale où l'on attira Béranger. Il se fit imprésario d'une troupe ambulante et devint en 1815 directeur du Vaudeville à Paris, où il mourut le 9 août 1827, succombant à une opération douloureuse. La gaîté, l'insouciance fut l'inséparable compagne de sa vie. Il a coopéré à la composition de plus de cent pièces de théâtre, mais c'est surtout par ses *chansons* qu'il a illustré son nom. Il y chante le vin, les bons repas, l'amour. „Aimons bien, buvons bien, mangeons bien“, voilà toute sa philosophie. Jamais il ne s'élève jusqu'à exprimer des sentiments nobles et héroïques, et tout ce qu'il a produit ne vaut pas une des belles chansons de Béranger. Chansons complètes et poésies diverses. Nouvelle édition. Paris 1858.

DESBORDES-VALMORE, (*Marceline*-Josèphe-Félicité Desbordes, dame Valmore) naquit le 20 juin 1787 à Douai (Nord), où son père était peintre en armoiries. Sa famille étant dans une grande misère, sa mère s'embarqua avec Marceline, âgée d'environ treize ans, pour la Guadeloupe, où un parent avait fait fortune. Mais en route la mère mourut de la fièvre jaune, et Marceline fut ramenée en France. Dénuée de toutes ressources, elle se fit actrice à 16 ans; cependant une maladie la força bientôt de rentrer dans la vie privée. Après son mariage avec l'acteur tragique Valmore elle se livra entièrement à la poésie, dans laquelle elle trouva une consolation des longues épreuves de sa vie. „Souffrir et chanter fut sa double vocation, dit Lacaussade; elle y a été fidèle jusqu'à sa mort.“ Elle nous révèle ses peines de jeune fille, de femme, d'artiste avec une sensibilité intime et une naïveté charmante; tous les sentiments nobles trouvent un écho dans son cœur, et son chant garde toujours l'accent délicieux de la femme. Elle a écrit des romans et des nouvelles (les Veillées des Antilles; l'Atelier d'un peintre; Jeunes têtes et jeunes cœurs) et beaucoup de poésies, idylles, élégies, romances et contes en vers fort gracieux. Les principaux recueils sont: *Élégies et romances* 1819; *Poésies* 1822; *Élégies et poésies nouvelles* 1825; *Pleurs* 1834; *Pauvres fleurs* 1839; *Violettes* 1839; *Contes en vers* 1840; *Bouquets et prières* 1843; *Poésies inédites* (recueil posthume 1860). L'édition de Charpentier 1872 contient un choix emprunté par Sainte-Beuve à ces divers recueils, le dernier excepté. Mme Desbordes-Valmore mourut le 23 juillet 1859.

DESCHAMPS, *Émile,* naquit le 20 février 1791 à Bourges. Après qu'il eut terminé ses études à Paris, son père le fit entrer dans l'administration des domaines, où, en 1827, il devint sous-chef de bureau. En 1812 il composa une ode patriotique „la Paix conquise", qui attira l'attention de Napoléon; en 1818 il donna, en collaboration avec H. de Latouche, deux comédies en vers: Selmours de Florian et le Tour de faveur. En 1823 il fonda et rédigea avec V. Hugo, A. de Vigny etc. la Muse française, le premier organe des doctrines nouvelles du romantisme. Les articles littéraires qu'il y inséra ont été réunis en 1826 sous ce titre: le jeune Moraliste du XIXe siècle. En 1828 il publia ses *Études françaises et étrangères,* dont la préface est, avec celle du Cromwell de V. Hugo, le manifeste le plus éloquent de l'école romantique. Ces études renferment, outre des poésies originales, une série de traductions et d'imitations où il montre une grande facilité d'entrer dans l'esprit de la poésie étrangère et d'en imiter la forme. La traduction de la „*Cloche de Schiller*" et les romances sur „*Rodrigue, dernier roi des Goths*", imitation du Romancero espagnol, sont regardées comme de véritables chefs-d'œuvre. Doué d'une facilité et d'une souplesse rares, il a abordé presque tous les genres. On lui doit encore des Nouvelles en deux volumes: „Contes physiologiques et réalités phantastiques" (1854); des tableaux de mœurs, semés dans presque tous les journaux; de nombreux articles de critique littéraire et d'archéologie; les traductions poétiques de Roméo et Juliette (1839) et de Macbeth (1844); des textes d'opéras (Stradella, Don Juan). Dans le volume où parurent réunies les „*Poésies d'Émile et d'Antoni Deschamps*" (1841) il a cherché à rajeunir le genre suranné de la poésie fugitive du XVIIIe siècle. Pendant les dernières trente années de sa vie il n'a guère produit, à part ses „*Poésies des crèches*" 1852, que des vers de circonstance. Retiré à Versailles, il y mourut, devenu complètement aveugle, le 23 avril 1871, regretté surtout des jeunes poëtes, dont il avait été le protecteur et le guide.

DESCHAMPS, *Antoni,* frère cadet d'Émile Deschamps, né à Paris le 12 mars 1800, fit ses études à Orléans. Les seuls événements de sa vie sont des voyages d'amateur, surtout en Italie, qui lui ont fourni plusieurs sujets d'étude, et une maladie mentale qui interrompit pour quelque temps sa carrière poétique, mais dont il fut complètement guéri. Il passa le reste de ses jours dans un paisible isolement, et mourut à Passy le 29 octobre 1869. Comme son frère, il appartient à cette élite de l'école romantique appelée le Cénacle. Poëte d'un talent mâle et austère, plein d'une sombre mélancolie, son principal titre littéraire est la traduction en vers de 20 chants choisis de la *Divine comédie* (1829), traduction brillante et solide qui reproduit avec une religieuse fidélité la couleur de la poésie dantesque. Il a écrit encore des *Satires* (1831. 1834); *Dernières paroles,* poésies sans nom d'auteur (1835): *Résignation,* dernier recueil où il aborde son véritable genre, l'élégie (1839); beaucoup d'articles dans différentes Revues. Un volume de „*Poésies d'Émile et d'Antoni Deschamps*" a été publié en 1841.

DES ESSARTS, *Alfred*-Stanislas Langlois, né à Passy (Seine) le 9 août 1814, fit avec distinction ses études au collége Henri IV. De 1836—1846 il fut chargé, à l'Écho français, de la critique littéraire et artistique; en 1846 il devint sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il a publié un grand nombre

d'ouvrages en prose, surtout de romans (Le Lord bohémien 1841; François de Médicis, un des romans historiques les mieux réussis 1858; les Contes Pompadour 1862; Marthe 1865 etc.); plusieurs pièces de théâtre, notamment la Ligue des amants, comédie en vers 1849; et des poésies dont la plupart ont été réunies dans les *Chants de la jeunesse* 1846. La seconde partie de ce r cueil, intitulée le Livre des pleurs, est consacrée au souvenir de sa femme, morte prématurément en 1846. A la série des œuvres poétiques appartient encore *la Comédie du monde,* roman en vers 1850. Les ouvrages d'Alfred Des Essarts se recommandent par la pureté morale, l'élégance de la forme et l'élévation de la pensée.

DIDIER, *Charles,* né à Genève en 1805, mort à Paris le 13 mars 1864, appartient à l'école romantique de Genève. Il passa presque toute sa vie à courir le monde, toujours à pied; il visita l'Italie, l'Espagne, la Pologne, le Maroc et d'autres pays. Sur la fin de sa vie il devint aveugle. Ses œuvres poétiques sont: *La Harpe helvétique* 1825, *les Mélodies helvétiques* 1828, *la Porte d'ivoire* 1848 et *Helvétia*, 38 sonnets suisses 1854. Il a fondé plusieurs journaux et écrit beaucoup de romans et de „Voyages“ („Rome souterraine“). Dans ses Mélodies deux influences se font sentir: celle de Delavigne, dont il a les idées libérales, et celle de Lamartine, dont il a les vagues tristesses sans se laisser jamais entraîner hors des gonds: „il crie en mesure et se désespère avec élégance“ (Marc Monnier).

DOVALLE, *Charles,* né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire) le 23 juin 1807, passa une enfance douce et laborieuse dans la liberté de la vie de campagne; à vingt ans il vint à Paris, et son talent si tôt développé l'attacha à la rédaction du Figaro et de quelques autres journaux. Ayant le malheur de blesser un amour-propre en sa qualité de publiciste, il fut provoqué en duel par un de ses collègues, et mourut, percé d'une balle, le 30 novembre 1829 à Paris. Un recueil de ses poésies élégiaques, précédé d'une lettre-préface de V. Hugo sur l'auteur, a été publié en 1830 sous ce titre: *Le Sylphe,* poésies de feu Ch. Dovalle.

DU CAMP, *Maxime,* fils d'un chirurgien, naquit à Paris le 8 février 1822. Au sortir du collége il fit un premier voyage en Orient (1844—45). A son retour il s'occupa de photographie, où il fit de curieuses expériences. En 1848 il fut blessé dans les rangs de la garde nationale aux journées de juin. En 1849 le ministère de l'instruction publique l'envoya explorer de nouveau l'Égypte, la Nubie, la Palestine et l'Asie Mineure (1849—51). Outre un grand nombre d'ouvrages, fruits de ses voyages (Souvenirs et paysages d'Orient 1848; Égypte, Nubie, Palestine, Syrie 1852; Orient et Italie 1868) et outre plusieurs romans (le Livre posthume 1853, les six Aventures 1857, les Buveurs de cendre 1866), il a publié deux recueils de poésies: *les Chants modernes* 1855, et *Mes Convictions* 1858. Dans la préface du premier ouvrage, il revendique pour la poésie, afin de lui rendre son influence, le domaine matériel; il demande que l'art soit mis au service de l'industrie et de la science, puisque „le siècle est aux planètes et aux machines“. Cependant ces poésies mêmes, quoiqu'il y chante les prodiges de la science et de l'industrie modernes avec une habileté remarquable, prouvent la fausseté de sa théorie, le premier livre de ce recueil (Chants de la matière) étant bien inférieur au second (Chants d'amonr). Max. Du Camp vient de

publier un ouvrage fort consciencieux, qui a paru en partie dans la Revue des Deux-Mondes, sur „Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIXe siècle“. 6 vol. 1875.

DUMAS, *Alexandre*, naquit à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1803, fils du général Davy-Dumas († 1806) et petit-fils du marquis Davy de la Pailleterie et d'une négresse. Après avoir reçu une éducation fort médiocre, il vint à l'âge de vingt ans chercher fortune à Paris. Il débuta en 1826 par des Nouvelles. La représentation de son drame historique „Henri III et sa cour“, le 11 février 1829, fort applaudi comme une réaction de plus contre les traditions de l'école classique, lui gagna aussitôt la faveur du public, qui ne s'est guère démentie. Il a produit depuis plus de soixante pièces, drames et comédies (Antony 1831; Angèle 1833; Kean 1836; les Demoiselles de Saint-Cyr 1843; le Chevalier de Maison-Rouge 1847 etc.), et plus de 200 vol. d'Impressions de voyages, de Romans, dont les Trois Mousquetaires 1844 et le Comte de Monte-Christo 1845 ont le plus popularisé son nom. Ces incalculables écrits n'ont pu sortir du cerveau d'un seul homme. Il a eu de nombreux collaborateurs, qu'il n'a avoués que forcé par les réclamations de la critique et par des sentences judiciaires. De plus il a fait d'audacieux emprunts aux plus illustres écrivains modernes, morts et vivants. La plupart de ses ouvrages, n'ayant eu d'autre but que de gagner de l'argent et d'amuser le public, s'excluent d'eux-mêmes de la littérature. Pourtant on ne saurait lui contester un grand talent. Son style est vif et animé, quoique assez souvent négligé; il a une facilité brillante, un merveilleux talent de narration, qui brille surtout dans ses Impressions de voyages, et il possède plus que personne le talent de l'arrangement et de la disposition dramatique des faits et des personnages. Dumas est mort à Dieppe à la fin de 1870.

DUPONT, *Pierre,* après Béranger le chansonnier le plus populaire de la France, naquit à Lyon le 23 avril 1821, de parents pauvres. Son peu de goût pour l'état ecclésiastique lui fit, en 1837, quitter le séminaire où l'avait fait entrer un prêtre, son parent. Ils se fit alors successivement ouvrier en soie, clerc de notaire et commis banquier à Lyon. En 1839 il vint à Paris, où il gagna péniblement sa vie à donner des leçons. Racheté de la conscription par ses amis, il obtint en 1842 pour son poëme „les deux Anges“ un prix de l'Académie française et une place d'aide au Dictionnaire, à la rédaction duquel il travailla jusqu'en 1847. A cette époque il acquit une rapide popularité par ses *chansons*, dont il composa en même temps, comme par une double inspiration, les paroles et l'air sans avoir jamais étudié la musique. Dès 1848, le caractère bucolique de ses premières poésies fit place aux inspirations socialistes du jour. Alors ses vers deviennent un cri de ralliement pour les classes déshéritées. Gravement compromis par ses chansons, il fut condamné en 1852 par un conseil de guerre à sept ans d'exil à Lambessa, mais on obtint sa grâce et dès lors il resta à l'écart de la politique. Il mourut en 1870. Ses chansons ont été plusieurs fois publiées; en 1851 sous le titre de la „Muse populaire“; en 1852 dans une édition de luxe. Les plus connues en sont: les Bœufs 1846, les Louis d'or, le Chien du berger, la Blonde, la Brune, la Châtaine, la Vigne, les Chants du pain, des paysans, des ouvrier des soldats, du vote. On a encore de lui *Dix églogues* 1864.

DURAND, *Henri*, naquit à Vevey (pays de Vaud) le 27 août 1818. Élevé dans des idées et des habitudes chrétiennes, il se destina au saint ministère. Il fit ses études à Lausanne, où il devint un centre de poésie et de patriotisme pour les étudiants, et où il aida à vivifier la société patriotique de Zofingen; puis il fit un séjour de 18 mois à Erlangen. De retour en Suisse, une fièvre nerveuse l'enleva à l'âge de vingt-trois ans, le 13 février 1842. Les grandes espérances qu'il avait données, firent de sa perte un deuil public. Ses „*Poésies*“ (recueillies par la Société de Zofingen, Lausanne, 3e éd. 1852), d'une inspiration tranquille, sereine, modérée, chantent la patrie, les joies intimes de l'amitié, de la famille, et les espérances du chrétien. Il chantait ses vers en les composant, la guitare en main, comme un ménestrel.

FONTANEY, *Auguste*, 1803—1837, prit de 1827—37 une part active à la rédaction de la plupart des revues littéraires du temps. En 1829 il publia „*Ballades, mélodies et poésies diverses*“, le seul ouvrage qui porte son nom véritable. Une peur instinctive de la publicité lui fit signer, dès 1833, ses publications de divers pseudonymes, p. e. Scènes de la vie castillane et andalouse (1835) par Carel Feeling, fruit d'un voyage qu'il fit en sa qualité d'attaché à l'ambassade de France à Madrid. Ses œuvres sont pleines de délicatesses et de grâces contenues.

FOURNEL, *Charles*, a publié un volume de *Poésies* en 1848.

GAUTIER, *Théophile*, naquit à Tarbes le 31 août 1811. Au sortir du collége Charlemagne à Paris, il se fit peintre, mais découragé par la faiblesse de ses premiers essais, il se tourna vers la poésie et devint un des partisans les plus fervents de V. Hugo. En 1830 il publia un volume de *Poésies*, suivi en 1832 *d'Albertus ou l'Ame et le Péché*, légende théologique en vers, et en 1838 de la *Comédie de la Mort*, une de ses productions poétiques les plus originales. Ses poésies complètes, à l'exception des *Émaux et Camées* (1852), ont été réunies en un volume (Charpentier 1855). Il a publié encore une Histoire de l'art dramatique en France 1859; une „Histoire du romantisme“, étude sur la poésie française de 1830—1868 (1874); beaucoup de romans (les Jeunes-France 1833, Mademoiselle de Maupin 1835, Fortunio 1838, le Capitaine Fracasse 1863, le Roman de la Momie etc.); un recueil de Nouvelles 1845; quelques drames et vaudevilles qui ont eu peu de succès; des ballets plus célèbres (Giselle, Sacountala); les Grotesques, études sur les poëtes du temps de Louis XIII 1844; beaucoup de voyages (Tras los montes 1843, Zigzags 1845, Constantinople 1854, Italia 1852, Voyage en Russie 1866). Pendant quarante ans il a donné des articles de critique littéraire et artistique à une foule de journaux et de revues; il a collaboré surtout à la Presse (de 1836—56) et au Moniteur (de 1856—69), auxquels il a fourni les comptes-rendus des théâtres. Dans sa „Ménagerie intime“ (1869), sorte de chapitre autobiographique, il nous donne l'histoire de ses chats angoras, au milieu desquels il a passé les dernières années de sa vie. Il mourut à Paris le 23 octobre 1872. Th. Gautier est un des maîtres les plus habiles en matière de langue et de style, il est l'écrivain-peintre, le coloriste par excellence. Le trait saillant de sa

poésie est ce matérialisme poétique qui, aux dépens de la pensée, cultive avant tout la forme, la couleur, l'image, la beauté extérieure. Il cherche donc à assimiler la poésie aux arts plastiques, et c'est à ce titre qu'on l'a nommé, lui et ses imitateurs, l'école sculpturale.

GAY, *Delphine* (Mme Émile de Girardin), poëte lyrique et dramatique, romancière et feuilletoniste, naquit le 26 janvier 1805 (1804?) à Aix-la-Chapelle. Dans les salons de sa mère, Mme Sophie Gay (1776—1852), qui s'est fait un nom littéraire par des romans et des comédies, comme plus tard dans ceux de son mari, le fameux journaliste Emile de Girardin, qu'elle épousa en 1831, elle enchanta tout le monde par son esprit et sa beauté et dès que, à l'âge de seize ans, elle commença à cultiver la poésie, cette „Muse de la Patrie" — c'est ainsi qu'elle se nommait elle-même — fut fort applaudie. Couronnée par l'Académie française, elle le fut encore au Capitole pendant un voyage à Rome. Elle débuta par des chants patriotiques et aborda plus tard presque tous les autres genres de la littérature avec un égal bonheur. Ses œuvres en vers sont deux recueils d'*Essais poétiques* 1824 et 1825; *le Retour* 1828; *le Dernier Jour de Pompéi* 1828; *Napoline* 1833 (Poésies complètes 1842; édition augmentée 1856). En prose elle a écrit des nouvelles, des romans d'une analyse délicate (Le Lorgnon 1832, Contes d'une vieille fille 1832, La Canne de M. de Balzac 1836, Marguerite etc.); des tragédies (Judith, Cléopâtre); des comédies pleines d'esprit et d'humour (Lady Tartuffe, la Joie fait peur, l'École des Journalistes, le Chapeau de l'Horloger). Mais le charme de son esprit se montre surtout dans ses inimitables causeries du „Courrier de Paris" dans le feuilleton de la Presse, publiées sous le pseudonyme de „Vicomte de Launay" et recueillies sous le titre de „Correspondances parisiennes". Elle mourut à Paris le 29 juin 1855. Oeuvres complètes 1860.

GUTTINGUER, *Ulric,* né 1785 à Rouen, mort le 21 septembre 1866, se livra dès sa jeunesse à la littérature. Dès 1820, lié d'amitié avec les chefs de l'école romantique et admis à la rédaction de la Muse française, il peut être regardé comme un des promoteurs de la révolution littéraire, quoique ses poésies se distinguent par une certaine douceur et langueur de ton et d'expression. Il a publié *Nadir* (1822), histoire orientale en prose et en vers à la Lalla-Rookh; Amour et Opinion (1827) et Arthur (1836), romans; Pensées et impressions d'un campagnard (1847), recueil d'articles extraits de divers journaux; plusieurs recueils de poésies: *Mélanges poétiques* 1824; *Charles VII à Jumiéges* et *Édith,* poëmes (1826); un recueil d'*élégies* anonyme (1829); *Fables et méditations* (1837); *les Deux âges du poëte* (1844); *Dernier amour* (1852).

HALÉVY, *Léon,* disciple du comte de Saint-Simon, frère du célèbre compositeur François Halévy († 1862), naquit à Paris le 14 janvier 1804, de parents israélites. De 1831 à 1834 il remplit les fonctions de professeur adjoint de littérature à l'École polytechnique; en 1837 il entra au ministère de l'instruction publique; il était chef du bureau des monuments historiques, lorsqu'en 1853 il fut mis en disponibilité. Les nombreux écrits de cet esprit cosmopolite et humanitaire, publiés en partie sous le pseudonyme anagrammatique de Noël

Hyéval, embrassent la philosophie, la poésie, l'histoire et les langues étrangères. Les principaux en sont: *les Cyprès,* élégies modernes; *Poésies européennes* (1828), imitations en vers des principaux poëtes étrangers; deux recueils de *fables* 1843 et 1853; des traductions d'Horace, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; un Résumé de l'histoire des Juifs (1827—28); une Histoire résumée de la littérature française 1838 et plusieurs ouvrages dramatiques (le czar Démétrius, tragédie (1829); Électre; Macbeth, d'après Shakspeare 1853; Luther, poëme dramatique, 1834; Martin Luther, nouveau drame historique en vers 1866; Léone Léoni, Indiana, d'après George Sand; Ce que fille veut, le Chevreuil, comédies etc.).

HASSELT, *André van,* poëte belge, membre de l'Académie royale de Belgique, né à Maëstricht le 5 janvier 1806, étudia à Bruxelles, à Heidelberg et à Paris. Il fut attaché à la bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles, plus tard il devint inspecteur général des écoles normales du royaume. Il a publié en vers: *Primevères* 1834; *Poésies* 1852; *Nouvelles poésies* 1857; *Le livre des Ballades* 1872; *Le livre des Paraboles* 1872; beaucoup d'ouvrages historiques: Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgiqne (Bruxelles 1838); Histoire de P.-P. Rubens 1840; Histoire des Belges jusqu'à la domination romaine 1848; Voyage aux bords de la Meuse, légendes, récits et traditions 1837 etc.

HOSEMANN, *Jean-Jacques,* ministre protestant à Paris, a publié: *Voix évangéliques* 1841.

HOUSSAYE (ou HOUSSET), *Arsène,* né à Bruyères près de Laon le 28 mars 1815, vint de bonne heure à Paris. Rédacteur en chef de l'Artiste de 1844 à 1849, il reçut en 1849 la place de directeur de la Comédie française, qu'il a administrée avec une grande habileté jusqu'en 1856 où il donna sa démission. On créa alors pour lui la place d'inspecteur général des musées de province. En 1875 il est devenu directeur du Théâtre lyrique. Ses œuvres embrassent le roman, le théâtre, la poésie et la critique. Dans la plupart de ses romans il met en scène le désordre des mœurs sous l'élégance raffinée des hautes classes sociales (la Pécheresse 1836; Romans, contes et voyages 1846; le Voyage à ma fenêtre 1851; les Filles d'Ève 1852; Nos grandes dames 1868; les Parisiennes 1869 etc.). Ses principaux ouvrages critiques et humoristiques sont: Histoire de la peinture flamande et hollandaise 1846; Voyage à Venise 1849; Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française (1855), où l'auteur nous fait assister à la réception imaginaire de tous les grands esprits que l'Académie a dédaigné de recevoir; le roi Voltaire 1858; Histoire de l'art français 1860; les Femmes comme elles sont 1861; les Femmes du temps passé 1862. Ses poésies comprennent *les Sentiers perdus* 1841, *la Poésie dans les bois* 1845, *les Poëmes antiques* 1855, réunis sous le titre de Poésies complètes 1851 et sous celui d'Oeuvres poétiques 1858. En 1867 il a encore publié *la Symphonie de vingt ans.* Arsène Houssaye est le poëte des roses et de la jeunesse, dit Sainte-Beuve. Mais dans ces roses la goutte de rosée est souvent une larme, ajoute Th. Gautier, dont Houssaye suit la voie, en faisant souvent jaillir l'image aux dépens de la pensée.

HUGO, *Victor* (Victor-Marie comte Hugo), naquit à Besançon le 26 février 1802, d'un père colonel et depuis 1809 lieut.-général de l'Empire, et d'une mère Vendéenne de naissance et de sentiments. On retrouve dans ses poésies les traces de cette double origine. Il passa les premières années de sa jeunesse en Corse, à l'île d'Elbe, en Italie, en Espagne, selon les vicissitudes de la carrière militaire de son père. Depuis 1812 à Paris, il y compléta ses études sous les yeux de sa mère. A 14 ans il avait déjà composé une tragédie et deux pièces lyriques (la Canadienne) et en 1820 l'auteur des „Vierges de Verdun“ et de „Moïse sur le Nil“ fut proclamé maître ès jeux floraux par l'Académie de Toulouse. En 1822 „l'enfant sublime“ (ainsi l'appelait Chateaubriand) publia sous le titre d'Odes et poésies diverses le I vol. de ses *Odes et Ballades*. Ce recueil, qui frappa par la richesse des vers et le plus ardent enthousiasme religieux et royaliste, lui valut une pension royale qui lui permit d'épouser une compagne d'enfance. Cependant cet enthousiasme, plus factice que réel, ne put se soutenir longtemps. Le II (Nouvelles Odes 1824) et le III vol. des Odes et Ballades (1826) montrent déjà que le libéralisme et le culte de Napoléon gagnent dans l'âme du poëte. En même temps la forme classique des premières œuvres fut de plus en plus négligée, il montra des hardiesses de pensées et de style nouvelles et, devenu le centre d'un cercle de jeunes révolutionnaires „le Cénacle“ (Sainte-Beuve, E. et A. Deschamps, A. de Musset etc.), qui exposèrent un nouveau système littéraire „le romantisme“ dans la „Muse française“, il rompit décidément avec les traditions classiques en 1827, en publiant le drame de „Cromwell“, dont la préface est le manifeste du nouveau parti. Ayant donné en 1828 les *Orientales*, la plus magnifique efflorescence de son imagination et le plus merveilleux livre du poëte pour la richesse du coloris et des images, et en 1829 le „Dernier jour d'un Condamné“, plaidoyer éloquent contre la peine de mort, il remporta par la représentation de „Hernani“ (26 février 1830) une victoire décisive sur les classiques. Cromwell, Hernani et ses autres drames: Marion Delorme 1831, le Roi s'amuse 1832, Lucrèce Borgia 1833, Marie Tudor 1833, Angelo de Padoue 1835, Ruy Blas 1838 et les Burgraves 1843, sont tout autant de pièces plus ou moins excentriques. Exagérant sa théorie que „tout ce qui est dans la nature est dans l'art et que le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque“, il en vint à faire son étude favorite du hideux, à réhabiliter systématiquement toutes les laideurs physiques et morales et à ne reculer devant aucune situation horrible et licencieuse. Il s'éloigne souvent de la vérité historique et de cette vérité humaine des caractères qui est l'âme du drame. Cependant pour la force de la langue et le coloris, il excelle ici comme dans ses autres œuvres. Dans ces mêmes années de fécondité, de 1830—1840, parurent: le brillant roman „Notre-Dame de Paris“ (1831), son chef-d'œuvre en prose, qui excelle par la couleur locale, l'originalité des caractères, l'intérêt dramatique et les peintures, surtout celle de l'architecture du Moyen-âge; plusieurs nouveaux recueils de poésie lyrique: les *Feuilles d'automne* 1831, peut-être le plus beau de tous, où il célèbre les sentiments les plus purs, les plus humains et où sa pensée se repose avec une grâce rêveuse surtout sur les souvenirs de jeunesse; les *Chants du crépuscule* 1835; les *Voix intérieures* 1837; les *Rayons et les Ombres*, et diverses œuvres en prose (Littérature et philosophie mêlées 1834). La révolution de 1830 avait achevé la transformation de

ses opinions politiques; il se dépouilla entièrement de ses convictions de jeunesse. En 1841 il entra à l'Académie française. A cette époque il fit plusieurs voyages, entre autres sur le Rhin („le Rhin" 1842, souvenirs de voyage) et en Espagne, d'où il fut subitement rappelé en 1843 par la mort tragique de sa fille Léopoldine et de son gendre Charles Vacquerie. En 1845 Louis-Philippe le nomma Pair de France, sans le faire renoncer à l'opposition. Après la révolution de Février il se rapprocha du parti démocratique et socialiste, dont il fut un des plus éloquents défenseurs dans l'Assemblée législative et dans l'Évènement, journal fondé par lui-même. Expulsé de la France par suite du coup d'État du 2 décembre, il se retira dans l'île de Jersey, qu'il échangea en 1855 contre l'île de Guernesey. Repoussant les deux amnisties de 1859 et de 1869, V. Hugo ne rentra en France qu'après la chute de l'Empire en septembre 1870. Élu député en 1871, il donna sa démission, lorsque l'Assemblée nationale vota la paix avec l'Empire d'Allemagne. Pendant et après son exil il a publié: une brochure véhémente „*Napoléon le Petit*" 1852; les *Châtiments* 1853, volume de poésies dont le ton violent n'a pour excuse que l'amertume de l'exil; les *Contemplations* 1856, divisées en 2 tomes: Autrefois 1830—43, et Aujourd'hui 1843—56, belle œuvre de poésie où règnent un langage moins artificiel et une sensibilité plus vraie que dans beaucoup des poésies précédentes; la *Légende des siècles* 1859, vaste recueil de poésies en 2 vol. dont le sujet est l'humanité et où chaque siècle est représenté par un tableau qui le caractérise; les *Chansons des rues et des bois* 1865, caprices poétiques où la forme et l'idée sont souvent bizarres, mais où la vérité pittoresque du détail indique encore le grand artiste; *l'Année terrible* 1872, œuvre poétique, inspirée par la haine démesurée qu'il porte aux vainqueurs de sa patrie.

Outre „Notre-Dame de Paris" V. Hugo a écrit 6 romans: „Han d'Islande" 1823, un de ses ouvrages les plus excentriques; „Bug Jargal" 1825, épisode de la révolte des Nègres à St. Domingue en 1791; les „Misérables" 1862, grand roman social en 10 vol. qui souleva des panégyriques et des attaques également passionnés; les „Travailleurs de la Mer" 1866, sorte d'idylle-épopée où un récit fort simple est submergé sous le pittoresque des peintures; „l'Homme qui rit", 4 vol., 1869, et „Quatre-vingt-treize", 3 vol., 1873.

V. Hugo est le chef incontesté de l'école romantique. Il joint à une conception puissante et toujours originale une imagination vive et ardente et une fécondité inépuisable. Il a une connaissance profonde du génie de la langue française, qui lui obéit comme à nul autre poëte; il possède au plus haut degré la musique du style, la science du rhythme et de l'harmonie. Grand artiste en vers et en prose, il l'est par excellence dans la poésie lyrique, qui est son plus beau titre à l'immortalité et où les qualités l'emportent beaucoup sur les défauts. On lui reproche surtout un culte excessif de la forme, de la couleur, du son, en un mot de la réalité matérielle qui fait souvent négliger l'idée pour le langage, défaut dont quelques-uns de ses disciples ont fait un véritable matérialisme poétique; on lui reproche encore l'abus de l'antithèse, sa figure favorite, et un manque de sobriété dans les images, dont l'exubérance nuit souvent à la clarté et risque parfois d'étouffer l'idée.

Une édition générale de ses œuvres a paru en 1858 en 24 vol. (collection Hetzel). Sa vie a été racontée, à ce qu'on dit, par Mme V. Hugo († 1868) dans

un ouvrage intitulé: Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, 1863, 2 vol. En 1877 V. Hugo a fait paraître: une nouvelle série de la *Légende des siècles;* une autobiographie détaillée „Actes et Paroles“ et *l'Art d'être grand-père,* poésies dont le titre indique assez le sujet principal et dont quelques-unes ont toute la fraîcheur de ses plus belles poésies. Il va publier encore „le Crime du 2 décembre“, ouvrage historique.

JANE, *Paul,* pseudonyme pour *Adolphe van Soust de Borckenfeldt*, de souche allemande, quoique né à Bruxelles de père et de mère belges, directeur des Beaux-Arts au ministère de l'intérieur à Bruxelles, poète et critique d'art, principal promoteur du mouvement flamand en Belgique, a publié: *L'Escaut,* traduction en vers d'un poème historique du poète flamand Émanuel Hiel (1869); *Venise sauvée,* oratorio (1872); *le Chant lyrique* 1874; *la Rénovation flamande* 1875 et *l'Année sanglante* (Londres 1872). Les 13 chants, lyrico-épiques et élégiaques, de ce dernier ouvrage, qui joint une grande beauté de la diction à une haute élévation de la pensée, glorifient les hauts faits de l'armée allemande en 1870/71 et témoignent d'une profonde sympathie pour notre pays. Comme critique d'art il a publié: Études sur l'état présent de l'art en Belgique 1858, 'École d'Anvers 1859 etc.

LABORDE, *Alexandre*-Louis-Joseph, comte *de,* né à Paris en 1774, mort en 1841, député sous la Restauration, membre de l'Académie des inscriptions, a publié l'Itinéraire descriptif de l'Espagne; un Voyage en Syrie, de concert avec son fils Léon-Emmanuel, et un recueil de *Chansons* sous le pseudonyme de Moria.

LACAUSSADE, *Auguste,* né en 1820 à l'Ile-Bourbon d'une famille originaire de la Gironde, fit ses études à Nantes. Rappelé dans son pays en 1834, il passa deux ans dans l'étude d'un avocat, puis il se tourna vers la médecine, qu'il quitta bientôt pour la littérature. Il publia en 1839 un recueil de poésies „*les Salaziennes*“, dédié à V. Hugo, dont il était le disciple enthousiaste, et en 1842 une traduction en prose des poésies d'Ossian. Après un nouveau séjour de trois ans à l'Ile-Bourbon, il devint secrétaire de Sainte-Beuve, rédacteur de la Revue contemporaine en 1852 et directeur de la Revue européenne en 1859. Il a publié encore deux volumes de vers: *Poëmes et paysages* 1852, où il décrit avec amour les différents aspects, riants et sévères, de la nature des tropiques, et *les Épaves* 1861, où il chante avec une résignation virile et un calme stoïque „les tempêtes et le naufrage de notre génération souffrante“. — Page 65, ligne 21 lisez „tout“ au lieu de „dout“.

LACHAMBEAUDIE, *Pierre,* le plus célèbre fabuliste moderne de la France, né à Sarlat (Dordogne) en 1806, fils d'un petit cultivateur, reçut une éducation élémentaire. Après avoir été pendant trois ans teneur de livres chez un commerçant de Lyon, il obtint un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne et rédigea en même temps les „Échos de la Loire“, revue poétique En 1832 il se laissa séduire par le saint-simonisme, dont, ça et là, on rencontre les tendances dans ses fables. Il mena quelque temps une vie errante, vivant au jour le jour. A la suite des journées de Juin 1848, il fut arrêté, mais

relâché sur l'intervention de Béranger. Après le deux décembre 1851 il fut condamné à être déporté à Cayenne, cependant la déportation ayant été commuée en exil, il se retira à Bruxelles, où il vécut péniblement des romances qu'il composait. Il est mort en 1872. En 1829 il publia son premier recueil de vers „*Essais poétiques*“; en 1839 ses *Fables populaires*, augmentées en 1849, et en 1861 des poésies nouvelles, intitulées les *Fleurs de Villemomble* (village des environs de Paris). Ses fables sont d'un style correct et élégant, pleines d'originalité et d'une tendre sensibilité; ce sont pour la plupart des idées humanitaires, des moralités développées par des exemples.

LAMARTINE, *Alphonse*-Marie-Louis *de*, naquit le 21 octobre 1790 à Mâcon (Bourgogne). Après avoir reçu sa première éducation au sein de sa famille, il acheva ses études au collége des Jésuites à Belley sur le Rhône, passa quelque temps à Paris et à Lyon et fit deux voyages en Italie. En 1814 il entra comme officier dans les gardes du corps du roi, mais il quitta le service déjà en 1815. Après cinq années de plaisirs et de voyages, il révéla en 1820 sa vocation de poëte dans les *Méditations poétiques* qui furent reçues avec un enthousiasme général. De 1820 à 1830 il se voua à la diplomatie; à Florence il épousa une jeune et riche Anglaise († 1863), enthousiaste de son talent, dont la fortune, augmentée de l'héritage de son oncle, lui fit une position splendide dans la société. En 1823 il publia les *Nouvelles méditations poétiques*, qui furent moins bien accueillies, et la *Mort de Socrate*; en 1825 le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* et le *Chant du sacre*. En 1829 parurent ses *Harmonies poétiques et religieuses*, où il se montre le plus dévoué défenseur du trône et de l'autel. L'enthousiasme religieux, l'amour exalté de la nature, les joies et les regrets du cœur, le goût de la solitude et d'une mélancolie rêveuse, voilà ce que la poésie lyrique de Lamartine exhale dans des vers d'une harmonie, d'une suavité inconnues jusque là dans la poésie française. Son inspiration est facile et abondante, mais on lui reproche une verbosité fatigante, la surabondance et le vague des peintures, des négligences de style et de versification. Ses Harmonies, où il atteint l'apogée de son talent, sont de véritables hymnes, pleines d'enthousiasme et de grandeur; l'inspiration y est plus hardie, les images y sont plus saillantes, quoique la forme soit moins correcte que dans les Méditations. En 1829 Lamartine fut reçu à l'Académie française. Refusant les avances que lui fit la monarchie de Juillet, il fit en 1832 un voyage de seize mois en Orient avec sa femme et sa fille, laquelle il eut la douleur de perdre à Beyruth. Le fruit de ce voyage, où il déployait un faste de prince, fut son „Voyage en Orient (4 vol. 1835). Cet ouvrage, qui donne un peu de tout: religion, histoire, politique, poésie, est d'une grande richesse descriptive; cependant le succès en fut compromis par des négligences de composition et des inexactitudes géographiques. En 1835 il publia „*Jocelyn*“ et en 1838 „*la Chute d'un ange*“, deux épisodes d'une vaste épopée „les Visions ou les lois morales“, qui devait embrasser toutes les époques de l'humanité, mais qui n'a pas été achevée. Jocelyn est une épopée domestique qui peint l'amour sacrifié au devoir. Unissant au lyrisme le mouvement dramatique, il excelle par la vérité des tableaux et par la peinture fidèle des luttes de la société et des orages du cœur. La Chute d'un ange qui tombe du ciel sur la terre, abandonnant l'amour divin pour l'amour

des sens', est une œuvre aussi bizarre de fond que faible de forme; montrant des signes visibles de décadence, elle fut accueillie avec une froideur méritée. Un dernier essai de poésie intime „*les Recueillements poétiques*“ (1839) n'eut pas plus de succès. Dès lors Lamartine, élu député pendant son voyage en Orient, se transforma tout à fait en homme politique; s'éloignant de ses anciens principes royalistes et conservateurs, il devint ardent propagateur d'idées révolutionnaires. En 1847 il publia son „Histoire des Girondins“ (8 vol.), ouvrage intéressant, d'un style brillant, mais dont la valeur scientifique est nulle, car ce n'est qu'un long pamphlet politique qui mutile l'histoire au service d'un parti. On peut faire le même reproche à ses autres ouvrages historiques: „Histoire de la révolution de 1848“, apologie du gouvernement provisoire et surtout de l'auteur même; „Histoire de la Restauration“ (6 vol. 1851—53); „Histoire de la Turquie“ (1854) etc. Membre du gouvernement provisoire en 1848, il s'opposa avec un courage extraordinaire aux anarchistes; sa popularité fut immense, mais de courte durée. L'élection de Louis Bonaparte comme président de la république le fit rentrer dans la vie privée. Alors commence la troisième et la plus triste période de sa vie: la période industrielle. Chargé de dettes énormes par ses habitudes de luxe et de faste, il se vit réduit à exploiter la célébrité de son nom et à se livrer à des productions littéraires lucratives, mais presque toutes éphémères. Ses „Confidences“ (1849), ses „Nouvelles confidences“ (1851), „Raphaël, pages de la vingtième année“ (1849), „Geneviève“, mémoires d'une servante (1851), „Graziella“ (1852), „le Tailleur de Saint-Point“ (1851) contiennent encore des pages fraîches et gracieuses, mais la plupart de ces improvisations périodiques, littéraires et politiques, telles que le Conseiller du peuple (1849), le Civilisateur (1851), le Cours familier de littérature (1856) etc. ne méritent pas de figurer à côté des créations de son beau temps. Une souscription nationale ouverte en sa faveur manqua son but. Après de longues luttes contre une misère relative, il reçut enfin en 1867 à titre de récompense nationale une rente viagère. Il vécut encore deux ans dans un état de maladie et d'affaiblissement et mourut le 1 mars 1869. En 1873 Mad. Valentine de Lamartine, sa nièce, a publié 2 vol. des lettres et un vol. de *poésies* non éditées du poëte, parmi lesquelles il y a une tragédie Médée, écrite en 1813. — La note en bas de la page 167 est de Lamartine.

LAPRADE, Pierre-Marie-*Victor*-Richard *de,* né le 13 janvier 1812 à Montbrison (dép. de la Loire), fils d'un médecin fort lettré de Lyon, se voua au barreau; cependant reçu avocat en 1836, il plaida peu et se tourna vers la poésie. En 1847 il fut appelé à la chaire de littérature française à la Faculté des lettres de Lyon, qu'il occupa jusqu'en 1861 où il fut révoqué de ses fonctions à cause d'une satire politique. En 1858 il fut reçu membre de l'Académie française. Laprade débuta en 1839 par le poëme „*Parfums de Madeleine*“, dont le tour harmonieux et mélancolique indiquait un disciple de Lamartine. Dans le poëme mystique de „*Psyché*“ (1841), l'Ève chrétienne dont il raconte la chute, l'épreuve et la réhabilitation, il tâche d'éclairer la légende antique avec l'idée chrétienne, comme Quinet dans son Prométhée. Dans les „*Odes et poëmes*“ (1844) il se montre panthéiste idolâtre de la nature, qu'il chante en vers sublimes. Les „*Poëmes évangéliques*“ (1852), inspirés par la lecture de l'Évangile, marquent

la transition du panthéisme au spiritualisme chrétien. Depuis il a publié en 1855 „*les Symphonies*“; en 1858 les „*Idylles héroïques*“, trois poëmes où l'homme est ramené à Dieu par le charme de la nature et les joies du foyer domestique; en 1865 les „*Voix du Silence*“; en 1868 „*Pernette*“, poëme pastoral d'une pureté exquise; plusieurs traités sur le Sentiment de la nature avant le christianisme 1866, sur le Sentiment de la nature chez les modernes 1868, sur l'Éducation homicide 1867. Poëte philosophique de la nature, à laquelle il fait parler un langage plein de fraîcheur, de grâce, de grandeur, on le regarde comme le chef de l'école spiritualiste moderne. „Sa poésie, dit un critique, est faite de l'âme des choses.“ Sa philosophie panthéiste et sa foi religieuse ont quelque chose de vague et d'indécis. Enveloppant sa pensée sous les voiles du symbole, il est peu populaire, mais il a exercé une grande influence sur la poésie contemporaine.

LATOUR, *Antoine* Ferrant *de,* né à Saint-Irieix (Haute-Vienne) en 1808, entra en 1826 à l'École normale, professa quelque temps la rhétorique aux colléges Bourbon et Henri IV et fut enfin chargé par le roi Louis-Philippe de l'éducation du duc de Montpensier, auprès de qui il est resté, même après 1848, comme secrétaire et dont il a partagé l'exil. Ses Poésies complètes (1841), empreintes d'une douce et vague mélancolie, comprennent „*la Vie intime*“ (1833) et „*Loin du foyer*“. Comme prosateur il a publié un Essai sur l'histoire de France au XIXe siècle (1835); Voyage en Orient du duc de Montpensier (1847); Études sur l'Espagne (1857) et Nouvelles études sur l'Espagne (1868), fruit de plusieurs années d'observation personnelle. On lui doit encore une excellente traduction de Silvio Pellico, de Manzoni (1841) etc.

LECONTE DE LISLE, *Charles-Marie,* naquit en 1820 d'un père chirurgien militaire à l'Ile-Bourbon, dont la nature sublime exerça sur lui une grande influence. Il acheva ses études à Rennes en Bretagne, alla revoir à plusieurs reprises son île natale, voyagea au Brésil et vint se fixer à Paris en 1846. Il s'y jeta dans le fouriérisme, mais répudiant bientôt les doctrines du phalanstère, il se tourna tout entier vers la littérature. Il appartient à cette école de poëtes qui, amoureux de la forme, travaillent le vers comme une sculpture (Th. Gautier). Il a une rare faculté de description pittoresque et excelle, mieux que personne, à peindre la nature tropicale. Sa langue est toujours noble et forte, son vocabulaire fort riche, mais il lui manque le feu sacré de l'enthousiasme. Ses œuvres sont: *Poëmes antiques* 1853; *Poëmes et poésies* 1855; *Poésies complètes* 1858; *les Poésies barbares,* où il fait des excursions dans les mythologies du Nord (1862); des traductions de Théocrite et d'Anacréon (1861), de l'Iliade (1867) etc.

LEFÈVRE, *Auguste,* né en 1807, juge au tribunal de l'Ile-Bourbon, a publié *Mosaïque* 1847.

LEMOINE, *Gustave,* né à Paris le 29 octobre 1786, a composé des drames qui ont obtenu un grand succès (Une Femme malheureuse 1837, la Grâce de Dieu 1841, mise au théâtre des Italiens sous le titre de Linda de Chamounix etc.), plusieurs vaudevilles, écrits en collaboration (Une femme qui se jette par la

fenêtre 1847), et de nombreuses *romances,* aussi remarquables par la poésie que par les mélodies gracieuses et originales composées par sa femme, née Loïsa Puget. G. Lemoine habite depuis longtemps un petit domaine au pied des Pyrénées.

LEMOYNE, Camille-*André,* né à Saint-Jean-d'Angély (Charente inférieure) en septembre 1822, fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1847. Ayant perdu sa fortune en 1848, il entra en qualité d'ouvrier typographe dans la maison F. Didot. A partir de 1856, il a publié dans différentes Revues des pièces de vers, réunies en 1860 en un volume, portant pour titre le nom des principales poésies du recueil: *Stella maris. Ecce homo. Renoncement. Une larme du Dante* etc. Il a donné depuis, outre des éditions augmentées du même recueil: *les Sauterelles de Jean de Saintonge* 1863; *les Roses d'antan* 1865; *les Charmeuses* 1867. Ses poésies, fort estimées de Sainte-Beuve, se distinguent par une vibration originale et une certaine réserve mise dans le choix et l'expression de ses pensées.

LEROY, *Gustave,* ouvrier-poëte, né à Paris en 1822 (?), mort dans cette ville en 1862 d'une chute qu'il fit dans l'ivresse, gagna péniblement sa vie à faire des boîtes à coudre. C'est un des plus dignes représentants de la poésie socialiste, cultivée surtout depuis 1830 par tant d'ouvriers de Paris. Depuis 1840, où son poëme „les Morts" fut chanté dans tous les ateliers, tout évènement politique a trouvé son écho dans ses poésies, qui ont exercé une grande influence morale sur le peuple et qui vivent encore dans la bouche des ouvriers.

LE VAVASSEUR, *Gustave,* né en 1819 en Normandie, a publié en prose la Vie de Pierre Corneille et en vers: *Poésies fugitives* 1846; *Dix mois de révolution,* Sylves politiques, en collaboration avec Ernest Prarond 1849; *Farces et moralités* 1850 et plus récemment *Inter amicos,* étude d'après nature. Il se distingue par l'élévation du sentiment et de l'esprit, mais on peut lui reprocher la recherche du subtil et du contourné.

LOY, *Philippe de,* né à Paris en 1781, a publié „*Préludes poétiques*".

MARMIER, *Xavier,* poëte, critique et voyageur, naquit à Pontarlier (Doubs) le 24 juin 1809. Après avoir fait ses études en province, il vint à Paris, où il débuta en 1830 par ses Esquisses poétiques. En 1839 professeur de la littérature étrangère à Rennes, de 1840 à 1846 bibliothécaire au département de l'instruction publique, il fut nommé en 1846 conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. En 1871 il a été reçu membre de l'Académie française. Possédé, dès sa jeunesse, de la passion des voyages, il a parcouru successivement l'Orient, l'Algérie, une partie de l'Amérique et surtout les pays du Nord de l'Europe, dont il a fait connaître à la France les littératures par mille traductions en vers et en prose. Outre deux recueils de poésies: *Esquisses poétiques* 1830 et *Poésies d'un voyageur* 1844, il a publié: des romans et des nouvelles (les Fiancés du Spitzberg 1858; Histoire d'un pauvre musicien 1866; les Hasards de la vie 1868 etc.); des ouvrages de critique (Études sur Goethe 1835; Langue et littérature islandaises 1838; Histoire de la littérature en Danemarc et en Suède 1839; Histoire de l'Islande 1838 etc.); de nombreuses traductions (Théâtre

de Goethe 1839; Théâtre de Schiller 1841; Contes fantastiques de Hoffmann 1843; Sous les sapins, traductions de légendes allemandes 1865; Chants populaires du Nord 1842; Dernières glanes (1869), recueil où il y a quelques poésies originales et beaucoup d'imitations); beaucoup de descriptions de voyages; quelques petits livres de morale à l'usage de la jeunesse etc.

MARTIN, *Nicolas*, né à Bonn sur le Rhin le 7 juillet 1814, d'un père français et d'une mère allemande, sœur de Karl Simrock, passa sa jeunesse dans le petit village d'Halluin, sur la frontière de la Flandre belge. Il fit ses études au collége de Lille. Il passa souvent ses vacances à Bonn chez son oncle, qui, en parcourant avec lui la belle vallée du Rhin, ensemençait sa jeune âme de poëte en l'initiant aux beautés de la poésie allemande, dont on aime à retrouver le parfum dans sa lyrique. Muni à dix-sept ans d'un diplôme universitaire, il quitta le collége pour entrer dans les bureaux des douanes à Dunkerque. Nommé visiteur au Pont-Rouge sur la Lys, non loin de Lille en 1835, il fut appelé en 1838 à Paris où il devint chef de bureau au ministère des finances et Receveur principal des Douanes. Aujourd'hui qu'il a brisé la chaîne des fonctions publiques, il ne vit que pour sa muse, qu'il cultive à Auteuil-Paris. Depuis 1837 où il publia à Lille les *Harmonies de la famille,* il a donné en 1841 *Ariel, Louise* 1842, *les Cordes graves* (1845 Lille), *une Gerbe* 1849, l'*Écrin d'Ariel* 1853, *le Presbytère*, épopée domestique 1856, *Marisca*, légende magyare 1861, *Julien l'Apostat*, poëme dramatique 1875. Ses principales poésies ont été réunies en un volume: Poésies (4e éd. 1873), précédées d'une „Autobiographie printanière" fort intéressante. On lui doit encore les „Poètes contemporains en Allemagne", études critiques et biographiques en deux séries; „France et Allemagne, critique et voyages" 1852; une traduction des Contes de la famille des frères Grimm 1846—47 et les „Contes allemands", imités de Hebel et de K. Simrock 1866. „N. Martin, dit son critique dans les „Poëtes français" d'Eug. Crépet, un peu allemand dans la nature du sentiment et le tour de la pensée, est français dans la forme et l'expression dont il les revêt, et cette inspiration mixte, cette fusion spontanée des deux sentiments littéraires, faite sans parti pris d'imitation, donne le cachet individuel à sa poésie." En effet on ne peut lire dans son Ariel, qui, au milieu de ses divers ouvrages, se détache comme „l'expression spontanée de l'intime nature du poëte", une de ces poésies à la forme brève et légère sans y retrouver le parfum de notre lied et sans aimer ce „doux Allemand de France". Son chant „A l'Allemagne" donne une expression enthousiaste à ses profondes sympathies pour notre pays.

MÉNESSIER-NODIER, *Marie* (Marie-Antoinette-Élisabeth Nodier, dame Ménessier), née le 22 avril 1811 à Quintigny (Jura) (?), est la fille unique de Charles Nodier, sous les yeux de qui elle fut élevée et qui vendit sa bibliothèque pour lui faire une dot, lorsqu'en 1831 elle épousa Jules Ménessier. Elle se fit connaître en 1836 par un recueil de poésies, pleines d'une douce sensibilité „*les Perce-neige*". Depuis elle a fourni beaucoup d'articles, de vers et de nouvelles à des publications périodiques. En 1867 elle a publié: Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie.

MERCŒUR, *Élisa,* naquit à Nantes en 1809. Ses premiers essais poétiques ayant trouvé des jugements favorables de la part de Lamartine et de Chateaubriand, elle vint à Paris pour y chercher la célébrité et la fortune. Mais les cruelles déceptions qu'elle eut à subir, le travail auquel elle se vit forcée pour gagner sa vie et soutenir sa pauvre mère, épuisèrent ses forces et une mort prématurée l'enleva en 1835. Ses *Poésies* (1829) sont remarquables par la grâce, la sensibilité et un rhythme harmonieux. Sa mort a inspiré à Chateaubriand les belles stances: Jeune fille et jeune fleur (p. 203). Oeuvres complètes 1843.

MÉRY, *Joseph,* naquit dans l'île des Aygalades près de Marseille, le 21 janvier 1798. En 1824 il vint se fixer à Paris, où il se lia intimement avec son compatriote Aug. Barthélemy de Marseille. Jusqu'en 1831 les deux poëtes travaillèrent ensemble. Le fruit de cette singulière association littéraire fut une série de *poëmes satiriques* où ils attaquèrent avec succès les ministères réactionnaires de la Restauration, et qui se distinguent par une verve mordante et une versification fort habile. Les principaux en sont: les Sidiennes (1825), la Villéliade (1826), la Peyronnéide, la Censure (1827) et plus tard la Némésis, journal hebdomadaire en vers (1831—32). Renonçant à leur poésie pamphlétaire sous le ministère libéral de Martignac, ils écrivirent en 1828 „*Napoléon en Égypte*“, poëme historique en 8 chants, remarquable par la richesse de poésie descriptive, et en 1830 „*l'Insurrection*“, selon Sainte-Beuve une des meilleures inspirations des auteurs. 1832 vit cesser la collaboration régulière des deux poëtes. Méry se retira à Marseille, fit plusieurs voyages en Italie et en Angleterre, et devenu aveugle, mourut à Paris le 17 juin 1866 d'une maladie cancéreuse au larynx. Il a publié seul, dès 1830, un grand nombre de romans et de nouvelles, qui tous se distinguent par une imagination brillante (le Bonnet vert 1830, la Juive au Vatican, Nuits de Londres 1840, Héva 1842, la Guerre du Nizam 1847, les Damnés de Java 1854, les Étrangleurs de l'Inde 1858 etc.). Cependant ses innombrables productions poétiques: odes, élégies, cantates, en grande partie poésies de circonstances, rapides improvisations inspirées par les évènements politiques (p. e. Napoléon en Italie 1859), l'emportent encore sur sa prose. Elles sont en partie recueillies dans les „*Mélodies poétiques*“ (1853) et les „*Poésies intimes*“ (1865), en partie dispersées ça et là dans les journaux et les revues. Il a donné aussi des comédies, des drames, des vaudevilles, dont un certain nombre sont réunis sous le titre de Théâtre de salon 1861. Méry était doué d'une rare facilité. Son style brille par un éclat et une couleur qui répondent à la vivacité toute méridionale de son imagination; ses vers se distinguent par la netteté du rhythme et la grande richesse des rimes. On le vantait aussi dans les salons comme un des plus spirituels causeurs de son temps.

MILLEVOYE, *Charles*-Hubert, naquit le 24 décembre 1782 à Abbeville (dép. de la Somme), fils d'un négociant. En 1798 il entra chez un procureur; dégoûté du barreau, il essaya de la librairie pour se vouer enfin à la poésie. Déjà en 1801 il avait publié un recueil de poésies „*les Plaisirs du poëte*“. La ferveur de l'étude et surtout une vie fort dissipée minèrent sa santé. Il mourut de phthisie à Paris le 12 août 1816, à l'âge de 33 ans. Ses poëmes épiques (Charle-

magne; Alfred), descriptifs (Belzunce ou la peste de Marseille) et didactiques (L'amour maternel 1805) sont fort médiocres. Mais il brille dans les petits poëmes de pur sentiment, surtout dans l'*élégie*, qui est pleine de grâce et d'abandon (la Chute des feuilles; le Poëte mourant; Priez pour moi etc.). On peut cependant lui reprocher un manque de passion et une certaine langueur de style. Oeuvres en 5 vol. 1814—16; en 4 vol. 1827.

MILLIEN, Jean-Étienne-*Achille*, né le 4 septembre 1838 à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre), lauréat de l'Académie française, vit ordinairement dans son pays. Il a publié la *Moisson*, poésies 1860; *Chants agrestes* 1862; *Poëmes de la nuit*; *Humouristiques*; *Paulo Majora* 1864; *Musettes et Clairons* 1867; *Légendes d'aujourd'hui*, poëmes suivis de Lieds et Sonnets 1870; plusieurs nouvelles en prose et beaucoup d'articles dans les Revues. Millien appartient à l'école de la poésie populaire, dite des „Naturistes", laquelle fait antithèse avec „l'École sculpturale" de Th. Gautier; il pense avec Thalès Bernard que les deux sources principales, sinon uniques, de l'inspiration poétique sont les beautés de la nature et les émotions du cœur humain. Sa poésie, fraîche et pure, éveille facilement la sympathie du lecteur. Dans une langue simple et correcte, sous l'heureuse influence de la poésie populaire de la France et de l'étranger, qu'il imite souvent avec un rare bonheur, elle nous peint ordinairement la vie de campagne avec ses aspects naïfs, ses labeurs et sa gaieté quelquefois un peu rude. Rarement les bruits de la vie sociale, dont elle combat les tendances matérialistes, y trouvent un écho.

MONNERON, *Frédéric*, né en 1813, mort le 8 novembre 1837, passa sa première jeunesse à Apples, grand village du pays de Vaud, où son père était pasteur. Après avoir suivi le Collége et l'Académie de Lausanne, il alla fréquenter à Munich les cours de Thiersch et à Gœttingue ceux d'Ottfried Müller pour se préparer à briguer la chaire de littérature grecque à l'Académie de Lausanne. A la suite du mal du pays qui l'obsédait pendant son séjour en Allemagne, Monneron, dont l'âme, vivant sur la terre comme dans un lieu d'exil, était toujours consumée par le désir de l'harmonie céleste, fut saisi d'un violent accès de fièvre et un matin on le trouva mort sur les bords de la Leine, à quelques lieues de Gœttingue. Sa poésie, éthérée, mélancolique et plaintive, mais qui porte toujours le cachet de la sincérité, joint la netteté française à l'esprit de bonne foi de la poésie allemande. Par son intimité avec la nature, par son admiration pour les Alpes, qu'il a mieux comprises et rendues qu'aucun autre poëte, elle appartient pleinement à la littérature de la Suisse romande. Ses „*Poésies*, recueillies par ses amis" (Lausanne 1852) témoignent d'une éminente vocation poétique; ce ne sont pour la plupart que des ébauches, mais ce sont des ébauches admirables.

MONOD, *Adolphe*, né à Copenhague le 21 janvier 1802 (?), d'une famille suisse dont plusieurs membres se sont distingués comme pasteurs, mort à Paris le 6 avril 1856, est un des prédicateurs protestants les plus éminents de notre siècle. Il a écrit un grand nombre de sermons, dont plusieurs ont été réunis

sous le titre de „Adieux d'Ad. Monod à ses frères et à l'Église". „Lucile, ou la lecture de la Bible," sous forme épistolaire, modèle de dialectique chrétienne.

MOREAU, *Hégésippe,* né à Paris en 1810, fut mené jeune à Provins où, après avoir fait de bonnes études dans un séminaire, il entra pour quelque temps dans une imprimerie. A 18 ans il alla chercher fortune à Paris. Il y devint successivement maître d'étude dans un collége, rédacteur d'un petit journal et correcteur dans une imprimerie; mais, comme il se dégoûta d'un travail pénible et d'occupations régulières, sa vie ne fut qu'une lutte incessante avec la misère, la maladie et toutes sortes de déceptions. Il mourut de phthisie à l'hôpital de la Charité le 19 décembre 1838. Il a publié en 1836 un recueil de poésies „*le Myosotis*", où il y a beaucoup de morceaux pleins de grâce, de fraîcheur et de sensibilité. Ses élégies l'emportent de beaucoup sur ses satires politiques, empreintes de tendances démocratiques, et sur ses chansons libertines. Oeuvres (poésies et nouvelles) éditées par Sainte-Beuve 1860.

MOURIER (?) naquit à Paris en 1818.

MUSSET, Louis-Charles-*Alfred de,* naquit d'une famille ancienne et noble, le 11 novembre 1810 à Paris, où son père Musset-Pathay, auteur d'une Vie de J.-J. Rousseau, était chef de bureau au ministère de la guerre. Il fut au collége Henri IV le condisciple du jeune duc d'Orléans, dont l'amitié ne lui a jamais manqué. Après avoir essayé la médecine, le droit et la peinture, il fut enfin entraîné vers la poésie. Déjà à 18 ans „l'enfant gâté" des cercles littéraires de Paris, Musset débuta en 1830 par ses „*Contes d'Espagne et d'Italie*" suivis en 1833 de son „*Spectacle dans un fauteuil*", contenant Namouna, la Coupe et les lèvres, poëme sceptique, et une charmante comédie: A quoi rêvent les jeunes filles. Ces deux recueils de poésies révélèrent un grand talent, mais ils révoltèrent en même temps par leur grande licence. Pris pour secrétaire par George Sand, il fit en 1834 avec elle un voyage en Italie, qui lui inspira les „Confessions d'un enfant du siècle" (1836), mémoires en forme de roman, fidèle image du chaos moral de ces temps. Mais Musset ne tarda pas à se brouiller avec l'illustre romancière. Depuis cette rupture, dont la cause est restée un mystère, ses ouvrages montrent une âme déchirée de plus en plus par les passions et un dédain précoce de la vie. Les dix dernières années de sa vie, il n'a presque fait que végéter, cherchant dans les excitations de la débauche l'oubli de ses maux physiques et l'inspiration qui manquait à son âme aigrie et prématurément lasse. La révolution de Février lui ôta sa place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, qu'il avait due à la protection du duc d'Orléans. Napoléon la lui rendit avec le titre de lecteur de l'Impératrice. En 1852 il fut reçu à l'Académie française. Depuis ce temps il a donné tout au plus quelques pages de prose. Il mourut le 2 mai 1857, âgé de $46^1/_2$ ans. Son talent comme prosateur s'est manifesté dans ses „Nouvelles", remarquables par l'analyse des passions, et plus éminemment dans ses „Comédies-proverbes" (Un caprice; Il ne faut jurer de rien; On ne badine pas avec l'amour; Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée etc.), bluettes d'une finesse délicate, étincelantes d'esprit, et préférables de beaucoup à ses drames (Andréa del Sarto; Fantasio).

Cependant le poëte l'emporte beaucoup sur le prosateur. Musset est un lyrique du premier rang, c'est le poëte le plus bizarre et en même temps le plus éminemment français de l'école romantique. Sa poésie est facile et court-vêtue, son style est hardi, son vers a une allure cavalière, qui convient merveilleusement à ses sujets, lesquels rebutent, il est vrai, quelquefois par la licence, le scepticisme et une franche impiété. Mais il s'élève aussi à la plus haute expression lyrique, et l'on trouve dans ses poésies les vers les plus purs, les plus touchants de la poésie contemporaine. On compte parmi ses plus belles productions sa Lettre à Lamartine, le Souvenir, son Ode sur la naissance du comte de Paris et son Elégie sur la mort du duc d'Orléans. Les Poésies complètes d'A. de Musset forment deux vol. de la bibliothèque Charpentier (1867): Premières poésies 1829—35 et Poésies nouvelles 1836—52.

NADAUD, *Gustave*, chansonnier et musicien, naquit à Roubaix (Nord), le 20 février 1820 d'une famille de commerçants. Ayant peu de goût pour les affaires, il quitta en 1848 son magasin de tissus où ses parents l'avaient établi à Paris, et se livra tout entier aux *chansons*, dont il publia en 1849 un premier recueil (4e éd. augmentée 1862). Toutes — environ 250 — ont été réunies par groupes sous forme d'Albums. Il a composé des airs fort originaux pour une centaine de ses chansons, et cette unité de la mélodie et de la poésie naissant d'une même inspiration constitue un de leurs caractères particuliers. Roulant sur les sujets les plus divers: satires politiques, chansonnettes comiques, quelquefois un peu lestes, cantilènes mélancoliques, ses chansons montrent un mélange de sentiment et d'esprit qui en fait l'originalité. Elles ont la grâce, le naturel, la variété, en un mot tout ce qu'il faut pour plaire à tous les âges et à toutes les âmes. L'auteur les dit lui-même au piano, applaudi à la fois comme poëte, comme musicien et comme chanteur. On lui doit encore des opérettes de salon, paroles et musique, et un charmant roman de mœurs „une Idylle“ (1861).

NODIER, *Charles*-Emmanuel, né le 29 avril 1783 à Besançon, où son père était avocat, fut élevé à Strasbourg, puis il se rendit à Paris, où il s'occupa avec succès de l'étude de la nature. Royaliste zélé, ses opinions politiques lui attirèrent de nombreuses persécutions. Après la publication de son ode „*la Napoléone*“ (Londres 1801) il fut mis en prison, puis exilé; dès lors il mena une vie errante et aventureuse, qui ne cessa qu'avec la Restauration. Louis XVIII lui accorda la place de bibliothécaire de l'Arsenal, qu'il a occupée jusqu'à sa mort, le 26 janvier 1844. En 1833 il avait été reçu membre de l'Académie française. Naturaliste distingué, philologue éminent, bibliophile passionné, critique, romancier, conteur charmant, poëte agréable, Nodier, vrai talent universel, éparpille, comme dit Demogeot, sur mille sujets divers son incroyable facilité. Il avait tant écrit qu'il ne savait pas lui-même le nom de toutes ses productions. Partout il figure honorablement, mais il réussit surtout dans les contes et dans les ouvrages de pure philologie, qui sont de vrais chefs-d'œuvre de sagacité et de bon goût. Son style est toujours harmonieux et souple, diapré et nuancé de mille couleurs. Ses *Essais d'un jeune Barde* (1804) et ses autres poésies ont été recueillis sous le titre de *Poésies diverses* (1827); ses *Contes en vers* ont paru en 1841. Les plus connus de ses romans sont: Le Peintre de

Salzbourg (1803), imitation de Werther et de René; Jean Sbogar 1818; Thérèse Aubert 1819; Smarra 1821; Trilby ou le lutin d'Argail 1822; la Fée aux Miettes 1832. Les plus remarquables de ses ouvrages philologiques sont son „Dictionnaire des onomatopées“ 1808; le „Dictionnaire de la langue écrite“ 1813; le „Dictionnaire universel de la langue française“ (I éd. 1822) et son „Examen critique des Dictionnaires de la langue française“ 1828. Parmi ses autres ouvrages nous citons encore: Souvenirs de jeunesse 1832; Souvenirs, Épisodes et Portraits 1831; Rêveries littéraires, morales et fantastiques (1832), riches en aperçus lumineux.

NUS, *Eugène,* né à Châlons-sur-Saône en 1816, vint à Paris, où il publia avec Franç. Fertiault en 1839 *le Dix-neuvième siècle,* satires morales. Depuis il a donné une vingtaine de pièces au théâtre, en collaboration avec différents auteurs, tout en faisant quelques excursions dans le journalisme et le roman. En 1861 il a publié un recueil de poésies philosophiques: *les Dogmes nouveaux* (Nouv. édit. 1866).

OLIVIER, *Juste*-Daniel, naquit le 18 octobre 1807, fils d'un agriculteur au village d'Eysins, près de Nyon (Canton de Vaud). Il renonça à la carrière pastorale, à laquelle il se préparait à Lausanne, pour prendre la chaire de littérature à l'Académie de Neuchâtel, qu'il quitta pour la place de professeur d'histoire à Lausanne. A la suite des troubles politiques de 1845, il alla se fixer à Paris. Il mourut à Genève le 7 janvier 1876. Il a donné successivement les *Poëmes suisses* 1830; *l'Avenir* 1831; *les Deux voix* 1835, où l'on distingue surtout le poëme des Campagnes, peinture gracieuse des mœurs et des paysages du canton de Vaud; *les Chansons lointaines* (1847, réimprimées 1854), dont les sujets se rattachent pour la plupart à la patrie et à la famille; *les Chansons du Soir* 1867. Olivier, le premier des poëtes vaudois, est un artiste profondément national par les sujets et le tour d'esprit, et pourtant fort universel par la largeur de son sentiment et de ses sympathies. Sa muse est toute chrétienne. Parmi ses ouvrages en prose nous citons: le Canton de Vaud, sa vie et son histoire 1837—41; Mouvement intellectuel de la Suisse 1845; quelques romans peu réussis etc. — Sa femme, née Caroline Ruchet, a inséré des vers de sa composition dans les Deux voix et les Chansons lointaines et a publié une anthologie „Poésie chrétienne“ (1843).

PARNY, *Évariste* (Évariste-Désiré Desforges, chevalier, plus tard vicomte, de Parny), né le 5 février 1753 à l'île Bourbon, mort à Paris le 5 décembre 1814, fut envoyé en France à l'âge de neuf ans. Il fréquenta le collége de Rennes, puis il entra au séminaire de Saint-Firmin à Paris, qu'il quitta cependant bientôt pour la carrière militaire, à laquelle il renonça aussi pour ne s'occuper que de vers et de plaisirs. En 1773 il retourna pour quelques années dans sa patrie, où l'amour pour une jeune créole, appelée dans ses poésies Éléonore, lui inspira ses premiers vers et en fit bientôt un poëte élégiaque fort distingué. Il se prononça pour la révolution, quoiqu'elle lui enlevât presque toutes ses ressources. En 1803 il fut admis à l'Académie. Ses œuvres (1808, 5 vol.) sont des *Élégies,* où il a le mieux réussi et qui lui ont fait donner le nom de Tibulle français, *les Chansons madécasses,* traduites en français; des *contes en vers,* des

pièces fugitives et plusieurs épopées comiques dont „la Guerre des dieux anciens et modernes“ en 10 chants surpasse en cynisme encore la Pucelle de Voltaire.

PETIT-SENN, *John,* naquit à Genève en 1792. Après avoir vécu longtemps à Paris, il passa les dernières 30 années de sa vie aux environs de Genève, à Chêne-Thonex (aujourd'hui Chêne-Bourg), où sa maison hospitalière était le rendez-vous d'écrivains, d'artistes et de voyageurs. Il y mourut en 1870. Les principales œuvres de ce poëte et écrivain moraliste et humoristique sont: le Fantasque, journal littéraire, qu'il rédigea presque seul de 1832—36; *la Miliciade,* épopée comique en 4 chants 1829 (nouvelle éd. 1867); *Paysages poétiques* 1829. Oeuvres choisies, recueil de vers et de prose, 2 vol. 1840; Bluettes et boutades, pensées fines qui ressemblent aux Maximes de La Rochefoucauld, 5 édit. de 1846—71; les *Perce-neige* 1847. Bigarrures littéraires 1852; les *Cheveux blancs* 1864; le Portefeuille, esquisses en prose 1865; Oeuvres choisies, 3 vol. 1871.

POMMIER, Victor-Louis-*Amédée,* né à Lyon le 20 juillet 1804, débuta par des traductions d'auteurs classiques, obtint en 1828 une chaire de littérature à l'Athénée et collabora après 1830 à la Revue des Deux-Mondes, au Livre des Cent et Un etc. Il est l'auteur de plusieurs volumes de vers, où l'on remarque, à côté d'une grande habileté métrique, une verve immodérée et un besoin d'originalité qui lui fait rechercher les expressions et les images les plus bizarres, de sorte qu'il n'évite pas toujours la trivialité et l'emphase. Il réussit le mieux dans le genre satirique. Ses principales œuvres poétiques sont: *Premières armes* 1832; *la République* ou le Livre de sang (1836), où il lance des anathèmes contre la révolution; *Océanides et Fantaisies* (1839), recueil abondant en hardis néologismes; *Crâneries et Dettes de cœur* 1842; *Colères* 1844; *l'Enfer* (1853), en strophes et en vers de huit pieds, son ouvrage le plus original, auquel les uns attribuent la tendance fort sérieuse de terrifier le lecteur par le spectacle des tortures de l'enfer et que les autres regardent comme une épopée burlesque, une pure plaisanterie; *Colifichets et Jeux de rime* 1860; *Paris,* poëme humoristique 1866; les *Choses du temps,* satires en vers, publiées en 1868 dans la Liberté. Plusieurs traités en prose lui donnent aussi un rang supérieur parmi les prosateurs.

QUINET, *Edgar,* naquit à Bourg en Bresse (Ain) le 17 février 1803, fils d'un ancien commissaire des guerres. Après de brillantes études, il fit un séjour en Allemagne, dont l'influence se révèle dans ses écrits. Après avoir traduit les Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité de Herder (1828) et écrit son ouvrage „De la Grèce moderne etc.“ (1830), fruit d'un voyage scientifique en Morée, il commença à collaborer à la Revue des Deux-Mondes, où il fit paraître la plupart de ses nombreuses études sur l'Allemagne et sur la poésie épique. En 1839 il devint professeur de littérature étrangère à Lyon, en 1842 il obtint au Collége de France la chaire de langue et littérature de l'Europe méridionale, mais s'en faisant une tribune pour propager ses idées révolutionnaires, le gouvernement lui retira la parole en 1846. Il prit les armes en février 1848; élu représentant à l'Assemblée constituante et à la Législative, il siégea à l'extrême gauche. Expulsé de France en 1852, il se réfugia d'abord à Bruxelles,

où il épousa une jeune veuve moldave, plus tard à Veytaux sur le Léman et, malgré les deux amnisties, ne rentra en France qu'après la chute de Napoléon. Il mourut le 26 mars 1875 à Versailles. Quinet a écrit un grand nombre d'ouvrages politiques, philosophiques, littéraires et artistiques, dont les principaux sont: „les Epopées françaises du XIIe siècle“ (1831), ouvrage fort estimé; „Allemagne et Italie“, philosophie et poésie 1839; le „Génie des religions“ 1842; du „Génie de l'art“ 1839; les „Révolutions d'Italie“ 1848; „Histoire du siége de Paris“ 1871 etc. Ses œuvres poétiques sont: *Ahasvérus* (1833), suivant l'auteur même: „l'histoire du monde, de Dieu dans le monde et enfin du doute dans le monde“, bizarre assemblage de scènes dramatiques, d'effusions lyriques et de réflexions sur toutes sortes de choses. Il eut peu de succès. Dans son poëme de *Napoléon* (1836), qui ne fut pas plus goûté, ce héros devient le prototype des temps modernes où l'esprit remporte la victoire sur la matière. Dans *Prométhée* (1838) enfin il veut compléter par le christianisme la tradition antique, énigme non résolue: le Christ avec sa religion de la foi, de la charité et de l'espérance est le rédempteur de Prométhée, c. à. d. de l'humanité souffrante. Les *Esclaves* (1853) sont un poëme dramatique en vers dont Spartacus est le héros. Quinet est un écrivain plein d'originalité, mais malgré la grandeur de ses tableaux et son style fleuri et pompeux, sa poésie tout allégorique et philosophique émeut rarement le lecteur.

RATISBONNE, *Louis*-Gustave-Fortuné, d'origine juive, né à Strasbourg le 29 juillet 1827, fit ses études à Paris et entra, vers 1853, à la rédaction du Journal des Débats. Son premier titre littéraire fut une traduction en vers de la Divine Comédie du Dante en 6 vol. (1852—59), qui fut couronnée par l'Académie française. On lui doit encore: *Au Printemps de la vie*, recueil de vers 1857; *les Figures jeunes*, poésies 1865; *la Comédie enfantine* 1860 et *les Petits hommes* 1868, deux recueils écrits pour l'enfance dans un langage chaste et naïf; plusieurs articles de critique: Impressions littéraires 1855; Nouvelles impressions littéraires 1860; Auteurs et livres 1868 etc.

REBOUL, *Jean*, le célèbre boulanger-poëte, naquit le 3 janvier 1796 à Nîmes, où il exerça sa profession jusqu'à sa mort (le 29 mai 1864), ne s'occupant de poésie que dans ses loisirs. Imitateur de Lamartine, qui fut, avec Alex. Dumas, son patron littéraire, il a publié plusieurs recueils (*Poésies* 1836; *Poésies nouvelles* 1847; *les Traditionnelles* 1857); une tragédie qui échoua complètement: le Martyre de Vivia 1850 et un poëme biblique assez insignifiant en 10 chants „*le Dernier jour*“ 1839. Toutes ses poésies, dont la plupart appartiennent au genre des Méditations, se distinguent par une inspiration toujours noble, par une sensibilité vraie et religieuse, mais la mélancolie étant sa source la plus franche, il excelle surtout dans l'élégie.

RESSÉGUIER, *Jules*, comte *de*, né à Toulouse en 1789 et mort le 7 septembre 1862, fut un des fondateurs de la Muse française et un des moteurs les plus actifs du romantisme. Il publia en 1828 ses *Tableaux poétiques*, qui contiennent une galerie de tableaux d'histoire, de genre et de paysage; en 1835

un roman Almaria et en 1838 ses *Prismes poétiques*. Son vers est souple, facile et habile à détailler les beautés de la nature et les émotions de l'âme.

RICHARD, *Albert*, le „Barde de Suisse", naquit à Orbe (pays de Vaud) en 1807. Après avoir passé quelques années à Paris, il professa à l'Université de Berne; depuis 1848 il occupe une chaire de littérature à l'Académie de Genève. Il y a publié en 1851 un recueil de „*Poésies*", dont plusieurs traitent des sujets patriotiques, surtout les glorieux combats des Suisses pour leur liberté, et en 1862 le poëme de „*Morat*" en 5 chants. Les qualités essentielles de son génie sont la clarté, la concision, l'élévation de la pensée, une mâle énergie et l'enthousiasme patriotique.

ROUGET DE L'ISLE, *Joseph,* né à Lons-le-Saulnier (Jura) en 1760, officier du génie en 1790, composa dans la nuit du 24/25 avril 1792, la veille du départ des volontaires pour l'armée du Rhin, les paroles et la musique — empruntée probablement à une messe (1776) du compositeur allemand Holtzmann à Meersburg sur le lac de Constance — de son fameux hymne patriotique „Chant de guerre pour l'armée du Rhin", qui ne reçut le nom d'„*Hymne des Marseillais*" ou „*Marseillaise*" que lorsqu'en le chantant, les fédérés de Marseille entrèrent à Paris, le 30 juillet 1792. De toutes les chansons révolutionnaires la Marseillaise est sans contredit la meilleure; elle joint des beautés poétiques du premier ordre à l'élan de la passion, elle est exaltée sans être sanguinaire. La France doit à ce chant bien des victoires. On a de Rouget plusieurs autres poésies patriotiques qui cependant n'égalent nullement sa première poésie; une tragédie lyrique „Macbeth" et un recueil de „*Cinquante chants français*", paroles de différents auteurs, qu'il a mis en musique et publiés en 1825. Incarcéré comme suspect pendant la Terreur, Rouget ne fut sauvé que par la chute de Robespierre. Sous l'Empire et pendant la Restauration il vécut dans une retraite profonde et une grande misère. La révolution de Juillet réveilla sa gloire, et on lui donna une pension. Il mourut en 1836 à Choisy-le-Roi près Paris.

SAINTE-BEUVE, *Charles-Augustin,* fils posthume d'un contrôleur des droits réunis, naquit à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804. Après de brillantes études terminées au collége Charlemagne à Paris, il étudia la médecine, mais il y renonça bientôt pour se vouer tout entier à la littérature. Il entra vers 1824 dans la rédaction du Globe, où il devint un des défenseurs les plus habiles du romantisme. En 1828 il fit paraître son „Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle" (éd. augmentée 1843), vrai modèle de critique, qui avait pour but de justifier les tendances de l'école romantique. En 1829 il publia „*Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*", en 1830 „*les Consolations*" (sans nom d'auteur) et en 1837 „*les Pensées d'août*", trois recueils réunis en un volume sous le titre de „Poésies complètes" (1840). Dès 1829 Sainte-Beuve avait publié ses Portraits littéraires dans la Revue de Paris; dès 1830 il les continua dans la Revue des Deux-Mondes. En 1834 il fit paraître un roman „Volupté", sorte d'étude de pathologie morale, d'une grande finesse d'analyse. En 1840 il accepta la place de bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine et publia le premier volume de son „Histoire de Port-Royal", œuvre de

longue haleine qu'il mit vingt ans à compléter (Éd. complète en 5 vol. 1860). En 1845 il entra à l'Académie française. En 1850 il commença dans le Constitutionnel ses Causeries du Lundi. De 1857 — 61 il exerça les fonctions de maître de conférences à l'école normale. Nommé sénateur en 1865, il protesta souvent contre la réaction politique et l'intolérance religieuse. Il mourut le 13 octobre 1869. Pour compléter les notices bibliographiques, ajoutons qu'il a publié: 5 vol. de „Critiques et portraits littéraires“ (1832—39); „Portraits littéraires“ 2 vol. 1844; 2 vol. de „Portraits contemporains“; 15 vol. de „Causeries du Lundi“ 1850—62; „Nouveaux Lundis“ 10 vol. 1863—68; „Galerie et Nouvelle galerie des femmes célèbres“ 1858 et 1864; „Étude sur Virgile“ 1857; „Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire“ 1860. Dans la critique, où la Monographie est son genre favori, il s'est fait une place à part. Son originalité consiste surtout dans la manière habile et intéressante dont il mêle la biographie anecdotique à la critique, et dans une sorte de dissection anatomique qu'il fait avec une délicatesse extrême de pinceau. Son style, où les tours originaux du XVIe siècle se rencontrent avec le langage vague du nôtre, est piquant, quelquefois même bizarre. Le caractère particulier de sa poésie est une simplicité familière et délicate qui rappelle quelquefois Wordsworth et les Lakists anglais. Les Consolations, supérieures aux deux autres recueils pour la pureté, l'harmonie et l'idéalité, se distinguent par les détails de la vie intérieure et par une certaine teinte de mysticisme chrétien; c'est la poésie intime du cœur.

SAINT-FÉLIX (Félix d'Amoreux, connu sous le nom de *Jules de Saint-Félix*), né en 1806 à Uzès (Gard), vint encore jeune à Paris, se mêla au mouvement romantique et débuta en 1830 par ses *Poésies romaines*. Il collabora ensuite à diverses publications périodiques et écrivit un grand nombre de romans (Dalilah 1833, Cléopâtre 1836, la Duchesse de Longueville 1839, les Officiers du roi 1848, les Nuits de Rome 1853 etc.). On lui doit encore le „Rhône et la mer“ (1845), souvenirs, légendes, études historiques et pittoresques; „Histoire de Napoléon II“ 1853; les „Aventures de Cagliostro“ 1854 etc. Entré au ministère de l'intérieur, il devint secrétaire de la commission d'examen des livres.

SCRIBE, Augustin-*Eugène*, naquit le 24 décembre 1791 à Paris, où son père tenait un magasin de soieries. Orphelin de bonne heure, il fut destiné au barreau par son tuteur, mais il préféra bientôt à cette vocation celle d'auteur dramatique. Après plusieurs échecs il commença vers 1815 à conquérir la faveur du public. Depuis, aidé par une foule de collaborateurs dans sa fabrication dramatique en gros, il a donné au théâtre plus de 350 pièces, vaudevilles, comédies et libretti (la Muette de Portici, Robert le Diable, les Huguenots, le Prophète etc.). Elles lui valurent une fortune immense, dont il usa du reste fort noblement, une célébrité européenne et un fauteuil à l'Académie (1834). Les sujets de ses pièces sont toujours intéressants, l'intrigue est menée avec beaucoup de finesse, le dialogue est gracieux et spirituel, le style brillant et animé, quoiqu'il manque souvent de correction. Pourtant peu de ses productions ont une véritable valeur littéraire; les meilleures en sont: Bertrand et Raton;

Avant, pendant et après; la Camaraderie; la Calomnie. Scribe mourut d'un coup d'apoplexie le 20 février 1861.

SÉGALAS, *Anaïs* (Anaïs Ménard, dame Ségalas), née à Paris en 1814 et mariée en 1829 à l'avocat Ségalas, révéla de bonne heure du talent poétique. Elle a donné en poésie: *les Algériennes* 1831; les *Oiseaux de passage* 1836; *Poésies* 1844; *Enfantines*, poésies à ma fille 1844; *la Femme* 1847; *les Violettes et les Abeilles* 1853; *Nos bons Parisiens* 1865; en prose: des romans (les Mystères de la maison 1865; les Magiciennes d'aujourd'hui 1869), des nouvelles (Contes du nouveau Palais de cristal 1855), quelques pièces de théâtre (le Trembleur, comédie 1849) et des articles de critique. Mme Ségalas a une grande parenté d'esprit et de cœur avec Mme Am. Tastu; comme celle-ci elle puise ses inspirations surtout dans la sphère du foyer domestique.

SOULARY, Joseph-Marie, dit *Joséphin*, naquit à Lyon le 23 février 1815, d'une famille de négociants originaire de Gênes. Les mauvais traitements qu'il eut à subir au collége donnèrent à son caractère un grand fonds de tristesse, dont sa poésie se ressent. Ayant passé quatre ans dans un séminaire, il entra à quinze ans comme enfant de troupe au 48e de ligne, où il resta jusqu'en 1836. Il publia ses premiers vers dans l'Indicateur de Bordeaux, sous le nom de Soulary „grenadier". En 1840 il entra dans les bureaux de la préfecture du Rhône, où il devint chef de division. Ses œuvres sont: *A travers champs;* les *Cinq Cordes du luth* (1838); les *Éphémères,* en 2 séries 1846 et 1857; *Sonnets humouristiques* (Lyon 1858), habilement ciselés, fort appréciés par la critique; les *Figulines* 1862.

SOUMET, *Alexandre*, né à Castelnaudary le 18 février 1788, mort en 1845 à Paris, se voua au barreau. Napoléon le nomma auditeur au conseil d'État, Charles X le fit bibliothécaire du château de Rambouillet, et Louis-Philippe le nomma bibliothécaire de Compiègne. Il débuta par des poésies lyriques et didactiques (les Embellissements de Paris 1812; la Découverte de la vaccine 1815), dont plusieurs furent couronnées par l'Académie française, où il fut admis en 1824; mais depuis 1820 il se voua entièrement à la tragédie et à l'épopée. Ses tragédies (Clytemnestre 1820, Saül 1820 et Jeanne d'Arc, imitée de Schiller 1825 etc.) ne se distinguent guère que par l'élégance du style et une versification harmonieuse, mérite commun à toutes ses poésies. Ses deux poëmes épiques sont la *Divine Comédie* (1840), qui rappelle le Paradis reconquis de Milton plutôt que la Divine Comédie du Dante et où il chante la rédemption de l'Enfer, et *Jeanne d'Arc,* trilogie nationale (1846), dont le plan est défectueux, la couleur fausse e le ton déclamatoire. Le même reproche s'applique à ses poëmes de circonstance, officiels et politiques. Ses *élégies* (La pauvre fille, la Nuit de Noël etc.) sont ce qu'il y a de mieux de lui. Soumet est un poëte de transition, rarement échauffé par une verve hardie.

SOUVESTRE, *Émile,* romancier et poëte, naquit le 15 avril 1806 à Morlaix (Finistère), fils d'un ingénieur des ponts et chaussées. Après avoir étudié le

droit à Rennes et suivi différents cours à Paris, il fut forcé par des revers éprouvés par sa famille d'accepter pour quelque temps une place de commis libraire à Nantes; il fut ensuite directeur d'une maison d'éducation à Rennes, devint professeur de rhétorique à Brest, puis à Mulhouse et vint s'établir en 1836 à Paris, où il mourut en 1854. Souvestre, un des écrivains les plus respectables de notre époque, a publié un recueil de poésies „*Rêves poétiques*", quelques pièces dramatiques (p. e. le Mousse), des causeries historiques et littéraires; mais son meilleur titre, ce sont ses romans et ses nouvelles, qui se distinguent par un fond moral et religieux, par l'exactitude des descriptions et la peinture vraie des mœurs et des caractères du peuple. Ses romans bretons le placent à côté, sinon au-dessus de B. Auerbach dans le genre des contes villageois. Les principaux en sont: Les derniers Bretons (1835); Riche et pauvre (1836); le Foyer breton; le Philosophe sous les toits; Au coin du feu; les derniers Paysans; Scènes de la Chouannerie; Sous les filets; les Confessions d'un ouvrier (1854). Le nombre total de ses œuvres s'élève à 60 vol. environ. — Page 128, ligne 16 lisez „jour" au lieu de „jours".

SULLY-PRUDHOMME, né à Paris en 1839, tenta successivement la carrière de l'industrie et celle du droit, pour se livrer enfin à son goût pour la poésie. Il a publié plusieurs recueils de poésies: *Stances et poëmes* 1865; *les Épreuves,* sonnets 1866; les *Solitudes* 1869; *les Vaines tendresses* 1876; Étude sur Lucrèce, avec la traduction en vers du I livre 1869.

TASTU, *Amable* (Sabine-Casimir-Amable Voïart, dame Tastu), née à Metz le 31 août 1795, fille de l'artiste Voïart, épousa en 1816 Joseph Tastu, imprimeur, puis conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Partisan de l'école romantique, elle débuta en 1820 par la *Chevalerie française,* petit volume de pièces en vers et en prose. Depuis elle a publié plusieurs *recueils de poésies,* contenant des odes, des élégies, des idylles (Poésies 1826; Poésies nouvelles 1834; Oeuvres poétiques 1837; Poésies complètes 1859); les *Chroniques de France,* récits épiques 1829; un Éloge de Mad. de Sévigné 1839; des voyages, des tableaux de la littérature italienne (1843) et de l'allemande (1844) et un grand nombre de livres d'éducation: Éducation maternelle (1835), simples leçons d'une mère à ses enfants; le Livre des enfants (1836—37), contes choisis; les Récits du maître d'école 1841; Contes moraux (1833—49) etc. Mme Tastu charme par les accents naïfs d'un cœur de femme sensible, elle puise la plupart de ses inspirations dans la sphère du foyer domestique; une pureté élégante et facile, une correction et une habileté de facture rares dans les poésies des femmes caractérisent ses œuvres.

THEURIET, *André,* naquit à Marly-le-Roy (Seine-et-Oise) en 1833. Après avoir achevé ses études au collége de Bar-le-Duc, ville originaire de sa famille, il vint à Paris en 1856. En 1867 il publia „*le Chemin des bois*", son premier recueil de poésies, insérées en grande partie dans la Revue des Deux-Mondes. Ce sont des scènes de la vie champêtre et des paysages à la Gustave Pfarrius, d'une touche fort délicate, auxquels il rattache des souvenirs poétiques de sa vie. En 1871 il a publié un drame Jean-Marie, et en 1874 un nouveau recueil

„le Bleu et le Noir, poëmes de la vie réelle“. Theuriet a secoué le joug du romantisme et ne s'asservit à aucune école. Sa poésie est toujours naturelle et vraie.

TURQUETY, *Édouard*, né le 31 mai 1807, fils d'un notaire à Rennes, vint à Paris faire son droit, mais reçu avocat, au lieu de suivre le barreau, il se voua à la poésie et se mit bientôt au rang des poëtes distingués de l'école romantique. Après les *Esquisses poétiques* (1829) il a publié: *Amour et foi* 1833; *Poésie catholique* 1836; *Hymnes sacrées* 1838; *Primavera* 1840; *Fleurs à Marie* 1845. Ces divers recueils, réunis en 1845 sous le titre de Poésies (5e édit. 1856), marquent sa tendance de ramener au catholicisme la poésie déiste et panthéiste de notre époque, de „combattre, comme il dit lui-même dans la Préface des Hymnes sacrées, une poésie passive de doute et de découragement par la poésie tout active de la foi et de l'espoir“. Le premier de ses recueils, le moins exclusif, est ce qu'il a fait de plus élevé et de plus correct. Son vers est travaillé avec habileté, mais il manque quelquefois d'élan et de passion. On lui doit encore des *Poésies religieuses* à l'usage de la jeunesse 1857 et des poésies posthumes, intitulées *Acte de foi* 1868. Il est mort en décembre 1867.

VACQUERIE, *Auguste*, frère de Charles Vacquerie (voy. la note p. 206), l'ami dévoué de V. Hugo, dont il a partagé pendant quelque temps l'exil à Jersey, naquit à Paris en 1818. Au sortir du collége il fut un des disciples les plus enthousiastes de l'école romantique. Ses principales œuvres sont en poésie: *l'Enfer de l'esprit* (1840); *Demi-teintes* (1845); *Drames de la grève* (1855); en critique: Profils et grimaces (1856), recueil d'articles; au théâtre: Tragal-dabas, mélodrame incompris qui eut une chute complète; Souvent homme varie (1859), comédie en vers; les Funérailles de l'honneur, drame 1862; Jean Baudry (1863) et le Fils (1866), comédies. Les „Miettes de l'histoire“ (1863) sont un livre d'impressions sur Jersey, en prose. Vacquerie est un auteur qui ne manque pas de verve; son œuvre contient des parties fort brillantes, mais il tombe assez souvent dans l'excentricité.

VIGNY, *Alfred*-Victor, comte *de*, le premier en date des poëtes romantiques — car ses premiers poëmes datent de 1815 —, naquit le 27 mars 1799 dans la petite ville de Loches sur l'Indre en Touraine d'une famille ancienne et noble. Il entra en 1814 dans l'armée, mais désenchanté de la vie de soldat, il se retira en 1828 avec le grade de capitaine pour se consacrer entièrement aux lettres, qui avaient déjà occupé ses loisirs de garnison. Il débuta par des poëmes épiques à la teinte lyrique, recueillies en 1828 sous le titre de *„Poëmes antiques et modernes“* (Éloa, Moïse, Dolorida, la Neige, la Sérieuse etc.). En 1826 il publia „Cinq Mars“, un des meilleurs romans historiques que possède la France, résultat d'une étude approfondie de l'histoire et chef-d'œuvre d'un style noble et châtié. En 1832 parut „Stello ou les diables bleus“, peinture de la fin tragique de Chatterton, de Gilbert et d'André Chénier, et en 1835 „Servitude et grandeur militaires“, souvenirs de sa vie de soldat. Ses œuvres dramatiques sont deux excellentes traductions de l'Othello (1829 — le premier drame romantique qui aborda la scène française) et du Marchand de Venise de Shakspeare, et deux

drames originaux: la Maréchale d'Ancre (1830) et Chatterton (1835), tiré de son Stello. Ses Oeuvres complètes contiennent encore des *Poëmes philosophiques*. A. de Vigny fut reçu à l'Académie française en 1845. Il mourut le 18 septembre 1863. Comme poëte et comme prosateur il se distingue par une chaste sobriété, par l'élégance et la délicatesse du style et par une douceur merveilleuse du langage, auquel on ne peut reprocher qu'une trop grande recherche. Artiste pur et recueilli, il a ciselé avec amour les détails de ses compositions. — Page 268, ligne 28 lisez „les cours“ au lieu de „le cours“.

VOITELAIN, *Louis,* né 1798, imprimeur-typographe, mort fou à Bicêtre en 1852, a composé un grand nombre de *chansons* socialistes devenues populaires. Son chef-d'œuvre est la chanson „la Grand'mère“.

VUY, *Jules,* né 1813, notaire, ancien conseiller d'État à Genève, a publié „*Échos aux bords de l'Arve*“, dont trois éditions ont paru de 1850—1873.

Altenbourg. Imprimerie de la Cour. Stephan Geibel & Cie.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Schönermark, Werner

Französische und deutsche Anthologie französischer Lyrik des neunzehnten Jahrhunderts von Werner Schönermark

Bd.: 1

Halle 1878
P.o.gall. 2027 h-1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11377108-5